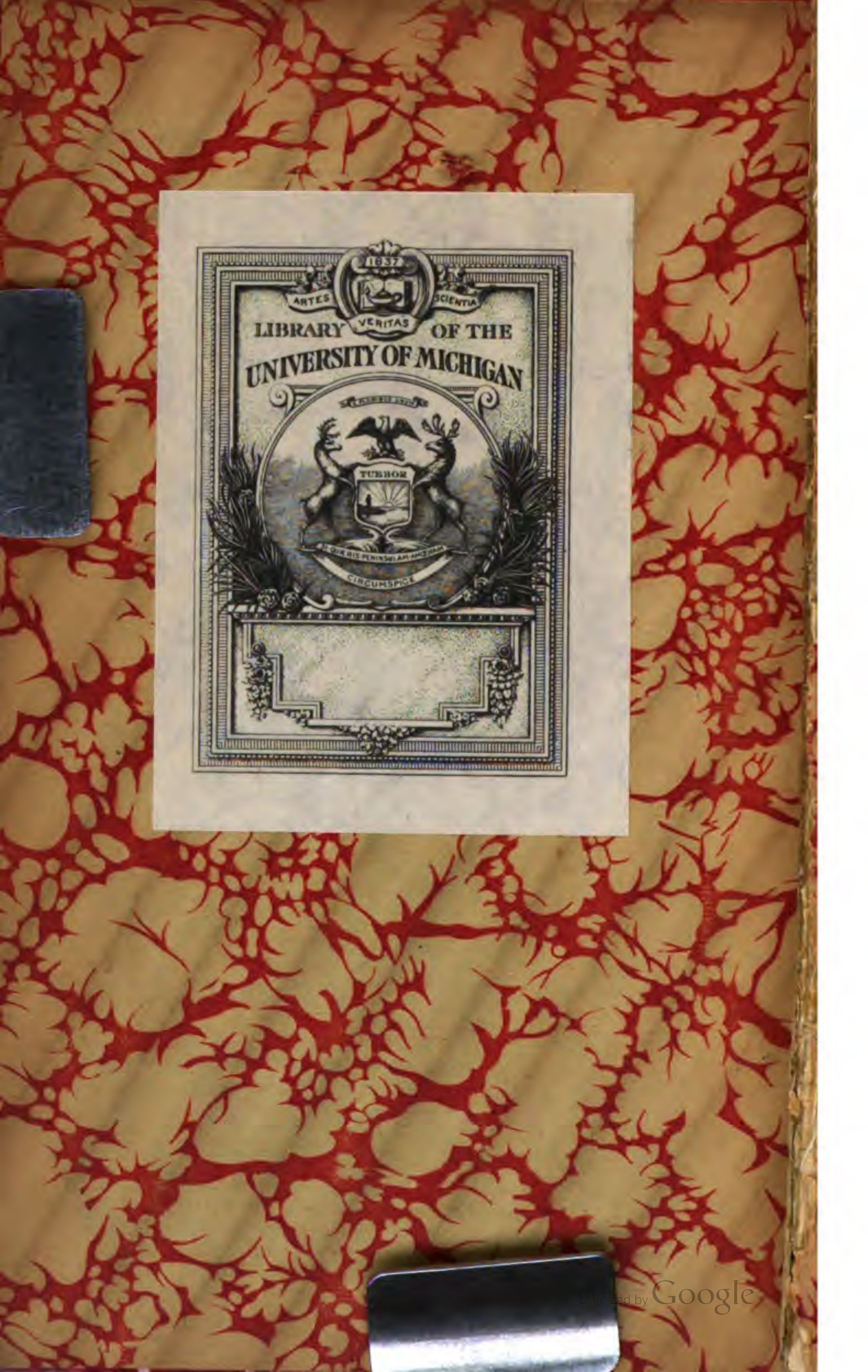

BUHR B
a39015 00027504 3b
Digitized by Google


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
Digitized by Google





L'ITALIE

DU

XVIe SIÈCLE

LORENZACCIO

(LORENZINO DE MÉDICIS)

— 1514-1548 —

PAR

PIERRE GAUTHIEZ



PARIS

ALBERT FONTEMOING ÉDITEUR

4, RUE LE GOFF (5me)

1904

Collection " MINERVA "

LORENZACCIO

— 1514-1548 —

A M. ALFRED MÉZIÈRES

Mon cher Maître et Ami,

Vous me permettez d'inscrire votre nom en tête de ce livre: c'est l'hommage d'une affection qui compte parmi les précieux héritages que m'a laissés notre Lorraine, et d'une reconnaissance dont je n'ai point vu l'origine, puisque deux générations dans ma famille, à Metz comme à Paris, l'avaient éprouvée avant moi.

P. G.

étudier la matière, on aura fait un pas immense... L'histoire ! l'histoire et l'histoire naturelle ! Voilà les deux Muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on entrera dans des mondes nouveaux.

FLAUBERT, *Correspondance*, t. II, p. 338 ; t. III, p. 270.

L'Italie, qui a tant appris au monde, ne lui a point légué de plus précieux enseignement que son histoire.

E. RENAN, *Révolutions d'Italie*, dans les *Essais de morale et de critique*, p. 243.

Rien de plus propre à manifester des vérités que ces êtres excentriques.

TAINE, *Etude sur Carlyle*, p. 58.

Pour l'étude des forces morales..., nous avons en notre faveur, nous autres Français, la supériorité du sens psychologique.

TAINE, *le Régime moderne*, II, 126.

Soltanto l'eccellenza dell' arte è balsamo che mantiene, se non la vita, le apparenze della vita ; se non la storia, è il monumento della storia.

Guido MAZZONI, dans la *Vita italiana nel seicento*, p. 120.

PREMIÈRE PARTIE

1514-1534

PREMIÈRE PARTIE

1514-1534

CHAPITRE PREMIER

Le sang des Médicis et des Soderini. — Les aïeux de Lorenzino. Son père. — Sa mère.

Au commencement de la comédie qu'il composa pour les noces de sa victime, Lorenzino de Médicis a mis ces paroles : « Je vous asseure que la plus part des mœurs et coustumes de la jeunesse, soient bonnes ou mauvaises, procedde de leurs pères et mères, ou de ceux qui en ont la charge. »

Il faut rechercher les parents, décrire l'éducation de Lorenzino, pour étudier cette influence, d'après ses propres maximes.

Celui des ancêtres qui a marqué le plus profondément, c'est le grand-père paternel, Laurent. Suivant l'antique usage des Médicis, qui rend plus broussailleux encore leur arbre généalogique, Laurent était fils d'un Pierre-François, et père d'un Pierre-François; les prénoms alternaient, avec une exactitude désespérante et incommode.

Lorenzino ne porta pas seulement le prénom de cet aïeul. Il hérita de ses qualités, de son esprit, de son talent littéraire. La forme même du nom qu'ils portèrent tous deux, — Lorenzino, pour Lorenzo, — ce surnom

de « petit Laurent, Laurentinet », ce n'est pas, comme on l'avait pensé, un sobriquet d'homme petit, mais un attribut de cadet; Politien nous a dit que Laurent l'Ancien possédait

Tous les honneurs altiers d'une haute stature.

Et, malgré sa taille élevée, les historiens du temps le nomment Lorenzino, tout ainsi que son petit-fils.

Ce Laurent, qui venait de la grande lignée où s'élève Cosme le Vieux son grand-oncle, épousait à vingt ans Sémiramis d'Appiano, des princes souverains à Piombino. Il avait d'elle cinq enfants, deux filles, mariées à un Salviati, à un Albizzi, et trois fils; un seul, Pierre-François, se maria: c'est le père de Lorenzino.

Le premier Laurent était beau, d'un charme grave. Celui que les poètes appelaient leur « doux honneur », avait moins d'éclat cependant et d'attrait que son jeune frère, Jean, celui qui fut père de Jean des bandes noires. Mais il le primait par l'intelligence. Les succès de Jean furent ceux d'un joli garçon; les succès de Laurent, d'un homme.

Ambassadeur de Florence auprès du pape, Laurent fut ensuite choisi, afin d'apporter au nouveau roi de France, Charles VIII, en 1483, les compliments de la république lors de son avènement, et les condoléances pour la mort de son père Louis XI, l'ami des Florentins. Cette mission lui était confiée comme au plus capable, bon politique, et bien disant. Les ambassadeurs étaient alors les premiers dans la cité.

Le cousin de Laurent, Pierre de Médicis, qui gouvernait si mal Florence après la mort de son père Laurent le Magnifique, ne pouvait voir de sang-froid les fortunes heureuses de ces parents qui le surpassaient dans

la faveur populaire et dans l'estime même de la noblesse. Une rivalité de femme fit éclater la haine; déjà, dans un premier bal, le beau Giovanni, déguisé sous l'habit d'une religieuse dominicaine, mais avec un scapulaire et un froc en toile d'argent, fut reconnu par Pierre, qui lui jeta, pour le salir, des œufs remplis d'encre; le sang-froid des deux frères, le désir de ne pas compromettre une dame aimée, laissait impuni ce premier affront; mais, peu de temps après, les fêtes d'une noce renouvelèrent le scandale; cette fois, Pierre n'en fut pas quitte à si bon marché; au geste qu'il fit pour démasquer Jean, celui-ci répondit par un coup de poignard, et Pierre ne dut la vie qu'à la cuirasse dont il était revêtu sous ses vêtements. La peur et l'impudence lui firent citer Jean et Laurent devant la Signorie, pour crime de lèse-majesté.

L'acquittement des deux frères fut éclatant comme leur triomphe. Ils revinrent accompagnés par le peuple et les gentilshommes. Seulement, il était meilleur pour eux de quitter Florence. Laurent partit, fort près d'abord, à Castello, cette villa qu'il disputera plus tard; ensuite, loin, là-bas, en France presque, c'est-à-dire en Lombardie, auprès de Ludovic le More; il y attendit que Florence eût chassé Pierre et sa brutale tyrannie.

Les espérances de Laurent étaient grandes. Lorsqu'il arrivait à Plaisance, en ce mois de septembre 1494, pour assurer au roi de France que toute la Toscane appelait les troupes françaises aux conquêtes de Naples, il se croisait avec des ambassadeurs envoyés à Florence par Charles VIII. Or, ceux-ci pouvaient rapporter à leur maître comment Laurent de Médicis, le Populaire, et son frère Jean avaient un parti à Florence, et ne

parlaient pas en vain lorsqu'ils cherchaient à entraîner les Français, pour chasser Pierre de la ville.

Revenu avec Charles VIII en Toscane, Laurent revoyait Florence aux côtés du roi. Il fut, l'année suivante, envoyé de nouveau à Naples auprès du jeune conquérant qui tenait encore dans ses mains la fortune de l'Italie. Déjà, Pierre renversé et banni, le peuple avait violé la règle qui fixait une limite d'âge pour être habile à certains offices, et Laurent s'était vu nommer scrutateur pour l'élection de la Signorie.

Ambassadeur de la nouvelle république, alors dans l'aurore de sa liberté, il revoyait le roi vainqueur, dans cette même Naples où Laurent le Magnifique avait si bien cru fonder, avec l'Aragonais, une ligue qui fermerait les Alpes aux armes françaises.

Déjà chambellan de Charles VIII, Laurent, qui avait reçu magnifiquement Everard de Ligny, l'ambassadeur de France, « s'élevait sans cesse dans la puissance gauloise », comme disent les vieux chroniqueurs. C'est-à-dire qu'il était à la solde des Français : car solde et manèges d'ambition, c'est là, pour lui comme pour son petit-fils, plus tard, le secret de ces belles sympathies. Et tous étaient ainsi, le cardinal Georges d'Amboise en France, Julien de Nemours en Toscane, tous. Cela est trop naturel.

Pacificateur de Pistoïa en décembre 1495, Laurent usait de son influence pour reprendre des biens à la succession commune entre son père et Laurent le Magnifique. « Ils espèrent s'en engraisser », disait-on cyniquement. Vieille chicane, que Laurent le Magnifique avait cru régler, et que l'on verra renaître par deux fois encore, jusqu'au jour où elle pèsera sur le meurtre commis par Lorenzino.

Mais l'agréable et fin Laurent le Populaire n'était point brave. S'il avait bien voulu flatter la plèbe, en prenant dans son écusson les armes de la république, la croix de gueules sur champ d'argent, s'il aspirait vaguement au principat, grâce à l'appui de Ludovic Sforza, il trouva bientôt que Savonarole déchaînait une démocratie où les Populaires de sa sorte risquaient trop gros. Il évacua lentement ses meubles à Forli, chez Catherine Sforza, belle-sœur de la main gauche, il envoya son fils rejoindre les biens mobiliers ; lui-même alla dans le Mugello, se tenant prêt à passer les limites du domaine florentin.

Il se trouvait encore trop voisin de Florence, où brûlait l'anarchie dévote qu'avait soufflée le sublime Savonarole. Et il se souvint, à propos, d'un vœu qui l'obligeait d'aller à Lyon. Là, il était tout porté pour offrir au roi Louis XII les mêmes félicitations d'avènement qu'il avait présentées jadis à Charles VIII. Son influence grandissait toujours. Elle lui permit d'intervenir, en 1499, assez vainement du reste, en faveur de Catherine Sforza, veuve de son frère Giovanni, tandis que la terrible dame était assiégée dans Forli par un plus redoutable qu'elle, par César Borgia en personne.

Enfin, lorsqu'il fallut traiter avec Louis XII au sujet de projets nouveaux sur le royaume de Naples, c'est Laurent encore que la Signorie envoyait au roi, avec vingt mille florins, le 3 de mai 1501. Et l'année suivante, les lettres de Machiavel rappelèrent son intervention entre la république et le roi.

Ambition, diplomatie, violence dans la querelle, âpreté pour les intérêts, agréments de l'esprit et de la personne, liaisons avec la France, goût prononcé pour

les faveurs et les amitiés populaires, haine envers ses cousins, amour des manèges secrets, horreur pour les périls de l'émeute ou du combat, voilà ce que Lorenzino pourra tenir de cet ancêtre.

Il en recevra mieux encore : la passion des lettres, la culture par la forme antique, et l'inspiration populaire, originale, près du vrai.

Laurent le Vieux fut l'ami des humanistes florentins, si médiocres par le génie, si charmants par le caractère. Ange Politien, leur prince, le célébra, chanta les mérites de sa personne et ses villas délicieuses, en vers latins, au long d'une élégie, avec un bien faible talent, mais dans un sentiment virgilien. Virgile et, par instants, Platon, ces vers de Politien vont les évoquer, lorsqu'ils disent :

Je t'adresse, ô Laurent, de cette Ambra qui produit tous les fruits de la terre, ces vers, avant lesquels j'ai placé mon salut pour toi ; moi, nourri dès ma tendre enfance dans votre maison, mais avant tous, moi, Politien, ton amour. Si tu demandes ce que je fais, je vas bien, et m'éjouissant aux charmes de la campagne j'use mes lents loisirs. Et tantôt je contemple, d'une colline, les génisses en train de paitre, tantôt je regagne le cours d'une eau qui dévale et bondit, et j'admire les fondements jetés pour la villa superbe (Poggio a Cajano) ; souvent je jouis de l'étude et de mes petits vers, ou j'exhorte mon florissant élève à ne cesser point de porter ses pas aux sommets ardus des Piérides ; ou bien nous prenons des oiseaux variés, grâce à notre chant qui les attire de loin, couverts que nous sommes tous deux par un abri de verdure. Pourtant, mon âme et mes yeux te réclament, absent, et le désir de toi me torture sans fin. Car, jeune homme, j'adorais (tu t'en peux souvenir) l'enfant que tu étais, moi qui maintenant, homme fait, sais aimer aussi ta jeunesse.

Puis c'étaient les dédicaces de deux épigrammes latines sur Marulle, et Marulle lui-même offrait à Laurent de Médicis ses Hymnes et ses Epigrammes. Alexandre Bracci, secrétaire de la république, parent du vif et spiri-

tuel Ange Firenzuola, offrait un beau manuscrit sur parchemin, traduction d'après Enée Sylvius Piccolomini, qui fut le pape Pie II ; c'est l'histoire de deux amants, et la dédicace a nommé Laurent de Médicis « un insigne et très excellent jeune homme ».

Gloire plus vivante, Laurent fut le patron d'Améric Vespuce. Il le chargeait de surveiller ses intérêts, ses employés aux comptoirs d'Espagne. Améric se réfugiait au Trebbio pour fuir une peste, en 1475. Et il dédiait à Laurent sa lettre sur le voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales.

Laurent lui-même était écrivain à ses heures. Comme le Magnifique, il attacha le nom des Médicis à cette heureuse et brève période qui semble, dans les lettres comme dans les arts, unir l'art plus national du moyen âge à la forme plus savante, plus universelle, de l'antiquité rajeunie. Il écrivit quelques petites pièces en latin. Mais il fut, par bonheur, Populaire dans ses écrits, ainsi que dans ses opinions. Il composa surtout en bel italien. Il fit une de ces « représentations sacrées » qui étaient à la mode. Le Magnifique avait écrit la représentation de saint Jean et saint Paul, Laurent de Pierre-François fit l'Invention de la Croix.

C'était un de ces mystères, dont l'origine remontait aux « jongleurs sacrés », aux premiers Franciscains, tels que Jacopone de Todi ; la pure source populaire, où pouvait se désaltérer un peuple dont les lèvres étaient brûlées par les torrents enflammés de Savonarole. Cela se jouait, le dimanche, après vêpres, dans une église comme le Carmel, peinte par Masaccio et Lippi, comme Santa Croce, décorée par Giotto; sous un cloître orné par Fra Angelico, plein de roses et de liserons, dans un réfectoire conventuel, où Ghirlandajo figurait une

Cène, et l'Angelico la Crucifixion; parfois aussi, le ciel étant favorable, au milieu du plus beau décor, sous la lumière toscane, en plein champ. Les autres décors, ceux qui variaient, et les trucs, étaient jadis de Brunelleschi, et les premiers maîtres avaient gardé la coutume d'y travailler.

La pièce que composa Laurent, il l'écrivit probablement durant les années de repos, quand il avait la joie de vivre dans une Florence où son cousin Pierre ne régnait plus, et que Savonarole, encore à ses premiers élans, exaltait déjà, sans la bouleverser encore. Cette pièce commence bien, par ces dialogues familiers (*frottole*), savoureux et drus : c'est un père et son fils, venus pour voir la fête, et qui se renvoient la réplique :

Le fils. — Que fait là tant de peuple, et qu'est-ce qu'on attend, tandis que je suis là, bien serré contre mon père ?

Le père. — Tous ceux-ci ont désir de voir la fête.

Le fils. — O père, qui nous empêche de rester ?

Le père. — Non, fils, non, allons-nous-en. Il y a céans grant'presse, parce que les gens sont en masse, et peut-être mal t'adviendrait ; et point ne sert ensuite de dire : je m'en repens !

Le fils. — Je pensais, et veuille bien le faire..., mets-moi en l'air, avec ta main, lève-moi loin de ceux-ci.

Le père. — Et puis, cela leur déplaira, et ils jetteront des œufs et des pommes, et cela ne plaît guère à qui en reçoit.

Le fils. — Dis aux imbéciles de se taire.

Le père. — Comment veux-tu que je leur défende de faire à leur ordinaire. C'est moi qui paraîtrais un lourdaud, et ils feraient pis encore.

Scène populaire, où l'on sent l'homme qui a su vivre dans la rue, comme Dante, coudoyer la foule, noter dans sa mémoire les types et les manières de parler. Lorenzino retrouvera ce don et cette qualité. Il y a aussi, dans cette pièce édifiante, un éloge du gouvernement populaire :

« Heureux celui qui naît sous un gouvernement populaire. Infortuné celui à qui le ciel donne pour destinée de vivre à jamais sous un tyran, car cela ne s'appelle point vivre, mais mourir ! »

Lorsque Lorenzino feuilletait, plus tard, le manuscrit, encore inédit, de son aïeul, il devait relire souvent ces lignes et y retrouver comme un conseil pour agir. Et quand de pareils vers tombaient sur le public des représentations populaires, qui grouille, rit, se pousse, se bouscule, se faufile, pleure et s'exclame, quelles acclamations devaient partir dans cette foule, ivre de sa liberté neuve ! Turbulente racaille; fort pareille au public de Shakespeare, sans tenue, glapissante, ardente, qui admirait de tout son cœur et haïssait comme elle aimait, avec furie et jusqu'aux larmes. Peuple héroïque aussi, et qui vivait ces années, l'éternel honneur de Florence, les années de Savonarole, les plus admirables de toutes, si, dans le passé, saint François d'Assise n'existait pas !

Tout ainsi qu'il avait fait une représentation sacrée, Laurent composa des laudes. Ces chants pieux, ces cantiques des artisans à l'*Ave Maria*, des villageois aux processions, les seigneurs de cette famille se plaisaient à les inventer. Et ce qui rend les Médicis du vieux temps moins vilains à voir dans l'histoire, ce qui les sauve de la banque, du sale négoce et de la tyrannie bourgeoise, c'est quand on les voit oublier l'écritoire des humanistes, les vers latins et les phrases grecques, pour aligner des rimes vulgaires, redevenir des Florentins, à demi croyants, ce qui est déjà bien fort pour ce peuple et pour ce temps-là.

La laude faite par Laurent, c'est « la Vierge mère Marie », sur l'air de « Je pleure le temps perdu ». L'on

en vend de pareilles pour quatre sous, derrière l'église Saint-Paulin, et les *ciane* florentines, les *pinzochere* de l'Abbaye ou de Sainte-Croix pourraient répéter encore, en nasillant :

A notre antique erreur,
Toi seul as fait remède,
Quand tu portas Jésus
En ton virginal cloître !...
Celle-là soit bénie
Qui au Seigneur plaît tant,
Son ventre peut enceindre
Celui que tout le ciel
Ne saurait contenir.

Il fit encore une laude à Jésus-Christ, pour « jouir de l'éternelle vie ».

A peu près à la même époque, dans un autre pays, un gueux faisait une ballade « à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame ». Ce ne sont ni les grands seigneurs, ni les mécènes, qui sont les meilleurs poètes. Et si les vers du Médicis se sont vendus au *ventino*, à quatre sols, ceux qui les achetaient les ont payés plus que leur prix. Lorenzino sera, de même, un bon rimeur à la douzaine. Mais il ne rimera jamais pour l'Église.

Laurent l'Ancien suivait la tradition des anciens Médicis, qui étaient pieux. Le couvent de Saint-Marc ne conserve-t-il pas l'étroite cellule où Cosme le Vieux venait se recueillir, ou conférer avec saint Antonin ? Et l'histoire de Laurent lui-même est tissée bien étroitement avec celle de Savonarole.

Cet amateur des lettres, ce politique intermittent, avait un sentiment parfait de l'art. Il s'attacha, parmi tous les autres Médicis qui le favorisaient aussi, et il sut comprendre, avec une pénétration d'artiste vrai, le

peintre qui réunissait aux traditions florentines les inspirations les plus neuves ; il aima Sandro Botticelli.

Déjà, la *Primavera* fut une allégorie médicéenne, et les stances de Politien pour Julien de Médicis et Simonetta Vespucci l'avaient sûrement inspirée. Mais, grâce à Laurent, d'autres œuvres, au moins égales, vinrent auprès de ce palladium médicéen. C'est *la Naissance de Vénus*, « Vénus qui naît, et ces souffles et ces vents qui la poussent vers la terre avec les Amours »; un pendant à la *Primavera*, qui figure en réalité « Vénus, que les grâces fleurissent, afin d'annoncer le printemps »; tableau vraiment miraculeux, puisqu'il a donné, pour six lignes, du talent à Georges Vasari.

C'est, encore, ce précieux exemplaire de Dante, sur parchemin, tout entier illustré par Botticelli pour Laurent. Voilà des parchemins qui sont vraiment titres de noblesse. Et Laurent ne fut pas seulement celui qui comprend, commande et paye. Il était le familier de Botticelli, et Michel-Ange remettait à son ami le peintre une lettre qu'il voulait faire parvenir jusqu'à Laurent. On garde encore une quittance que le « garçon » de Botticelli donnait, pour frais de peinture, au même Léonard Strozzi, ce factotum des Médicis populaires, qui saluera le premier, seize années plus tard, la naissance de Lorenzino.

Laurent, qui aimait toutes les fêtes de la vie, était un seigneur magnifique. Non seulement il surveillait ses fabriques de majoliques, à Cafaggiolo, jusqu'à commander lui-même la terre blanche qu'il fallait, mais il savait jeter l'argent pour les villas, pour son palais à Fiesole : il donnait, pour l'arrivée de Franceschetto Cybo, fils du pape Innocent VIII, une fête

splendide, à cette demeure princière de Castello qui se mire aux plaines divines de l'Arno, sous les chênes verts et les lauriers de Botticelli. Les princes, ses beaux-frères ou ses cousins, lui demandaient à la fois sept ou huit chevaux de selle, « attendu qu'il leur importait, ainsi que le savait Sa Grandeur, pour leur bien et pour leur los, de se trouver en toute occasion bien à cheval ».

Il fit, à la mémoire de son frère Jean, le père de Jean des bandes noires, les plus belles obsèques peut-être que Florence eût admirées depuis longtemps. Saint-Laurent, où les Médicis dormaient leur suprême sommeil, était tendu de broderies. On maria des pauvres, et les aumônes consolèrent ceux qu'on ne pouvait marier. Lorsque la veuve de Jean, Catherine Sforza, prisonnière du Borgia, revint trois ans après, finie, échinée, demi-morte et usée par les prisons papales, Laurent fit à sa belle-sœur un accueil des plus courtois, il fut chevaleresque, et mit entre ses mains tout ce que l'hospitalité fraternelle pouvait offrir.

Cela ne l'empêcha point de persécuter son pupille, Jean des bandes noires futur, au point de faire peur même à Catherine Sforza. Pour arracher à la succession du frère mort la villa de Castello, l'oncle Laurent réduisit Catherine au point de cacher son fils chez les religieuses d'Annalena, et de le déguiser en femme. Seulement, Laurent s'attaquait à plus forte que lui ; malgré ses épreuves, la farouche dame d'Imola et Forli lui fit, comme elle l'avait dit, « crever la barbe », et il mourut, la rage au cœur, en 1503, après avoir perdu tous ses procès et disputé jusqu'à des grains. Il laissait une haine vivace entre ses héritiers et ceux de son frère ; elle s'assouvit clandestinement, par les manœu-

vres de son fils Pierre-François, et Lorenzino, son petit-fils, la réveillait aussi ardente, dans les effets, sans plus de chance dans les résultats.

On voit bien ce que Lorenzino tenait de cet aïeul. Il est rare de trouver aussi complètement marqués les traits de descendance.

Mais combien Laurent le grand-père fut plus fortuné que son triste neveu! Lui, qui vécut dans cette fin radieuse du quinzième siècle, véritable âge du triomphe pour Florence comme pour les Français; années dorées et radieuses, où l'art, les lettres, tout ce qui fait rayonner la vie humaine, atteint la floraison suprême; temps heureux, où l'on croit encore, où l'on goûte déjà la vie. Moment d'éclat, pour les Médicis, qui viennent d'atteindre leur apogée. C'est tout au plus si Lorenzino pourra, grâce à un effort de mémoire, se figurer que l'on vivait ainsi, trente années avant lui.

Laurent, comme presque tous les Médicis de cette lignée, mourut jeune, avant cinquante ans, le 20 mai 1503. La hautaine Sémiramis d'Appiano, sa femme, lui avait donné pour ses vingt-quatre ans, après trois années de mariage, ce fils Pierre-François qui fut le père de Lorenzino (1487-1525).

Par une loi d'alternance qui s'observe assez exactement dans cette race, le fils d'un homme assez célèbre, le père d'un homme peut-être trop célèbre, ce Pierre-François de Médicis, fut un piètre sire. Les trente-neuf années de sa traînante existence ne contiennent rien. Une médaille médiocre le montre, figure quelconque, d'une élégance maladive, les joues creuses, le profil mou, sans caractère avec sa barbe courte et ses cheveux épars. C'est comme l'essai de la face plus bestiale,

plus déplaisante, mais attachante et énergique, que l'on trouvera chez son fils.

La branche de la famille que Pierre-François représente tirait son mérite principal de cette chance, qu'elle était pourvue de descendance mâle; celle de Cosme n'existait que par les femmes, ou par le bâtard qui devint Jules, cardinal, pape Clément VII. D'immenses ressources, biens immobiliers tels que les mines d'alun, les domaines opulents, les palais, les villas, leur restaient encore, et Pierre-François, malgré les secousses qui avaient ébranlé une fortune colossale, aurait pu mériter ce que l'on avait dit sur son arrière-grand-père : « Il est très riche en champs, il est très riche en or, et en toute espèce de biens. » Mais les biens ne durent guère aux mains de descendants imbéciles.

Les Médicis de haute volée, ces frelons sociaux, étaient des usuriers heureux. C'est l'aristocratie nouvelle. Leurs fils, qui arrivaient au jour, ne songeaient qu'à jouir, sans rien donner à la république; désespérés, et exigeants dès qu'il ne pouvaient se gorger aux dépens de tous. Leur unique héros, Jean des bandes noires, est une brute destructive. Encore, il agit, celui-là, bien ou mal. Mais les autres tendent leurs mains crochues vers le pouvoir, qui leur représente la jouissance et nulle responsabilité.

Par là, Pierre-François est un exemplaire excellent de l'aristocratie future. Il est un de ces hommes dont on peut dire, avec le vieux poète Rustico di Filippo:

> Quand Dieu le fit, n'avait grant chose à faire,
> Mais il voulut démontrer son pouvoir !

Il fit des sottises dès qu'il le put; Philippe Strozzi,

le banquier dilettante, athée, artiste et débauché, qui dépravait plus tard Lorenzino, se voyait soutenu par Pierre-François lorsqu'il épousait, malgré les défenses du gouvernement populaire, Clarice de Médicis, fille de Pierre exilé jadis (1509). Reconnaissant et magnifique, il aida Pierre-François à dissiper cette fortune patrimoniale qu'on évaluait à soixante-quinze mille écus, outre les biens immeubles, ancienne richesse, qui datait d'un aïeul.

Cependant ce sot, orgueilleux de son nom, trouva dans sa vie un jour d'inspiration heureuse. C'est quand il voulut épouser Marie Soderini, fille de Thomas. Le mariage fut retardé par les intrigues des Salviati, jusqu'au moment où la famille des Médicis rentra, victorieuse et déshonorée, dans Florence, grâce aux armes de l'étranger et au massacre des Toscans.

La dot de Marie Soderini, vingt-quatre mille francs à peine, — deux mille ducats d'or, — était médiocre pour un Médicis. Le nom de la famille était illustré par le dernier grand homme, Pierre Soderini, l'ancien gonfalonier à vie. C'est sur lui que Machiavel écrivait son fameux quatrain :

> La nuit que mourut Pierre Soderini,
> Son âme s'en fut au seuil de l'enfer ;
> Pluton de crier : « Oh, l'âme imbécile !
> L'enfer, pour toi ? va-t'en aux limbes des marmots ! »

Sa chute avait été honteuse. Sa mémoire fut condamnée. C'était l'honnête homme, borné, médiocre dans l'action, médiocre dans le conseil, doué de toutes les vertus inutiles au politique, et sans aucun des défauts ou des vices indispensables.

Thomas Soderini, le père de Marie et l'aïeul de Lorenzino, était un exemple parfait de cette gent bour-

geoise, avec l'indolence des classes moyennes quand elles se sont élevées, cette indolence qui perdra Florence comme elle a perdu et perdra encore tout pays où la bourgeoisie prendra le pouvoir, sans être capable d'en user. Les ambassades, les conspirations, les allées et venues politiques d'un pareil homme importent peu, bien qu'on les sache tout au long ; Lorenzino ne tiendra rien de ce caractère agréable, oscillant, rien de ce riche aïeul qui se cache durant les troubles, se fait enfin huer et conspuer ; rien, sinon un peu plus de cette couardise dans l'action, que lui devait déjà donner son aïeul paternel. En outre, il se rattachera aussi, par les Soderini, au parti populaire et au parti de la France. Car Thomas, « l'homme de peu de courage, qui fuyait les périls volontiers », est, comme tous ses parents, comme son frère Julien, évêque de Saintes, un agent français.

Marie, mère de Lorenzino, était la fille aînée de cet homme-là et de Fiammetta Strozzi, la première des deux épouses qui lui donnèrent ses douze enfants. L'ancien ambassadeur de Florence aux noces de Lucrèce Borgia, qui n'était plus grand'chose en 1512, puisqu'on l'avait banni à Naples, dut être heureux de donner sa fille à Pierre-François de Médicis. Les armes mêmes, le blason de la famille déchue, étaient ridicules, on raillait les massacres de cerf qui décoraient l'écusson des Soderini. Pierre-François de Médicis n'en fut pas effrayé. Il eut raison.

Marie Soderini lui apportait ces vertus solides qui avaient fait dire au bon libraire Vespasien de Bisticci, dans ses éloges savoureux : « Sans offenser toutes autres dames et contrées de l'Italie, Florence avoit meshuy les plus belles et honnestes dames qui fussent en Italie,

et d'elles par tout le monde étoit telle renommée. » Belles, on ne sait trop. A l'exception de Jeanne Tornabuoni, les fresques du temps montrent des beautés médiocres, et, si la race n'a pas changé, l'Italie offre mainte contrée où la femme est plus belle. Vespasien ne voyageait pas en Lombardie ! Mais pour honnêtes, celles que nous voyons dans l'histoire sont des exemples merveilleux. Et c'est surtout entre l'époque de la dernière révolution populaire à la fin du quinzième siècle, et le moment où la république tomba, dans la première moitié du seizième siècle, c'est dans ces années pittoresques et tumultueuses, qui vont de 1494 à 1530, c'est-à-dire le temps même où vécut Marie Soderini de Médicis, c'est là que les prudes et bonnes Florentines surent montrer la perfection de l'épouse, de la mère, tous les mérites obscurs et sublimes de la vraie femme. Fidèles, parmi les bourrasques, à leur foyer tourmenté, gardiennes du passé glorieux, courageuses dans le présent incertain et souvent terrible, résignées à l'avenir désastreux, elles veillent sur les traditions de la cité, de la famille : femmes vaillantes, qui s'occupent de la maison en ville, des biens et des villas aux champs, de leurs enfants, de leur bétail, de leurs denrées ; toujours pareilles, malgré ce siècle où les hommes sont abjects, à ces « anciennes », leurs parfaits modèles, les Alessandra Macinghi-Strozzi, les Alessandra de' Bardi. C'est Marie Salviati, chez Jean des bandes noires, et c'est, chez Pierre-François de Médicis, Marie Soderini. Est-ce donc une loi que la femme, pour être bonne, a besoin d'être malheureuse ?

Pierre-François eut le mérite unique de tenir à prendre pour femme cette créature excellente. Ils se marièrent d'amour. On a prétendu que le jeune

couple (l'époux avait à peine vingt-cinq ans) est représenté sur un plat de Cafaggiolo, de ceux qu'on nomme *taglieri* dans les anciens conteurs ; ce beau plat figure un peintre sur faïence, attentif à copier au fond d'un plat nuptial, ou *gamelo*, les deux époux qui sont assis en face de lui ; le mari, qui a les longs cheveux et la joue replète de Pierre-François, penche la tête pour regarder l'ouvrage de l'artiste ; il a le bras gauche passé derrière les épaules de la jeune femme. Celle-ci, les cheveux dénoués, le front ceint d'un cercle d'or, où brille un joyau, tient ses grands yeux, noirs sous la chevelure blonde, fixés dans le vague, avec cet air d'extase triste que donne l'ennui de poser. Elle a des mains délicieuses, et dans les doigts de la main gauche elle caresse une pomme de senteur. La forme des yeux, l'arc des sourcils, l'écartement à la racine du nez droit, la bouche ferme et l'ovale du menton rappellent de bien près les images, par malheur aussi rares que peu certaines, de Lorenzino. Si la jeune épousée qui siège au creux de l'antique faïence, parmi les herbes et les fleurs du Mugello, est vraiment Marie Soderini, certes Vespasien disait vrai, et cette Florentine est belle et peut lutter, par sa grâce royale, avec l'Italie tout entière.

Les premières lettres qui nous restent de la correspondance clairsemée, avant l'époque où naît Lorenzino, traitent d'affaires, commissions données par les parents d'Appiano, chicanes éternelles avec Catherine Sforza, et les intérêts inextricables entre les deux rameaux de la famille. La plus expressive, qui montre à la fois comment le caractère de Pierre-François était cauteleux, mielleux, et combien il comptait sur la protection du cardinal Jules, futur pape Clément VII, est adressée

au curé François Fortunati, le bras droit de Catherine Sforza :

Très cher Messire François,

Vous savez comment, voici quelques jours, on a parlé de partager la maison, et déjà les parts sont faites ; mais en apprenant cela, Monseigneur Révérendissime (le cardinal archevêque Jules de Médicis, ensuite gouverneur de Florence pour Léon X) m'a dit que pour fortes raisons l'on surseoie quelques jours avant d'en venir à ce partage, mais qu'on y pense bien, et lorsqu'il lui paraîtra opportun, que S. R. le fera savoir. Si bien que vous entendez sa volonté. Maintenant, attendu que l'état de Jean de Médicis (dit plus tard des bandes noires), tel qu'il est, se trouve fort méchant et me satisfait peu, je vous fais assavoir de venir demain et de choisir tels logements que vous pensez devoir être à propos pour Jean, et que vous pourvoyiez à sa maison de sorte qu'il vive ainsi que doivent vivre les honnêtes gens. Je ne vois rien autre à vous dire, sauf que vous vous rappeliez ceci sans faute.

Le 13 février 1512 (1513)
à Florence.
Pierre-François de Médicis.

Adresse : à F. Fortunati, à Castello.

Catherine Sforza était morte depuis quatre ans. Pierre-François levait la crête, devant un prêtre et un mineur. Jamais, en aucun temps, Jean des bandes noires n'aura le loisir de démêler ses affaires, et de lui rabattre le caquet; tandis que l'un, le guerrier épique, chevauche et bataille, l'autre, le gentilhomme à lièvre, liarde et chaparde en secret. Un jour, Jean se mit en colère. Puis, ils moururent tous les deux. C'est leurs fils qui réglèrent le vieux compte de famille.

Pourtant, Pierre-François n'en faisait pas mieux ses affaires. Jeune homme prodigue et débauché, il fut un mari dépensier, qui se perdait dans l'administration des biens et gaspillait toute l'épargne de Marie Soderini. La même lettre de Léonard Strozzi fera voir, avec la naissance de Lorenzino, les craintes que le désordre

des affaires donnait à ses amis les plus sensés. Il n'avait pour le seconder que cette espèce d'intendant, Jean-François Zeffi, qui, d'abord occupé des sacs à grains, du fromage et des voituriers, fera ensuite un précepteur pour le petit Lorenzino.

C'est le 22 mars 1514, un mercredi matin, que Marie Soderini, après deux ans de mariage, donnait un fils à son mari. Voici l'extrait du baptême, qui eut lieu le lendemain jeudi, suivant l'usage, au baptistère de Florence :

Sur ces fonts a été baptisé, le jeudi 23e jour de mars 1513 (style florentin), Laurent-Jean-Baptiste, fils de Pierre-François, fils de Laurent des Médicis, né le 22, à midi, dans le quartier de Saint-Laurent.

L'enfant qui naissait, le 22 mars 1514, midi sonnant aux clochers de Florence, venait au jour dans la maison même où il tua, vingt-trois années plus tard, son cousin le duc Alexandre. Marie Soderini payait sa dette aux Médicis en rajeunissant par une lignée robuste un sang usé. Lorenzino, que devaient suivre, en six ans, deux sœurs et un frère, était le plus débile d'apparence, comme il arrive souvent pour l'aîné. Il demeurera blême et grêle; mais la fibre était résistante. Sa mortelle pâleur cachait un de ces tempéraments fermes, inaltérables ainsi qu'un acier bien trempé, qui ne cèdent ni aux débauches, ni aux travaux, ni à la vie vagabonde, et qui, méprisés de bien haut par la vigueur des sanguins, ont, en fin de compte, la joie de les porter en terre.

Pendant que son fils voyait le jour du printemps florentin, Pierre-François était à Rome. On y couronnait Léon X, le cardinal Jean de Médicis, élu pape le

11 mars. La cérémonie du couronnement avait eu lieu le 19. Pierre-François aurait eu le temps de revenir pour assister à la naissance de son fils. Mais c'était alors l'office des matrones et des parentes. Un Florentin, qui était à mi-route, à Volterra, ce Léonard Strozzi mêlé dans toutes les affaires des Médicis, lui écrivit la nouvelle :

Jésus

Pierre-François, mon très-honoré et cher ;

Me trouvant gouverneur en ce lieu, j'ai appris ce soir, avec une extrême allégresse, comment ce matin il a plu à Dieu t'accorder de ta Marie un fils mâle ; de quoi je suis tant content et joyeux que de chose au monde laquelle j'eusse oncques pu apprendre. Attendu qu'il me paraît, outre les autres avantages que je reconnais, que voici renouvelée heureusement la mémoire de ton père. Je prie Dieu qu'il lui prête longue et heureuse vie, et me semble qu'ayons meshuy des arrhes pour en pouvoir espérer d'autres. Et donc je t'incite et te prie à vouloir modérer tes dépenses de manière qu'au temps voulu tes enfants trouvent tes affaires et les leurs en tel point, qu'ils puissent bénir tes soins...

La lettre est datée de Volterra, la ville où naît un des deux hommes qui assassineront Lorenzino.

Les conseils du sage Strozzi ne profitèrent point à Pierre-François. Père, il ne devint pas plus sage. Cet homme, dont la diplomatie se bornait à obtenir de Léon X l'autorisation d'amener aux fêtes de la Saint-Jean florentine le fameux éléphant qui avait triomphé au Capitole, ce pauvre cadet sans valeur s'enfonçait chaque jour dans cette obscurité qu'amassent autour d'un homme la gêne et les embarras d'affaires. Il vérifiait la sentence du vieux conteur : « Croyez-m'en, aujourd'hui, qui a deniers en masse, est noble, et qui est pauvre, est tenu pour ignoble. » Il faisait à peu près ce qu'il pouvait, pour empêcher la « tache de misère »

de s'étendre sur son nom. Mais il ne pouvait pas grand'-chose.

Il accumulait les inventaires, pièces des futurs procès entre Lorenzino et Cosme de Médicis. Quand son terrible cousin Jean, le créateur des bandes noires, avait encouru le bannissement pour meurtre, il savait lui écrire une lettre d'homme prudent, pleine de conseils inutiles. Il lui annonçait la naissance de sa fille, Laudomine, à laquelle on donnait le nom de sa tante paternelle. Il affectait de débrouiller leurs comptes communs avec les Rucellai, pendants depuis une génération et davantage. Tandis que Jean des bandes noires était absent, tout paraissait aller au mieux.

Les deux familles, celle du condottiere qui chevauchait, celle de l'oisif qui accroissait sa tribu et diminuait son avoir, vivaient en bonne intelligence. Pierre-François écrivait même, en 1520, le 5 avril, cette lettre où Lorenzino se trouve nommé pour la première fois ; après avoir parlé d'affaires, il disait :

« Marie (Salviati) et Cosme sont à Castello. Ils vont bien. Et Laurent, mon fils, est parti ce matin pour passer deux jours avec eux. »

Il semble, cet homme courtois et civil, avoir usé de ses jolies formules pour traîner son cousin où il voulait. En tout cas, il ne pensait qu'à gagner en instances « quelques milliers de ducats » aux adversaires. Et l'éducation de Lorenzino ne l'occupa jamais.

On avait donné pour précepteur à l'enfant l'homme quelconque, le premier venu, l'intendant qu'on avait sous la main. Ce Jean-François Zeffi se trouvait savoir le latin, il fut un fort bon traducteur des épîtres de saint Jérôme. Son style italien était expressif, nerveux, riche de fond et de tournure, il ne jurait aucunement

avec la majesté de ses modèles antiques ; et en même temps, il gardait, lorsque c'était le lieu, cette familiarité savoureuse du parler toscan. Il apprit le latin à Lorenzino, peut-être aussi à ses deux sœurs, pas beaucoup plus jeunes que lui. D'ailleurs ses rares lettres sont celles d'un factotum domestique, tatillon et sans caractère.

Il s'inquiétait, le pauvre diable, quand il achetait un roussin pour son élève, de savoir si l'enfant « serait content ». Vraiment, à tous égards, il manquait un maître dans cette famille.

Les enfants, du reste, y étaient heureux. On s'occupait de leur donner des balles dorées pour jouer, et Lorenzino, qui avait sept ans, était traité de « patron » par son précepteur ; il avait permission de faire à ses amis, Marcantoine et Jean-Marie Gondi, le présent précieux de quatre vases et d'une écuelle à couvercle, fabriqués à Cafaggiolo dans les faïenceries de la famille.

Le dernier acte public du triste Pierre-François fut de prendre part, Léon X étant mort, à l'ambassade saugrenue qui alla recevoir son successeur Adrien VI sur la plage, alors presque nue, de Livourne. C'est là que l'austère pontife, dédaignant festins et apprêts, dîna seul, et reprit la mer sans tenir compte des colères que soulevait cette façon de brûler pontificalement la politesse à l'assemblée.

Après cet exploit, Pierre-François rentra dans ses maisons, ses comptes, ses commandes pour des chapeaux blancs, des pourpoints en soie noire doublés avec de la toile de France, et à manches étroites, petit collet ; il s'inquiéta de chausses en cuir, et de gants, il tâcha de vendre son grain, son vin, il grogna pour des harnais, du chauffage, il fit le roulier, le fripier, le cocher, surtout il commença de faire le malade. Et dès 1522, pilu-

les et pharmacie apparaissent dans la vie de cet homme, que les apothicaires vont dominer et gruger durant les trois ans qu'il lui reste à vivoter péniblement.

On sent combien Lorenzino devait écouter un tel père! Leur pénurie croissait de jour en jour! Lorenzino n'avait que neuf ans tout juste, lorsque Marie Soderini écrivait, de la villa, cette lettre pour son intendant à Florence :

Vous écrivez à Pierre-François que vous avez à payer les chausses de Laurent, et je ne sais quelles chausses blanches. Je vous ai fait dire par Jean-François (Zeffi), plusieurs fois, que depuis la mi-décembre Baudinet a reçu de moi cinq ducats; et lui sait ce qu'il m'a fourni et vous savez le prix. Ainsi, voyez ce qui lui reste en main, et qu'à propos des chausses blanches il n'a point renvoyé les vieilles.

Venait ensuite l'aveu qu'elle se trouvait réduite à des extrémités indignes d'elle, et cet autre encore, qui jette une lumière lugubre sur la garde-robe du fils aîné :

Elles sont en si misérable état, — il s'agit toujours des chausses! — que si présentement Laurent les voulait porter, elles ne pourraient lui servir, comment qu'on les rapiéçât!

Quant au petit Julien, le dernier-né, il fallait changer de chaussetier. Et voici les mesures, pour l'enfant de trois ans qu'il était : quatre doigts de haut, un doigt de large. Mais la mère de famille revenait encore une fois aux tristes chausses de l'aîné :

Les caleçons de Laurent, je les veux qui puissent s'attacher. et bien qu'il n'en ait point besoin pour l'heure, néanmoins il serait à propos de songer à se délivrer de tout ceci.

On sent ce qu'était un enfant, d'esprit alerte et de race orgueilleuse, en de telles familles ; il grandissait, et il était le témoin muet et hostile des inquiétudes,

la victime honteuse des économies, le martyr des affronts subis et des réductions ridicules.

Pour faire des économies, on vivait beaucoup à la campagne. C'était Fiesole, et sa colline d'or ; un peu plus loin que l'abbaye de Saint-Dominique, où Fra Giovanni, l'Angelico, s'imprégna de lumière, sur le premier repos des pentes qui dominent le cours du Mugnone et l'entrée du Mugello, c'était le palais merveilleux élevé par le grand-père Laurent le Populaire ; Varchi lui-même est transporté lorsqu'il décrit ce paysage et cette maison. Après avoir parlé des Dominicains et de cette abbaye des chanoines réguliers, la Badia par excellence, élevée par Cosme le Vieux, il ajoute : « En tête de la montée, au-dessus d'un long escalier, à côté du miraculeux palais de Laurent de Pierre-François, est l'église et le monastère des Frères mendiants de Saint-Jérôme, à main droite duquel, mais sur la plus haute partie du mont, pas plus loin qu'à deux milles de Florence, Fiesole, cité jadis et présentement colline fertile, bien que toujours cité, regarde avec délices toute la plaine et toutes les collines alentour de Florence. » Lieu sacré du monde, lieu divin par cette splendeur de lumière que la Toscane doit sans doute à la mer prochaine, à la forme heureuse de ses montagnes exposées au soleil et baignées par un air limpide comme celui des paradis que figurait Fra Angelico. Sous les oliviers de Fiesole, le petit Lorenzino contemplait, flottant dans la brume couleur de perle, cette Florence dont il transformera l'histoire. Il oubliait son père, traqué par les créanciers ou harcelé par les fermiers, sa mère irritée par l'armoire à linge, les chaussetiers et les servantes. Il commençait à comprendre qu'il fallait compter seulement sur le

cardinal Jules de Médicis, il entendait dire que le cardinal soutenait seul la famille ; en même temps les gamins de Florence, qu'il aimait, lui apprenaient à chansonner les gens en place, et les Dominicains, encore frémissants de Savonarole, lui montraient les belles images du couvent, les tableaux d'autel peints par l'Angelico, et ils lui soufflaient qu'il était un Soderini par le sang, un ami du peuple, un ennemi de ceux qui avaient banni l'oncle et le père de sa mère ; les Médicis luttaient déjà, dans la cervelle de l'enfant, avec les Soderini. Et ceux des Médicis dont on lui servait l'éloge, c'était le grand-père Laurent, le Populaire, ami de la France, l'oncle Jean, ami de la France, et qui poignardait ses cousins. L'enfant pâle écoutait, songeait : il y a des âmes qui sont imprégnées pour toute la vie, avec des sentiments forgés vers leurs sept ans.

Ce que faisait Lorenzino, quand il ne courait pas les champs, nous pouvons nous le figurer, car il demeure trace, dans les lettres de son grand-cousin Pierre, des études où s'appliquait alors un enfant de cet âge.

A cinq ans, on savait écrire assez bien pour demander à sa tante, pendant un séjour à la villa, d'envoyer des bonbons, des figues, des pêches, et surtout des berlingots. A sept ans, on avait appris « force vers de Virgile », on pouvait dire fièrement : « Je sais quasi tout le premier livre de Théodore par cœur, et il me semble que je l'entends. » Théodore, c'est le grammairien Théodore Gaza. Les enfants de sept ans apprenaient la grammaire grecque. Et « le maître les faisait décliner, les examinait chaque jour ».

Cela sans préjudice des lévriers et des chevaux. La Renaissance adorait la campagne, et la célébrait sans

relâche. C'est ce qui sauvait un peu ces pauvres enfants des ravages précoces que pouvaient faire Théodore et autres engins redoutables.

Il y avait, chez les Médicis, plus gueux que Pierre-François ; et c'était Jean des bandes noires, puisqu'il avait recours à son cousin Pierre-François pour garantir ses emprunts. Mais un jour vint, où l'irritable Jean ne supporta plus de voir son cousin faire ses orges, à ce qu'il croyait, en vivotant sur les domaines tandis que lui, condottiere, se battait, dépensait, et se trouvait dépouillé par qui restait au logis. « Messire Pierre-François, écrivit Jean des bandes noires à son cousin le pacifique, vu votre caractère et entêtement, force m'est, selon mon droit et ma justice, d'user envers vous d'autres modes : aussi, par la présente, je vous avise que je ne veux pas m'écarter de la raison en ma conduite : bien que vous en ayez fait tant, que quelque chose qu'il me parût bon de faire, envers vous, je le pourrais faire sans violer en rien la plus exacte justice. Je vous atteste donc, par la présente, que j'entends venir chez moi, dans ma maison, et comme il est juste et justissime, jouir de tout mon bien ; et je veux tout ce que depuis dix années déjà vous avez eu en jouissance, et qui est à moi ; afin que vous connaissiez une autre façon de vivre ; et je vous ferai éprouver ce que c'est que de vivre hors de sa maison : je vous en fais le serment public ! A Reggio, le 15 de mai 1523. Jean de Médicis, de sa propre main. »

Ecoutons gronder cette haine, cette antique haine qui se réveillera plus tard entre les fils, et cette fois ne produira pas que des menaces.

Pierre-François courbait la tête. Il savait son cousin fort pris, à Reggio, par les belles femmes que lui ame-

nait l'Arétin. Pierre-François faisait les prouesses qui étaient à sa portée ; payer en vin les Frères de l'Observance qui voulaient leur argent, combiner des arrangements avec l'intendant de son cousin, et surtout éviter la peste, cette peste qui reparaît sans cesse dans les lettres du temps, et qui dépeuplait les villes de leurs habitants, au premier symptôme, tous s'enfuyant vers les salubres vallées de la montagne toscane.

Fiesole, alors, était trop proche de la ville. On allait à Cafaggiolo. Mais une maladie minait et rongeait Pierre-François, que l'air du Mugello, ni les eaux qu'il prenait, ne pouvaient guérir. Il ne pouvait même plus aller à Rome baiser les pieds de son protecteur le cardinal Jules, devenu le pape Clément VII. Il revenait à Fiesole pour soigner son mal.

Marie et les enfants, écrivait-il à Marie Salviati, sont avec moi à Fiesole, nous y sommes bien et en lieu sûr. On ne va point dans le Mugello, car ayant à prendre les eaux, il me sera plus commode de me trouver près de la ville. Laurent est à Cafaggiolo, avec lui sont Jean-François (Zeffi) et le précepteur. Il va très-bien.

On avait donc pensé que Zeffi ne suffisait plus aux dix ans de Lorenzino. Un second précepteur bourrait ce cerveau, qui transformera la science en si étranges préceptes. Et Lorenzino, presque émancipé, vivait à la villa lointaine, sans autre maître que lui-même, avec des précepteurs débiles.

La mort de son père allait bientôt le rendre plus libre encore. Le 7 décembre 1524, Marie Soderini écrivait, de Florence, à Marie Salviati qui se trouvait à Rome :

Magnifique Dame, ma sœur et cousine très-honorée... comme je vous l'ai dit, aux anciennes souffrances de Pierre-François se sont ajoutées les douleurs de cholique, lesquelles l'ont fort abattu ; néanmoins le deux du présent mois, grâce à une médecine, elles ont cessé en grande partie, mais elles ont été suivies d'une fièvre

double-tierce, qui le tient dans l'abattement. On la combat avec ces sirops, afin de la déraciner, et ces médecins espèrent qu'ils y arriveront bientôt, ce qu'à Dieu plaise. Son ancienne maladie ne le moleste pas plus que d'ordinaire, et les médecines n'y font guère ; tellement que nous pouvons conclure que de la nouvelle maladie il se délivrera, en demeurant avec l'ancienne.

Un remède souverain le délivra de tous ses maux. Il mourut à Florence, à la fin du mois d'août, l'année 1525. A peine, deux mois auparavant, Lorenzino avait-il pu ressentir la morsure de la première jalousie, en admirant la belle entrée que son cousin Alexandre et sa cousine Catherine avaient faite à Florence, et sentir la haine gonfler son cœur contre ce nouveau duc à dix mille écus et cette prochaine dauphine de France ; et la mort de Pierre-François faisait Lorenzino chef de la famille. Ses onze ans commencés depuis quatre mois, il devenait chef de la maison que son père abandonnait, après trente-huit ans d'une vie gâchée.

Le testament de Pierre-François était de la dernière importance pour ses fils. En effet, le père, suivant l'usage florentin à cette époque, était le maître absolu de ses biens, il pouvait en disposer comme bon lui semblait, déshériter ses fils pour des œuvres pieuses, pour des bâtards, pour des cousins. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, Pierre-François avait testé de la façon la plus inepte. Connu dès le premier jour, son testament commençait par des dispositions pour sa dépouille ; elle devait être enterrée sans pompes à Saint-Laurent ; et pour son âme, il entendait que l'on fît dire mille messes en dix jours, dans la même église, sans préjudice d'un office annuel durant soixante années. Il fallait lui savoir gré de n'avoir pas requis les cérémonies de l'Église jusques au jugement dernier.

Il laissait à ses filles Laudomine et Madeleine deux

mille ducats d'or pour chacune de leurs dots respectives, plus quinze cents à revenir au cas où les fils, Laurent et Julien, viendraient à manquer.

Marie Soderini faisait reprise de sa dot, soit deux mille ducats en or. En outre, elle héritait de la maison et du domaine à Fiesole, de la somme bastante à son entretien, elle gardait ses joyaux, sa chaîne de mariage, ses effets, hormis les bijoux de grand prix. Tout ceci, sous conditions qu'elle ne se remarierait point. Au cas de décès des hoirs mâles, elle recevait encore deux mille ducats d'or comptant; et le reliquat de la succession allait aux fils de Jean des bandes noires, ou, à leur défaut, à l'office des Pupilles florentins, pour constituer des dots aux filles de la maison Médicis.

Les fils ne devaient rien soustraire des biens meubles et immeubles, par vente ou aliénation, sauf les ventes nécessaires à la dot de leurs sœurs. Le défunt demandait, sous deux mois, un acte par-devant notaire.

Le précepteur Zeffi restait à la maison, jouissant du vivre, du couvert, sa vie durant, plus quarante ducats d'or par an s'il voulait tenir les écritures pour les enfants, trop jeunes.

Tout cela était bel et bon ; mais il aurait mieux valu moins de messes et plus d'argent. Les dettes s'élevaient à huit mille ducats d'or, pas loin de cent mille francs avec les intérêts, écritures, actes, et le reste.

Heureusement, on s'entr'aidait chez les Médicis. Clément VII, qui se souvenait peut-être d'avoir vu sa bâtardise élevée, chez le Magnifique, sur le même pied que la lignée légitime de ses cousins, écrivit un bref pour que Jean des bandes noires prît en son absence la tutelle de la famille. Lorsque le cardinal Silvio Passerini, qui gouvernait alors Florence et les Médicis, au

nom et lieu du Saint-Père, eut reçu le bref, il l'envoya au Trebbio, où Jean des bandes noires soignait la première blessure qu'il avait reçue devant Pavie.

Il semblerait, disait le lourd Passerini, que les obsèques se devraient faire suivant l'us des antiques défunts de la maison, et avec tous les honneurs congruents ; cependant sans aller jusqu'aux honneurs ducaux. Et que l'on dépensât le moins possible.

A cela, Jean des bandes noires, le lendemain, répondait que : « le Pape allait en sa bonté au-delà de ses désirs à lui-même, car il pourrait et saurait, avec sa sagesse, bien mieux arranger les choses en dormant que lui en veillant. Que, d'ailleurs, il était malade et ne pouvait bouger du Trebbio. Que la succession était obérée, et point un seul denier liquide. Que les honneurs, au cas où Sa Sainteté n'y voudrait point contribuer, coûteraient au moins sept ou huit cents ducats, et qu'il faudrait, pour payer, vendre un domaine, et appauvrir encore une succession déjà si mauvaise. » Il ajoutait en post-scriptum : « En outre, j'ai ordonné à Jean-François Zeffi de dire à Votre Seigneurie Révérendissime qu'il me paraissait que, pour ne pas mettre les héritiers en pire situation encore qu'ils ne sont, l'on pourrait encore bien aisément se passer des messes. » Le cardinal Passerini, qui savait à merveille ce que valaient les messes, fut sans doute du même avis.

Si la succession était pauvre en deniers, Lorenzino pouvait y trouver au moins un trésor : c'est la protection du pape Clément VII. L'orphelin de onze ans avait écrit au Saint-Père, afin de lui annoncer le deuil de la famille : deux brefs répondirent aussitôt, écrits par la plume élégante du cardinal Sadolet. Le premier, à Marie Soderini, disait, entre autres phrases fleuries : « Notre douleur s'est également trouvée augmentée, et

notre regret, parce que nous avons senti combien était grande sa foi en nous, et son respect envers nous, par ses suprêmes volontés, et que, dans son testament, il nous a donné le pouvoir absolu de régler toutes ses affaires, soit ainsi qu'il les disposa, soit en les changeant pour le mieux à notre guise, et qu'il a remis à notre foi, et toi sa chère et très aimée épouse, et ses enfants, images d'un excellent père. » Et il promettait de « les bien diriger et droitement ». On verra qu'il tint sa promesse, pour Lorenzino tout au moins ; et même qu'il la dépassa, qu'il poussa l'amour paternel jusqu'au delà du point où il prend un nom moins vénérable.

Et voici la première lettre adressée à Lorenzino par ce pontife qui l'aima si tendrement, avant le jour où il voulut le faire pendre :

Cher fils, etc..., Nous avons reçu tes lettres, qui nous annonçaient le trépas de ton père, et nous faisaient savoir ce qu'il avait pensé à notre sujet dans ses suprêmes volontés, et aussi quelles espérances tu as mises en nous pour sauvegarder et pour aider vos intérêts. Cette nouvelle nous a frappé d'une douleur non médiocre, car nous avons perdu un homme probe et qui nous aimait, notre allié plus encore par l'attachement que par le sang, et qui n'était point un petit ornement pour notre commune patrie. Et lui, puisqu'il eut tant de foi en nous, n'a pas été trompé sur nos sentiments envers lui et notre très-bonne volonté ; mais pourtant, nous désirerions qu'il fut là, vivant, pour prendre de toi, et de ta mère, cette femme d'élite, et de toute votre famille, le soin qu'il a toujours si prudemment et si soigneusement pris. Mais puisqu'il faut obéir aux décrets du Dieu tout-puissant, qui l'a rappelé de cette vie afin de lui octroyer une vie meilleure, il nous faut, toi et moi, souffrir son trépas d'une âme apaisée. En l'office qu'il nous demande, nous montrerons pour nous acquitter de nos devoirs la foi qui nous est demandée ; et nous aimerons de notre cœur toi, ta mère, et tes frères, et tout ce qui peut être le bien de votre famille, ainsi que si c'était nôtre, comme cela est en vérité ; et jamais nos conseils, notre aide, notre autorité ne seront pour vous faire défaut. Pour toi, afin que tu poursuives, ainsi que tu as

commencé, à imiter les traces de la vertu et de l'honnêteté paternelles, il faut t'efforcer grandement. En effet, il t'importe de satisfaire, non pas seulement ce mort et tes autres parents et consanguins qui sont vivants, mais Nous-Même, avant tous les autres, qui t'aimons d'amour paternel ; bien que ton caractère et tes vertus nous fassent les plus remarquables promesses. Nous écrivons à notre cher fils Silvio (Passerini), cardinal prêtre au titre de Saint Laurent in Lucina, notre légat de Cortone, etc. etc. à cette fin qu'il te manifeste toute notre volonté, et t'assiste de son aide, en notre nom, toutes fois que besoin sera. Pour toi, nous t'exhortons dans le Seigneur de lui prêter foi et de lui déférer tout ce que tu jugeras t'importer ; tu reconnaîtras en effet qu'en toutes choses son appui et notre bienveillance te sont acquis. Donné à Rome, le 26e d'août 1526, année IIe :

à Laurent de Médicis
pour la mort de Pierre-François de Médicis.

Voilà Lorenzino sous la tutelle du Passerini, ce « gros corps », ce balourd, disait Guichardin, l'ombre épaisse du pape ; le voilà sur le même pied qu'Alexandre, le duc de quinze ans, et qu'Hippolyte, le futur cardinal, qui en a quatorze ; le pape veille sur lui, non pas qu'il le veuille créer duc ni cardinal, mais il n'aura jamais trop de Médicis pour ses desseins postérieurs. En attendant, les affaires traînent, et c'est seulement huit mois après que Marie Salviati peut écrire à Jean des bandes noires :

Très illustre Sire mon époux très révéré,

Raphaël de Médicis, tuteur des pupilles, neveux de Votre Seigneurie, est venu me trouver, et me dit avoir vu que les créances à recouvrer pour l'une et l'autre part montent à une belle somme, et pour cela qu'il désire tenter quelque voie pour les recouvrer, et juge être bon et même de grande utilité pour les deux parties, de les recouvrer ensemble, de commun accord et volonté commune.

Il me dit encore qu'il est une autre créance de bonne somme qui est inscrite sur les livres de Dante (Gori) et qu'il serait bon de le voir. Aussi que Votre Seigneurie écrive ce qu'elle veut qui s'exécute, et qu'Elle donne (s'il lui paraît à propos) la charge qu'il lui

conviendra audit Raphaël, à cette fin qu'on puisse s'occuper au recouvrement de ces communes créances.

La lettre ira trouver Jean de Médicis à Fano, la ville que le pape donne en gage à tous les Médicis obérés ; il y est parlé de Raphaël de Médicis ; le fils de ce Raphaël est François, le plus passionné des amis pour Lorenzino. Clément VII vient de parler, Alexandre a déjà paru. Tous les noms qui marquent leur empreinte sur la vie de Lorenzino se sont écrits. Ses destinées sont assemblées autour de lui. Et lui, le garçon de douze ans, que fait-il, et que rêve-t-il ?

CHAPITRE II

Adolescence de Lorenzino. — La villa de Cafaggiolo. Florence et les Médicis en 1525.

Quand l'adolescent, l'orphelin, le songeur taciturne qui s'éveillait alors à la vie, regardait autour de lui, avec cette prescience aiguë des êtres extrêmement jeunes et intelligents, que voyait-il? sa patrie gouvernée par un incapable, au nom d'un ancien soldat devenu cardinal et pape, car il était Médicis, et chassé par deux fois déjà, car il était Médicis. Être un Médicis, c'était donc aspirer à tout; c'était, aussi, revenir sous les piques de l'étranger, mode qui est demeurée favorite pour les restaurations de princes. Or, Lorenzino n'était pas que Médicis; il se sentait Soderini, peut-être avant tout. On l'avait bercé des vieux contes sur la liberté de Florence. Et puis, même ses aïeux Médicis étaient pour le peuple.

Il grandissait, en partageant, avec la ferveur de l'âme enfantine, l'illusion même qui perdait Florence : ceux qui valaient encore quelque chose, en cette cité dont l'héroïsme se révéla dans son agonie, se tournaient vers les formes surannées du moyen âge. L'inéluctable accroissement des grands Etats, ces esprits faits aux disciplines disparues ne le voulaient comprendre à aucun prix. C'est là ce qui fomentait les dissensions, et, selon la clairvoyance d'un ambassadeur vénitien, ruinait et perdait Florence.

Il y avait une autre cause, plus générale, de ruine : c'est ce que l'âpre Guichardin avoue nettement : « Il ne faut, dit-il, compter aujourd'hui sur aucune amitié, si

elle n'est accompagnée d'utilité; et, là où cette dernière n'existe point, on ne saurait faire aucun fond; qui dit un peuple, dit vraiment un animal fou, plein de mille erreurs, de mille confusions, sans goût, sans amour, sans stabilité... » Et, sûr de cette vérité jusqu'à la rabâcher, l'historien glacial et vrai pense encore ceci : « Ne croyez point à ceux qui vantent si ardemment la liberté, car quasi tous, et tous peut-être sans exception, n'ont d'autre objet que leur intérêt particulier, et l'expérience montre souvent, et il est très certain, que s'ils croyaient trouver dans un état esclave (il dit à la lettre : *serré*) une condition meilleure, ils y courraient en poste. »

Des princes vils, des républiques défaillantes, les maximes mortelles à la foi sociale, un règne créé par l'astuce et servi par l'imbécillité, voilà ce qui imprégnait les regards terriblement agiles et perçants de Lorenzino. Les bâtards du pape ou des ducs étaient déclarés, l'un après l'autre, habiles à tous les offices de la république. Pour les fils légitimes de la branche cadette, on les assurait bien d'une « affection paternelle ». Mais Clément VII continuait le cardinal Jules, comme le cardinal avait continué le prieur de Capoue. Depuis 1495, les deux rameaux des Médicis ne semblaient guère appartenir à même souche.

Comme un enfant qu'il était, Lorenzino devait sentir ces influences, présager ces périls et ces menaces, plus qu'il ne les comprenait encore. Gardons-nous cependant de croire que les enfants, avec la subtile cruauté de leurs yeux, ne voient, n'entendent et ne sachent pas, et souvent par le menu, ce qui se passe à côté d'eux. Souvenons-nous que Cosme, le petit Cosme de Marie Salviati, celui qui fut Cosme Ier, retenait à sept ans une

conversation politique, rapportait le souvenir à la maison, mais le gardait, tenait son secret malgré les objurgations, les coups. Lorenzino se forma vite, à cette école turbulente des années qui précèdent le siège. Il semble surtout qu'il en prit une profonde aversion pour la politique telle qu'un Passerini la concevait, incertaine et servile ; il était plein d'élans secrets vers l'ancienne liberté, il sentait la conviction que c'était ignoble d'être esclave et pauvre, et l'instinct de tout essayer pour être libre, pour être riche.

Ces songeries, il les portait dans les villas où s'était passé le meilleur temps de son enfance. Et, Fiesole devenu fief de sa mère, d'ailleurs trop proche et moins sûr, c'est son Cafaggiolo qu'il habitait surtout. C'est à Cafaggiolo qu'il prit ce caractère dont les ombres sont mystérieuses d'abord, mais qui s'éclaire et qui s'explique si l'on veut bien, touche après touche, en discerner les nuances variées et bizarres.

Un enfant qui s'élève dans un pareil lieu ne peut être, pour peu qu'il soit doué, ni vulgaire, ni heureux. Il y a trop de force et une mélancolie trop pénétrante dans cette vallée du Mugello, qui s'ouvre entre Florence et Faënza, et qui mène aux pieds de Bologne. Ce n'est plus la fraîche lumière du val d'Arno, qui semble une aurore de résurrection. Tout est voilé, tout est plus terne, plus éteint, dans le Mugello. Et la Sieve, rivière encore montagnarde, a la fuite rude et le poignant attrait des torrents surgis en montagne. Ce ne sont guère des montagnes, pourtant, et le Casentin ou l'Apennin pisan sont trop près pour qu'elles paraissent telles, ces collines roses et grises que veloutaient en ce temps-là des forêts disparues. Mais la grandeur d'un paysage ne tient pas à la hauteur des lignes, elle

est dans le jour qui l'imprègne, dans la manière d'apparaître que les choses de la nature ont en ce pays-là.

Certes, tous les yeux ne voient pas une telle campagne avec ses délices profondes. Un enfant brutal, comme Jean des bandes noires, n'y trouvera que le plaisir du bain dans la rivière froide ; un enfant taciturne et fait de prose, tel que Cosme, n'y trouvera que chasse à courre et cotillons à trousser. C'est pour Lorenzino que Cafaggiolo révéla ses enchantements ; là-haut, sur un puy rocailleux, le château de guerre, le nid de proie, l'aire à faucons où règne Jean des bandes noires ; ici, près de la route, mais dans les bois et les prairies, la villa toscane, égayée par le métayage, par les ouvriers qui fabriquent les beaux plats de faïence peinte. On entend passer sur la route ceux qui vont en poste, on voit même les étendards des bandes armées ; seulement, on vit dans les champs, sous les taillis de Sainte-Marie-aux-Morilles, et l'on voisine avec les moines, au couvent du Bois-aux-Frères, fondé par le vieux Cosme et d'où sortira le meilleur parmi les biographes de Lorenzino.

La maison, bâtie par Michelozzo, est vénérable et spacieuse. Alentour, sur les prés, il y a des hameaux qui se louent aux bons paysans, ou qui renferment les granges et les écuries : la vie est large, patriarcale, les filles sont jolies, puisque le domaine est compris dans ce district de Barberino qui vit naître la Nencia célébrée par le Magnifique. Des terres vastes, des moulins, des vignes, des pâtures, une série de biens-fonds, et jusqu'à une auberge, l'auberge de l'Echelle, à Scarperia, distante de deux lieues, jusqu'à la maison d'un barbier annexée à l'auberge, tous ces domaines qui s'enchevêtrent et tiennent le pays bien loin à la ronde, font de Lorenzino

le maître et seigneur de la contrée. Celui qui domine, là-haut, Jean des bandes noires, meurt, cette même année, et son fils n'a que sept ans. Le jeune frère de Lorenzino, Julien, n'en a que six. C'est lui, l'homme de douze ans, qui parle et règne.

La villa conserve les meubles que décrivait un inventaire vieux de vingt-sept ans ; de bons tableaux dans la chapelle, peints sur fond d'or, à l'antique, à l'exquise mode des Florentins, les parements d'autel en satin pourpre et blanc, brocart d'argent. Le mobilier d'usage est simple, mais estimé cher pour sa qualité ; comme on est pieux, il y a force crucifix ; le grand-père aimait Savonarole. Il y a aussi des échiquiers pour passer les journées de pluie. Les couchettes sont aussi nombreuses que les grands lits de maîtres. C'est la maison qui peut loger une garnison familiale. Voici les armoires où l'on serre des pièges pour les oiseaux, filets excellents, estimés très cher, avec tous les autres engins pour cette chasse favorite des Toscans. Les tabernacles des Flandres et les saintes Vierges entourées de saints, avec un chandelier devant, voisinent avec les litières, les caisses à linge et les tonneaux de vin, le vin savoureux des collines. Les dessus de lit, les tapisseries, déjà vieux en 1498, n'ont pas été renouvelés, on ne va plus en Flandre ni en France, Arras et Tours sont loin, et Pierre-François était pauvre. Mais on n'ennuie pas les enfants, au milieu de ces vieilles choses qui n'ont plus de prix. Et Lorenzino peut se coucher sur les couettes de taffetas rouge, puisqu'on les estime six florins. Dans la chambre des armes, qui est en même temps le fournil, ou du moins y communique, il y a trois arquebuses en fer, cinq escopettes de bronze et quatre de fer, trois espingoles, six épées,

cinq cuirasses recouvertes de futaine noire (*guarnello*), dix-neuf grandes salades en fer, onze pavois ou boucliers, deux targes, et qui sont peints les uns et les autres, treize arbalètes d'acier, une de bois, cinq bâtons à deux bouts, et quatre martinets d'arbalètes. Tout cela ne sert plus guère, les enfants seuls pourraient décrocher ces rouillardes et tourner le rouet des arbalètes pour jouer aux soldats; mais Lorenzino n'a pas le goût à guerroyer.

Le matin, pendant que sa mère, vêtue de deuil, avec le gros linge et les étoffes rustiques dont on use aux champs, fait battre ses belles robes qu'elle met à l'air, et surveille, en grosses pantoufles de drap, les mille détails du ménage, il part à la tendue, ou bien il va lire Virgile, — peut-être la IIe Eglogue, — au bord de la Sieve, parmi les pêcheurs et les pâtres. A dix heures du matin, on dîne avec des plats épais, de la viande, du gibier, des bêtes noires qu'a tuées Jean des bandes noires, si par hasard il est là-haut, dans son Trebbio, ou que les hommes du domaine ont prises dans les pièges; tout est fortement épicé de poivre, cannelle, gingembre, benjoin, ambre, muscade, anis, et souvent même avec des condiments moins exotiques, l'ail, l'oignon. Le repas est long. Il est suivi d'une sieste, où ces enfants nerveux apportent un estomac enflammé par les assaisonnements. On les appelle ensuite pour faire de l'exercice. Enfin le pédagogue s'empare de l'enfant, surtout de l'aîné. Il y a encore des chambres hautes où l'on voit des figures géométriques, dessinées en rouge, au crayon, par des mains tâtonnantes, au seizième siècle.

Avec Zeffi, ce n'est point la géométrie, c'est la littérature grecque et latine, d'Eschyle aux Pères de

l'Eglise, et de Plaute à Stace ou Oppien, que Lorenzino étudie. Ce n'est pas lui qui fera dire, comme son cousin Cosme, « il est médiocrement imbu des belles-lettres ». Il s'en imprègne, au contraire, jusqu'à se faire une âme monstrueuse et un esprit sans proportion avec son temps.

Vers deux heures, on vient goûter au jardin, s'il y a des hôtes. Confiseries et marmelades, friandises de toutes sortes, pâtés, oiselets rôtis, fruits de la saison : voilà ce qui regorge sur les grandes tables massives. On entend un peu de musique, on chante des madrigaux. Et vient, entre quatre et cinq heures, la *cena*, le repas de fond, le plus copieux de la journée.

Le soir, on sort les dés, on prend le trictrac, l'échiquier, les cartes, mais c'est la ressource des temps froids ou pluvieux. On aime mieux le ballon, les belles balles dorées avec l'or envoyé par François d'Empoli, l'intendant de Florence, ou le jeu de boules sur les longues prairies bien planes ou dans les allées du verger. On va visiter les bons moines du monastère franciscain, sur le coteau qui domine l'autre rive de la Sieve ; il y a peut-être, pour charmer Lorenzino, de ces gentils novices qui incendièrent Alfieri quelque deux cents ans plus tard. On revient somnoler au coin du feu, on boit ce coup de vin qui se nomme « vin de sommeil ». On fait sa prière. On se couche.

Une telle vie, si jolie et si monotone, laissait une large place à la rêverie. Où verrions-nous l'adolescent qui fut Lorenzino, mieux et plus vraiment peint qu'en un petit tableau, chef-d'œuvre du Boltraffio, trésor des Offices à Florence ?

C'est un jeune garçon, encore enfant, par la mollesse et la fraîcheur de son visage, homme déjà par

la tristesse et la songerie de ses yeux entre-clos, baissés vers la terre; celui-là non plus n'est pas de ces vilains qui sont « médiocrement imbus des belles-lettres », puisque, sur ses longs cheveux mordorés, qui couvrent le front et qui caressent les épaules, il fait serpenter la verdure d'un pampre, comme dans Virgile, ou d'un lierre, comme chez Théocrite. Dans ces villas italiennes, que décrivent les poésies copiées de l'antique, il a reçu le breuvage trop fort, enivrant, perfide et subtil, que les disciplines classiques versent aux esprits mal formés. L'âme ancienne, elle flotte encore, malgré les siècles, le long de ces tours modestes où il reviendra tout à l'heure, sous ces roches faites pour les satyres et les égipans, entre les replis de ces ondes qui montrent à tous les peintres de ce temps des nymphes et des dryades ; ces métairies, ces champs d'oliviers, ces maisons, ces vignes coupées de jonchaies, surplombées de pinèdes claires, le Barbare les a foulés, violés, et il les menace, comme dans la Ire Eglogue ; n'est-ce point, là-bas, les cyprès hautains qui dominent le buisson des viornes, et dont les quenouilles d'argent et de bronze vert s'élèvent pour marquer les bornes des champs? et ce fleuve, qui se déploie au creux du pays,

Errant en longs retours,

est-ce la Sieve du Mugello, est-ce le Mincio des campagnes mantouanes?

L'adolescent est là, sur le fond du ciel crépusculaire. Un rocher noir détache sa tête si jeune, mais que la tristesse flétrit, comme un fruit trop mûr. Et, penchée, fauve, elle s'incline, ceinte de vert sombre, les longs cils caressant la peau froide et mate, le col fleurissant

hors de l'étoffe à ramages dorés et pourpres, qui se lisère de blanc; les mêmes dorures et les mêmes pourpres fondent aussi dans le ciel et dans la rivière qui le reflète. Image unique et mortelle du temps auquel l'ironie de l'histoire a voulu donner le nom de Renaissance.

Cet enfant du peintre lombard est beau. Mais Lorenzino, jeune, était beau, lui aussi. Ce n'est pas le niais Varchi, ce ne sont pas les historiens soldés par le duc, et logés par lui à la Topaïa ou ailleurs, c'est le pauvre, l'innocent moine franciscain, c'est frère Julien Ughi, du Bois-aux-Frères, qui le dit, dans sa chronique manuscrite, laquelle n'était point faite pour être lue à Cosme I[er]. Le moine « diligent et sincère » qui mourut à plus de quatre-vingt-dix ans, aux portes de Cafaggiolo, avait connu Lorenzino, et il écrivait, pour lui-même, en son vieux cahier : « Celui-ci depuis sa tendre enfance s'adonna soigneusement aux humanités, grecques et latines..., il était, en outre, très-beau de corps, et de bonnes mœurs, et d'esprit très-élevé, supérieur à tout autre de ses pairs. Et dès dix-huit ans, il fut expert et docte dans l'une et l'autre langue, grecque et latine. Et il persévéra dans ses bonnes manières et ses entretiens gracieux jusqu'à la vingtième année de son âge, en telle sorte qu'il était aimé de chacun. » Vingt ans, 1534, on verra en effet la vie de Lorenzino tourner à ce moment. Le frère le connaît, et il dit vrai.

L'historiographe patenté Varchi reproche à Lorenzino cette coutume de parler avec le peuple, avec les gens de rue et de campagne, dont le loue le frère mineur de Saint-François. Et par le sot comme par le brave homme, nous savons que Lorenzino se plaisait aux

entretiens fructueux, et, comme Dante, et Rabelais, et Montaigne, allait au milieu des passants, était trivial, préférait le parler savoureux et dru aux fadaises des bourgeois et des pédants. Il lisait Dante, aussi, dans les carrefours mêmes ou l'Alighieri souffrit d'amour et gronda de haine, sur les routes qui l'avaient vu passer, poudreux, jaune, amaigri, furieux, à faire peur aux marmots. Il savait que l'esprit sort du pavé ou de la glèbe, et que les imbéciles sont derrière les murs des palais, devant l'écritoire des auteurs à gages.

Dans Cafaggiolo, où Politien avait élevé Léon X, adolescent, il y avait un oratoire qui servit de modèle à cette Annunziata de Florence, où le cœur même de la dévotion florentine a palpité. Parmi les *poderi*, les domaines de Lorenzino, il y avait peut-être ce *podere* que Pierre de Médicis avait donné à Donatello, pour obéir au vœu de Cosme l'Ancien, et qui embarrassait le sculpteur, si bien que l'artiste suppliait le financier de reprendre son bien, tant les paysans l'ennuyaient avec leurs réclamations et leurs jérémiades. La première et la seconde Renaissance, aïeux et artistes, religion et famille, revivaient là. Les rimeurs fêtaient à l'envi ce bon pays, ce « beau pays — du gentil village de Cafaggiolo ». « O mon sonnet, disait Bernard Pulci, tu iras à Cafaggiolo, beau pays en Mugello, où tu trouveras notre Laurent. » Il y avait toujours un Laurent à Cafaggiolo ; ce n'était plus le Magnifique, mais il marqua pourtant sa place dans les annales florentines.

En même temps que Lorenzino, grandissait, dans la citadelle voisine, au rude Trebbio, un autre petit Médicis, de cinq années plus jeune : son cousin Cosme, celui que l'heureux meurtre, aux conséquences moins heureuses, devait faire duc, puis grand-duc, et fonda-

teur de sa dynastie, et l'allié de toutes les dynasties dans l'Europe entière.

Il annonçait, celui-là, le petit homme de sept ans, toutes les vertus sociales, ce qui pose et fait réussir : fourbe, taciturne, égoïste, comme Lorenzino peut-être et comme tous les Médicis, mais d'instincts vulgaires sous le masque du principicule, sans germe de talent, d'un sang-froid féroce, vrai hobereau qui se borna, plus tard, à chasser, à trousser obscurément la villanelle, et ne s'embarrassait point des livres, ni des sentiments raffinés. Aussi, rien ne le fit dévier ; un pur bourgeois, qui fit un prince excellent, bureaucrate, assassin dans l'ombre, régisseur de provinces et bourreau légal, fait pour plaire à Charles-Quint. En somme, une espèce de Philippe II, réduit à la mesure de la médiocre Toscane.

Il grandissait, plat rejeton de Jean des bandes noires, auprès d'une mère admirable, qui lui forgea sa destinée, et qu'il négligea par la suite, et désespéra même un peu, autant que l'avait négligée, moins que ne l'avait désespérée son époux, arraché, par elle et malgré lui, Jean des bandes noires. Triste Marie Salviati, femme de héros, mère de souverain, deux pauvres rôles à jouer pour une créature aimante, digne, passionnée et bonne ; son mari lui avait fait perdre ses espérances de jeune femme ; elle ranima, pour son fils unique, les ressources de sa vie qui s'épuisait ; elle avait vu la poésie de sa jeunesse foulée aux pieds du destrier qui emmenait Jean des bandes noires vers la guerre, ou chez les femmes, ou ailleurs, encore plus bas, aux sentines de l'Arétin ; elle se jeta dans la prose pour son fils, elle fut une vraie fille des banquiers Salviati, âpre, adroite à se démêler dans les intérêts,

l'argent et la politique, elle sut quémander au pape, flatter ici, gagner là-bas. Et son fils la traita plus tard comme la première des servantes. Mais elle devait mourir en le laissant prince régnant ; n'est-ce pas assez, pour une vraie mère, que de voir, fait avec son sang et ses larmes, le triomphe du fils ingrat ?

Marie Soderini, qui était veuve d'hier, et Marie Salviati, qui sera veuve demain, s'aimaient et s'entendaient. Elles s'étaient soutenues, entr'aidées, quand l'une pleurait sur le mari malade, l'autre sur le mari absent. Elles surveillaient de concert leurs fils et leurs domaines, se mêlaient à ces travaux que nous décrivent les anciennes images des auteurs latins, les traductions du temps et les traités d'agriculture. Elles s'entendirent encore pour prendre une décision grave, en décembre 1526.

CHAPITRE III

La fuite à Venise en 1526. — Retour à Florence en 1528. — Affaires d'intérêt. — Premier voyage à Bologne; Lorenzino et Alexandre de Médicis. — Le pape Clément VII. — Lorenzino va vivre à Rome.

Jean des bandes noires venait de mourir, dans la nuit du 29 au 30 novembre 1526, frappé tandis qu'il arrêtait les lansquenets près de Mantoue. Avec lui disparaissait le seul obstacle qui pouvait endiguer, refouler vers les Alpes le torrent des envahisseurs. On disait que les ennemis allaient traverser la Toscane pour gagner Rome, où le saccage les appelait. Il y avait en Toscane le fils de leur ennemi, le fils d'un homme ami du roi français, les neveux et les pupilles de ce pape auquel les gens de Frondsberg réservaient un lacet doré pour l'étrangler. Marie Soderini, Marie Salviati prirent peur. Elles résolurent de mettre leurs fils en sûreté.

Un samedi, le 2 décembre 1526, on enleva de Florence le petit Cosme, qui pleurait et disait : « On veut me voler. » Il avait pourtant avec lui son excellent précepteur, Pierre-François Riccio, lequel, fils d'un homme tué à Prato par les Médicis, ne pouvait mieux reconnaître pareil bienfait qu'en servant les Médicis. Ce pédant, qui devint majordome de Cosme, était fidèle et dévoué. Il sut distraire Cosme en le faisant chasser aux petits oiseaux. Le lendemain matin, un homme de service, le nommé Talon, arriva de Florence, à franc étrier. Le précepteur Riccio lui demanda : « Quelles

nouvelles ? — Mauvaises. » — Cosme était aux écoutes : « Pourquoi, maître, interrogea-t-il, ce Talon dit-il : mauvaises nouvelles ? » Le précepteur voulut prendre le change, mais l'enfant ne se laissa point distraire. Il avait envie de pleurer.

Survint Benoît, qui donna le signal du départ. On se mit en selle, et Cosme, pour charmer les cinq lieues de route, s'amusait à faire éclabousser par son cheval un homme de suite, le sommelier du Trebbio, qui revenait avec eux.

En arrivant à Cafaggiolo, la cavalcade vit accourir Lorenzino; il ne savait rien encore, et fit grande fête à son cousin.

On partit le lundi matin, un peu avant le jour ; à Marradi, la petite ville forte que Machiavel rendit fameuse, leur route avait gravi l'âpre échine de cet Apennin toscan, nommé pompeusement « les Alpes » dans les vieux écrits. A Faënza, l'on apprit que l'on pouvait continuer sans crainte, les routes étaient sûres en Romagne; on gagnait Ravenne, avec dix cavaliers d'escorte : toute la journée du mercredi se passait au repos, dans le palais municipal ; il fallut, ensuite, tourner par mer les lagunes du Pô, le goulet de Comacchio, une bonace les mena jusqu'à Volano, sur une méchante « barque de rivière »; devant le port ferrarais, une bourrasque brisa le gouvernail, on faillit aller en perdition. Enfin, on prenait terre.

Mais, comme on s'installait à l'hôtellerie, un vilain s'approcha de Riccio, et lui souffla tout bas de prendre garde, l'hôtelier s'entendait avec les batteurs d'estrade espagnols pour leur livrer les voyageurs, il fallait déguerpir en hâte si l'on ne voulait être pris et payer rançon. L'avis du bonhomme était bon, puisque l'évêque

de Saluces, Philippe Tornabuoni, fut enlevé là peu de jours après et taxé de quatre mille écus.

Mais il faisait nuit, nuit de décembre. La tempête soufflait, et il fallait courir la poste à travers les marécages du pays ferrarais, risquer d'être pris par les gens du duc de Ferrare, l'ami des ennemis. On mit les petits, Julien et Cosme, devant les cavaliers, Lorenzino chevaucha seul. On manquait de selles, les brides étaient vieilles, les sangles pourries, les chevaux faibles de jambe. On partit en poste, et sauf une chute dans la boue, qui fit abattre la jument de Cosme et de Riccio, sans autre mal qu'une rêne cassée et force fange, on piqua sans encombre jusqu'aux Fornaci, où l'on touchait enfin la terre vénitienne; c'était la vingt-quatrième heure, et l'on courait depuis le milieu de la nuit précédente, « avec grandissime soupçon », disait Riccio, qui écrivait sur l'heure à Marie Salviati. La mer, « fort tourmentée », avait disloqué la troupe. Zeffi lui-même avait dû suivre les serviteurs, sur la voie du fleuve. Mais après tant de traverses on se retrouvait tous ensemble. On reprit la mer pour Chioggia, puis pour Venise où l'on arriva le dimanche soir.

A Venise, il fallut se loger. C'était pour longtemps, on ne le prévoyait que trop. Alamanno Salviati, un oncle maternel de Cosme, vint chercher les enfants à l'auberge, le lundi matin, et les garda chez lui durant quatre jours, tandis qu'on cherchait un « palais ». Pour douze ducats et demi, on loua, dans le quartier de Sainte-Marie-Mère-de-Dieu, un logis qui appartenait à la famille de Bianca Cappello. C'était dans le plus proche voisinage de la banque Salviati. On était en meublé, mais les soigneux Florentins donnaient leur linge à blanchir chez l'oncle Alamanno, « attendu qu'on

ne blanchit ni bien ni vite à Venise ». Et grâce à la « gentillesse » d'une Florentine, la question du « bucato », vitale pour Marie Salviati, se trouvait résolue au mieux.

Alors commencèrent les rancœurs de Lorenzino. Lui, l'aîné, qui avait coutume d'habiter à Cafaggiolo, la plus belle villa, pendant que ce méchant cadet de Cosme, un bambin de sept ans, perchait au Trebbio, il se voyait ici réduit à néant ; c'est que Cosme était fils du grand guerrier, nommé jadis par Venise capitaine général de la république ; c'est que Cosme était le petit-fils de Jacques Salviati, puissant banquier, conseiller du pape. Pour Cosme donc, le beau lit de tapisserie où l'on dort seul, avec son précepteur et son valet dans une carriole, au-dessous ; et Lorenzino, grand garçon de treize ans tantôt, couchera dans une autre chambre où ils sont quatre, lui, son frère Julien, le précepteur et Pierrot. Pour Cosme, les réceptions données par Marco Foscari, père de l'évêque de Torcello, naguère ambassadeur à Rome, et bientôt ambassadeur à Florence ; les banquets servis en vaisselle plate, avec musique, chants, comédie ; si Lorenzino y assiste, c'est pour que Marin Sanudo le confonde parmi les « autres Florentins », ceux qui font nombre ; le Conseil de la république reçoit en séance le petit Cosme, qui s'assied, le 1er février, aux côtés du chef des Dix en exercice. En moins de dix jours, on a dépensé quatre cent quarante-sept francs et seize sols, « chose cruelle », dit Riccio, et ce Riccio, qui paye pour tous, est l'homme de Cosme, si bien que Cosme est le maître de la maison. Il est vrai que Foscari, nommé à Florence, caresse Lorenzino, car il prévoit le gouvernement populaire ; mais c'est après Cosme. Et quand, le jeudi gras, pour la fête de Berlingaccio, tous s'en vont au palais ducal,

au milieu des ambassadeurs, officiers et gentilshommes de la Sérénissime, c'est encore l'odieux Cosme qui est distingué, promené par les nobles, et baisé par le doge.

Lorenzino trouve deux consolations à ces déboires que sa nature rancunière amasse, conserve et enfielle : d'abord, il a près de lui un ami, un confident, un admirateur. C'est ce François de Médicis, que son amitié finira par affoler; fils d'un gonfalonier, ancien émissaire auprès de Marguerite d'Autriche, l'enfant est curieux, lettré, comme Lorenzino, mais il est tendre jusqu'à l'excès, et Lorenzino le domine; leurs chambres se joignent, ils étudient ensemble, et les langueurs vénitiennes font éclore la passion qui mènera plus tard François, en présence de Clément VII son rival, jusqu'aux limites de la démence.

Outre ces délices perfides, Lorenzino, qui est plus fort décidément que son premier maître Zeffi, continue ses études sous un autre précepteur. Il s'enivre sans doute de ce Plutarque, alors traduit en italien, et qu'il regorgera plus tard. Il rêve l'héroïsme, cela lui fait oublier les démarches que le duc d'Urbin fait pour Cosme. Il paraît vivre en bon accord avec tous, on va faire accueil à l'ambassadeur florentin, Alexandre de' Pazzi. La saison devient meilleure, on visite Trévise, avec Marc-Antoine Gondi et le cher François; on y reste deux jours. Puis on va voir, en mars, Padoue et Vicence; à Padoue, le jeune Mgr de' Rossi, l'oncle paternel de Cosme, alors étudiant à l'Université, fait à son neveu et aux cousins une belle réception; déjà fanatique d'errer et de voir, Lorenzino, « non sans moult plaisir et consolation », visite « force lieux délicats et pays ornés ». On passe trois jours à Vicence, et l'on re-

vient de la cité palladienne, où l'on a logé chez une tante Soderini, pour regagner Venise par Fusine.

Voilà, dans la cité putride et divine, dans la Venise qui émerveillait les Florentins, une période féconde pour l'adolescence, où Lorenzino se raffine, s'instruit et se corrompt, si l'on veut, car c'est à peu près la même chose, et les mots n'y font rien alors.

Cependant, Bourbon et ses bandes ont pris Rome, le 6 mai 1527. Un soufflet plus cruel que celui dont saigna jadis la joue de Boniface VIII, a sali la face du fourbe et imbécile Clément VII; les temps prédits par Savonarole étaient venus. Le pape, lâche saltimbanque, avait cru tromper tout le monde; il fuyait, maintenant, dégoûtant Guichardin lui-même, il se cachait dans le château Saint-Ange, en attendant qu'il en sortît, déguisé sous un habit d'estafier, pour s'enfermer dans Orvieto jusqu'en octobre 1528, ou dans Viterbe. « Pape Quiment », comme on le nommait par dérision, avait trouvé plus menteur que lui. La sénilité commençait, précoce et terrible, et l'ancien chevalier de Saint-Jean ne savait même plus tenir l'échine droite.

Le même mois de mai ne s'était pas achevé, que Florence, par contre-coup, vomissait une dernière fois les Médicis. Les deux « mulets », les chers bâtards, Alexandre et Hippolyte, le vendredi 17, passaient la porte San Gallo, et s'allaient cacher « pleins de peur », confesse Varchi, dans Poggio-a-Cajano. Dernier sursaut de liberté, qui ne laissa point à Florence l'énergie de les écraser, ces bâtards de princes, pendant qu'ils suivaient la Via Larga, tremblants de couardise et livides d'ancienne rage ! .

Marie Salviati, Marie Soderini ne songeaient plus qu'à se mettre en sûreté auprès de leurs fils. Elles par-

tirent pour Pistoïa, puis elles gagnèrent Venise à la fin de mai ; elles furent heureuses de trouver les enfants bien installés, avec « un grand et beau jardin ».

C'est seulement en 1528 qu'on jugea bon de revenir. Et les pièces qui le prouvent, ce sont encore et toujours des documents d'affaires ; on était rentré à Florence, ruinés par les dépenses à Venise, où l'agréable maison, pleine de « bons petits compagnons », s'entretenait à grand'peine. Et ce furent des sentences prononcées en appel, à la requête du fidèle Raphaël de Médicis, le propre père de François le bien-aimé, procurateur de Laurent et Julien contre Cosme, des arbitrages, un recours de dégrèvement pour impositions de huit cent quatre-vingts florins d'or. Ici, dans les temps démocratiques, il faisait bon se souvenir que l'on était Soderini, petit-fils de Thomas le Démocrate. Marie Salviati, qui n'avait pas cette fortune, criait misère. Et Alexandre lui-même n'avait guère de crédit, bien qu'il pût rentrer à Florence en septembre.

Cependant Clément VII cuvait sa rage, et ne pensait qu'à se venger, non de l'injure que l'Empire lui avait faite, mais sur sa patrie, sur Florence. Outré de fureur contre cette ville qui osait rejeter ses bâtards, il avait rugi, ou glapi, — car un renard, même enragé, ne rugit point : — « Ces gens-là veulent que je fasse l'Empereur seigneur d'Italie ! eh bien, soit, je le ferai ! » Et dès le 22 septembre, on savait que le prince d'Orange proclamait les intentions de Sa Sainteté : faire accord avec l'empereur, afin de lâcher sur Florence les Impériaux qui remettraient, moyennant finances, les Médicis au pouvoir.

L'infâme projet fut exécuté. Au lieu de suivre ses études, à l'Université troublée par les guerres et les

émeutes, Lorenzino allait suivre le pape à Bologne, et recevoir des enseignements mieux faits pour lui montrer la vie réelle, dans son ignominie profonde.

Fuyant encore, fuyant toujours devant les bandes qui faisaient autour de Florence une répétition générale pour le grand drame qui s'annonçait, de même que les Colonna s'étaient plu, dans Rome, à préluder avant le sac de la ville, fuyant Fabrice Maramaldo, et Ramazzotto, et tous les bandits lâchés sur la Toscane, les Médicis avaient gagné Bologne. C'est là que Clément VII allait couronner Charles-Quint, après avoir trahi, livré, étranglé Florence.

L'énorme chronique de six cents pages ne nomme pas Lorenzino. Mais elle montre, revêtu de riches habits, ce duc Alexandre qui va se faire haïr, avec Cosme, par Lorenzino son futur meurtrier.

Bâtard du pape, recommandé à l'empereur, qui lui donnait mille ducats pour les frais de cette entrevue, Alexandre, fils d'esclave, triomphait dans tous les cortèges. On a voulu qu'il fût produit par une nuit hasardeuse entre le duc Laurent d'Urbin et la femme d'un voiturier du pays romain, laquelle servait aux derniers offices de la maison. Cette femme, qui est la mère, malgré toute discussion, écrivit le 12 février 1529 une lettre de mendicité, elle la fit porter au duc par son mari ; c'est là peut-être ce qui lui valut d'être empoisonnée peu après. Mais le père ? C'est le cas, ou jamais, de dire, avec le personnage de l'*Aridosia* : « Sa mère seule connaissait la vérité. » Encore n'est-ce pas bien sûr.

Le pape semble bien le plus probable. D'abord, pour les raisons physiques ; Alexandre, ce Caliban des Médicis, espèce de mulâtre, n'avait rien de Laurent

d'Urbin ; il était brun de visage, crépu, comme jadis le pape lui-même, si chauve à présent, il avait ce profil de proie et de fourberie qu'on retrouve sur les médailles de Cellini, aussi bien sur celles où se montre le duc que sur celles où l'on voit le pape. Tous deux étaient fins, faux, cruels. Il est vrai que ceci serait commun à tous les Médicis. Mais les signes physiques demeurent. On a dit que la mère était, non point Simonetta la Romaine, mais une de ces esclaves africaines qui meublaient alors toute grande maison. Comme si la paysanne de certains districts était bien différente, par la peau, les cheveux, le sang, d'une Moresque ou d'une négresse. D'ailleurs, le point intéressant pour l'histoire, ce n'est point l'être quelconque et inconnu qui fut la mère, c'est ce pape, et les conséquences d'une paternité pareille.

Or, pourquoi Clément VII aurait-il, parmi ses neveux ou cousins, préféré cet affreux noiraud d'Alexandre, brutal et trapu, laid et sans charme, à ce charmant Hippolyte de Médicis, fils de Julien de Nemours et d'une noble Florentine, ou même à Lorenzino, son cher mignon ? Il est vrai que Lorenzino feint de croire, dans son Apologie, à la fable qui attribuait Alexandre au duc d'Urbin. Mais c'est pour mieux prouver qu'il doit être fils du voiturier. Sixte IV avait deux bâtards dans sa cour : pourquoi Clément VII n'aurait-il pas eu celui-là ?

Voyez comme Varchi procède, dans cette histoire officieuse qu'il lisait à Cosme Ier. Dans le VIIIe livre, un aveu prudent : « Attendu que d'aucuns tenaient qu'Alexandre était fils, non de Laurent, mais de Clément... » Au livre XII, on est plus clair : « Secrètement, on murmurait qu'Alexandre était fils de Clé-

ment. » Enfin le livre XIII voit éclater le secret tout entier : « Et à dire vrai, le duc Alexandre (car on sait comment tous les pères sont trompés par l'amour qu'ils portent à leurs fils) satisfaisait si bien le pape Clément dans son gouvernement, que le Saint-Père, ainsi qu'il eut occasion de le dire par la suite, avait, selon les paroles de la sainte Écriture, « trouvé un homme selon son cœur ». Preuve qu'il faut en toutes choses ne s'attendre qu'à soi seul. Ce pape avait le duc qu'il s'était fabriqué lui-même. Et comment douter d'une page où l'on vous cite l'Écriture ?

Aussi la haine était cruelle entre Alexandre et Hippolyte. L'un des deux devait tuer l'autre. Lorenzino put concevoir, dans l'intimité d'Hippolyte, lettré, raffiné, son ami, la première horreur pour Alexandre.

Mais il comprenait, avant tout, que l'on devait plaire au pape, si l'on voulait devenir riche, puissant, un vrai prince, et sortir de cette cohue anonyme où grouillaient tant de petits Médicis : « Il ne manque pas d'hommes, disait un de ces vagues parents, dans la maison des Médicis, nous sommes plus tenaces que la poix même (*più che la pecie*) tous pauvres en temporel et spirituel, nous qui jadis avons tenu le monde en main. Aussi, je vous prie, recommandez à Sa Sainteté qu'elle nous pourvoie de quelque bien. » Le « spirituel », Lorenzino n'en a cure. Le « temporel », il veut le gagner, mais il a bien des défauts contre lui : son manque de ténacité, son humeur d'artiste, et surtout une espèce de fierté bizarre, qui a des ressauts et s'éveille au milieu des pires bassesses.

Cependant, aux mêmes mois où Florence subit le siège où va sombrer tout le débris de son ancienne grandeur, on couronne César, dans Bologne la Grasse,



LE PAPE CLÉMENT VII

D'après une médaille de Giovanni Bernardi.

A. FONTEMOING, PARIS

prêchant contre la sodomie, comment ne descends-tu pas du ciel, pour brûler tous ces pays-ci? Toute notre patrie se peut appeler la mère de ce péché, car nulle part au monde il n'en est d'aussi souillé par lui. O Italie, attends la vengeance! » Mais ni saints, ni Savonarole, n'ont prévalu. Et le « péché », que pouvaient excuser, entre François de Médicis et Lorenzino, l'entraînement de leurs treize ans, l'adolescence, la beauté, cet instinct des amitiés excessives qui se sentent incomplètes si elles ne vont pas jusqu'à la possession sexuelle, ce péché universel de l'Italie n'est plus qu'une honte sordide, passion de galérien et de réprouvé, lorsqu'il existe entre ce pape de cinquante-deux ans et les seize ans de Lorenzino, *quo Clemens abutebatur,* comme dit le vieux manuscrit, « dont Clément abusait ».

CHAPITRE IV

Chute de Florence. — Lorenzino et la vie romaine. — La cour de Clément VII. — Philippe Strozzi. — Le pape et François de Médicis. — Deuxième voyage à Bologne. — Déceptions de Lorenzino. — Le mariage manqué. — Le procès avec Cosme. — Lorenzino mutile les antiques à Rome. — Fureur de Clément VII. — Lorenzino s'enfuit à Florence.

Cependant Florence est tombée. On proscrit, et l'on décapite. Les honneurs pleuvent sur le duc Alexandre; César, retourné en Allemagne, « pardonne toute injure » à la ville, intronise le bâtard Médicis comme chef du gouvernement, avec hérédité pour ses descendants mâles, et le plus proche des Médicis, à défaut d'hoirs directs. Lorenzino devient ainsi prince du sang.

Pendant la sinistre parade, on établit des inventaires, car il faut payer le bonheur d'être soumis au nouveau duc. Lorenzino, Cosme fournissent le leur. Mais on vit à Rome, auprès du pape. C'est le temps où même les gens qui mourront en héros, comme Philippe Strozzi, ne songent guère qu'aux plaisirs, aux courtisanes, aux folies.

On incarcère et on torture, à Florence ; ou l'on envoie mourir à Rome, au fond d'un in-pace, les moines qui ont prêché durant le siège contre les Médicis, car ils ont raconté que l'arche de Noé refusait les mulets, et les mulets, ce sont les bâtards Médicis. Mais la société florentine, à Rome, se rassemble autour du riche banquier, athée, sceptique, prodigue et corrupteur, qui est Philippe Strozzi. Et Philippe prend plaisir à compléter l'éducation raffinée de Lorenzino,

comme fera plus tard son petit-fils pour les frères de Henri III : « Lorenzino commençait à montrer une âme inquiète, insatiable, et qui désirait voir le mal ; et sous la règle et discipline de Philippe Strozzi, à se moquer ouvertement de toutes choses, tant divines qu'humaines, et... il se passait toutes ses fantaisies, surtout en fait d'amours, sans nul respect de sexe, d'âge, ni de condition. »

A cette heureuse école, Lorenzino connut la belle Tullia d'Aragon, fille d'un cardinal, et femme-auteur. Ils purent échanger leurs vers. C'était la favorite de Strozzi. Et quand François Vettori reprochait au banquier de toujours l'avoir auprès de lui, Strozzi tâchait à s'excuser devant cet homme sage et influent dans Florence.

« Compère très honoré, disait Vettori tout à la fin d'une longue et forte lettre où les affaires de l'État florentin étaient traitées avec une clairvoyance de sceptique, comme vous m'écrivez avec la Tullia à côté de vous, je ne voudrais pas vous voir lire ma lettre également à ses côtés, car, attendu que vous l'aimez en qualité de femme intelligente, puisque par sa beauté elle ne le mérite point, je ne voudrais pas qu'elle pût me nuire auprès de quelqu'un de ceux que je nomme. Je n'ai point qualité pour admonester Philippe Strozzi, bien que, si les admonestations pouvaient vous corriger, il ne faudrait point vous fâcher d'en recevoir ; mais on m'a parlé de je ne sais quels cartels, et de défis envoyés, qui m'ont donné de l'ennui, à la pensée qu'un homme tel que vous, de quarante-trois ans, irait vouloir se battre pour une femme ; et bien que je croie que vous seriez aussi doué pour les armes que vous l'êtes pour les lettres, et pour toute autre chose dont vous

prendrez la fantaisie, je ne voudrais pas que présentement on vous voie courir ce péril, de vous battre pour un motif aussi futile; et je vous rappelle que, des hommes tels que vous, il en naît peu par siècle, et je ne dis pas cela pour vous flatter; arrangez vos affaires, et revenez nous voir ensuite; recommandez-moi, je vous prie, à M. le Trésorier mon cher ami. » Le trésorier, c'est ce François del Nero qui ordonnançait les mandats pour le duc Alexandre, et partageait avec Philippe Strozzi les bontés de Camille la Pisane.

Philippe Strozzi ne prenait point en mauvaise part les avis de Vettori; il niait les bévues qu'on lui prêtait: « Tullia, disait-il, n'est pas une belle femme, c'est comme vous le dites, mais elle est femme d'esprit et de génie, et si je ne me trompe, bien douée. » Et de fait, ses vers ne sont pas plus mauvais que ceux des hommes auxquels ils sont adressés. Tullia vaut certes Varchi, Tullia vaut Molza, son ami, « bien qu'il eût le mal français », et Muzio et Bentivoglio. Dans les dialogues où elle parle, dans ceux où Speroni la fait parler, elle ne se répand pas en fadaises plus quintessenciées que ses interlocuteurs, et si Varchi parle mieux des passions à l'Alcibiade, c'est qu'il est plein de son sujet. Cette donzelle intelligente n'a point échappé à l'éclaboussure des sonnets obscènes, et l'Arétin aussi l'a mise, mais sans l'insulter, dans son Gotha des prostituées.

L'esprit, qui faisait préférer à Strozzi cette femme médiocrement belle, jetait sa lumière sur les passions plus raffinées, sinon plus rares. Un poète s'excusait de pleurer fort son Ganymède, sur ce qu'il était instruit et lettré. « Il a des lettres, disait-il, et il sait parler le toscan, il est dextre, accort, et il a deux cuisses qui peu-

vent suffire à toute grande entreprise..., il savait par cœur son Pétrarque, et les Asolains (de Bembo), et en temps et lieu, si je le lui commandais, il dégaînait avec grâce un sonnet; il savait toute la pièce (du Mauro) sur la Fève, celle (de Berni) sur la Cornemuse, et celle sur le pot de chambre, et il me récitait aussi de mes vers. »

Laissant Strozzi mêler à ces gaîtés trop longtemps prolongées des intrigues contre Alexandre et Hippolyte de Médicis, ou des épîtres sérieuses où l'on définissait fort bien le nouveau gouvernement, Lorenzino se contentait d'apprendre, de jouir et de voir; Strozzi devait reconnaître combien était juste cette sentence de son ami Vettori : « La volonté du Saint-Père, c'est simplement que nous ayons un gouvernement, ou un État, si vous voulez le nommer ainsi, où les magistrats de la cité gouvernent nominalement, mais où en fait le Duc gouverne tout. » Mais Lorenzino savait bien, le taciturne observateur, que chacun, Strozzi, Vettori, Guichardin, tous les conseillers, tous les mécontents, ne pensaient qu'à eux-mêmes. Quant aux Soderini, si jamais ils avaient pensé, ils ne pensaient plus.

Oui, ces gens-là, comme autrefois les Albizzi, les Alberti, ne prétendaient que dominer. Les fameux cardinaux florentins ne désiraient rien autre. Et tous l'auraient fait aussi mal, et plus mal, que les Médicis. Il fallait savoir quel bourgeois deviendrait seigneur, et quel banquier se ferait prince. La hideuse lettre que Strozzi écrivait le 28 janvier montre à quel degré de bassesse était l'esprit public. Le plus sale intérêt les guide : Lorenzino s'imprègne de ces maximes, mais quand on a dix-huit ans, on préfère aux impiétés et aux sarcasmes politiques, un entretien sur Polybe avec Philippe Strozzi, une nuit chez Tullia ou Camille, ou

les commentaires que font, au Banquet de Platon, les François de Médicis.

Celui-ci, le pauvre François, fils de Raphaël, bon, spirituel, capable de pitié, futur académicien de Florence, souffrait davantage à mesure que Lorenzino se tournait à devenir un Lorenzaccio. Ne s'était-il pas avisé, le pauvre François de s'éprendre profondément, d'idolâtrer Lorenzino ? Et, si l'on veut y réfléchir, qu'y a-t-il là de surprenant ? On a farci les cerveaux de ces enfants avec du Plutarque, et du Platon, et du Virgile : ils imitent Harmodius et Aristogiton, Alcibiade et Socrate, Nisus et Euryale. L'éducation classique leur a donné pour de tels héros une dévotion plus forte que celle dont d'autres honorent les saints du calendrier. Un nom antique, un exemple antique, et tout se justifie, tout devient noble; on en verra la preuve dans l'Apologie.

Francesco di Rafaello devint fou, fou de désespoir, de jalousie, et sa tête s'égarait au point qu'il fallut lui faire quitter la cour pontificale, et Rome. « Rival du pape, dit Varchi, il fut amené à un tel et si lamentable état, qu'il était comme hors de lui, et, devenu le jouet de toute la cour de Rome, il fut envoyé, pour éviter un mal plus grand, à Florence, comme insensé. » Lorenzino n'allait pas tarder à le suivre, après avoir lui aussi fait acte de fol. Les têtes partaient, à vivre dans cet enfer où l'Arétin, ce de Sade pour les pédants, a trempé sa plume boueuse.

Savonarole avait déjà dit : « Ici hommes et femmes se sont faits courtisanes. » Et même le servile Trissin s'échappait à écrire : « Ces pontifes ne savent qu'agrandir leurs bâtards, et leur donner duchés, et seigneuries, terres et pays, et concéder aussi sans vergogne préla-

tures et chapeaux à leurs mignons et aux proches de leurs bardaches, et vendre évêchés, bénéfices, offices, privilèges et dignités. » Du moins, Lorenzino va-t-il s'enrichir ? s'il est érudit en bien des choses, si les « calessons de la signora Livia », comme dira Montaigne, n'ont plus de secrets pour lui, s'il est capable, au besoin, de dresser comme l'Arétin, et comme ce Bressan, plus tard, un catalogue des alcôves romaines, s'il donne raison à la parole du satirique : « Nous voyons que, de vingt, ces dix-neuf qui retournent en leurs maisons (et principalement s'ils sont jeunes hommes)... semblent avoir fréquenté quelque chose du dyable », Lorenzino trouvera-t-il, dans son pacte avec le diable, autre chose que la poignée de feuilles sèches, fruit unique des conjurations mal faites ?

Il a beau faire tous les métiers en vogue, il ne gagne pas beaucoup. C'est d'abord, en septembre 1532, cette vieille créance sur la cour de Rome, six mille six cents ducats endossés par la Curie pour dégrever un peu la succession de Pierre-François. Ceci appartient par moitié à Lorenzino et à Julien son frère. Et le pape donne en garantie cette même ville de Fano, qui a servi de retraite pour Jean des bandes noires. On envoie comme lieutenant, au lieu et place des ayants droit, Jean-Baptiste Riccobaldi de Volterra, qui prend possession le 24 septembre. Mais la ville s'émeut, malgré sa « particulière affection » pour les Médicis ; l'exemple de Florence, octroyée enfin, comme fief et possession, au duc Alexandre, en mai de cette même année, inquiète magistrat, conseil et peuple ; ils se voient soumis à des princes séculiers, ils n'en veulent point ; on se révolte, et bientôt on massacrera.

Pendant ce temps, Lorenzino repart une seconde

fois pour Bologne, où il suit le pape. Il s'agit de confondre Cosme, de gagner le procès, et de supplanter aussi l' « adversaire détesté », dans un projet de mariage. Cosme, toujours pauvre, a continué de s'attacher au duc Alexandre, son compagnon d'enfance; il suit Alexandre, qui suit Charles-Quint; l'empereur les mène d'abord à Mantoue, ils doivent l'attendre là pour lui faire escorte; mais ils rejoignent Bologne sans avoir l'honneur d'aller derrière César, qui couche à Modène. On ne pense qu'au procès; le prudent Riccio, qui nous met au courant par ses lettres à Marie Salviati, est d'avis que l'on s'en tienne au compromis, Cosme est trop jeune pour décider sur ses affaires; le 13 décembre, le pape entre à Bologne. Aussitôt Lorenzino est annoncé, « il ne pourra que troubler quelque chose », dit tristement le majordome. Il appert que le pape, d'apparence bienveillant pour Cosme, en avait assez de cette vieille chicane dont on lui rebattait les oreilles. Mais les autres, pauvres tous deux, s'acharnaient après leurs trente mille écus.

Lorenzino arriva pour Noël; Alexandre soutenait Cosme auprès de son père le pape. Et Marie Salviati s'obstinait à conclure la cause. Le pape arraisonna Lorenzino, le 2 janvier 1533. Le désordre où Jean des bandes noires avait laissé les intérêts, et les mille papiers de solde, ou de fiefs venus des Trivulce par dépossession, papiers que Marie Salviati fatiguait sans relâche, ne contribuaient pas médiocrement à embrouiller ce vieil écheveau. Le 6 février, un des arbitres désignés arrivait à Bologne, où Jacques Salviati, le plus prudent et le meilleur des conseillers, guidait son petit-fils Cosme. Marie Salviati s'apprêtait à venir. elle aussi. On essayait d'entente amiable. Mais les

cousins se haïssaient bien trop : ils « récalcitraient ».

Lorenzino servit un plat de sa façon. Cosme ambitionnait la main de Giulia Varano, fille de Jean-Marie, duc de Camerino, et de Catherine Cybo, sœur du cardinal Innocent, gouverneur de Florence pour Clément VII. Veuve depuis 1527, Catherine élevait sa fille, héritière du duché, dans les faveurs de la cour romaine ; belle encore, instruite, aimée des papes Médicis comme une parente, la mère de Giulia Varano connaissait Lorenzino, pour l'avoir sans cesse autour d'elle dans la société romaine, et elle venait fort souvent à Florence, où elle se retira quand les Farnèse lui volèrent son duché. Elle fut, avec Marie Salviati, au nombre des dames nommées pour accompagner à Marseille Catherine de Médicis, fiancée au futur dauphin de France, alors duc d'Orléans.

Tout cela était fort tentant. Et prendre la fiancée à Cosme eût enchanté Lorenzino. Mais Cosme était soutenu par le cardinal Hippolyte, « qui était de feu ». En vain Lorenzino se remuait. Le duc Alexandre parla pour Cosme une fois encore. Mais rien ne se conclut, ni procès, ni mariage. Celle qui devait épouser plus tard le duc d'Urbin ne voulut ni l'un ni l'autre des deux cadets Médicis. Le pape, de qui dépendait Camerino, les joua tous les deux. Giulia devait mourir à vingt-quatre ans, à peine duchesse. Quant au procès, il va traîner jusqu'au moment où Lelio Torelli tranchera la question.

Ainsi, Lorenzino n'a rien. Rien, que sa rancune contre ceux, pape, duc, cousin, qui le maintiennent dans sa pauvreté. Cela, c'est un capital qui fructifie sans cesse en lui.

Le 28 février, on revient de Bologne. Clément VII

a signé, le 27, avec Charles-Quint, la ligue défensive des Etats italiens. Venise seule est exceptée. Certes, la France, qui a perdu Florence et s'est déshonorée par la paix de Cambrai, mérite cette injure ; mais Clément VII, qui signe d'une main le traité pour l'empereur, tend l'autre main à François Ier, puisque les accords entre le duc d'Orléans et Catherine se traitent à Bologne même, durant l'entrevue avec César. Vraiment, le père du Tasse a raison, lorsqu'il écrit : « L'état de ce temps est tel, que tout homme tient sa condition pour misérable. » C'est le siècle de toutes les ignominies. Aussi l'homme ne sera-t-il jamais plus naturel, et plus curieux à étudier.

Un mois et demi, depuis le départ de Bologne, et Lorenzino reçoit un morceau de pain. Le 25 mars, de Lorette où il vénère la Madone, Clément VII, qui a vu Fano, expédie l'acte qui donne pour gouverneur à la ville Bernard Accolti d'Arezzo, le légat de la Marche, surnommé le cardinal de Ravenne. La bulle de concession, expédiée le 7 avril, porte que Lorenzino et Julien de Médicis « cèdent au pape leurs droits sur Fano, moyennant cinq mille cinq cents ducats déboursés par le cardinal à la Chambre apostolique ».

Même si la Chambre a remis intégralement cette somme aux deux frères, veut-on compter combien chacun reçoit? pas même vingt-huit mille francs! Et cependant, Catherine de Médicis accueille, à Cafaggiolo, Marguerite d'Autriche, fiancée au duc Alexandre par l'empereur. Voilà ce que l'on fait présentement à Cafaggiolo. Est-ce là ce que Lorenzino rêva?

Cosme, rentré dans Florence, remet pièce sur pièce aux arbitres du procès.

Il reste encore maint papier, bien que le plaideur,

devenu duc, ait épuré les dossiers et rendu la cause inextricable. Pendant ce temps, Lorenzino poursuit sa fortune à la cour de Rome. Bien loin qu'il s'en soit éloigné déjà, comme on l'a prétendu, il signe, le 29 avril 1534, un reçu dont la teneur suit :

Moi, Laurent de Médicis, camérier de Sa Sainteté Notre Seigneur le Pape Clément VII, j'ai reçu du très magnifique Seigneur Philippe Strozzi et compagnie, de Rome, cinquante ducats d'or, en or de la Chambre, lesquels on m'a payé par commission d'Antoine Mellini, de la Cour de France, qui les fait payer à l'instance du Révérend Mgr René Beauvilier, chanoine du diocèse d'Orléans, commendataire de l'abbaye de Saint-Martin de Vertou, au diocèse de Nantes ; et sont pour la pension de cent ducats semblables, à moi réservés chaque année sur ladite abbaye ; et sont pour l'échéance de la Noël passée. De quoi je me tiens content, et en donne quittance à chacun ; en foi de quoi j'ai fait la présente et troisième quittance, signée de ma propre main, à Rome, au 29 d'avril 1534.

Il en est ainsi :

Laurent de Médicis.

L'écriture altérée, couchée, tremblée, les lettres qui se chevauchent, se fragmentent ou s'écrasent, disent une main frénétique, énervée par l'ambition et la débauche. En voilà, je pense, assez pour amener cet homme de vingt ans, qui n'a rien sauvé de lui-même, et auquel on octroie cent ducats par an, oui, en voilà assez pour le jeter aux voies où il va marcher désormais.

Un matin de l'an 1534, il y eut un violent émoi parmi ce que François Rabelais eût appelé le « badault peuple » de Rome. Auprès du Colisée, sur l'ancienne voie triomphale, se dressait, à demi enterré alors, un de ces arcs pompeux, dits triomphaux, lesquels, faits avec pas grand'chose, s'ouvrent sur rien du tout. Arches de vide, monuments pesants et barbares. C'était l'arc dit de Constantin, parce que ce monarque l'avait fait composer avec des morceaux enlevés — Stendhal dit *volés* — à

l'arc de Trajan; pour plus de majesté, les colonnes avaient été mises le faîte en bas. Il y avait là huit statues des rois barbares, prisonniers de guerre. On les avait brisées au temps du Bas-Empire, on venait de les refaire en 1498; et en 1499 on avait percé une porte.

Or, voici qu'on avait, pendant la nuit, décapité de nouveau les statues. L'émotion fut grande. On a la superstition des antiques, à Rome. Sans les antiquailles, Rome ne serait pas grand'chose, et l'on parlait de mettre à mort celui qui avait osé ce crime; on oubliait même que les têtes n'étaient point originales. Et la preuve en est que les fouilles de 1734, où l'on remit encore à neuf cet arc malchanceux, découvrirent une tête intacte, qui est à présent dans le musée du Vatican. Notez pourtant que de Brosses, bon connaisseur, avoue que « c'est aujourd'hui l'une des principales antiques de Rome et des mieux conservées ». Il faut le croire, elle ne fut raccommodée que quatre fois.

Qu'avait voulu Lorenzino, puisque c'est à lui qu'il fallait rapporter ce forfait? Avait-il subi la folie de Rome, cette ivresse qui prend certains esprits au milieu de ce singulier amas? S'était-il dit que les « antiques » avaient de si vilaines têtes qu'il valait mieux les en priver, par amour de l'art, puisque aussi bien les belles pièces des musées sont presque toujours décapitées, ou pourvues de têtes indignes? Cette mutilation systématique aurait prouvé que son instinct de la beauté fut bien supérieur à celui de ses contemporains, et que ces tessons vénérables ne lui inspiraient aucune idolâtrie.

Il est plus probable qu'il voulait, se jugeant tout permis de par ses attaches avec le pape, augmenter les collections appauvries de sa maison florentine, et même le bruit persista qu'il avait envoyé ces têtes à

Florence. Il recherchait depuis longtemps les médailles antiques, et il en faisait un usage curieux : « Lorsqu'il voyait, nous dira Francesco Doni, un homme rare ou dans la vertu, ou dans le vice, il allait examinant bien sa physionomie, pour tâcher de la comparer aux médailles antiques, et suivant qu'il reconnaissait la ressemblance des lignes et des profils, ainsi il faisait un parallèle des mœurs, et le plus souvent, il trouvait que l'homme moderne avait les mêmes penchants qu'on décrivit de l'homme antique. » Est-ce pour cela que, comparaison faite avec les bustes et les monnaies, Lorenzino ressemble aux Antonins, Alexandre à Lucius Vérus, et Cosme n'a pas, dans son enfance et sa jeunesse, plus frappante image que la figure de Commode?

Le plus furibond de tous les Romains, ce fut le pape. Il « se mit si fort en colère qu'il commanda, dit la chronique (ne sachant pas que ce fût Lorenzino), que n'importe qui ce serait qui les avait coupées, ces têtes, hormis le cardinal de Médicis, devrait être sur le champ, sans autre forme de procès, pendu par la gorge ». Ce n'était pas le cardinal, mais le cardinal essaya de calmer le pape, en lui remontrant que Lorenzino, jeune, avide collectionneur, n'avait pas mérité peine si forte, et que les Médicis seraient déshonorés par une pareille infamie. Mais le pape, qui aurait, disent certains, répondu : « Ce garçon est, lui, l'infamie et la honte des Médicis », le pape qui sentait, suivant la forme constante de ces passions dépravées, son amour se changer en férocité, le pape sénile et atrabilaire força Lorenzino de quitter Rome. « Voilà, répétait-il, sa manière de continuer l'autre Laurent, le Magnifique ! de se montrer un Médicis ! »

Et de vrai, maintenant encore, ceci demeure incom-

préhensible, ou n'est qu'un fait divers vulgaire, si l'on se refuse à comprendre les lois et la science de l'esprit. Mais tout s'éclaire et devient simple, si l'on admet que déjà, tout perverti par les rancœurs, tout usé par l'ambition, les dénis de justice, les caprices subis ou refoulés, les outrages, les débauches, Lorenzino était ce que la récente psychologie appellerait un mattoïde. Il y en a beaucoup de par le monde : on les laisse libres, pourtant ils sont plus dangereux que les fous. En effet, un fou bien avéré commet une faute monstrueuse: on l'enferme, et le plus souvent il disparaît pour toujours. Au lieu que ces fous partiels, jouets de leurs impulsions, et connus sous les noms de méchant, d'original, de bizarre, et autres rubriques sans aucune signification, demeurent en liberté. C'est telle femme, — les femmes surtout en fournissent beaucoup, — qui est sujette à des hypérémies ou à des anémies cérébrales ; elle déploie, sous des apparences lucides, une perversité profonde, un art consommé de méfaire et de détruire ; elle vit libre, et elle nuit. Telle autre, fille de fou, mais pas assez folle pour qu'on l'enferme, médit, brouille, nuit et gâte, développe une folie, véritable celle-là, chez ses propres enfants, qu'elle a tarés ; elle est libre, elle mourra libre. Un homme, aux instincts féminins de ruse, de rapacité mal coordonnée, d'impulsif enthousiasme, de découragement soudain, se jettera de-ci de-là, commencera des entreprises, à son détriment propre aussi bien qu'à celui de parents ou d'associés, qu'il a su prendre et entraîner : il reste libre. Et c'est un ministre, qui jongle avec éloquence, les gobelets étant son pays et l'avenir de ses concitoyens ; c'est un prêtre qui déchaîne la guerre civile. C'est cet autre encore, qui montre

du talent et même une espèce de génie dans les métiers intellectuels, il semble promettre une œuvre, il en donne même l'esquisse, il réussit, puis il commet sans raison une faute grave, il nuit, il trompe, son esprit s'égare ou s'abaisse, ce n'est plus un artiste, c'est un charlatan, un corrupteur : il reste libre.

Tous ces gens-là sont des non-valeurs sociales, je dirai plus, des malfaiteurs, souvent inconscients ; ils devraient, dans une société mieux faite, se trouver supprimés, après avoir été d'abord réprimés par la surveillance. Ils font plus de mal, je l'ai dit, que les fous à folie unique. Et ils continueront d'en faire, parce que les lois sont fabriquées avec des conventions, et la justice sociale échafaudée sur le mensonge, les fantômes et les préjugés.

Par bonheur, la demi-folie de Lorenzino tourna pour le mieux. Il se fit la main sur des bonshommes, avant de s'attaquer à un souverain ridicule. Il eut besoin de casser les têtes de marbre, comme il aura besoin de couper la tête au duc Alexandre.

Et puis, au seizième siècle, dans ce siècle sans foi ni loi, en Italie, qui donc n'est pas fou plus qu'à demi ? Toutes les fois que l'homme se débride, et veut son plaisir avant tout, il devient imbécile ou furieux. Dans ce temps effréné, c'est le furieux qui domine. L'imbécile aura sa revanche, en d'autres siècles.

On prétendit encore que la même main avait cassé la tête aux Muses sur un sarcophage à l'église Saint-Paul. Mais la légende va vite ; et, quarante-sept ans plus tard, Michel de Montaigne, qui visitait Pise le 5 juillet 1581, écrivait dans son italien à la gasconne : « J'ai vu l'Église de Saint-Jean, très riche elle aussi en œuvres fameuses de sculpture et peinture ; entre autres, d'un pupître

de marbre avec mille figures si rares, que ce Laurent qui tua le duc Alexandre, enleva, dit-on, la tête à quelques-unes de ces statuettes, et en fit présent à la reine de France. » Et voilà comme le récit d'un fait incertain, qui troubla Rome, devient une histoire admirable dans l'esprit d'un cicerone ; passe un philosophe, qui la recueille, et nous saurons désormais que Catherine de Médicis reçut de son cousin Laurent quelques têtes arrachées à la chaire sculptée par Nicolas de Pise !

L'histoire ne serait pas complète sans un bouffon. Il vint, plusieurs mois plus tard, sous la forme d'un pédant. Un poète, de ces poètes parasites qui fourmillaient en ce temps-là, se tenait aux gages du cardinal Hippolyte ; c'était François-Marie Molza, qui se disputait avec Jove, avec Tolomei, Cesano, et les autres de « l'Académie cardinalice » les miettes cardinalices ; comme si les Académies naissaient spontanément à l'ombre d'une Eminence ! Or, Hippolyte de Médicis avait peut-être soutenu Lorenzino, mais il ne voulait pas le voir chercher refuge auprès de l'exécré duc de Florence.

Et justement Lorenzino, banni de Rome, exilé pour jamais par les chefs de quartier, tandis que Simon Tornabuoni, agissant en sa qualité de sénateur romain, mettait sa tête à prix, Lorenzino, déçu jusqu'à la rage par la conduite du pape à son égard, avait regagné Florence, ne voulait plus quitter Florence, et pour jouer sa dernière espérance, allait se glisser dans la plus étroite intimité d'Alexandre, duc de Florence. Le cardinal Hippolyte, irrité, déchaîna Molza, qui fit un discours en latin.

Ce bohème de lettres avait contre Lorenzino la haine

d'un auteur qui se sent méprisé, d'un goujat qui se sent jugé. Rien n'est plus âcre. Il est encore vrai que Molza flattait, plus tard, Lorenzino, dans une épigramme bien plate.

Il s'épancha, dans l'Académie romaine, en présence de nombreux cardinaux, prélats et seigneurs. D'innombrables prosopopées ronflèrent. On a traduit cela en italien; dans l'une et l'autre langue, c'est de la mauvaise rhétorique; les superlatifs y regorgent, et ce serait une parodie, si ce n'était une parade.

L'intention vraie s'échappe dans quelques phrases : « Mais trouvera-t-il un refuge en quelque lieu ?... Mais se soustraira-t-il au châtiment en vivant retiré sous la protection de quelque influent personnage ? Je n'estime point que personne se puisse trouver, si ennemi du bien public, qu'il veuille sauver de telles gens... Qui donc n'obéira à l'autorité et aux ordres de ce tant juste, tant pieux, et tant prudent décret du Sénat ? Ou bien pourra-t-on découvrir lieu contaminé d'assez de viols, d'assez de ruffianerie et d'adultères, qu'il ne vomisse et ne chasse dehors une pareille peste ? »

Viols, ruffianerie, adultères, c'est ce qu'on reproche au duc de Florence. Et le chien de cour aboie ces reproches, parce qu'il est aux gages d'Hippolyte, qui envie la place d'Alexandre, et fait, cardinal malgré lui, injurier Lorenzino par ses valets de lettres, parce que Lorenzino s'est mis à couvert dans Florence, auprès du duc Alexandre.

DEUXIÈME PARTIE

1534-1548

DEUXIÈME PARTIE

1534-1548

CHAPITRE PREMIER

Florence et le duc Alexandre. — Les rancunes de Lorenzino. — Les mœurs florentines. — La politique et les proscrits. — Après la mort de Clément VII. — Les Strozzi. — Le voyage à Naples. — La « mule du pape ». — *Lorenzaccio*. — Résolution de tuer le duc, après la perte du procès. — La représentation de l'*Aridosia*, comédie par Lorenzino.

Lorsque l'exilé de vingt ans rentrait à Florence, banni de Rome, honni par le pape et le peuple, il ne ressemblait plus au garçon élégant et frêle, svelte comme un David de Verrochio ou de Donatello, qui avait laissé, quatre ans plus tôt, la via Larga et Sainte-Marie-de-la-Fleur, pour courir la fortune à Bologne et à Rome. La débauche l'avait amaigri, flétri, sa taille paraissait chétive, il avait la pâleur jaunâtre des mélancoliques, il ne riait plus jamais, ricanait à peine ; cette « fleur gracieuse de son âge », qu'avait aimée Clément VII, il l'avait traînée dans tous les cloaques de Rome. Imprégné jusqu'à la moelle par la haine et le désespoir, il avait, lui-même le confessa plus tard, le projet de tuer le pape.

L'état où il retrouvait Florence répondait trop bien à son propre caractère. C'était le temps où les gouvernements nouveaux appliquaient la maxime qu'il faut « tenir en bride pareil État avec l'épée à la main, et non point avec la courtoisie, comme faisait le Ma-

gnifique Laurent, d'heureuse mémoire ; parce que les temps ont changé ». Ballottée au gré d'alliances intéressées et maladroites, veuve de ses citoyens les plus énergiques, saignée à blanc, ruinée, désaimée par tous, Florence avait été bernée par les promesses d'un vainqueur trop puissant pour suivre d'autres lois que son caprice personnel.

L'idéal suranné de la Commune avait péri. Où était-elle, la belle et la bonne Florence d'il y a cent ans, la cité dont Vespasien, le brave libraire, écrivait : « La cité, dans ce temps-là, florissait en toutes choses; ayant été longtemps sans changement d'importance, ses citoyens faisaient tous leurs efforts pour se dépasser les uns les autres en mérites, car on les appréciait alors et les estimait grandement... A Florence, c'était la loi, que ni pape, ni roi, ni empereur, n'y pussent entrer. »

Maintenant, qui voulait pouvait entrer, pourvu qu'il eût des hallebardiers et des coulevrines. On piétinait sur la croix et sur le lis, la discipline monarchique à la tudesque allait régner, et bientôt, l'Inquisition asservir les âmes avec les corps. « Sta con chi vince », dit Guichardin. « Sois avec le vainqueur! » Et Serristori formulera bientôt le nouveau dogme de l'Etat florentin : « Il faut subir en patience tout ce qui plaît à Sa Majesté l'Empereur. »

Cependant, l'antique esprit florentin persistait, râlait encore! Et Lorenzino, dans le tas des mécontents qu'il fréquentait, sentait frémir cette angoisse. Veut-on comprendre cette âme communale des cités italiennes? que l'on voie, maintenant encore, assez à fond pour s'en pénétrer et y pénétrer, une cité comme Sienne; qui, plus reculée des chemins vulgaires, est moins noyée et moins dégradée que Florence par le nigaud étranger.

Dans de tels endroits, si resserrés et si sonores, les actes doivent retentir comme un coup de feu dans une cellule. Lorenzino, qui méditera lentement son action, va étudier ces échos d'une ville à demi détruite.

Oui, bien des choses sont à bas, puisque des Donato Giannotti, dans leurs déclamations prolixes, oseront proposer à Florence cette panacée dérisoire : un gouvernement tempéré! Le remède pour peuples déchus, perdus, finis, enfoncés au bourbier! Eh! qu'importe tel ou tel duc, vautour, épervier ou orfraie? Ce n'est point les grands-ducs qui règnent sur la mémoire de l'antique Florence, à jamais disparue.

Les vieux gouvernements malades, c'est comme les gens qui mourront d'un mal désespéré; les médecins s'y mettent, et les médecins de l'Etat ce sont les théoriciens.

Envahie, dans ses anciens quartiers si nobles, par la racaille de banlieue, par les domestiques montés en grade, cette démocratie sublime, la seule peut-être qui ait vraiment fait gouverner le peuple à ces époques de seigneurs, elle est éteinte, et Charles-Quint a mis un duc au Palais-Vieux, où jamais il n'avait régné, sur le peuple, que Jésus-Christ.

C'était fatal : on était dans une petite ville en somme, où les alliances de famille avaient abâtardi les haines. Le Guelfe d'aujourd'hui se marie à la fille du Gibelin ; et puis, on a d'autres parents, des intérêts. On parle de liberté, mais la vie est brève, et l'on veut en jouir. Sur quoi s'appuyer? Les vagues idées, mal venues, de l'antiquité, flottent dans les cervelles d'un poètereau, comme Alamanni, d'un courtier véreux, tel que Baptiste della Palla, d'un évêque indolent, Julien Soderini, de cardinaux qui sont neveux du pape, oncles du futur

duc, des Ridolfi, des Salviati : médiocratie turbulente, tyrannie macaronique, Florence a le choix. Ou plutôt, César choisit pour elle.

Le peuple est usé par la famine du siège, par les pestes et les fléaux. On a ravagé la couronne des villas qui ceignait Florence, on a décapité, banni. Dante, le prophète éternel, avait dit :

Vous avez le nouvel et l'Ancien Testament,
Et le Pasteur de l'Église pour vous guider ;
Que ceci vous suffise pour votre salut.

Si la rapacité mauvaise vous crie autre chose,
Soyez des hommes, et non des brebis folles,
Faites en sorte que le Juif ne rie point de vous chez vous.

Mais ils ne croyaient plus, Florentins mieux instruits par les disciplines pédantes, à l'Ancien Testament ni au Nouveau. Le pasteur, c'était, hier, Alexandre VI qui brûlait Savonarole, ou Léon X qui était rentré de Prato, son habit de cardinal un peu plus rouge seulement ; à présent, c'était Clément VII. Des brebis, oui, un vil troupeau, non plus les « pecore » florentines, mais sales moutons de Panurge, prêts à bêler devant le duc. Et le juif qui les bafouait, c'est l'argentier, qui les vendrait à César, les revendrait à Cosme.

Varchi se console en pensant que les Florentins étaient encore bien altiers et que la ville s'embellit, se bâtit, devient plus propre et splendide ; il y a des villes si propres, que leur beauté fait froid au cœur.

Ne nommons pas toujours César, en décrivant la déchéance où Lorenzino devait vivre ses dernières années florentines. La France, ou plutôt celui qui menait la France, est loin d'en être innocent. Le Magnifique avait raison, et pour Florence et pour le royaume de France, quand il disait : « Plût à Dieu que le roi de

France n'eût onques l'idée d'essayer ses forces en ce pays-ci ! » On avait aimé cependant les lis blancs. Mais, si l'on voulait encore essayer de combattre César avec le Très-Chrétien, comment oublier l'abandon sans excuse où la France venait, en 1529, de laisser Florence assiégée ? Hélas ! la triste politique de François Ier ne servira pas même à rendre Florence plus forte et plus libre. Et Machiavel eut trop raison d'écrire : « L'heureuse fortune des Français nous a enlevé la moitié de nos Etats ; la mauvaise nous ôtera la liberté ! » C'est chose faite, et les malencontreux efforts qui vont continuer encore la série des fautes, seront jugés par la vieillesse désabusée de Montluc : « Ce n'a esté, dira-t-il, que pour y servir de tombeau à un monde de braves et vaillants François ! »

Cette ville découragée, et dont l'énergie semblait morte avec son dernier héros, Ferruccio, tué comme elle par surprise, cette ville épuisée par les siècles d'une splendeur sans pareille (puisque Athènes même pâlit, auprès de Florence), cette pauvre ville réduite à toutes les soumissions, n'enfantait plus que bavardage. « Il y a, disait un mauvais homme de lettres, un de ces médiocres gaillards qui révèlent la vérité, il y a dans cette cité de Florence des hommes de mainte espèce, tant jeunes que vieux. La première espèce des vieux est celle qui se nomment dans notre langue florentine les fainéants et les cigales ; lesquels pour leur demeure ont choisi, qui le banc de Sainte-Trinité, qui la banquette des Pupilles, qui le coin des Tornaquinci.

« Et, comme ils n'ont d'autre mérite que dans leur langue (bien qu'ils l'emploient à mal), ils commencent à peser dans la balance d'essayeur, et à dénigrer, quiconque alors passe par là ; mais s'ils ne se mettaient à

médire que des passants, il m'en soucierait peu. Seulement, s'il arrive qu'il se mette à pleuvoir, et qu'il ne passe personne, *cum sit* que par les mauvais temps chacun reste volontiers à la maison ou à la boutique, et ne se soucie d'aller dehors; eux, qui n'ont plus personne à se mettre sous la dent, afin de ne pas laisser de médire, sont forcés de se mettre sur le chapitre de l'Etat, et ils commencent à en raisonner en tant de manières, que parfois ils devinent juste, et découvrent la fantaisie et le dessein du prince; de façon qu'en tels lieux il se dit les choses que le prince a l'intention de faire, devant qu'il les ait faites; et ils sont si experts et déchaînés dans l'art de médire, qu'ils croient plutôt offenser en disant bien que mal. Ce qui les fait, eux et leurs auditeurs, penser toujours à quelque chose au détriment dudit prince et de son Etat. Et de là naissent tous, ou en bonne part, les principes des conspirations, lesquelles se trouvent léans, et puis se concluent le soir auprès du feu, dans la chambre ou dans les bureaux d'étude. »

Au reste, Machiavel ne disait-il pas aussi de l'ancienne république : « Si gauche estoit, et si éloignée de vraye République, qu'un gonfalonier à vie, pour peu qu'il fust sage, et pervers, facilement se pouvoit faire prince. Et ce proverbe-là naquist, à savoir : ces gens ont un pied sur la place publique, et un dans le Palais » ? Les constitutions anciennes n'étaient plus que curiosité de haut goût; mais la politique ne connaît point les bibelots surannés. Tout cela, c'était le rêve d'un rêve.

Et Charles-Quint, avec les Médicis, s'était chargé de réveiller brutalement Florence.

En arrivant dans sa patrie, et la trouvant ainsi, Lorenzino, repris par la solitude, dans cette ville attristée,

assis au foyer où sa mère, fille des traditions populaires, veillait, s'appauvrissait et soupirait, ne put que regarder avec plus de dégoût le faux Médicis imposé par César à Florence. Peut-être dans son horreur physique pour Alexandre, y avait-il d'abord l'instinct, produit par « ce grand contraire entre le blanc et le noir », comme disait Cino, l'ami de Dante. Et ce frêle pur sang florentin devait exécrer la brute trapue et crépue, le fils de moricaud et de moricaude. Lui, si maigre, si réduit, vraie victime des nerfs, sentait sa chair se hérisser à l'approche de ce gras goujat.

Il vivait à côté de lui, porte à porte, dans la masure qu'il partageait avec Cosme. Car les deux tantes et les deux cousins en procès avaient une maison commune, indivise. Et l'on avait fait une porte, des portes entre cette cassine et le somptueux palais des grands Médicis.

Borné désormais à ses biens de Florence et à sa maison de Florence, Lorenzino, qui sentait la ruine de la cité, se trouvait, en même temps comme enserré par ses débris. La vieille Florence ! elle l'étreignait de toutes parts. Elle était dans ces rues où il vivait, lui le vagabond du pavé, l'ami des carrefours. Elle l'attendait auprès de ce Marché-Vieux, antique nid des Médicis, où son François de Médicis l'avait attendu, lui aussi, repris avec joie. Elle était dans cette douce Fiesole, aïeule de la cité, où son enfance avait vécu. S'il gagnait la campagne, l'antique esprit l'attendait encore dans ces bois abrupts du Mugello, dans ces châteaux à enchanteurs, dans ces métairies pastorales où ses premières années d'adolescence avaient passé, un Virgile à la main. Et là, sur ces collines argentées qui voilent le pays de Sienne, le long de ces vieilles murailles où revenait, aigri, fané, son rêve inquiet et farouche, par ces détours du Mugello qui

résonnaient souvent au trot de son roussin, partout, dans la campagne où s'effondraient les villas démantelées, dans la ville où les remparts conservaient la trace des fauconneaux, partout les Barbares avaient défilé, piétiné : les Barbares, qui couronnaient Alexandre le bâtard.

Ces pensers accroissaient encore la mélancolie que Lorenzino devait à son esprit ingénieux et tourmenté ; et les gens qui le regardaient, si blême et si grêle, commençaient à le prendre en grippe. Marie Salviati, comme les gens de la cour, les gens de la cour aussi bien que ceux de la rue, répétaient d'une voix, devant ce visage, les proverbes provinciaux : « Peu de barbe et point de couleur, sous le ciel il n'en est pire ! » « Face de mort, pire que gale ! » Le vulgaire pressent les troubles cérébraux, il hait et pourchasse le fou et commence, avec un instinct assez juste, par l'homme trop intelligent. Toujours en arrière, le peuple déteste ces êtres d'exception, qui seront peut-être ordinaires dans peu de temps.

Il était triste, ce qui est une faute sans rémission ; et le mot italien qui dit tristesse, *tristezza*, veut dire, au moins aussi souvent, scélératesse. Dans ce rêveur, si plein d'idées, se combattaient les influences du Quattrocentisme attardé, avec le désir de changer, de créer l'avenir par son énergie. Engourdi par l'inertie voluptueuse, cet homme de vingt ans ne pouvait que se laisser envahir par ce venin moral dont l'esclavage politique est le plus sûr échanson. Parmi toutes les folies des tyrans, la plus imprudente est de forcer quelques esprits à vivre dans leur idée fixe, en les désoccupant par force.

Hybride entre deux siècles, comme son temps même et comme son pays, Lorenzino retrouvait dans sa chambre florentine Savonarole et Botticelli, Plutarque

et Dante. Mélange fait pour affoler, et d'autant plus dangereux que ces éléments d'ivresses puissantes paraissaient s'accorder entre eux. Il venait de voir ses antiques, cette chère collection pour laquelle il risqua peut-être sa tête. Et il pouvait aller, en quelques pas, à San Marco, dans le cloître où le frère Jérôme avait médité la révolution qui fit le Christ roi de Florence.

Il y avait cependant un sortilège, dans ce triste Lorenzino; puisque le caliban Médicis,

a freckled whelp, hag-born,

« ce monstre bigarré, fruit d'une mégère », s'éprit de sa compagnie, et fit de lui son favori, jusqu'à le payer, jusqu'à lui donner, si l'on peut en croire Paul Jove, une pension mensuelle. Mais comment Alexandre, cette créature du pape, accueillait-il Lorenzino? Comment l'archevêque de Capoue, Nicolas Schomberg, comment le cardinal Cybo, et Guichardin, tous les « Judas », tous les « Messer Cerrettieri », qui représentaient la raison auprès de ce truand ducal, ne l'empêchaient-ils pas, ce prince, de faire vivre à ses côtés un criminel chassé de Rome? c'est qu'il ne faut pas croire vraies toutes les fureurs officielles, ni dangereux tous les bannissements; déjà, pour un crime autrement grave, puisqu'il y avait eu mort d'homme, et à Florence même, Jean des bandes noires s'était vu bannir; comédie qui ne trompa personne, et dont l'effet demeura nul.

Et puis, le pape Clément VII, cette année même 1534, d'une fièvre romaine compliquée par des douleurs coliques, trépassa le 25 septembre, « sans avoir, dit l'historien médicéen, laissé grand regret de lui à ses amis et serviteurs, attendu que ce fut un homme de peu

de cœur et de vie rampante ». Et le testament de ce pape, daté 30 juillet 1534, laissait les biens hors de l'État florentin au cardinal Hippolyte, ceux de l'État florentin au duc Alexandre, les substituant l'un à l'autre, ou leurs hoirs mâles par ordre de primogéniture, et dans le cas où ils viendraient à décéder tous deux sans hoirs mâles qui fussent légitimes, désignant comme leur héritier le premier-né des Médicis dans l'ordre de la succession légitime. Or, Alexandre n'était point marié, Hippolyte était cardinal-prêtre ; Lorenzino devenait donc, de fait, une manière de deuxième prince du sang.

En outre, le duc Alexandre, pas bien affermi même au temps de son père le pape, devait tout craindre maintenant que Paul III, le Farnèse, son ennemi, ceignait la tiare. Le duc, qui allait s'appuyant jusque sur l'Arétin pour espionner, pour éclairer l'opinion publique, n'avait pas trop de Médicis autour de lui. Et Lorenzino lui plaisait encore par ceci, qu'il tenait dans ses alliances l'ancien parti populaire, et les lettrés, et tant de gens à Rome qui importaient au duc, et tous ceux de Florence auxquels son origine et ses goûts le mêlaient. Il cherchait bien à s'appuyer sur les Strozzi, ce duc qui allait leur donner du poison ! Il faut le voir demander à Guichardin les conseils les plus minutieux, tandis qu'il cherche à s'assurer le duc de Milan.

C'est qu'il n'est pas grand'chose. Un de ces piètres principicules, mal en équilibre, figurants hasardeux, qu'un geste de César peut replonger dans leur néant. Il s'accroche à son principat : il y a sept ans, il criait famine, il était endetté, jadis on se déshonorait à devenir son précepteur, il avait connu l'angoisse d'être fait prêtre, comme Hippolyte, et les femmes de service

recueillaient alors ses doléances ; il avait erré, fugitif, sur les côtes de Ligurie, essayé de conspirer, on l'avait proposé comme duc de Milan, puis il avait été en Flandre, et enfin, tout à coup, en 1530, on le faisait Seigneur à Florence.

Le 9 août, on avait déposé les armes. Le 12, dans le « félicissime camp de César », on signait le traité de capitulation ; la cité ne s'était rendue ni aux Médicis ni au pape, mais à César, qui se chargeait, arbitre unique et souverain, d'ordonner et d'établir, sous quatre mois, la forme du gouvernement : « s'entendant toujours que serait sauvegardée la liberté ». Et l'année n'était point achevée, que, pour mieux la sauvegarder, on octroyait la seigneurie de Florence au bâtard du pape Médicis ; des deux derniers gonfaloniers de la république abolie, l'un, Carducci, dans une fournée de victimes, avait la tête tranchée, l'autre, Girolami, se voyait jeter en prison, avec sentence de captivité perpétuelle, jusqu'à la mort, qui arrivait bientôt. La hache et l'exil assuraient la « forme du gouvernement ». La Commune était morte. Sous l'épée de Malatesta Baglione, le nouveau prince débutait, en qualité de gouverneur. La cloche du peuple, à la tour de la Seigneurie, avait sonné pour assembler les Pallesques, les partisans des Médicis. C'était la dernière fois qu'on l'entendait. Brisée et fondue, on en fit de la monnaie, que l'on frappait à l'effigie d'Alexandre et de saint Cosme, le patron des Médicis, et ce bronze, pur entre tous, servit à payer les soldats d'un duc !

Le 7 février 1531, Alexandre était proclamé prince de Florence. Et Florence pouvait mesurer la profondeur de sa chute, en voyant la joie que Sienne, si durement punie bientôt, mettait à saluer cet avène-

ment. Quand Muscettola, l'envoyé de Charles-Quint, le docte ami de Sannazar et de la marquise de Pescaire, eut donné lecture de la bulle d'investiture, au 6 juillet 1531, la précieuse pièce, l'acte mortuaire de l'antique Florence, l'extrait de baptême pour la cité sans citoyens, fut baisée, rebaisée par le gonfalonier (si l'on ose le nommer ainsi) Benoît Buondelmonti, par tous les magistrats. La clique ameutée sur la place de la Seigneurie, cette place où Savonarole avait été pendu, brûlé, cria : « Palle ! Palle ! vive le Duc ! »

La jeunesse était contre lui. Mais il allait devenir gendre de l'empereur, on lui préparait une bâtarde de César, la petite Marguerite d'Autriche. Ce « doge », comme Varchi l'appelle, n'avait d'espoir que dans César.

Or, l'empereur Charles-Quint, vrai César, disait :

> ... Que de tous les humains
> L'aigle il estoit, et chef de tout le monde,
> A qui pape, roys et ducs, pour le moins,
> Doivent honneur de la bouche et des mains.

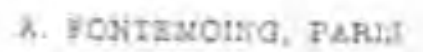
Alexandre représentait Florence, mais tout son espoir était d'obéir à César. Lorsque après la sentence de l'empereur, un 1er mai, jour de fête entre tous dans les mœurs florentines, on avait vu la Signorie quitter pour jamais le Palais, et Jean-François de' Nobili, treize cent soixante-douzième et dernier gonfalonier élu selon l'us populaire, se confondre dans la foule des sénateurs, on avait bien su que Florence était morte. Mais le duc pouvait néanmoins se demander : « Comment vivrai-je ? »

Il eut l'idée de s'appuyer sur le petit peuple, en lui donnant des fêtes, en rénovant le carnaval, comme avait fait Laurent le Magnifique. Mais on avait mal



ALEXANDRE DE MÉDICIS

D'après une intaille conservée au cabinet des médailles, à Paris, et attribuée à Domenico di Polo.



A. FONTEMOING, PARIS

accueilli son principat. Déjà, sur le tombeau de Clément VII, on venait de lire un pasquin menaçant :

La gentille Florence (qui onques n'a rien souhaité autre de ce mulet), se ronge de fureur, pour arriver à l'occire ou à le chasser de son État, afin que soit déracinée du monde si horrible et méchante semence.

Et l'on faisait pousser au duc ce cri, dérisoire et impie :

Eli, Eli, lemma sebacthani. C'est ici mon Dieu, mon Dieu (le pape Clément VII) ; pourquoi m'avoir abandonné ?

Il s'empressait d'user des moyens les plus pratiques : « Désarmer le peuple, et tous les citoyens, et la cité entière, et tout cela se faisait, suivant sa volonté, sans faire aucune distinction d'amis ou d'ennemis. »

Et nous comprenons, ainsi, pourquoi Lorenzino prit soin de feindre une horreur insurmontable pour les armes blanches.

Alexandre ne pensait qu'à l'avenir de son pouvoir nouveau. Il avait l'audace que donne un corps robuste. Ce tyran, qu'un La Boëtie n'a point défini, se montrait d'une stature médiocre, mais forte, musclée et nerveuse ; il était exercé aux armes, habile à tous les jeux du corps. Drôle brutal, bien éveillé, le nez au vent, il aurait fait un boucher excellent, un reître magnifique, un bon portefaix ; il avait les instincts et toutes les capacités de l'emploi.

Ce goujat faisait le Narcisse. Il étalait la vanité que Lorenzino sut flatter. Domenico di Polo fit la parfaite intaille sur saphir blanc, que l'on conserve à notre cabinet des médailles, et qui montre avec tous ses traits cette face des abattoirs. François de Jérôme, de Prato, fit sa médaille, Cellini ses monnaies, Vasari, le Pontormo, le peignirent ; il fallut encore, après Danese, un médail-

lon d'Alphonse Lombardi, malgré les attaches de ce sculpteur avec le cardinal Hippolyte.

Mais ce n'était point un nigaud; son père l'avait instruit dans la ruse, il l'avait rendu perspicace et plus roué, quand déjà la nature l'avait doté sous ces rapports. Il savait user de clémence, surprendre l'opinion par une décision inattendue et bien placée. Agent du pape, tant que le pape avait vécu, il aimait à se faire proclamer dans les actes publics « l'illustrissime et dignissime seigneur notre duc Alexandre de Médicis », mais on entendait le héraut ajouter : « et ses conseillers »; et cela donnait à cette constitution un air républicain.

Il se défiait de tous, et même de Lorenzino. Ce n'est pas un rhinocéros que Paul Jove, ce fabricant d'inscriptions et de devises, aurait dû lui choisir, avec cette rodomontade castillane : « Je ne combats point sans vaincre »; c'est une bête de moindre allure et de meilleur esprit, une hyène, ou un vautour. Ce n'est pas un Hercule que Domenico di Polo devait mettre sur ce cachet, dont Cosme Ier hérita, mais un Janus, ou un Mercure.

Ce duc, qui avait des poètes pour faire l'épitaphe de ses chiens, était économe sous un faste apparent. Il ne menait pas mal les affaires de l'Etat. Les bannis lui reprochaient d'avoir ordonné que « nul n'habitât la cité ou le domaine florentin, dans le rayon de huit milles, s'il ne consentait à ne garder autres armes que les épées et poignards ». Lorenzino devait lui prouver que c'était bastant. On lui en voulait, parce qu'un libraire avait été condamné « pour avoir mis en vente des livres de Luigi Alamanni ». Le duc avait sévi contre l'ennemi politique; mais il donnait aussi, sans le savoir, une preuve de goût littéraire en bannissant les méchants vers.

Ce qui est vrai, derrière les racontages sans nombre des intéressés, c'est que Florence, même diminuée, s'écœurait à ce règne de bourgeois marchands, créé par sa faute, et qu'elle voyait désormais fondé solidement, sur des fictions légales où se dissimulait le tout-puissant intérêt de l'Empire. On n'était pas si loin, et Guichardin le sentait bien, de cette période vraiment populaire qui, de 1494 à 1512, avait remis le peuple aux mains du peuple même. Les offices guelfes étaient supprimés cependant, et les arts mineurs et majeurs, et peu à peu tous les vestiges de l'ancien Etat. Tout se donnait au bon plaisir. Et la citadelle, où Pierre Strozzi devait expier la honte d'en avoir conseillé la construction, s'édifiait, pour mettre Florence au carcan.

Lorenzino vit clairement qu'il fallait plaire au duc. Et qui lui plairait, serait maître. Mais si le duc voulait bien opposer les uns aux autres, et refuser à Cosme une compagnie de chevau-légers sur le conseil de Lorenzino, il ne se laissait pas tenir, et l'on n'empaumait guère ce gaillard versatile et faux.

Il y avait un moyen, pourtant. Et, par ce moyen-là, celui qui serait le maître du duc aurait l'assurance de faire prononcer en sa faveur la justice, désormais réduite aux ordres d'Alexandre. Le duc était un grand coureur de filles, de femmes, viveur, débauché follement.

S'il voulut de Lorenzino pour mignon, il l'eut sans doute; mais on ne trouve pas les traces d'une influence pareille. C'est par d'autres compagnonnages, et des complaisances de camaraderie bien plus naturelles, que Lorenzino s'avança.

Alexandre avait vingt-quatre ans, il disposait de Florence, et il avait une passion fougueuse pour les

femmes. Seulement, comme il avait pu se gorger de courtisanes, il recherchait maintenant les femmes plus neuves, les aventures plus difficiles, il aimait surtout les dames, les jeunes filles ou les nonnains. Là-dessus, aucun doute : « Le Duc, dit l'un, allait aux monastères. » Et l'autre : « Les choses de Florence étaient en parfait repos ; car le duc Alexandre gouvernait fort sagement ; mais toujours il visait à l'abaissement des citoyens, et à humilier le peuple florentin. Mais se voyant dans un domaine si pacifique, cherchant à l'excès l'assouvissement luxurieux de sa sensualité, il commença de profaner et souiller les monastères et les dames du peuple et de la noblesse, tantôt avec un artifice et tantôt avec un autre, mais pourtant jamais par la force ; et donc ce vice-là le rendait universellement très odieux, attendu qu'il n'avait en ces matières aucun respect ni pour la religion ni pour la parenté ni pour la noblesse, mais mettait tout sur le même pied. Et bien qu'il montrât force mérites dans son gouvernement, et fût extrêmement favorable à la justice, néanmoins à cause de sa luxure désordonnée il se trouvait haï, mais redouté. Et ce vice-là fut la cause, peut-être bien, de sa mort. »

Alexandre ne songeait pas qu'il restait encore à Florence, même après Savonarole, quelques exemplaires de Boccace, et qu'on lisait, dans les *Images des hommes illustres*, ces paroles dont il aurait dû méditer la portée : « Il est très manifeste que les seigneurs sont élevés par les peuples pour les défendre, et non pour les injurier... Je te le demande, quel besoin avais-je d'un souverain, s'il viole cette pudeur que j'eusse peut-être conservée, sans lui ? On

peut enlever les deniers aux gens, et puis les leur rendre; occuper leurs terrains, et après les restituer; ruiner les maisons, et les rétablir par la suite; on peut envoyer un homme en exil, et puis le faire revenir. Mais la pudeur, enlevée une seule fois, ne sera jamais restaurée entièrement. Et pour ces causes la plus petite tache à l'honneur ne pourra onques se laver. »

Et le plus profond des historiens, à propos de Rome, dira : « Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs ; il ne sçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande ; mais, quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles. »

Il faut dire que, bien souvent, ce viveur de duc enfonçait les portes ouvertes, ou qui s'ouvraient facilement. En sa lourdeur de pachyderme, il n'avait rien compris à cet ancien esprit de Florence, que Lorenzino dissimulait en lui. Mais ses victimes n'étaient pas toutes précieuses.

Les monastères mêmes, sans aller jusqu'à la licence de certaines *Chroniques*, à la fin du siècle, où *la Religieuse* de Diderot est au moins atteinte, étaient assez loin de la sainteté. Si le duc « souloyt y commettre des adultères et des viols » il faut avouer que ces maisons étaient faiblement édifiantes. On y fourrait déjà les filles rebelles ; et la comédie s'écriait, aux applaudissements du public : « Je ne dis pas qu'il ne faille point mettre en religion aucune fille ; mais bien je dis qu'entre toutes les impiétés, celle-ci me paraît très-grande, de les faire religieuses, ou contre leur volonté, ou pour n'avoir point à leur donner la dot. »

Et les *Nouvelles* de reprendre : « L'abbesse de ce monastère était une femme de quarante ans, et depuis trois ou quatre mois elle avait fort souvent fait venir à son usage un prêtre afin de se tenir avec elle durant la nuit, et telles fois elle le gardait deux ou trois jours dans sa chambre ; ce qui faisait un peu scandale parmi les nonnes. » Il y avait un moyen de calmer le scandale ; c'était de le permettre aux nonnes. Les abbesses le savaient bien.

Même si l'évêque, à l'exemple de Mgr Giberti, l'ancien dataire, voulait réformer force couvents, il n'y parvenait pas toujours. Moines recéleurs et usuriers répondaient à nonnes galantes. On jouait la comédie dans les clôtures, bien fragiles ; les religieuses empruntaient des épées « garnies en argent » pour se travestir en hommes. Veut-on un dialogue, d'auteur excellent ? écoutons la *Sporta* de Gelli :

Alamanno. — Oh gué, toute chatte veut son grelot, et jusqu'aux nonnes veulent jouer la comédie.

Ghérardo. — Je voudrais que vous les voyiez, Alamanno. Elles s'habillent en hommes, avec ces chausses collantes, et la braguette et tout, on dirait proprement des soldats.

Alamanno. — Elles font très bien ; mais elles devraient jouer la farce de Maître Nicias, ou celle de Clitie, si elles ont à en représenter une.

Jouer *la Mandragore,* de Machiavel, ou sa *Clitie*, dans un couvent ? Eh, pourquoi pas ? Un cardinal a bien écrit la *Calandria*, et le pape s'en est gaudi.

Durant le carnaval, les moines jouent au gros ballon, se font auteurs, et, déguisés, sonnent de la musique, dansent et chantent ; les nonnes, pour ne point demeurer en reste, font la fête, se travestissent, bonnet de velours en tête, caleçons fermés, dague au flanc.

A Florence, point d'archevêque pour empêcher ces

vétilles. Tout y est péché véniel. Et d'ailleurs, puisque Dante nomma l'Italie « le mauvais lieu des nations », pourquoi Florence serait-elle étonnée d'avoir un ruffian pour duc ? C'est un podestat, en vérité, ce prince-là ; c'est le podestat de la tyrannie espagnole, le podestat de la défaite. Et si le peuple florentin veut s'obstiner contre les mœurs nouvelles, lui, le Seigneur par investiture étrangère, il s'obstine contre les mœurs antiques du peuple florentin.

Peut-être voulait-il tenir Lorenzino, vieux Florentin, auprès de lui pour avoir la joie de l'abaisser. Jeu périlleux. Lorenzino s'y prêta. L'idée commençait peut-être à se faire plus claire dans son esprit.

Le duc n'avait encore qu'un fils naturel, sans valeur pour l'héritage. Le procès n'était pas réglé, entre Cosme et Lorenzino. Moment trouble, où flotte dans l'air, comme les premières nuées éparses d'un orage, ce qui s'accumulera pour éclater dans deux ans.

Ici, les textes répondront — je dis les textes authentiques et originaux, manuscrits — avec une rareté croissante. Les papiers, si riches pour un Jean des bandes noires, trop riches, presque, et par milliers, ici se réduisent à un maigre tas ; cachés par Cybo, par Vitelli, détruits dans le saccage qui suivit l'attentat, ils sont clairsemés : d'autant plus expressifs, je crois ; et puis, nous en savons assez pour sentir comment le spectacle de Florence, tel qu'il vient d'apparaître, pouvait agir sur l'esprit de Lorenzino.

Les lettres antiques, auxquelles il se livrait avec François de Médicis, avaient repris plus puissamment Lorenzino. Les causes de désœuvrement étaient plus rares et moins attrayantes qu'à Rome, Philippe Strozzi et ses maîtresses étaient loin, et si la nuit appartenait

parfois aux entreprises avec le duc, les journées étaient longues. Lorenzino étudiait.

L'Italie aurait pu dire depuis longtemps, avec Sénèque : « Nous souffrons d'une intempérance de littérature. » Mais il n'était pas inutile que l'on vît passer aux effets ces belles maximes des humanistes ; un acte sanglant devait faire voir comment la rhétorique n'est pas seulement ridicule, mais peut devenir meurtrière. Plus d'un meurtrier a trempé son poignard dans l'écritoire des pédants.

On appelait Lorenzino « le Philosophe », parmi ceux qui lui voulaient du bien ; dans le peuple, chez ses ennemis, on l'appelait le mauvais Laurent, le « Maulaurent », *Lorenzaccio*. Ces deux noms veulent dire la même chose : un homme absorbé, qui dédaigne ce que chacun aime et recherche, et va tout seul. Le solitaire, c'est toujours un « accio », un méchant. Surtout s'il pense autrement que les autres. Machiavel n'a pu réussir à rien. Et Lorenzino, c'est l'élève de Machiavel en littérature. Comédie, discours, il en subit l'empreinte. Et il s'en nourrit sûrement.

Le Prince, les *Discours* de Machiavel paraissent en 1531, en 1532. Lorenzino a dix-huit ans alors, et l'on sait quelles sont, à cet âge, les impressions littéraires. Comme on croit aux livres ! comme on s'en imprègne ! A Rome, Philippe Strozzi, qui recherchait avidement es *Discours*, les a prêtés à Lorenzino. *Le Prince* était dédié à un Médicis. Les inventaires de la maison signalent un manuscrit du *Prince*, et le premier livre des *Histoires*, autographe, plus une *Vie de Castruccio Castracani*. Lorenzino voudrait être un disciple : il est prêt à tout, afin d'arriver à tout. Comme Machiavel lui-même. Mais il reste en route, comme Machiavel.

Le vrai machiavéliste, maître des résultats, ce sera Cosme I[er]. Ce que Lorenzino suivra, c'est le précepte qu'il faut faire toutes les cruautés nécessaires, « pour n'avoir point à y revenir, et toujours avoir le couteau en main ». Et, comme Machiavel, il criera : « Puisque le Dieu de Savonarole ne vient pas, faisons nos affaires sans lui, et sauvons la patrie ! »

Machiavel avait exercé la plus directe influence, naguère, sur la jeunesse florentine, qui « lui avait pris beaucoup de ses qualités ». Lorenzino subit la force du théoricien, par les livres. Bien que ce soit une question de savoir si Lorenzino, dilettante, un peu paresseux, supporta le copieux ennui que dégage Machiavel dans ses œuvres graves. On sait que Spinosa lui-même, fait aux labeurs ingrats, trouvait Machiavel prolixe. Tant d'auteurs florentins sont atteints et convaincus de manie écrivante !

Avec Machiavel, et plus fort d'empreinte, il y a Plutarque. Et nous le verrons tout à l'heure. Mais il y a, de mois en mois, les événements aussi, qui s'entremêlent aux lectures, et vont faire, de l'indolent, celui qui jouera le Brutus.

Pour payer le duc, et les guerres, et les avantages qu'amène le gouvernement d'un prince, il fallait des impôts. En 1534, Florence fit la *decima,* c'est-à-dire le recensement des biens pour l'impôt immobilier ; tous les biens immeubles, de ville et de campagne, existant dans le domaine florentin, étaient, à certaines années, déclarés et relevés. Pour simplifier un travail que compliquaient singulièrement le changement perpétuel des fortunes et le passage des immeubles de main en main par suite des ventes et achats, on tenait, depuis mars 1521, par gonfalons, c'est-à-dire par quartiers,

les énormes registres où s'inscrivaient les fortunes de chaque habitant ; Lorenzino, qui était né sous le gonfalon du Lion d'or, quartier Saint-Jean, n'avait jamais changé de quartier. Le lion d'or sur champ d'azur était l'insigne sous lequel il déclarait.

Dans le puissant volume manuscrit, vêtu de cuir roux, Lorenzino et Julien de Médicis, son frère, déclarent habiter « dans le peuple de Saint-Laurent, via Larga, une maison à leur usage, qui leur appartient pour les deux tiers, l'autre tiers appartenant à Cosme, fils de Jean ». Actions sur la compagnie des moulins d'Ognissanti, jardins, maisons à Florence, palais de Fiesole, « à l'endroit dit le beau coin », villa de Cafaggiolo avec ses attenances et dépendances, champs, bois, bosquets, moulins, cassines, terres, vignes dans le Mugello, le tout s'évalue à treize cent vingt-sept florins, dix-neuf deniers, quatre sols.

Cosme est un peu plus riche ; il a pu placer un peu plus. Et il déclare seize cent trente florins, dix-neuf deniers, un sol.

Un peu moins de trente mille francs, sur lesquels il fallait ôter le dixième pour l'impôt, et cinq personnes là-dessus, dont deux sœurs à doter, c'est de quoi rendre mélancolique. C'est, surtout, de quoi mettre dans le cœur de Lorenzino la résolution forcenée de s'enrichir à tout prix, en gagnant son procès. Car l'enjeu du procès, ce n'est pas moins de trente-trois mille florins, près de sept cent mille francs d'à présent.

Le seul moyen de gagner, c'est que le duc ordonne au juge de décider pour son favori. Il est difficile de se fier à un Alexandre, qui feint d'employer Lorenzino, pour tromper les bannis et induire en erreur les cardinaux hostiles, mais qui fait recevoir les lettres de ses

agents affidés, non par Lorenzino, mais par son secrétaire, le chanoine de Saint-Laurent, François Campana. Comment le duc ne se souviendrait-il pas que Lorenzino est un Soderini plus qu'à moitié, au moment où son grand-oncle, l'évêque de Saintes, agent des rebelles en France, arrive auprès du pape Paul III, et quand le Farnèse ennemi va peut-être donner le chapeau de cardinal à ce Julien Soderini, qui attire et concentre la rébellion contre le duc ?

Avec cela, toutes les craintes d'Alexandre sont exaspérées par la rupture avec les Strozzi. Déjà les fils avaient quitté Florence, rebutés par les avanies, quand la mort de Louise Strozzi, empoisonnée ou par le duc ou à cause du duc, a jeté le père, Philippe, dans l'exil et parmi les conjurés. Le puissant banquier, puni de sa complaisance pour ce duc dont le désir a souillé sa fille jusqu'à la conduire dans la mort, va pousser les conjurations contre Alexandre, jusqu'au temps où le successeur d'Alexandre, le tenant lui-même captif, lui apprendra qu'il ne faut point aider à construire les citadelles, car on les inaugure quelquefois mieux qu'on ne voudrait.

Le duc éprouvait le besoin de s'appuyer sur ceux qui l'entouraient ; et personne ne savait mieux s'insinuer auprès de lui que Lorenzino. Lorsque Benvenuto Cellini, qui faisait monnaies et médailles pour Alexandre, venait au palais, il les trouvait ensemble : « Bien des fois, dit-il, tandis que je venais pourtraire le duc, je le trouvais faisant la sieste, après dîner, avec son Lorenzino de Médicis, celui-là même qui le tua plus tard, et sans personne autre auprès de lui. Et je m'émerveillais fort qu'un tel Duc se fiât ainsi à quelqu'un... » Et lorsque le duc voulut à toute force le retenir, l'enlever au

pape, Cellini raconte encore ceci : « Je m'en allai trouver le Duc, et le trouvai au lit, attendu qu'il disait avoir fait débauche... à ces entretiens était présent ce susdit Lorenzino de Médicis ; le Duc lui fit plusieurs fois signe, pour l'engager à m'exhorter à demeurer; pour quoi le dit Lorenzino ne dit jamais autre chose que : « Benve-« nuto, tu ferais mieux de rester. » Je lui dis que je voulais de toute façon regagner Rome. Il ne dit jamais rien de plus, et continuellement regardait le Duc avec un très-mauvais œil. Comme j'eus fini à ma façon la médaille, et l'eus serrée dans sa petite boîte, je dis au Duc : « Seigneur, ayez bon courage, je vous ferai une médaille « bien plus belle que je n'en fis au pape Clément ; la rai-« son veut que je la fasse mieux, puisque cette autre était « la première que j'aie jamais faite ; et maître Laurent, qui « est là, me donnera une bien belle inscription pour le « revers, comme une personne savante qu'il est, et de « très beau génie. » A ces paroles, ledit Laurent tout d'un trait répondit : « Je ne pensais qu'à cela, et à te donner « un beau revers, qui fût digne de Son Excellence. » Le Duc sourit, et regarda Lorenzino, et dit : « Laurent, « vous lui donnerez le revers, et il ne partira pas. » Prestement, Laurent répondit, et dit : « Je vous le ferai le « plus vite que je puis, et j'espère faire une chose qui « émerveillera le monde. » Le duc, qui le tenait pour un peu fou, et d'autres fois pour un poltron, se tourna dans son lit et se mit à rire des paroles qu'il avait dites.

« Je m'en allai sans autres cérémonies de congé, et les laissai ensemble seuls. Quand il sut ensuite que j'étais parti, il envoya derrière moi un de ses serviteurs, lequel me rejoignit à Sienne, et me donna cinquante ducats d'or de la part du Duc, disant que j'en fisse profit pour l'amour de lui, et de revenir le plus tôt possible; « et

« de la part de messire Laurent, je te dis, qu'il te prépare « un merveilleux revers pour cette médaille que tu veux « faire. »

Seuls, Cellini les voit toujours seuls. Le duc est au lit, son compagnon, son confident est seul avec lui. Mais, quoi qu'en dise Cellini, le revers n'est pas prêt, dans l'esprit de Lorenzino, l'idée n'est pas mûre, toute espérance d'amener ce duc à lui servir n'est pas perdue. Lorenzino n'usera pas encore de ce tête-à-tête perpétuel avec Alexandre couché, fatigué, sans défense.

Pourtant, Alexandre l'irrite; car, s'il consent à refuser, sur les instances de Lorenzino, la compagnie de chevau-légers désirée par Cosme, Cellini reçoit par les mains de Cosme une commission ducale. Et Cosme, enhardi par les façons familières d'Alexandre, introduit une nouvelle requête contre Lorenzino et Julien, hâte le procès.

Alexandre est inquiété surtout par les rebelles qui pressent Charles-Quint de mettre à sa place Hippolyte de Médicis, le cardinal détesté, l'éternel rival. Mais un beau jour du mois d'août, comme le cardinal s'arrête à Itri, sur la route de Fondi où l'attire la belle Julie de Gonzague, il meurt subitement, les uns disent empoisonné, les autres, d'une fièvre putride qui désagrège un corps usé par les pires excès; si c'est le poison, l'échanson, que l'on torture, fut payé par Alexandre. En somme, breuvage ou « mal français », fièvre ou poison, le cardinal est mort. Alexandre respire un peu.

Il sait pourtant combien l'on travaille contre lui. Les bannis, formés en puissant parti, soutenus par les cardinaux Jean Salviati, Ridolfi, Gaddi, assiègent l'empereur, qui est à Naples, de leurs ambassades et de leurs prières; ils veulent défaire ce mariage avec Mar-

guerite d'Autriche, promis depuis cinq ans, mais que le bas âge de la petite princesse a retardé ; ils veulent ôter au duc ce titre de gendre, qui seul le soutient auprès de César, du moins ils le croient, et, l'ébranlant ainsi, le jeter bas ensuite et sans peine. Et l'or de Strozzi vient en aide à leurs efforts.

Alexandre s'efforçait à se concilier l'opinion publique. Sans croire aux bourdes que fabrique l'Arétin, et sans partager la démence particulière qui fait accepter par certains une fable, un don que le duc lui eût fait du palais Strozzi, le duc payait le pamphlétaire, le journaliste, il envoyait à ses parents d'Arezzo vingt-cinq, cinquante écus, il lui en faisait tenir cent à lui-même « pour lui faire oublier les sept ans qu'il lui semblait avoir perdu avec les deux papes Médicis », et surtout, afin qu'on fût certain, absolument sûr, qu'Hippolyte était mort de sa fin naturelle.

Un autre méchant drôle, aussi vil, aussi plongé dans le vice et l'esclavage que l'Arétin, Mgr Paul Jove, ancien médicastre lombard, évêque de Nocera, nous tient au courant des craintes éprouvées par le duc. Ce prélat, victime préférée des Pasquins, et dont la hideuse figure, grimaçant de courtisanerie, sert de portier à Saint-Laurent, dans le cloître médicéen, cet « Arétin peureux » était à Rome, à la fin de 1531. Il vit Alexandre y arriver, le 26 décembre. « Votre Seigneurie, écrivait-il à Mgr de Carpi, évêque de Faënza, et nonce en France, saura que Sa Majesté, comme les cardinaux Salviati et Ridolfi, et Philippe Strozzi, allaient pour ôter l'épouse, la cité et la patrie au duc Alexandre, a tenu conseil et déclaré le Duc pour son gendre ; si bien qu'il jouira sans péché, et les autres verront les noces. Son Excellence le duc arriva le jour de saint Etienne ;

il baisa gravement le pied du Pape, sans déchausser les éperons (au débotté) ; il traversa le Bourg, avec toute l'ancienne cour comme suite. Il avait avec lui cinquante arquebusiers d'élite à cheval, et cinquante salades bourguignotes, avec les lances sur la cuisse. Il avait en outre cinquante autres cavaliers, et pour conseillers Robert Acciaiuoli, Mathieu Strozzi, Barthélemy Valori, et M. François Guichardin, et le seigneur Louis Ridolfi, et le seigneur Cosme de Médicis pour compagnons. Il eut à trois heures la nouvelle de la déclaration de son mariage. » César avait accepté « avec paroles de beau-père et en remerciant » les chevaux envoyés par Alexandre le 12 décembre ; il lui octroyait, en échange, la princesse de quatorze ans, fille de la belle Flamande Marguerite Vangest.

Lorenzino rejoignit le duc à Naples ; le 6 janvier 1536, le maître de la garde-robe ducale, Pierre Monferrai, inscrivait sur son cahier : « Pour M. Lorenzino di Pierfrancesco de Médicis, remis un lit n° 1 comme dessus, à usage de gentilhomme. A M. Lorenzo de Médicis, un lit pour domestique avec gros sac, matelas, oreiller, couverture, une paire de draps n° 1. » Avec un seul valet, Lorenzino, banni de Rome, gagnait donc la ville où le duc Alexandre allait jouer une si grosse partie. Il ne soupçonnait pas que son enjeu, à lui-même, n'était pas moindre ; et Cosme n'avait pas perdu son temps à chevaucher près d'Alexandre avec Guichardin.

Varchi s'est trompé, les textes le prouvent, lorsqu'il plaçait Lorenzino, banni, dans le cortège qui accompagnait Alexandre à Rome. Il ne put lire, écrit sur les murs, le sarcasme : « Vive Alexandre de Collevecchio », sanglante allusion à la naissance obscure du jeune duc. Il n'entendit point Alexandre, avec sa bonhomie bru-

tale, s'écrier : « Je suis grandement obligé à ces gens-là, ils m'apprennent d'où je sors, moi qui n'en savais rien ! » Il n'entendit pas le héraut de Philippe Strozzi faire citation au duc pour les dettes qu'il avait contractées afin de bâtir la forteresse de Florence. Et même, s'il est bien parti le 6 janvier de Florence, avec ses deux lits et son domestique, Lorenzino n'entendit point Jacques Nardi prononcer le 3 janvier à Naples, devant l'empereur qui se rendait à la messe, son fameux discours au nom des proscrits et de la liberté florentine.

Le duc, au reste, n'arriva lui-même à Naples qu'un peu plus tard. L'affaire était au terme, on jouait serré de part et d'autre ; chacun des partis était fort, mais César inclinait vers le duc, sa créature. La vieille voix d'un Nardi pouvait-elle prévaloir contre l'intérêt et la vilenie ? Et puis, méritaient-ils de convaincre, ces bannis ? Quel spectacle donnaient-ils à l'empereur étranger ? Les voici, décrits par un historien sage, relativement impartial, et amorti par le duc Cosme :

C'était un rare spectacle, de voir dans les rues de Naples le Duc et les Florentins, parce que dans les partis contraires étaient les mêmes parents, les mêmes frères et alliés, qui opiniâtrément défendaient la cause adverse ; car, dans le parti opposé au Duc était Jean Salviati, cardinal, et Bernard son frère, prieur de Rome, et contrairement, dans le parti du Duc était Alamanno leur frère, qui partageait le logis du Duc. De même, Nicolas Ridolfi, cardinal, et Laurent son frère étaient contre le Duc, et au contraire, étaient pour le Duc, Louis leur frère ; et Philippe Strozzi et ses fils étaient contre, et Matthieu Strozzi, leur cousin, était pour. Si bien que ces parents si proches, grands amis jadis et familiers ensemble, se rencontraient à cheval dans Naples, sans se saluer ; et ils faisaient de même envers le Duc, et cela paraissait fabuleux et digne d'émerveillement, que Philippe et Pierre (Strozzi), lesquels pourtant naguère étaient comme les maîtres du Duc, et ses premiers favoris, ne fussent plus capables de soutenir sa vue.

Les promesses des bannis étaient magnifiques. César

hésitait. Mais il savait que leur parti tenait pour la France. Un Julien Soderini, des Alamanni, tant de gens fort peu gibelins ne le rassuraient pas. Et puis, Alexandre avait un admirable conseiller, politique sans pair, froid comme la mort, logicien, armé d'un génie implacable : François Guichardin, presque égal à Machiavel dans la théorie, bien supérieur dans la pratique. Il faut voir, dans les écrits de ce maître, la procédure patiente, victorieuse, qu'il institue pour réfuter les griefs du parti contraire. Plaintes des bannis et réponses de ce procureur sans pareil, tout se suit, s'enchaîne et riposte avec une force d'acier, jusqu'au moment où Guichardin résume en sa dernière page la sentence définitive « approuvée par César ».

C'est la France qui décida l'empereur, par l'invasion du Piémont. César jugea que ce n'était point l'heure de remettre Florence aux incertitudes nouvelles d'un pouvoir mal assuré, et de la livrer à ces gens qui avaient des sympathies toutes françaises. Certain d'Alexandre, il lui donna, cette fois sans retardement, la princesse Marguerite. Les bannis n'avaient plus qu'à retourner vers Rome, « avec les trompettes dans le sac », suivant le proverbe toscan. La cause était entendue.

Au milieu du fouillis qui voile, non seulement le texte du fameux discours attribué à Nardi, mais l'existence même de cette oraison dans son œuvre, il est permis de croire que la pièce ne fut jamais prononcée ni lue devant César, mais tout au plus remise. Et encore, les documents de Guichardin sont-ils bien plus probants que toute cette superbe rhétorique. Quant à se figurer César écoutant, à une heure tardive, et comme il partait pour la messe, vingt-six pages de petit texte, c'est une fantaisie bizarre.

La conduite de Lorenzino, à Naples, porta la marque d'une pensée encore indécise et d'intentions mal réglées; Pierre Strozzi ne manqua pas de lui faire les plus sanglants reproches, dans un cercle où fraternisaient les deux partis; il lui dit : « Tu m'as perdu, tu nous trahis, tu as révélé au Duc nos communs projets d'assassinat. On devrait te chasser d'entre ces gentilshommes. » Lorenzino ne broncha pas : « Maître Pierre, répondit-il à la fin, je ne veux répondre autrement à ce que vous venez de dire, mais j'espère bien vous faire apertement connaître, et même bientôt, que je suis homme de bien. » Puis, comme il sentait la folie d'une pareille réponse, donnée en présence de gens affidés au duc, il s'en alla tout raconter à son cousin, et quand Pandolphe Pucci voulut en instruire Alexandre, celui-ci répliqua : « Je le sais, Lorenzino me l'a déjà dit. »

L'idée se formait donc, et s'implantait; c'est elle qui poussa Lorenzino, ces mêmes jours, à faire disparaître la cotte de mailles qu'Alexandre endossait toujours. Cette armure souple et sûre, tous les assassins la craignaient avant tout; dans la conjuration des Pazzi, les chefs avaient invité Laurent et Julien de Médicis dans leur palais, afin de les tuer, et ils feignirent d'embrasser affectueusement le jeune Julien, avant de le mener dans Sainte-Marie-de-la-Fleur, où ils le massacrèrent; ils voulaient s'assurer ainsi qu'il n'avait pas son « jaque » sa cotte de mailles, sous son vêtement brodé.

Alexandre avait dit maintes fois : « Si ce jaque ne m'allait si bien, car il ne me gêne en rien, je n'irais point armé, car je n'en ai guère besoin. » Lorenzino ne perdit point ces paroles; comme il entrait, sans cesse et pour tous usages, dans la chambre à coucher du prince, il vit qu'Alexandre venait de se déshabiller,

changeait de vêtements dans une autre pièce ; le jaque était sur le lit, et l'on pouvait quitter la place sans traverser la chambre où le duc était entré. Prendre garde qu'Alexandre était seul, saisir le jaque, sortir du palais, et jeter l'armure légère et parfaite dans un grand puits du Castel Capuano, qui était la demeure d'Alexandre, ce fut tout un.

Plus tard, à Venise, Lorenzino donna ses raisons à Braccio Martelli : déjà cette fois, lors de l'aventure napolitaine, il espérait attirer le duc chez lui, par un appât de femme, et le tuer aisément ; ou, s'il ne pouvait l'avoir entre ses mains, cette fois-ci, préparer au moins l'occasion ; c'est ce qui arriva ; ou bien encore, provoquer un jour, dans la chambre du duc, une querelle où Alexandre recevrait un mauvais coup, dont sa cotte de mailles ne pourrait plus le préserver.

Ainsi, tout le plan était fait. Et l'acte même de jeter le jaque protecteur le montre assez, même si l'on admet que Lorenzino, dans la suite, fut un peu prophète après coup. Le duc, ce duc du seizième siècle, en s'occupant peu de ceci, mérita vraiment le reproche du sage et glacial Guichardin : « Ce duc se laissa tuer avec une bien honteuse imprudence ! »

Mais pourquoi Lorenzino semble-t-il concevoir, plus nette, et comme présente, cette idée de meurtre qu'il exécutera dans un an, à la même date où il partit, cette année-ci, de Florence pour Naples ? Est-ce que les conseils de son grand-oncle Soderini, les causeries avec les bannis, l'influence des agents français, ont agi sur lui ? Mais l'on n'agit guère sur un pareil homme. Et puis, Lorenzino savait le peu de fond qu'il fallait faire sur les proscrits. Les « grands bannis », comme

Strozzi, les cardinaux florentins, ressentaient plutôt, c'est leur chef qui le dit, « le ressentiment, que l'amour de la patrie ». La France était bien légère, et elle allait avoir à se défendre chez elle contre l'empereur. Non, l'acte de Lorenzino, s'il commence à se préparer, a des causes plus terre à terre. Ce sont les plus fortes, souvent.

Guichardin n'a pas seulement été l'avocat triomphant d'Alexandre. Il ne pouvait approuver la confiance que le duc témoignait à Lorenzino ; le caractère difficile, capricieux, de cet être spirituel et ambigu, devait froisser la sérieuse, l'austère figure de Guichardin, et ces façons d'artiste, comme l'on dirait à présent, cette débauche voyante et sans scrupules, qui portait le duc vers l'excès où il penchait trop, déjà, de lui-même, toute cette incompréhensible fantaisie dans la conduite dégoûtait l'homme de la prose sévère et des fermes pratiques ; en outre, Lorenzino, comme par bravade, se compromettait avec les bannis, ses attaches avec le parti français n'étaient point si secrètes. Combien Cosme, son ennemi, si froid, si maître de lui malgré son extrême jeunesse, était mieux fait pour un avenir d'intrigues serrées et de tyrannique servitude ! Guichardin n'hésita pas ; il chapitra Cosme, et lui montra que le résultat du fameux, de l'éternel procès dépendait entièrement d'Alexandre ; que celui-ci, devenu fort, allait diviser pour régner ; que Lorenzino déplaisait par ses manières ambiguës, Soderini plus que Médicis ; qu'il était, lui, Cosme, le fils de Jean des bandes noires, habile à porter la parole au nom des Médicis et de Florence : « Allez, lui dit-il en substance, et hardiment, devant César, témoignez en notre nom à tous que c'est fort bien fait de garder le

sceptre et de donner la fille au duc Alexandre. Et puis, laissez-moi faire, et vous n'y perdrez rien ! »

Et, lorsque les Florentins « attestèrent, — c'est Rabelais qui nous le dit, — *nomine communitatis*, par-devant l'Empereur, qu'ils ne vouloient autre Seigneur qu'Alexandre », c'est Cosme qui parla pour eux.

La récompense ne se fit point attendre. La décision du procès fut remise au juge de rote, Lelio Torelli, de Fano. Le choix seul de cet homme prouvait que la cause était jugée à l'avance ; ce Torelli était un ancien serviteur de Jean des bandes noires, qui l'avait pris pour conseiller intime dans son éphémère séjour à Fano comme « gouverneur perpétuel ». La procédure, qui traînait depuis trois générations, se débrouilla comme par miracle. Cosme gagna. Lorenzino se voyait, du coup, ruiné pour ce cousin qu'il exécrait.

De ce jour, le duc Alexandre est condamné à mort. Par son astuce et le génie qu'il va montrer dans l'entreprise à laquelle il voue désormais sa vie, Lorenzino méritera ce nom du « Philosophe » qu'on lui donnait communément. Sa conduite désormais est d'une logique parfaite, pour aboutir à l'action qu'il regarda comme son chef-d'œuvre. Afin de « se payer cette rage », ainsi qu'il le dira douze années plus tard, il ne perdra pas un instant, il ne négligera pas le moindre geste ni l'action en apparence la plus indifférente.

Il s'attache de plus en plus aux pas d'Alexandre. Il s'agit d'éviter tout soupçon, de se rendre indispensable et de rester dans les plus secrètes confidences. D'ailleurs, le duc est triomphant, toutes les chances sont pour lui, comment ne s'éblouirait-il pas ? Le 6 février 1536, Paul Jove apprend de Guichardin que « le duc Alexandre aura l'épouse, et partira très satisfait; et ses

adversaires auront gagné la vessie (auront été lanternés) ». Le 15 février, l'autre médecin, Rabelais, écrit que le duc « a finement procédé en sa tyrannie », il en est quitte pour : « en la Rocqua, qui est une place forte à merveilles, que le dit duc de Florence a basty en Florence, au devant du portail. », avoir « fait peindre une aigle qui a les aisles aussi grandes comme les moulins à vent de Mirebalays, comme protestant et donnant entendre qu'il ne la tient que de l'Empereur ». Et Pasquin lui murmure : « Datum serva ! » *Garde le cadeau !*

Oui, vraiment, Alexandre peut se vanter, comme il le fit à la mort de son cousin le cardinal Hippolyte, de savoir « chasser les mouches d'alentour de son nez ». Il va revoir Florence ; et sans craindre, à présent, de sauter en l'air grâce à l'effet d'une mine payée par Hippolyte, et mise dans un coffre à bois. Il va gouverner mieux, avec ses bons amis, Giomo, le Hongre, et messire Maurice, ce parfait magistrat, qui « pour une peccadille, dit Benvenuto Cellini, eût fait donner l'estrapade à Saint Jean-Baptiste ». Et l'on s'appuiera sur le peuple, quitte à le sangler s'il le faut. On va reprendre la mer, on fait un joyeux voyage par Pise ; la fiancée, l'épouse, prendra bientôt la même route, avec sa dot de quatre-vingt-dix mille ducats.

Le 11 mars, on rentre à Florence. Lorenzino, lui, rentre pauvre, dans sa masure, entre sa mère ruinée, son frère de seize ans qui n'aura rien, sa sœur cadette, destinée à quoi ? sa sœur aînée veuve d'un piètre cadet Salviati, lequel était un imbécile et ne lui a rien laissé. Il retrouve son ancien précepteur, Zeffi, devenu l'intendant de cette maison en détresse, il se rassied à ce foyer auprès duquel il entend vivre, sous le même toit, ce Cosme qui vient de le dépouiller. Il recom-

mence à passer sa vie porte à porte avec le duc, il se trouvera prêt pour ramasser les miettes des fêtes. Mais il a retrouvé ses livres, aussi, Plutarque et la vie de César, Machiavel; il va les relire avec une âpre jouissance. La vieille petite maison des cadets Médicis jouxte le grand palais ducal ; la chambre de Lorenzino communique avec le palais par une porte secrète ; à toute heure, Lorenzino va chez le duc ; le duc, s'il lui en prend un soir fantaisie, pourra bien venir à son tour chez Lorenzino.

Le 28 avril, on attend, à la porte Romaine, la « triomphale entrée de la Majesté Césarienne, Charles-Quint l'Auguste ». Le pharmacien, ou pour mieux parler l'apothicaire qui fondera l'Académie de la Crusca, Antoine-François Grazzini, surnommé le Lasca, ou le *gardon*, charmant conteur, et plus charmant auteur de comédies, rivalise avec Vasari pour la raconter, cette entrée ! L'empereur, qui a dîné à la Chartreuse du val d'Ema, passe à dix heures du soir par la brèche des murs, et foule aux pieds de son cheval la porte de bois et de fer qu'on a jetée à terre, afin de mieux montrer la suzeraineté de l'aigle et la servitude des lis rouges. Le duc s'avance au-devant de l'auguste beau-père, un héraut présente les clefs de la ville sur un plat d'or, et le duc, à genoux devant Sa Majesté, offre humblement à César ces clefs d'une porte démolie. César les effleure en riant, et lui fait signe de les faire enlever. Il entre sous un dais de brocart frisé, de toile d'argent et de soie pourpre, doublé en or tissé ; soixante jeunes gens le portent, choisis parmi les plus riches de Florence, tous vêtus, dit le conteur, « de la même livrée ».

Et certes, jamais ce mot de « livrée » ne fut plus

juste. Livrée magnifique, du reste, avec le bonnet en velours pourpre semé de pointes d'or, et sous le plus beau des panaches ; l'épée de parade, à la garde et bouterolle d'argent massif ; le fourreau de velours cramoisi, les souliers de même, les chausses blanches, la doublure et le pourpoint en satin blanc ; tous sont vêtus de même style et de même coupe. La casaque de satin pourpre, à la mode nouvelle, double garniture, crevés et pointillés d'or, complète ce bel uniforme, et « l'air noble, le noble aspect, les manières exquises » de ces porte-baldaquin pénètrent tous les spectateurs d'une émotion patriotique.

Parodie suprême ! les trois cents citoyens d'élite (c'est le Lasca, ce n'est pas nous qui les appelons « citoyens »), cette fleur de la nouvelle Florence, qui va se courber devant César, tous ces hommes renommés et dignes sont vêtus du « lucco », l'antique robe florentine aux temps héroïques ; mais ce sont robes de velours, faites, suivant une formule étrange, « afin de bien humblement faire voir la superbe grandeur du peuple florentin ». Et ni Masaccio, ni Lippi, ni Ghirlandajo n'avaient dans leur boutique les couleurs bastantes à peindre ces « lucchi », trop beaux.

Laissons la fête s'achever, avec l'archevêque et ceux du clergé, et Charles-Quint, sur son coursier blanc harnaché de velours pourpre, traverser Florence, dans un vacarme de tambours, de trompettes, de cris, de mousquetades et de salves tirées par la forteresse neuve. Ces mascarades se ressemblent toutes, par la splendeur et l'infamie. Lorenzino fut-il parmi les soixante élus de la livrée ? s'il n'est pas « riche », il est noble. Cosme, lui, qui est « noble et riche », porte certainement le dais.

Lorenzino voit l'empereur entrer dans « la porte de la divine retraite de la très noble famille des Médicis ». C'est ainsi que l'apothicaire désigne le palais de la via Larga.

César reste à Florence jusqu'au 4 mai. Lorenzino n'a plus qu'un mois pour écrire, pour faire apprendre aux acteurs et pour mettre en scène la comédie que le duc Alexandre lui a demandée pour ses noces avec Marguerite d'Autriche. Pendant que la petite épouse traversait la Toscane en liesse, allait au Poggio-a-Cajano, puis au monastère de San Donato in Polverosa, jusqu'au jour où Florence l'accueillerait comme César lui-même, on apprêtait pour elle, non loin du palais Médicis, la demeure somptueuse d'un Médicis collatéral, Octavien, oncle de Cosme par son alliance avec Françoise Salviati.

Ce palais de la via San Gallo, que les Médicis-Salviati s'apprêtaient à parer magnifiquement, était auprès de l'hôpital des Tisserands. On choisit pour théâtre une salle du vaste hospice, lieu d'asile pour les malades et de réunion pour les maîtres et ouvriers de la Compagnie. Bastien de San Gallo, le sentencieux artiste qui s'était fait donner le surnom d'Aristote, était chargé par le duc de faire la scène et les décors.

Pourquoi l'auteur de la pièce était Lorenzino ? Paul Jove lui-même en donne la raison : « D'un esprit érudit et subtil, charmant et prêt, avec succès, à toutes les blandices, il allait jusqu'à composer d'assez passables vers, pour servir d'instruments à ses passions, il fabriquait d'agréables comédies en langage toscan, et les souloyt mettre en scène : car il feignait de se plaire uniquement dans ces études. » Pour une fois, Jove a vu clair. Lorenzino faisait l'auteur comme il faisait le

philosophe, le couard, le rêveur et l'entremetteur; sa comédie a fait partie du plan qu'il agença durant une année; seulement, il ne dépendait pas de lui d'avoir du talent ou de n'en point avoir. Et comme son talent touchait au génie, sa comédie fut une espèce de chef-d'œuvre.

Ce brave mouchard de Vasari, créature de Cosme, a donné d'amples détails sur la mise en scène et fabriqué toute une histoire après coup. Mais on ne lit guère Vasari, surtout cette vie d'Aristote de San Gallo. La chose est neuve, la voici :

Quand ce fut le temps de ses noces avec Madame Marguerite d'Autriche, le duc Alexandre ordonna qu'il se fît une comédie à cette occasion, et que la scène fut dressée par Aristote, dans la rue de San Gallo, chez la Compagnie des Tisserands, qui jouxte les maisons du Magnifique Oct.vien de Médicis; à quoi s'occupant Aristote, avec tout le soin, diligence et peine qui soit possible, il conduisit tous ces apprêts à leur perfection. Et comme Laurent de Pierre-François des Médicis, lequel avait composé la comédie qu'on devait réciter, prenait soin de tous les préparatifs et de la musique, et attendu qu'il méditait sans cesse par quel moyen il pourrait occire le duc, dont il était si fort aimé et favorisé, il pensa de le faire périr dans la représentation de cette comédie.

Pour ce faire, il donna l'ordre, à l'endroit où se terminaient les échelles de perspective et le plancher de la scène, de jeter à terre, sur chaque côté des courtines de la muraille, dix-huit brasses de mur en hauteur afin de rebâtir dedans une pièce en forme d'escarcelle, qui fût très vaste, et un plancher aussi élevé que celui de la scène, lequel pût servir à la musique des chanteurs; et au-dessus du premier il voulait faire un autre plancher, pour les clavecins, les orgues, et autres pareils instruments, qui ne se peuvent tant aisément mouvoir ni changer de place; et ce vide laissé en avant pour l'abattage des murailles, il entendait qu'il fût couvert de toiles peintes représentant des perspectives et des bâtiments; tout cela plaisait à Aristote, car la scène en était plus riche, et le plancher en était laissé libre par les gens de la musique. Mais il ne plaisait point audit Aristote que le chevalet qui soutenait le toit, lequel était resté sans les murs de dessous qui le supportaient, fût arrangé d'autre manière qu'avec une arcature grande et double,

qui fût très solide ; alors que Laurent voulait le soutenir avec quelques petits étais, sans rien d'autre qui pût en rien gêner la musique.

Mais Aristote, reconnaissant que c'était là un piège fait pour crouler sur le dos d'une infinité de gens, ne voulait point céder aucunement là-dessus à Laurent ; lequel en réalité n'avait nulle autre intention que de tuer le duc dans ce désastre. Et donc, Aristote, voyant qu'il ne pouvait faire entrer ses bonnes raisons dans la tête de Laurent, avait délibéré d'y renoncer, et de s'en aller au diable ; quand Georges Vasari, lequel, bien que tout jeunet, était au service du duc Alexandre, et créature d'Octavien de Médicis, entendant, tandis qu'il peignait sur cette scène, les disputes et les différends qui s'élevaient entre Laurent et Aristote, s'entremit adroitement. Et ayant écouté l'un et l'autre, et connaissant quel danger comportait le dessein de Laurent, il fit voir que, sans arcature, et sans gêner en rien le plancher des musiciens, on pouvait très aisément arranger ce chevalet du toit, en mettant deux doubles poutres, de quinze brasses l'une, dans la longueur de la muraille, et les bien attachant, avec des crampons de fer, aux côtés des autres chevalets, poser en toute sûreté, sur elles, le chevalet du milieu, pour ce qu'il y reposait fort sûrement, tout ainsi qu'il eût fait sur une arcature.

Mais Laurent, ne voulant croire ni Aristote qui approuvait, ni Georges qui proposait, ne cessait de s'y opposer avec des chicanes qui rendaient sa méchanceté manifeste. Aussi Georges, voyant qu'une très grande catastrophe pouvait s'ensuivre, et que ce n'était rien moins qu'un plan à vouloir tuer trois cents personnes, dit qu'il voulait absolument le raconter au duc, afin que Sa Seigneurie envoyât voir et pourvoir à tout.

En entendant cela, Laurent, qui avait peur de se découvrir, après bien des paroles donna licence à Aristote de suivre l'avis de Georges ; et ainsi fut fait.

Cette scène donc fut la plus belle, non pas seulement de celles qu'avait jusqu'alors faites Aristote, mais qui eût été jamais faite par d'autres ; car on y avait peint maints coins de rue en relief, et figuré dans le milieu de la place publique un très bel arc de triomphe, comme de marbre, plein de figures et statues ; sans compter les rues qui fuyaient, et mille autres choses faites avec inventions admirables, et un zèle et diligence incroyables.

Georges Vasari, qui ment toujours, a menti cette fois encore. Si un officieux de son espèce avait compris le

dessein de Lorenzino, l'escalier et la rue San Gallo ne l'auraient pas porté assez vite au duc, pour révéler l'histoire et tâcher d'en avoir le prix. Aristote et lui, lui et Aristote, ont simplement fait œuvre de bons praticiens, en s'opposant au dessein périlleux de Lorenzino. Ensuite, en écrivant les vies des artistes, sous le duc Cosme, Vasari s'est attribué la clairvoyance si facile et toujours fréquente après coup. Un pédant qui fut par la suite confesseur de Catherine de Médicis, Gabriel Cesano, fit de même le prophète après l'avènement. Mais Lorenzino ne se confiait à personne. Sans quoi, on l'aurait dénoncé. Ou parfois, il se plaisait à égarer le duc, en se dénonçant lui-même par quelque artifice grossier.

Il est dommage que le plan de Lorenzino n'ait pas eu l'approbation des architectes. Au lieu d'un meurtre inutile, c'était un de ces coups de filet, presque sans exemple, où toute une nichée de princes, de courtisans, périt d'un coup; cela pouvait servir Florence, et cela le servait bien, lui, qui s'arrangeait pour échapper seul à cet aplatissement général des Médicis. C'était trop beau, mais l'histoire lui tiendra compte de ce projet superbe et rare. Que si l'on avait remontré à l'auteur les quelques dangers de faire périr, avec les ennemis, plusieurs personnes innocentes, lui, qui savait ses auteurs, aurait sans doute répondu : *vile damnum*, « médiocre perte ». Mais il était écrit qu'il ne ferait jamais la tragédie qu'il rêvait de faire.

Il y avait pourtant un homme, à Florence, qui vraiment se méfiait et surveillait Lorenzino; c'est le rude messer Maurice, l'exécuteur des hautes œuvres, le barigel lombard. Il pensait, comme Marie Salviati, que Lorenzino voulait tuer le duc; mais il n'avait pas,

comme la veuve du grand condottiere, la consolation de penser que ce meurtre ferait du bien à l'avenir de sa propre famille. Quand le duc revint de Naples, ce terrible chancelier des Huit de police, cet âpre bourreau, si cruel que « celui-là passait une mauvaise journée qui avait eu la malechance de le rencontrer le matin », ce diable de juge hocha la tête en apprenant l'aventure de la cotte de mailles : « Si Votre Excellence, dit-il au duc, me veut accorder que j'examine le Philosophe, j'ai confiance que je trouverai le voleur de son jaque. — Eh quoi, répondit le duc, le voudrais-tu mettre à l'estrapade ? oh ! va donc, va, laisse-le en paix. » Le grippeminaud se retira, furieux, et surveilla moins Lorenzino. Celui-ci se défiait, sachant ce que pensait le personnage, et il enlaçait d'autant plus le duc aveugle et imbécile. Seulement, il voulut, après son grand exploit, tuer aussi le chancelier, et s'il eût été mieux servi, peut-être l'eût-il fait.

Pour l'heure, tout allait au mieux. Le décor de la comédie était prêt, et sans doute la maquette en fut donnée par Lorenzino. Car jamais place de Toscane ne contint ce monstrueux ornement d'un arc de triomphe; et si la comédie en fit voir un aux spectateurs, c'est sur l'expresse volonté de l'auteur, car il se plaisait à cette ironie clandestine de rappeler, dans cette fête publique, le fameux arc de Constantin, cause de son ancien exil. Le 13 juin 1536, la jeune duchesse et le duc ouïrent la « messe du conjoint » à Saint-Laurent; le grand pénitencier, Antoine Pucci, que l'on appelait le cardinal des Quatre-Saints, chanta l'office, et puis il accompagna les époux, avec le cardinal Cybo, la vice-reine de Naples, veuve de Charles de Lannoy, et chaperon de la duchesse, jusqu'au palais des Médicis; un banquet somptueux

réunit toute la noblesse florentine, il y eut un bal après le festin, et le bal fut suivi d'une comédie.

Cette comédie, déjà répétée chez les Tisserands, fut jouée, non dans le palais Médicis, mais à l'hôpital de la Confrérie, tout voisin, et que l'on avait disposé tout exprès. On ne saurait croire que les travaux exécutés par San Gallo et Vasari durent avoir un autre sens; et le plan de Lorenzino ne s'explique pas autrement.

Donc, par une belle journée de juin, devant tous ces seigneurs, avant l'assaut du château fort qui devait, place Saint-Laurent, terminer la fête, voici la comédie que l'on joua.

CHAPITRE II

ARIDOSIA

COMÉDIE COMPOSÉE PAR LE NOBLE ET GENTIL ESPRIT LAURENT DE PIERRE FRANÇOIS DE MÉDICIS RÉCITÉE EN L'HOSPITAL DES TISSERANDS AU TEMPS DU SEIGNEUR DUC ALEXANDRE DE MÉDICIS, L'AN MDXXXVI.

PROLOGUE

Si vous avez patience, vous serez spectateurs d'une comédie nouvelle, intitulée *Aridosia,* à cause d'Aridosio, lequel on nomme *Aridosio* parce qu'il est *aride* plus que la pierre ponce. Et vous incite à n'avoir point soucy d'en connoistre l'auteur, parce que c'est un certain bonhomet, que pas un de vous ne sçauroit voir sans le prendre en grippe, principalement à la pensée qu'il ayt faict une comédie. On dit qu'il a de l'esprit; pour moy, je ne le croys mie, et lorsqu'il sçut que je m'en venoys à vous faire l'argument, il m'imposa que je vous fisse une ambassade à tous, à sçavoir que, si vous louez cette sienne comédie, serez cause qu'il en ayt à faire d'aultres; pourquoy il vous prie de la blasmer, à ce que vous le deschargiez de telle fatigue.

Voyez quelle cervelle est celle-ci : les autres se fatiguent à composer, requièrent et prient d'estre loués, et s'il n'ont aultre remède, se loüent d'eux-mesmes ; et cettuy-cy demande d'estre blasmé, et il dit qu'il faict ce unicquement affin de ne point faire comme les poètes, et à mon advis il a mille foys raizon, parce qu'il retire

plustost, à tout autre chose qu'à un poète. Pour l'heure avez appris de luy tout ce qui s'en peut dyre. Reste que vous demouriez à voir cette sienne comédie, et à la fin le contentiez, car cela ne vous coûtera rien, que paroles, *et bientôt en verrez une plus belle de sa façon* [1]. L'argument [2] a été imprimé, car le monde a toujours esté d'une mode, et il dict que plus ne sçauroit-on trouver choses neuves, si que besoin est se servir des anciennes, et quand on s'y rencontre bien, maintes choses anticques sont meilleures que les neufves : *verbi gratia* les monnoyes, les espées, les esculptures, et il en est qui disent les femmes vielles, mais non point les gelines. Ainsy, ne l'ayez à mespris, si, aultres foys, aïant veu venir en scène un jeune homme amoureux, un vieil avare, un esclave qui le trompe, et telles choses semblables, desquelles ne se peut tyrer quiconque veut commédies escripre, de nouveau céans les voyez; et moy, pour ne vous point desgouster avec l'argument, qui seroyt long, m'en retourneray là-dedans, et diray l'avoir récité, et vous, si vous êtes attentifs, en trairrez le suc, de Madame Lucrèce et de Marc Antoine, mary et femme, lesquels viennent par icy. A Dieu [3].

INTERLOCUTEURS

MME LUCRÈCE, femme de Marc Antoine
MARC ANTOINE, père d'Erminio } frères viels.
ARIDOSIO, père de Tibère }
TIBÈRE, ERMINIO, CÉSAR ; jeunes gens.
RUFFO.
MAITRE JACQUES, prestre.

1. Souligné dans le manuscrit original.
2. Le sujet.
3. Au-dessous, le manuscrit porte cette mention : « Appartenant à Jacques Gianfigliazzi » (la scène est à Lucques). A *Florence*, dans la plupart des éditions.

Livie, esclave.
Dame Pasque, esclave.
Paulin, garçon, lacquais.
Sœur Mariette, la Sœur tourière, religieuses.
M. Anfolso, père de Livie.
Briga, serviteur de M. Anfolso.
Lucido, serviteur d'Erminio [1].

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Marc Antoine et Madame Lucrèce, sa femme.

Marc. — Ce que je dis est vray, et vous asseure que la plus part des meurs et coustumes de la jeunesse, soient bonnes ou mauvaises, procedde de leurs père et mère, ou de ceux qui en ont la charge au lieu de père ou de mère.

Dame Lucrèce. — Oy bien pour le regard des pères, ou gouverneurs, ou précepteurs, mais non quant aux mères ; parce qu'estans femmes, elles ont autant petite part en cecy, comme aux autres choses du monde.

Marc. — Et pourtant maintes fois se virent exemples du contraire, et que les femmes ont pu davantage sur les enfans que non pas les pères, et non-seulement sur leurs enfans, mais encore sur leurs mariz. Et pour n'en quérir les exemples plus loin, souvenez-vous comme mon frère Aridosio et moi fumes élevés en mesme temps, et par mesmes père et mère, et en mesme temps prîmes femme, et de la sienne il a eu Tibère, Erminio et Cassandre, et nous pas un encore. Depuis lors il commença de devenir tellement avare, et de sacrifier tout plaisir et honneur pour amasser du bien, tant

1. Je prends, en la complétant des très longs passages supprimés, et en la corrigeant, la traduction de Larivey, à partir d'ici.

qu'il est devenu le fesse-mathieu que vous voyez. Moy, grâce à Dieu, je me suis maintenu en mon anticque façon de vivre, qui me fut laissée par mon père; et de ce prodige ne se peuvent alléguer autres raisons, et ne se peut penser qu'autre cause soit, que sa femme, laquelle vous savez combien estoit chiche, perfide, et de rien; et onques n'eust Aridosio meilleure fortune, que le jour où elle mourut, combien qu'il luy fust advis avoir fait grand'perte, d'autant qu'il s'estoit déjà accommodé à ses conditions.

Lucrèce. — O malheureuses femmes, puisqu'à vostre compte elles sont cause de tous maux, et seulement alors font sagement et bien heurent une maison, quand à l'improviste elles trépassent!

Marc. — Eh, qui voulez-vous qui ait été cause d'un tel changement chez mon frère, et l'ait, de libéral, faict si mécanique? Vous sçavez comme il a vescu jusques icy, à raison de quoy je remercie la fortune, laquelle aux choses de ce monde est toute-puissante, qui luy a plustost qu'à moy envoyé cette malencontre, car je me souviens que mon père a plusieurs fois doublé s'il vous devoit donner à mon frère ou à moy. Toutesfois, se tourna si bien que j'ay grandement occasion de m'en louer, et luy asseurément de s'en douloir. Et s'il est vray qu'il a eu trois enfants, qui certes est félicité grande, et moy pas un, ni ne soye pour en avoir, il nous a donné de bon cœur Erminio, son plus jeune, et nous le tenons pour fils très cher, et tout ainsi que si l'eussions faict nous l'aimons, et peut-estre d'avantage, pource que vous ny moy n'avons eu de lui les peines et travaux que donnent les enfants petitz.

Lucrèce. — Ne dites pas cela, car ce ne sont peines, mais plustost (comme je pense) gaillars soucys, et bons

à faire passer et esvanouyr les chagrins qui accompagnent la vieillesse; et je rends grâce à Dieu, que, d'autant qu'il ne luy plust point me donner enfans, il a voulu nous adresser ce jeune gars, tel qu'est Erminio, duquel, même si nous avions à laisser nos biens et nous remettre à sa foy et puissance lors qu'ensuite vieux serons, si l'amitié ne me déçoit, il me semble que pouvons attendre tout bien. Toutesfoys, Marc Antoine mon amy, j'ai peur que vous ne luy lâchiez par trop la bride sur le col, et qu'ensuite ne le puissiez retenir à votre gré; car vous le laissez sans soucis, soit d'études, ou soit d'affaires; il n'a soing que de chevaux, de chiens, ou de faire l'amour; et en somme de ces choses-là seulement que l'humeur lui dicte : qui me faict doubter que, passée cette ardeur de jeunesse, il n'ait peut-estre à se repentir d'avoir en vain despendu son temps, et se plaindra, qui sait? de vous, qui n'y avez pourveu, quand en aviez la commodité.

Marc. — Je m'esmerveille fort, et de vous, et de tous ceux qui pensent les enfans se pouvoir retirer de leurs naturelles inclinations, ou par coups ou par menaces, car je vous donne pour certain que, si je voulois interdire à Erminio tous ses plaisirs, bien pis ferois-je; mais il faut que, luy permettant une légère chose où il a son cueur, je lui en deffende une autre, qui soit de conséquence, et ainsi l'accoustume à m'obéir, non par peur, mais par amour; car quiconques fait bien par crainte, le continue autant longuement qu'il pense qu'il sera sçeu, et faict secrettement le mal quand il en peut avoir la commodité : voyez Tibère, contre lequel son père a tousjours le poing levé, le tenant ordinairement aux champs avec une sienne sœur, affin qu'il ne despende et hante en la ville, où il dict que sont les compagnies

desbauchées et la licence de mal faire : néantmoins, il ne se passe guères de nuicts qu'il ne vienne à Lucques, et cette nuict même j'ay sçeu qu'il y a fréquenté, et mis en rumeur la moytié de ceste ville, pour avoir une esclave de Ruffo, notre voisin d'icy-près, et il faict assés d'autres choses, pires beaucoup que ce que faict Erminio, d'autant qu'il est nécessaire que la jeunesse ayt son cours. Si donc c'est une nécessité, combien est-il meilleur les accoustumer à craindre d'offenser leurs pères, et rougir en eux-mesmes s'ils font choses vilaines et deshonnestes, que autrement? Toutesfois, Aridosio pense que, pour le tenir à la villa aux champs, il perdra l'envye de despendre et faire les folies de jeunesse. Et moy, je sçays qu'il faict l'un et l'autre sans nul regard, tandis que son bonhomme de père, poussé d'une extrême avarice, se tue le cœur et le corps pour amasser ; labourant ses terres luy-mesme de ses propres mains. Mais s'il sçavoit que de nuict il vient à Lucques, ou qu'il despendist un rouge liard, il se donneroit au dyable! et voilà comme ils vivent tous mal contans, jusques à ceste pauvre fille, laquelle, desjà grande et preste à marier, se desespère, voyant la sanglante avarice de son père, qui, pour ne despendre un denier, ny se tirer la dot des mains, ne tient compte de luy donner party, jaçoit qu'il ayt plus de deux mille écus contans en une bource qu'il porte ordinairement sur luy, et a tant peur que je la voye, que c'est merveille, pour ce que je le tanse à toute heure de ce qu'il laisse ainsi en une maison champestre envielir ma pauvre niepce; mais je n'y gagne rien, car il me respond toujours une mesme chanson, qu'il est pauvre, et n'a point de dot à luy donner; je crois qu'il voudroit que je la lui donnasse sur le mien. Et s'il advient, lorsqu'il se plaint à

moy de Tibère, et qu'Erminio le desbauche, que je luy dise qu'il le devroit marier, il me respond qu'aujourd'huy le mesnage a trop grandes dentz, et que ce n'est peu de chose augmenter sa maison d'une bouche qu'il faut nourrir. Bref, il ne songe à autre chose qu'à l'avarice, et luy sembleroit alors avoir bien élevé son fils, s'il l'eust réduit à ses propres coustumes.

LUCRÈCE. — Je ne voudroys jà que vous vous montrassiez fascheux envers Erminio comme Aridosio l'est à l'esgard de Tibère, mais je serois bien ayse que luy deffendissiez certaines choses; ainsi, par exemple, j'ay ouy dire, et ne sais si c'est vray, qu'il est devenu amoureux d'une nonnain d'icy, du couvent de Sainte-Susanne. Est-ce bien faict, à vostre advis, veu que cela est desplaisant à Dieu et aux hommes? Sçachez que ce luy est grand'honte, et à vous-mesme, qui l'endurez!

MARC. — Je n'en ai jamais oy parler, et s'il estoyt ainsi je n'en serois pas trop content, ains mettroys toute peine à l'en détourner, combien qu'on souffre à la jeunesse plus de choses que peut-estre vous ne pensez; et suis bien aise que m'en ayez adverty, pour ce que j'en veux sçavoir la vérité, et puis je prendray le party qui me paroîtra le meilleur; et voicy tout justement Lucido, son serviteur, qui sçait et ce qu'il pense et ce qu'il songe. Il m'en pourra informer mieux que pas un.

LUCRÈCE. — Vous le feriez plustost dire à cette porte que voilà; vous ne connoissez donc pas Lucido, hein?

MARC. — Je tenteray pourtant, mais allez-vous-en chez nous, car il se donne garde plus de vous que de moy; après, je vous en donneray advis.

LUCRÈCE. — Ainsi feray-je.

SCÈNE II

Lucido, serviteur, et Marc Antoine.

Lucido. — Il semble que la fortune prenne tousjours plaisir à inciter les espritz des hommes à vouloir ce qui est le plus difficile à obtenir. Je ne croys pas qu'il soyt à Lucques une femme qui ne fust bien ayse de faire plaisir à Erminio, et il est allé s'amouracher d'une, dont non seulement il ne peut jouir, mais à qui parler lui faut avec mille regards, et il en est gasté, mort, éperdu; il ne pense à rien autre, ne parle de rien autre, que Fiammette.

Marc. — Il parle à soy-mesme de cecy.

Lucido. — Il m'envoye à ceste heure luy présenter ses recommandations, sçavoir qu'elle faict, qu'elle dict, et comme elle se porte : voylà mes commissions ordinaires, et à quoy tous les jours j'employe mon temps pour l'amour de Dieu et de ses serviteurs.

Marc. — Je le veux appeler devant qu'il prenne une autre voye. Lucido! oh! Lucido!

Lucido. — Qui m'appelle! c'est Marc Antoine. Qu'ordonnez-vous, Monsieur?

Marc. — Que devient Erminio; qu'hier il ne rentra soupper?

Lucido. — Il souppa et dormit avec Tibère, chez le seigneur Aridosio.

Marc. — Et toy, où vas-tu? porter quelque message aux monastères?

Lucido. — Quels monastères?

Marc. — Oh! fais le naïf avec moy, bélître!

Lucido. — Qui vous a parlé de monastères?

Marc. — J'en sçays autant que toy.

Lucido. — A vous dire vray, il m'envoyoit voir si la donzelle n'a besoin de rien.

Marc. — En vérité, Erminio me fait tort en cecy, car tu sçays si je lui complays et favorise en ses volontez et amours, pourveu qu'il y ait de la raison; mais quant à cecy, il n'y a point d'ordre, et devroit pour le moins avoir quelque égard à son honneur et au mien; car à moy l'on donne la charge, moy qui le laisse faire; il luy est donc advis qu'il manque de femmes dans Lucques, pour faire à son plaisir, qu'il doive aller jusque dans les moustiers?

Lucido. — Je le luy ay dict assez souvent, et luy en quelque manière le recognoist. Mais vous sçavez, Seigneur Marc Antoine, que l'amour n'a point de loy, et voicy longtemps qu'il a commencé d'en estre amoureux, et, ma fi, c'est une très-belle garse, noble, honneste, et gaige que, si vous l'aviez veüe, qu'en auriez plus de compassion que vous n'avez. Aussi je vous promets qu'il seroit plus possible faire transformer Erminio en un autre homme que luy faire oublier cest amour, et vous veux dire bien davantage: il délibère de l'espouser.

Marc. — Voire! et qui oyt jamais dire que les religieuses se mariassent?

Lucido. — Ho! elle n'est mie religieuse, et ne le voudroit pas estre, aussi n'a-t-elle faict profession; mais elle le doit estre, deust-elle crever, parce qu'elle a un gros bien par héritage, et les nonnains ont mis l'œil sur elle, et quand ores elle auroit des ailes, il ne luy seroit possible de sortir du couvent, tant elles lui font étroite garde.

Marc. — Bon, si elle n'est point professe, cela est plus excusable. Mais dis-moy, de qui est-elle fille? que parles-tu de bon bien?

Lucido. — Elle est de la famille des Cenammi, et elle n'a plus ny père ny mère, et les religieuses ont sa tutelle, et son bien est fort grand, à ce qu'on dit, mais je n'en sçays autre chose.

Marc. — Il suffit. Conseille pourtant Erminio quitter cette emprise, qui n'est ni utile ni honorable, et s'il veut se marier, les belles femmes et les riches ne sont pas pour luy manquer.

Lucido. — Si feront bien, s'il n'a ceste-ci, qu'il désire sur toutes autres.

Marc. — Je verray si tu as faict avec luy ton devoir.

Lucido. — Pour vous obéyr, je le feray, mais je n'en espère aucun fruict.

Marc. — Je veux aller jusqu'à la Grand'Place; fay qu'à mon retour le disner soit prest.

Lucido. — Aussi feray-je. (*Seul.*) O! quel bon père est-ce là! Je pense que, s'il pouvoit, il la retireroit de sa propre main hors du couvent pour la mettre aux costez d'Erminio. Ah! s'il sçavoit le tourment qu'il souffre pour elle, il en seroit marry plus que luy. Aussi, pour dire vray, le pauvre jeune homme craint scandaliser la fille, le couvent et luy-mesme tout en un coup, d'autant qu'elle est grosse de son faict et si preste d'enfanter qu'elle n'attend que le jour et l'heure; et, qui pis est, ne peult trouver moyen la tirer de là-dedans ou la faire secrettement accoucher, ni voye pour se plus pouvoir trouver avecque elle, et, somme, il faut boyre le vin, et Erminio me dicttousjours que j'y pense et repense, mais c'est luy qui devoyt penser à faire à telle mode qu'il n'eust à s'en repentir; mais on apprend en gâchant l'ouvrage, et Dieu soit loué qu'il n'a affaire à un père comme Aridosio. Mais, à propos de luy, Tibère doit estre encore icy après Ruffo, il ne se souvient de retour

ner à la villa; si son père s'en aperçoit, il fera une telle tempeste, qu'il estourdira toute la paroisse. Mais voicy justement Tibère qui vient léans, il a l'air de penser à toute autre chose qu'à s'en retourner à la villa.

SCÈNE III[1]

TIBÈRE, LIVIE, RUFFO, LUCIDO.

TIBÈRE. — Me rassasierai-je jamais, mon âme, de vous veoir, vous parler et vous toucher?

LIVIE. — Si vous ne vous en rassasiez, ce sera vostre faulte, pour ce que je suis vostre, et tousjours le seray.

RUFFO. — Ne dis point cela, car tu es mienne, et non tienne; alors qu'octroyé m'aura les deniers, sienne tu seras.

TIBÈRE. — O l'assassin que voylà!

RUFFO. — L'assassin, c'est vous, car, ne me donnant aucunement mes deniers, me faites mourir, puisque c'est là mon avoir et mon commerce, sans lequel vyvre ne sçauroys.

TIBÈRE. — Je te donneray, si tu as patience, ce que tu veux, mais laisse-moy un peu en paix.

RUFFO. — Alors tu seras sienne; mais entre temps, nous rentrerons chez nous : viens, Livie.

LIVIE. — Tibère, à vous je me recommande.

LUCIDO. — Voyez s'il connoît le mestier, cest esgorgeur.

TIBÈRE. — Ho, ne sois donc pas si hardy!

RUFFO. — Je voudrois voir qui m'empeschera que j'use de mon bien à ma fantasye.

TIBÈRE. — Je te veux payer devant que tu partes.

RUFFO. — Eh, qui vous en retient?

1. Larivey supprime Livie et abrège toute la scène.

TIBÈRE. — Je me pourvois des deniers qui restent.

RUFFO. — Oh, oh, me voylà frais, s'il faut encore se pourvoir des deniers ; demain matin viendra pour celle-cy quelqu'un qui m'a baillé les arrhes.

LUCIDO. — Je ne sçauroys plus endurer cest assassin : oses-tu bien, jarni Dieu, parler avec telle arrogance à un jeune homme de bien?

RUFFO. — Et que dirois-tu, si je ne luy vouloys vendre?

LUCIDO. — Prends garde, Ruffo, qu'il ne nous vienne voulonté de l'avoir par force et sans argent, car tu sçays bien que tes pareils n'ont point raison contre les honnestes gens.

TIBÈRE. — Escoute, Lucido ; si je vouloys faire ainsi, (et le pourroys, certes), il se pourroyt douloir, mais je le veux payer, jusques au darnier lyard.

RUFFO. — En ce cas, nous n'aurons rien à contester.

TIBÈRE. — Il te faut de moy cinquante escus, n'est-il pas vray?

RUFFO. — Ouy, si tu veux Livie.

TIBÈRE. — Moytié je t'en donne à présent, et le reste demain.

RUFFO. — Je veux le tout présentement, j'en ay besoin.

TIBÈRE. — Onques ne croys que fust au monde plus arrogant coquin que cettuy-cy.

RUFFO. — Tibère, aye patience, qui a besoin faict ainsi.

LUCIDO. — Attends jusques à ce soir.

RUFFO. — Je ne puys.

LIVIE. — Ah! Ruffo, pour l'amour de moy.

RUFFO. — Tu l'as trouvé, justement, c'est pour l'amour de toy.

Tibère. — Or ça, Ruffo, je te promets, de vray gentilhomme, que ce soir, à vingt-quatre heures, tu auras ton argent.

Ruffo. — Qui m'asseure?

Tibère. — Ne t'ay-je pas dict que moytié te donneray présentement, et moytié ce soir?

Ruffo. — Ceux de maintenant, j'en serai seur, quand vous me les aurez baillés, mais ces autres?

Tibère. — Et ma foy?

Ruffo. — Pour tout autre chose, je suys prest à tenir compte de vostre foy, mais non quant s'agit de l'argent.

Tibère. — Et si je ne puys te les donner?

Ruffo. — Point ne vous dys de me les donner, mais de me laisser aller.

Lucido. — Eh quoi? ne pas se fyer à un honneste homme, pour quatre heures, de vingt et cinq ducats?

Ruffo. — Non, baste, ce n'est point ma coustume.

Tibère. — Escoute, en voici vingt-cinq que je te donne à présent; si je ne te donne le reste ce soir, va-t-en trouver mon père, qui est à la villa, et dis-luy la chose comme elle est, et, si cela te convient, dis-luy que je l'ay enlevée par force (et pourtant, la fiebvre quartaine si je ne voudroys avant tout qu'il ne sçeut onques un seul mot de cecy); redemande-lui Livie: luy soubdain viendra icy-bas, à te la rendre; tu le connois assez; si tu la reprends, les vingt-cinq escus seront pour toy; et certes ce n'est pas grand'chose, et ne sera-t-elle empirée pour la valeur de vingt-cinq escus, et ainsi tu seras seur ou d'estre payé en tout, ou d'avoir Livie et vingt-cinq escus de bénéfice.

Ruffo. — Je me tiens content de cecy, mais ne veux point attendre au-delà de vingt heures.

Tibère [1]. — Quand tu voudras, mais sors de devant moy. Prends cecy. Je les ay comptez freschement.

Ruffo. — Va bien. Mais ne m'en veuille point, si, les deniers ne venant point, je fais avec ton père ce dont nous demeurons d'accord.

Tibère. — Au dyable, va-t-en, à la male heure! Fais ce que tu veux.

Ruffo. — Où te trouveray-je?

Tibère. — Sur la Grand'Place.

Ruffo. — Or czà, adyeu.

Livie. — Oh! J'ay une meule de moulin ostée de dessus le cueur!

Tibère. — Et moy, de dessus l'âme! Or, je te puys reguarder et toucher, sans que Ruffo me tire de l'autre costé.

Lucido. — C'est à trouver l'argent que je vous attends.

Tibère. — Il adviendra quelque chose, Lucido. Si l'on pensoyt tant aux choses, on ne feroyt jamais rien. Je sçays que tu m'ayderas, et penseras à quelque moyen pour en trouver.

Lucido. — Je n'y ay que trop pensé, mais le faict seroyt de penser à un moyen qui réussît; mais dites-moy, Monsieur, vous n'avez plus souvenance de retourner à la villa: comment pensez-vous faire avec vostre père, s'il s'avise que vous estes venu à Lucques pour telles faciendes? il nous manqueroit d'avoir à apaiser ceste beste-là, et en même temps trouver vingt-cinq escus, chose aussi faysable l'une comme l'autre, et comme aussi de tenir en laysse ce Ruffo, qui, passé vingt heures, s'en ira crier chez vostre père, et dyre que l'avez forcé, et enlevé celle-cy; et la première chose que fera

1. Le manuscrit porte Livie, par erreur.

le bonhomme, ce sera de vous l'enlever, et la luy rendre, et bon pour vous, s'il ne vous chasse !

Tibère. — Pourra-t-il jamais faire que je n'aye joui de ma Livie?

Lucido. — Il pourra bien faire, que plus n'en jouissiez.

Tibère. — Je seray cependant un bout de temps en sa compaignie. Qui jouyt un temps ne pâtit point tousjours ; Lucido, je me recommande à toy, trouve un remède à tant de maux. Nous, cependant, irons icy chez nous, et attendrons Erminio, qui a promis venir disner avecque nous.

SCÈNE IV

Lucido, seul.

Lucido. — Il est bien vray qu'il n'y a chose qui face plus raffolir les hommes que l'amour. Tibère est autant sage jeune homme qu'il en soyt en ceste ville ; néantmoins, il est maintenant tant aveuglé qu'il ne sçait qu'il faict. Il est venu de la villa, sans avoir soucy que son père le sçache, qui est si fascheux, le méchant vieillard, qu'il le deshériteroit, me semble, s'il sçait qu'il soit venu, et à quoy faire, d'autant qu'onques ne fust plus grand misérable, ni pire hypocrite : il ne souffre que Tibère regarde, non qu'il touche, une femme. Et Tibère, qui plus est, en a bien sceu acheter une, et s'est engagé, luy et ses amys, pour ramasser vingt et cinq escus, et d'avantage, il en a promis vingt-cinq autres à vingt heures ; or, à moins qu'il ne les desrobbe, il ne sçauroit aucunement les obtenir, et lui paroist avoir tout faict, lorsqu'il m'a dict d'y penser ; mais si Erminio ne m'avoit commandé servir Tibère comme soy-mesme, je n'entreroys point en ce labyrinthe icy ; par Dieu, voicy

qui va bien : je sème mes peines et travaux, et un autre en recueille les contentements; mais voicy Erminio qui vient par icy, il va me laver la tête pour ce que je n'ay faict sa commission. Je luy diray l'avoir faicte, et tousjours la mesme response, qu'elle va bien, et se recommande à luy; mais il vient en parlant; je veux ouïr ce qu'il dict.

SCÈNE V

Erminio, jeune homme, Lucido, serviteur.

Erminio. — Quel plus grand mal-heur m'eust-il peu advenir, sort cruel? Je ne crois point qu'il arrive en cent années que l'on engrosse une femme du premier coup.

Lucido. — Voyez, s'il parle ou pense jamais sur un autre propos!

Erminio. — Mais ce qui plus m'afflige, c'est la crainte que j'ay que, vaincue d'une honteuse douleur, elle ne se mefface. O Dieu! vous seul pouvez faire que cecy demeure secret, et qu'elle n'aille d'un seul coup deshonorer et elle-mesme, et moy, et le couvent!

Lucido. — Dieu n'a seurement autre affaire que faire la duègne à Fiammette.

Erminio. — Au moins, si je n'en estois tant amoureux! Mais quoy, il n'est en ma puissance m'en retirer, et quand je le pourrois faire, je ne voudrois, et ne puis vivre si tous les jours je n'ay de ses nouvelles. Il y a deux heures que j'ay envoyé Lucido par devers elle, mais il ne revient pas encore.

Lucido. — Tant plus je demeure, tant pis pour moy, mentir me faut présentement ou tout à l'heure ; bon jour, Monsieur.

Erminio. — Tu me traistes toujours de ceste façon;

les commissions que tu me sçays désirer tousjours sur toutes les autres, tu tardes à me les faire connoistre plus que toutes les autres.

Lucido. — Vous sçavez comment sont faictes les nonnains; devant que j'aye peu paraître au tour où l'on se parle, et que j'aye fini d'avoir la response, le soir venoit; puis j'ay rencontré vostre père, à mon retour, et Tibère et Ruffo, qui m'ont encore amusé trois heures.

Erminio. — J'ay tousjours tort, et tu as bonne cause; mais attens encore à me dire comment elle va.

Lucido. — Je vous feray dire par Tibère, combien nous avons esté à batailler avec Ruffo.

Erminio. — Eh, diantre, dis-moi comment elle se porte!

Lucido. — Eh, comme de coustume.

Erminio. — Ne t'a-t-elle rien dict pour moy?

Lucido. — Elle se recommande à vos bonnes grâces.

Erminio. — Et rien autre?

Lucido. — Rien autre.

Erminio. — Comment va-t-elle? mal en train?

Lucido. — A l'ordinaire.

Erminio. — Voicy de maigres responses.

Lucido. — Je vous les baille telles qu'on me les a baillées.

Erminio. — T'a-t-elle point dict que je l'alle veoir?

Lucido. — Elle ne m'a dict autre chose.

Erminio. — O Dieu! La pauvrette doit estre hors de soy!

Lucido. — C'est vous-mesmes qui l'estes!

Erminio. — Que doy-je faire, Lucido?

Lucido. — Maintenant? disner! et puis nous y penserons; je vous recorde, que prendre les choses tant à cœur, ne sert qu'à se rendre malade.

Erminio. — Je ne m'en sçaurois garder. Tu en parles bien a ton ayse, toi qui n'as point de passion.

Lucido. — Qui vous l'a dict? Pensez-vous donc que vos tourmens ne soient pas les miens? Je vous jure que toute la nuict je n'ai pas fermé l'œil, pour penser par quelle voye nous pourrions vous libérer de cet embarras, et vous faire content, et je ne suis hors d'espérance que ne trouvions quelque chose de bon.

Ermimio. — Dieu le vueille!

Lucido. — Allons donc disner, car Tibère nous attend.

Erminio. — Et où est Tibère?

Lucido. — Il est léans avecques sa brassée, et faictes votre compte qu'ils sont maintenant aux fers.

Erminio. — O malheureux que je suys! il est sans commodité, sans moyens, sans deniers et sans maille, et a un père le plus fascheux du monde; néanmoins il joyt de ses amours, et moy, qui ay toutes ces choses, ne puis espérer pouvoir joyr de ce que j'aime.

Lucido. — Laissez cela, et disnez en paix; puis penserons à quelque moyen; vous sçavez que la fortune ayde aux amoureux.

Erminio. — Tu as grand poeur que le disner se gaste; pour Dieu, va faire dresser, je reste là devant la porte; tu m'appelleras.

Lucido. — Voicy qui est plus important.

(*Il sort.*)

Erminio. — Je vas souvent pensant en moy-mesme quelle de ces deux conditions en amour est la pire : ou aymer sans estre aymé; ou aymant, et estant aymé, et désirant une mesme chose, estre empesché par des murailles, des grilles de fer, des portes et des gardes, comme ores j'esprouve en ma Fiammette, laquelle je sçay

ne désirer autre chose qu'estre avecques moy. Mais enfin je me résouls que ma condition est la plus malheureuse. Et, jaçoit que ce soit un grand contentement sçavoir estre aymé de qui on ayme, ce m'est néantmoins un extrême desplaisir veoir qu'il n'y a rien qui empesche l'exécution de nos désirs qu'un petit morceau de fer. Je ressemble à Tantalus, qui, estant en l'eau jusques aux lèvres, n'en peut seullement avaller une goutte pour apaiser sa continuelle soif; ainsi j'approche de si près ma Fiammette que le moins du monde d'avantage me rendroit content, et toutes fois par ce seul petit empeschement je ne la puis seulement baiser. Hélas! fussé-je au moins du tout semble à Tantalus, et que, comme il ne peut gouster de l'eau, qu'ainsi je n'eusse jamais gousté la douceur de ma maistresse, car je ne serois maintenant en la peine que je suis. Mais voyez à quoi le malheur me conduit, de souhetter n'avoir faict ce que j'ai plus aymé et désiré que ma propre vie, non pour du tout mettre fin à ma douleur, mais pour aucunement la soulager!

(*Lucido rentre.*)

Lucido. — Venez disner, Erminio, si vous voulez rire.

Erminio. — Quoi donc me fera rire? il faut bien que ce soit chose risible!

Lucido. — Tibère et Livie sont au lict; où ils font les plus grandes bravades du monde; luy veut tuer son père, s'il retourne de la villa, et elle, Ruffo, quand il viendra pour le reste de l'argent. Ainsi, remplis de fureur, disent les plus belles choses du monde. Mais je vous jure qu'ils se donneront du plaisir, s'il font ainsi. Mais entrez dedans, tout est prest.

Erminio. — Eh quoi, sont-ils au lict, et ne se veulent-ils point lever?

Lucido. — Ils veulent y disner, soupper et dormir.

Erminio. — Et eux sages, puisqu'ils le peuvent. O pauvre Erminio, que vas-tu devenir ?

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

César, seul.

César. — Je ne pense point qu'il y ait chose au monde dont les hommes se puissent plus justement douloir que de la fortune, quand elle donne ses biens à qui en est indigne, comme richesses, enfans, santé, beauté, et choses semblables, d'autant qu'elle offence tellement ceux qui les méritent, que, voyans les meschans avancez par dessus les bons, ils ne se souviennent cultiver leurs espritz, ains enclins à l'usaige qui naturellement les tire, à sçavoir au mal, ils s'y précipitent volontairement; d'où vient qu'on en trouve assez peu de bons, et beaucoup de méchants. Et de là les fols prennent occasion nier la Providence divine, disans que si Dieu estoit prévoyant et juste, qu'il ne souffriroit jamais que certains hommes incapables de tous biens abondassent en excessives richesses, et que les gens de bien demeurassent pauvres et indigens.

Et, jaçoit que je sçache et croye ceste opinion estre entièrement faulse, si est-ce, quand je viens à considérer les facultez de ce monstre Aridosio, qui n'est digne de vivre, que je ne puis que je n'en doubte, au moins qu'il ne me face mal au cueur de le veoir ce qu'il est, et moy ce que je suys. Il est avare, envieux, ypocrite, superbe, nonchallant, mensonger, larron, sans foy, sans loy, sans

honte, sans amour, bref, un monstre engendré des vices et de la sottise. Toutesfois il est riche en biens, en thrésors, et en beaux enfans, il a deux fils, qui sont très-gens de bien, et mesme une fille, laquelle (si l'amour ne me déçoit) est la plus belle et la plus gentille, non seulement de Lucques mais de toute l'Italie ; il peut y avoir quatre ans que je commençay à lui vouloir bien, l'aymant plus que moy-mesme, de façon qu'il n'estoit possible que mon désir peust augmenter davantage. Et ce qui m'entretenoit en ses bonnes volontez estoit que je ne la trouvois moins affectionnée en mon endroit que moy au sien, dont elle me faisoit assez bonne preuve par les honnestes missives que quelquefois elle m'envoyoit, et avec grandes précautions. Enfin, estant venu au point que je ne pouvois plus vivre sans elle, et ne trouvant plus courte voye pour satisfaire à mes désirs, je me résolus à la demander à femme, j'en conferay avec mon père, qui loua cette alliance à tous autres égards qu'à celuy du beau-père; mais considéré le désir que j'en avois, et tous les autres bons côtés, il délibéra d'en faire parler à cet Aridosio par personne de qualité, pensant que la chose dût réussir, attendu que tous le jugeoient ainsi; et ainsi, ayant trouvé, malaisément, qui voudroit négocier la chose, on luy en parla, et la response fust, que l'alliance lui plaisoit, mais qu'il estoit pauvre et n'avoit moyen de donner une dot convenable à sa fille. Ceste response, qui sur le principe me sembloyt bonne, me devint avec le temps fort mauvaise à tenir ; car c'est elle que je recherchois, et non la dot, et elle toute nue, bien plus encore que sans dot ; mais mon père me deffendit espouser la fille qu'elle ne m'apportast pour le moins mille escus ; sinon, que je ne me presentasse jamais devant luy. Ainsi, par crainte de luy

j'ay esté contraint baisser les épaules et chercher ailleurs pasture, car il estoit autant possible faire desbourser mille écus à cet Aridosio que de le faire devenir homme de bien. Or, ayant depuis trouvé nouveaux moyens, j'ay délibéré poursuivre toujours ma pointe ; mais le malheur fut que (comme je croy) il se doute de quelque chose, tellement qu'il y a desjà plus d'un an que le bonhomme s'en alla demeurer à sa villa, où il tient ceste pauvre fille, la faisant labourer et houer la terre, elle qui mériteroit d'estre royne.

SCÈNE II

LUCIDO, CÉSAR.

LUCIDO. — Je reviendray tout incontinent.

CÉSAR (*sans le voir*). — Ainsi, par la vilenie de son père, elle consumera sans fruict sa jeunesse.

LUCIDO. — Qui est-ce qui se scandalise de la sorte ?

CÉSAR. — Cestuy-ci m'aura oy.

LUCIDO. — Ha, ha, c'est le souffre-douleur de Cassandre ; vous voilà bien !

CÉSAR. — Ho, Lucido, depuis quand es-tu céans ?

LUCIDO. — Il y a bonne pièce, et ay bien oy ce qu'avez dict.

CÉSAR. — Si je n'eusse voulu estre oy, je ne l'eusse pas dict,

LUCIDO. — Je me mocque, ma foy ; je ne fais que d'arriver ; mais, pource que les discours des amoureux sont tousjours de mesme impression, et que j'en ay oy d'autres que vous, il me semble que je puis véritablement dire que je vous ay oy.

CÉSAR. — Les miens ne sortent de ceste presse ; ils sont extraordinaires.

Lucido. — Ils disent tous ainsi ; mais je suis marry que je n'ay loisir demeurer plus longtemps avec vous, car j'ay quelque chose à vous dire. Si me voulez attendre je vous le diray à mon retour.

César. — Pourveu que ce soit quelque chose de bon, je t'attendray mille ans.

Lucido. — Je vous le diray tout à ceste heure, je reviens.

César. — Que diable me veut-il dire? Il me veut parler de Cassandre, car il sçait que je n'ay autre maistresse, ou me conter quelque chose de conséquence ; autrement, il ne me feroit icy attendre. Mais, fol que je suys, de quoy me tourmenté-je? Quasi comme si je ne sçavais ce qu'ont accoustumé faire les serviteurs : ces gallans trouvent tousjours certains ergotz sofistiquez qui ont apparence de vérité. Et puis Dieu sçait comme ils s'en sçavent bien ayder. Mais ses propos ne m'escorcheront les oreilles ; il est toujours bon d'escouter beaucoup d'avis ; le choix en est réservé. Ha, le voicy desjà de retour. Il a l'air sens dessus dessous, selon ce que montre son visage.

Lucido — Regardez, si je ne disois pas bien, ce qu'il adviendroit? O pauvre Tibère ! Il te faut bien maintenant penser à autre chose qu'à folastrer avec Livie !

César. — Tu es bien tost de retour,

Lucido. — Non si tost qu'il faudroit. Je vous adverty qu'Aridosio est à Lucques.

César. — Est-ce tout ce que tu me voulois dire?

Lucido. — Non, mais j'ay plus haste que jamais.

César. — Te voilà bien des affaires sur les bras !

Lucido. — Tibère, oh, Tibère, oh, Erminio, venez un peu cy-dehors.

César. — Quelle haste est-ce là? Je me veux un peu tirer à quartier pour voir ce que peut estre.

(*Il se cache.*)

SCÈNE III

Tibère, Lucido, Erminio, César, caché.

Tibère. — Qui appelle?

Lucido. — Vous avois-je pas bien dict que votre père viendrait?

Tibère. — Mon père?

Lucido. — Oy! vostre père, il vient; il sera tout à ceste heure icy.

Tibère. — Mon père?

Lucido. — Vostre père, oy.

Tibère. — Et qui l'a veu?

Lucido. — Moy, avecque ces yeux-ci.

Tibère. — Et luy, t'a-il veu?

Lucido. — Non, car je me dissimuloys.

Tibère. — Ha, Lucido, je suys perdu.

Erminio. — Comment faire?

Tibère. — Je dis que je suys perdu, Lucido, si tu ne m'aydes.

Lucido. — Que voulez-vous que je face pour vous?

Tibère. — Quelque chose de bon, Lucido mon amy.

Lucido. — Il faut oster ce lict, ceste table et tout ce qui est céans, et surtout destourner ceste femme.

Tibère. — Ceste femme, hélas! Et pourquoy?

Lucido. — Voulez-vous donc que vostre père la trouve icy?

Tibère. — Où veux-tu que je l'envoye ainsi seule?

Lucido. — Où elle a accoustumé de demeurer; et que par un autre chemin vous retourniez à la villa.

Tibère. — Quoy, sans chaussures, en chemise,

comme je suis là? Eh, mon cher Lucido, trouve moyen que je ne sois séparé de ma Livie.

Lucido. — Je le feray, si vous trouvez vous-mesme un moyen, que vostre père ne vienne icy. Si nous avions loisir et estions tous d'accord, à peine pourrions-nous trouver remède à ce désordre; or devinez donc ce qu'on pourra faire, estant mal d'accord, et point de temps pour y penser.

Erminio. — Tu le prends sur toy.

César (*à part*). — Voilà une belle victoire!

Erminio. — Si ton père te trouve icy, comment penses-tu que la chose ayt à tourner?

Lucido. — Je m'esmerveille comme il tarde tant, car il estoit desjà bien avant dedans la ville; il est bien vray qu'il va pas à pas appuyé sur son bâton, et semble qu'il porte des fagots.

Tibère. — Ne seroit-il point meilleur que je m'enfermasse en l'une des chambres avec Livie, sans jamais respondre?

Erminio. — Voilà bien rencontré; voudra-t-il pas voir qui est là-dedans.

Tibère. — Il craindra peut-estre d'y entrer.

Lucido. — Or sus, je vous entend. Prenez courage, j'ay trouvé de quoy remédier à tous ces maux. Entrez léans avec Livie; et vous, Erminio, demeurez icy dehors.

Erminio. — Et quelle bonne idée as-tu?

Lucido. — Fermez cette porte au verrou et à la barre, et comptez qu'il est censé n'y avoir personne là-dedans, et si l'on vient à frapper, quand on romproit la porte, ne respondez aucunement. Cependant, gardez-vous de faire tant soit peu de bruict, ny mesme que le lict craquette, sinon quand vous m'entendrez cracher; alors faictes le plus grand tintamarre qu'il vous sera

possible, avec le banc, avec le lict, avec tout ce qui est là-dedans ; et qu'un de vous aille sur le toit, et jette en bas quelques tuilles, quand il entendra que l'on est après l'huys, mais ne vous écartez en cecy d'un *iota*, autrement ce seroit faict de vous et de moy.

Tibère. — Ne te soucye, ainsi ferons.

Erminio. — Que diable veux-tu faire, Lucido?

Lucido. — Vous le verrez; mais cependant il faut aller tout raconter à Marc Antoine, affin que, si nous avions besoin de luy, nous le puissions employer. Despeschez, voicy justement Aridosio; gare, qu'il ne vous voye alentour de l'huys. Je veux me retirer aussi.

Erminio. — A Dieu donc.

César (*à part*). — Par Dieu, voicy Aridosio. Que veult dire cecy? Je suis délibéré en veoir la fin, mais en lieu où je ne puisse estre veu.

SCÈNE IV

Aridosio, César, caché; Lucido.

Aridosio. — Où dyable trouveray-je ce malheureux? Je pense qu'il sera allé au bordel, révérence parler; ô pauvre Aridosio, regarde pour qui tu travailles ainsi à crédit, à qui tu cherches amasser tant de biens! à un qui te trahit tous les jours, qui à toute heure te donne nouveaux mensonges, et qui désire plus ta mort que sa propre vie!

César (*à part*). — Il y en a d'autres aussi bien que luy qui souhettent le semblable.

Aridosio. — Mais j'emporteray plustost tout en la fosse avec moy, que le luy laisser. Misère de moy, j'ay cuydé ce matin crever par les chemins, veu la fatigue de venir à pied, j'en suis demy-mort, et puis le desplaisir, si bien que je crains fort d'estre malade, et tout à

cause de... peu s'en faut que je ne l'aye dict; mais qu'atten-je que je n'entre à la maison, car ce poids m'est par trop grief; et puis après j'irai chercher tant que je le retrouve, affin de le chastier selon qu'il le mérite; mais je veux ouvrir l'huys.

César (*à part*). — Par Dieu, il a sa bourse avecque luy.

Aridosio. — Aye, aye, que veut dire cecy? La serrure seroit-elle bien meslée? Si je tourne deça, c'est pis; il semble que le verrouil soyt mis en-dedans; je sçays pourtant bien que Tibère n'a point la clef, mais je crains qu'il n'y soit plustost entré quelque larron; il faut qu'il y ait icy quelque coterye.

Lucido. — Qui est ce fol qui touche à ceste porte?

Aridosio. — Pourquoy suis-je fol de toucher à ce qui m'appartient?

Lucido. — Oh, seigneur Aridosio, pardonnez-moy! je ne vous avois point reconnu. Mais esloignez-vous de là!

Aridosio. — Pourquoy veux-tu que je m'esloigne?

Lucido. — Si vous aymez vostre vie, esloignez-vous.

Aridosio. — Et pourquoy?

Lucido. — Vous le pourrez voir et entendre si vous tardez trop alentour. Esloignez-vous, dis-je!

Aridosio. — Mais me veux-tu dire pourquoy?

Lucido. — Parce que ceste maison est pleine de dyables.

(*Bruict dans la maison.*)

Aridosio. — Hélas, qu'entens-je? qu'est-ce là?

Lucido. — Ne vous dis-je pas qu'elle est pleine de dyables?

Aridosio. — Comment, pleine de dyables?

(*Lucido crache, et ceux du logis font bruict.*)

Lucido. — Ne les avez-vous ouïs?

Aridosio. — Hé, ouy.

Lucido. — Vrayement, vous en oyrez bien d'autres.

Aridosio. — Et qui l'a endyablée, Lucido?

Lucido. — Je ne sçay.

Aridosio. — Hélas, il me desrobberont ce que j'ay là-dedans.

Lucido. — Ouy bien, des toilles d'iragnes.

Aridosio. — Il y a toujours les huys, les fenestres et austre mesnage.

Lucido. — Vous avez raison; je ne me souvenois pas de cela.

Aridosio. — Je m'en souviens, moi, car il me touche.

César (*à part*). — Je ne débrouille pas encore cest escheveau.

Lucido. — Eh, vous tremblez; n'ayez peur; ils ne vous feront autre mal, sinon que ne pourrez joyr de vostre maison.

Aridosio. — N'est-ce donc rien, à ton advys? Et s'ils alloyent aussi venir à la villa?

Lucido. — Il faudroyt avoir patience.

Aridosio. — Ils sont mal apris de s'immiscer ès biens d'autruy; au moins, s'ils en payoient les louages! Mais par la croix que voilà, je les en feray sortir, y deussé-je bouter le feu!

Lucido. — Vous leur ferez plaisir et les enchanterez; ne vivent-ils pas dans le feu par plaisir?

Aridosio. — Tu dys vray; et si, ma maison seroit bruslée, quand j'y pense; mais je les voudroys pourtant tuer.

Lucido. — S'il vous entendent, ils vous feront quelque meschant tour; ils jettent des poutres, des

tuilles, des pierres dans la rue, tout ce qu'ils trouvent.

ARIDOSIO. — Oh! ils vont me démolir toute la maison.

(*Ceux du logis lancent des tuilles.*)

LUCIDO. — Pensez qu'ils ne l'amenderont mie! Voicy une tuille. Esloignons-nous, de peur que nous ne recevions un coup de pierre.

CÉSAR (*à part*). — Je commence à entendre la ruse.

ARIDOSIO. — Ho, Lucido, que j'ay peur!

LUCIDO. — Et certes, vous en avez mille milliasses de raisons!

ARIDOSIO. — Peuvent-ils bien lancer jusques icy?

LUCIDO. — Non, seigneur, non.

ARIDOSIO. — Combien y a-t-il que commença cette malédiction? car jamais je n'en ay esté adverty.

LUCIDO. — Je ne sçay, mais il y a deux nuicts, comme je passois par icy, je les entendis qui faisoient un vacarme à croire que la maison crouloit.

ARIDOSIO. — Ne dys pas cela, tu me fais peur.

LUCIDO. — Les voisins disent que quelquefois, ils chantent et jouent des instruments, mais plus la nuict que le jour, et que la pluspart du temps ils ne font point de bruict.

CÉSAR (*à part*). — Voilà la plus plaisante histoyre dont j'oy jamais parler.

ARIDOSIO. — Que doy-je faire? seroit-il pas bon que j'envoyasse une troupe, affin de les massacrer tous?

LUCIDO. — Vertu bieu, parlez bas!

ARIDOSIO. — Tu dis vray.

LUCIDO. — Et qui voulez-vous trouver, qui les tue? Il faut plustost faire venir des prestres, des moines, des reliques, et leur faire ordonner de quitter la place.

ARIDOSIO. — Et ils s'en iront sans ambaiges?

LUCIDO. — Ouy, résolument.

Aridosio. — Et s'ils y reviennent!

Lucido. — Peut-être reviendront-ils. Mais je ne le crois point.

Aridosio. — Cecy me regarde, et je ne m'exposeray point à ce péril, car je t'asseure que sitôt qu'ils seront sortis, je la vendray, et la deussé-je bailler pour deux florins moins qu'elle ne m'a cousté.

Lucido. — Voire! et les esprits y auront faict dommage pour plus de vingt-cinq.

Aridosio. — Ne me rappelle point cela, car tu me fays geler le sang! et les poumons m'en tremblent! O Dieu, onques ne fis pourtant chose qui méritât tel chastiment, et cecy m'advient par les péchés de Tibère. Où est-il, ce ribauld?

Lucido. — Vous le retenez à la villa, et m'en demandez nouvelles, à moi qui suis à Lucques.

Aridosio. — Tu le doibs bien sçavoir, car toy et Erminio vous me le desbauchez.

Lucido. — Voyez un peu à quoy pense cest homme. Il luy semble que son logis est plein d'anges, et il est plein de dyables.

Aridosio. — Croy-moy, que la meschanceté de Tibère me fait crever le cœur. (*Icy, Lucido se doit mettre à cracher, et ceux du dedans à mener grand bruict.*) Hélas, Lucido, de grâce ne me quitte point!

Lucido. — Oh! vous n'avez que faire de moi, puisque je desbauche vostre fils.

Aridosio. — C'est une manière de dire; je sçay bien qu'on ne le desbaucheroit pas s'il ne se vouloit desbaucher. Mais laissons cela : je veux premièrement chasser ces dyables de ma maison, puis j'iray trouver Marc Antoine, pour me conseiller avec lui de ce que je doibs faire. Mais que feray-icy de ma bourse?

LUCIDO. — Que dictes-vous de bourse?

ARIDOSIO. — Rien, rien.

LUCIDO. — Ceste bourse où il y a deux mille ducatz seroyt-elle bien en ce logis-là? eh, Aridosio?

ARIDOSIO. — Et où prendray-je deux mille ducatz? Deux mille fiasques vides, ouy! Tu a bien trouvé ton homme de deux mille ducatz! Va, va-t-en, Lucido, j'iray tout bellement après toy.

CÉSAR (*à part*). — Voyez s'il confessera d'avoir de l'argent, le gros avare!

LUCIDO. — Venez tout à votre ayse; je ne m'ennuie point d'attendre.

ARIDOSIO. — Va donc à tes affaires, Lucido.

LUCIDO. — Ma foy, Monsieur, je n'ay que faire, Dieu mercy.

ARIDOSIO. — Je suys empesché. Va-t-en, Lucido, je demeureray un moment.

LUCIDO. — Je m'en iray, puisque vous voulez estre seul. (*A part.*) J'ay peur que ce grison ne veuil faire céans quelque traistrise; mais je sçay qu'il n'en a l'esprit. Je vais trouver Erminio, et le faire crever de rire.

ARIDOSIO. — Je me veux retirer de ça, puisque je suys seul. Mon Dieu, que je suys misérable! M'eust-il jamais peu advenir plus grand malheur qu'avoir mon logis plein de dyables, qui sont cause que je ne sçays où mettre cest argent? Que feray-je de ceste bourse? Si je la porte avec moy, et que mon frère Marc Antoine la voye, je suis ruyné. Où la pourrai-je donc laisser en seureté?

CÉSAR (*à part*). — Je vous seray bien obligé, si vous la mettez là!

ARIDOSIO. — Mais si on la trouvoit, une fois paye pour tousjours: et si je la porte encore avecque moi, ne

risque-t-elle plus de m'estre desrobée? certes, si on me la voit, c'est tout le mesme, pource que, quand on sçait qu'un de mes pareils a de l'argent, on luy desrobbe incontinent.

César (*à part*). — Les ducatz seront mieux dans le regard d'égoût.

Aridosio. — Maudits soyez, dyables qui m'empeschez mettre ma bourse en ma maison! Tu bieu, que dis-je! Et s'ils m'entendent! Que faire, icy, là? Icy et là, ce sont rudes partys: mais non, mieux vaut la cacher, et puisque la fortune autresfoys me l'a sauvée, elle me la sauvera bien ceste foys encore; mais ne te laisse point découvrir, bourse ma mye, mon âme, mon espérance!

César (*à part*). — Au dyable, s'il ne l'y met point.

Aridosio. — Que faire? or sus, l'y mettons. Mais d'abord je veux bien reguarder alentour de moy, icy, là, par icy, par là-bas, icy-bas, icy-haut, et me paroist que les pierres mesmes ayent yeux pour me veoir, et langue pour le redire. O trou d'égoût, je me recommande à toy. Or sus, mettons-la dedans, au nom de saint Cresci [1]. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

César (*à part*). — C'est si grand'chose, que je n'en puis rien croire si je ne le touche.

Aridosio. — C'est à ceste heure que je veux voir s'il n'y paroist rien ; rien du tout! Mais si quelqu'un venoit à heurter dessus, il pourroit luy venir fantasye de voir ce qu'il y a dessous; il est besoing que j'y revienne maintes foys, et n'y laisse arrester personne;

1. Vieux saint local, très vénéré, et qui fait augmenter, croître le bien, *crescere*.

si faut-il que j'aille où j'ay dict, afin de trouver quelque expédient, pour chasser ces dyables de mon logis. Je vais par delà, car je ne veux passer auprès.

(*Il sort.*)

César (*seul*). — Voylà grand'chose, et ne rêvé-je point? il me paroist estre éveillé. Voicy le jour qui doit mettre fin à mes misères, Mais qu'atten-je? que quelqu'un vienne pour me donner empeschement? Il faut aussi que je regarde si je ne suis point veu. Et de qui? O saint Egoût, que tu me fays heureux! Quel beau champignon j'ay trouvé! Vous estes pourtant mieux en ma main, messieurs les ducatz! Peut-estre qu'il les faut trier de la monnoye? tous sont d'or! Oh fortune, c'est icy par trop grant changement, car tandis que j'estois désespéré de ne jamais avoir à moy ma chère Cassandre, voicy que d'un coup tu me l'as donnée en main; et, pour luy faire plus grand despit, je veux remettre dans la bourse des cailloux, à ce qu'elle luy semble pleine jusqu'à ce qu'il y touche; mon Dieu, que n'ay-je un licol pour luy fourrer dedans! Si ne me veux-je toustesfois tant laisser transporter à l'alégresse, car, comme l'on dit, on doibt mettre mesme prudence à sçavoir supporter un bonheur comme une disgrâce; jaçoit que je sois asseuré qu'un plus grand bien ne me sçauroit advenir, car encore qu'une autre foys je trouvasse dix mille ducatz, je n'en seroys tant aise que de ceux-cy. Mais voicy je ne sçais qui, je ne veux qu'ils me voyent. Voilà, tout est bien racoustré, et ne semble pas que j'y aye touché. (*Il sort.*)

SCÈNE V

Lucido et Aridosio.

Lucido. — Ne vous mettez point en peine de cher-

cher un prestre, je vous en trouveray un, le meilleur du monde, et le plus grand chasse-dyables de la Toscane.

Aridosio. — J'ay l'esprit tout allégé, depuis que je voys la dalle de cest esgoût en bon poinct.

Lucido. — Que dites-vous?

Aridosio. — Je dis que mon esprit sera deschargé d'un grand faix, quand ces dyables seront partis; mais je te fays souvenir, Lucido, que je suis pauvre et, outre le dommaige qu'ils m'ont faict au logis, je ne voudroys avoir à payer à ce prestre les yeux de la teste.

Lucido. — N'ayez crainte, il seroit content quand on ne lui donneroit rien.

Aridosio. — Alors, nous tomberons d'accord; mais comment les renverra-t-il, s'ils ont fermé l'huys et les fenestres?

Lucido. — Par les oraisons, et conjurations, lesquelles entrent partout, malgré huys clos et fenestres fermées.

Aridosio. — Sortiront-ils par les fenestres ou par l'huys?

Lucido. — Belle demande! ils peuvent sortir par où leur plaist. Mais besoin est qu'ils baillent un signe par lequel vous puissiez connoistre qu'ils sont partis. Mais acheminez-vous vers Saint-Frediano, c'est là que demeure le prestre, mon amy, et moy je vous suis, et nous l'amènerons soubdain, et on les ôtera d'icy. Cependant j'iray voir Erminio, mon maistre, qui vient par icy, pour sçavoir s'il veut rien de moy.

Aridosio. — Allons ensemble, Lucido.

Lucido. — Acheminez-vous, j'arrive tout de suite.

Aridosio. — Non, je te veux attendre.

Lucido. — Aga, le vieil fol! Tout à l'heure, il vouloit

estre seul, à présent à mon despit il veut que j'aille avecque luy. (*A Erminio qui arrive.*) Ne vous faut-il rien, Monsieur?

SCÈNE VI

LUCIDO, ERMINIO, ARIDOSIO.

ERMINIO. — Oh, Lucido, si, j'ay besoin de toi, escoute.

LUCIDO (*à Aridosio*). — Et vous, Monsieur, allez où j'ay dict.

ARIDOSIO. — Je veux me reposer en t'attendant, je ne suis point en hâte, j'ay peur d'aller seul. (*A luy-mesme.*) J'ay peur pour la bourse.

ERMINIO. — On pense aux affaires d'un chacun ; mais aux miennes, nenny!

LUCIDO. — Pensez-vous que je veille aux affaires d'autruy, et jette les vostres derrière?

ARIDOSIO. — Ce chuchotement icy alentour de ma bourse ne me plaist point.

LUCIDO. — Ne vous ay-je pas dict que j'ay quasi trouvé un moyen, ceste nuict, pour vous contenter?

ARIDOSIO. — Quoy? qu'a-t-il trouvé?

LUCIDO. — J'ay advisé que vous vous mettiez en un coffre, puis, feignant de luy vouloir envoyer des vestements et aultre mesnage, vous fassiez porter en sa cellule.

ARIDOSIO. — Of! le cueur me tremble ; mais si je les voy baisser le moins du monde, je crieray.

ERMINIO. — Or sus, ne vas-tu finir?

LUCIDO. — Ensuite, vous sortez du coffre.

ERMINIO. — Et puis?

LUCIDO. — J'allois vous le dyre.

ERMINIO. — Tu as pensé à toute autre chose qu'à ce que je voulois te voir penser.

Aridosio. — Ah ! ma chère bourse, que ne pairois-je pour t'avoir en mon giron !

Lucido. — Je pense que tout ce que plus desirent les amoureux est de se trouver avec leur dame ; ainsi je ne puis croire qu'espériez qu'elle vous baille mille ducatz !

Aridosio — Pauvre de moy ! que parle-t-il de mille ducatz ! Crieray-je?

Erminio. — Ne t'ay-je pas dict que je voudroys trouver quelque moyen de la faire sortir du monastère, devant qu'elle accouche?

Lucido. — J'ay compris, et l'on y pourra penser encore ; mais, Monsieur, ce sera chose plus malaysée ; ramassez vostre gant, qui est tombé par terre.

Aridosio. — Ohi, aye, au voleur, traîtres, au voleur !

Erminio. — Quels crys est-ce là ?

Aridosio. — On n'a point bougé la dalle d'esgoût !

Erminio. — Aridosio, qu'avez-vous?

Aridosio. — Non, rien, j'avois peur, pour les dyables qui sont chez moy, qu'ils ne me desrobbent.

Erminio. — Vous ferez devenir fol ce bonhomme.

Lucido. — Je le voudroys, et mesmes qu'il crevast ! à quoy est-il bon?

Aridosio. — Combien resterons-nous encore icy !

Lucido. — Je viens, je viens. Ne craignez rien.

Erminio. — Où vous faut-il aller?

Lucido. — Trouver un prestre, qui veuille faire en sorte que nous tirions au bonhomme les vingt-cinq escus qu'il faut donner à Ruffo.

Erminio. — Comment feras-tu?

Lucido. — Vous le sçaurez.

Erminio. — Va donc, car je ne suys moins ayse que tu fays service à Tibère, qu'à moy-mesme ; toutes fois je

ne veux que tu te souviennes tant des autres, que tu m'oblies.

Lucido. — Je m'esmerveille de vous.

Aridosio. — Allons, Lucido.

Lucido. — Je m'en vas ; me voulez-vous commander autre chose?

Erminio. — Non, je m'en vas jusqu'au monastère. A Dieu, Seigneur Aridosio.

Aridosio. — Qui est cestuy-là?

Lucido. — C'est Erminio.

Aridosio. — Ho ! à Dieu, Erminio. Je ne vous avois recogneu.

Erminio. — Je me recommande à vos bonnes grâces. (*A part.*) Il est fasché contre moy, pource qu'il pense que je luy desbauche Tibère. Voylà pourquoy il n'a pas fait semblant me cognoistre.

Lucido. — Que regardez-vous tant derrière vous, que ne venez?

Aridosio. —Non, non, rien, rien ! va, va, par là-bas [1].

Erminio. — Et puis, ne m'en soucye ! C'est là un homme que l'on ne voudroyt pour amy, bien moins encore pour parent; mais qui me tarde, que je ne frappe au tour? toc, toc, toc, toc, toc!

SCÈNE VII

La Sœur tourière, Erminio, Sœur Mariette.

La Sœur tourière. — *Ave Maria!*

Erminio. — *Gratia plena.* Je voudroys que vous m'appelliez Fiammette.

La Sœur tourière. — Elle est griefvement malade,

1. Toute la fin de l'acte est supprimée dans Larivey.

et ne veut que personne la visite ; je ne sçays si je luy pourray faire le message.

Erminio. — A toute mode, faictes-le luy, et si elle ne peust venir, dites qu'elle envoye la Supérieure.

La Sœur tourière — Or ça, j'y vais.

Erminio. — Il est bien vray, le proverbe, quand il dict que cestuy-là qui use une paire de guandz à ces grilles icy en consume aussi six douzaines! Combien de foys ay-je compté ces ferremens, et considéré quels se peuvent branler, quels non, quels sont scellés de plomb, quels non, et je sçays en quel vuide se peut mettre la main, les yeux fermés.

Sœur Mariette. — *Ave Maria!* Qui m'a faict appeler. Oh! Erminio, qu'est-ce donc? Estes-vous mal?

Erminio. — Mal, chère sœur Mariette, depuys que Fiammette est mal.

Sœur Mariette. — Elle a tant gros cœur de ne vous pouvoir venir parler, qu'avecque cent langues je ne vous le sçauroys exprimer; et, à dire vray, elle n'est venue, à ce que les autres sœurs ne la voient si grosse : car ses douleurs ne sont telles, qu'elle n'eust sçeu venir.

Erminio. — Elle sent les douleurs, hein?

Sœur Mariette. — Elle pourroit faire l'enfant à tout instant.

Erminio. — Pauvre de moy!

Sœur Mariette. — La pauvrette s'afflige tant, qu'onques ne pense qu'elle le puisse mener à bien, et m'a dit que je vous dise de sa part que vous vous en aillez trouver Dame Constance, sa tante, et luy fassiez escripre une lettre à la Prieure, pour luy demander de permettre à Fiammette qu'elle se fasse soigner chez elle.

Erminio. — Oh! la Prieure ne le fera point.

Sœur Mariette. — Eh! sur la foy d'une preude dame,

et sa tante, en un cas comme cettuy-cy, si bien le fera-t-elle, car au monastère on estime qu'elle soyt au poinct de mourir; si elle estoyt religieuse, je ne dyrois ainsi, mais aux novices non professes on l'accorde parfoys.

Erminio. — Essayer ne nuict point.

Sœur Mariette. — Faites-le tousjours ; faites-le, mon enfant. Et ostez-nous telle peine du cueur.

Erminio. — Je la voudroys oster avec mon sang, car je l'osterois et à vous, et à moy ensemble.

Sœur Mariette. — Mais, Erminio, le plus vite sera le mieux.

Erminio. — J'y vais de ce pas, si bon vous semble.

Sœur Mariette. — Allez, allez, j'ay peur qu'elle n'enfante ce soir mesme.

Erminio. — Que Dieu nous ayde!

Sœur Mariette. — Oui, vous l'avez dict! Qui a foy en Lui ne peut meffaire.

Erminio. — Je vas le faire.

Sœur Mariette. — Oy, mais n'allez point dire à sa tante qu'elle est grosse!

Erminio. — La belle affaire! si elle doit aller chez elle, ne le verra-t-elle point!

Sœur Mariette. — Oh, c'est vray, je n'y songeois point; mais comment faire?

Erminio. — Il faut le luy dire.

Sœur Mariette. — Bon, dites-luy honnestement.

Erminio. — Laissez-moy faire; voulez-vous rien autre?

Sœur Mariette. — Escoutez. Qui enverrez-vous l'emporter?

Erminio. — Oh, c'est trop prevoir. D'abord, ayez la licence.

Sœur Mariette. — On l'aura.

Erminio. — Dieu le vueuille! Recommandez-moy aux bonnes grâces de Fiammette, dictes-luy de ne point pleurer, ny s'affliger, car les pleurs et l'affliction ne sçavent que faire mal, soutenez-la, confortez-la, nous trouverons bien un moyen, pour la consoler.

Sœur Mariette. — Je le feray. Elle m'a bien dict de vous faire tant et tant ses amitiés.

Erminio. — Ce seroyt me recommander moy-mesme à moy-mesme, chère Supérieure. Or sus, je veux aller où nous sommes d'accord.

Sœur Mariette. — Escoutez, envoyez un peu de Trebbiano [1], pour lui rincer la bouche.

Erminio. — Ainsi feray-je. S'il faut autre chose, faites-le moy sçavoir.

Sœur Mariette. — Nous voudrions prompte response.

Erminio. — Or, or, j'y vais de ce pas.

Sœur Mariette. — Va bien, que Dieu vous bénisse!

Erminio (*seul*). — Je suis certain que ceste nouvelle ne fera nul effect heureux, car je croys que la Prieure donnera licence d'abord à toutes les autres nonnains, devant qu'à cette-cy: ains j'essayerai, pour les satisffaire. Voicy la plus courte voye.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Lucido, Tibère.

Lucido. — Enfin, argent faict tout: quand j'eus conté au prestre ce que je voulois de luy, tout d'un coup il

1. Espèce de vin muscat, blanc, sucré, populaire en Toscane. V. le poème de François Redi, *Bacco in Toscana*.

a commancé à faire du scrupuleux, disant que c'estoit se moquer de la religion, et puis quand je lui promis deux escus, il a changé de chance, disant que si je le faisois à bonne fin, et pour mettre d'accord le père et le fils, il feroit tout au monde ; si bien qu'il me faut escorniffler au père deux escus de plus, c'est luy qui doit faire les frais des interests ceste foys; mais, puisque j'ay arrangé l'affaire du prebstre, me faut aguiser mon esprit, comment je pourray contrefaire le dyable. Et que veux-je encore penser? Comme si je ne sçavois combien grande est la sottise des vieillards, principalement du nostre? Les petits enfans mesmes leur feroient croire, à présent, que les asnes volent; et le beau, c'est qu'ils se croient sages, et veulent conseiller autruy, quand eux-mesmes auroient besoin de prendre conseil, et ils viennent chanter qu'ils sont bien plus sages que les jeunes gens (et ce qui est vray, c'est qu'ils font bien moins de choses, et risquent moins d'erreurs). Mais à quoy m'amusé-je, que je n'entre au logis devant qu'Aridosio et le prestre ne viennent? Tic, toc, tic, toc, holà! hé! du logis! ouvrez! voulez-vous donc que je rompe ceste porte-cy? Je pense que ceux de léans sont morts ou sourds? Tic, toc, tic, toc! Tibère, ouvrez, c'est Lucido!

Tibère. — A la bonne heure! Te souvient-il donc pas que je t'avois promis laisser plustost enfoncer la porte que l'ouvrir à personne.

Lucido. — Par Dieu, si tousjours vous tenez aussi bien vostre promesse comme avez entretenu ceste-cy, vous pourrez parangonner à l'Empereur. Eh bien! avez-vous bien jouy à vostre ayse?

Tibère. — Ne sçais-tu pas que le désir des choses belles ne s'estainct jamais?

LUCIDO. — Voicy vostre père. Rentrez.

TIBÈRE. — Que vient-il faire icy?

LUCIDO. — Il n'entrera point, n'ayez crainte.

SCÈNE II

ARIDOSIO, MAITRE JACQUES; LUCIDO, contrefaisant les espritz.

ARIDOSIO. — Je suis venu devant pour veoir si la dalle est en place, car je ne puis vivre que tousjours je ne luy jette une œillade; mais puisqu'il n'y a icy personne, je veux veoir encore une foys la bourse, ainsi du dehors. O chère dalle! Tu ne me pèses point aux bras. Voicy ma bourse, justement comme je l'ay mise; point ne la veux autrement toucher. O cher égoût, mon doux égoût, garde-la moy encore une heure, jaçoit que nous soyons icy en lieu où je la verray toujours. Mais voicy le prestre, qui m'aura vu courbé; ma foy, me faut descouvrir une excuse.

MAITRE JACQUES[1]. — Le Seigneur Aridosio m'a dit que je le trouveroys icy. Et je ne le vois point.

ARIDOSIO. — Ah, ah! je l'ay trouvée. Maître Jacques, je m'estois courbé par terre pour ramasser un caillou, un sas.

MAITRE JACQUES. — Ah! vous voylà! Je ne vous avois pas veu. Que dictes-vous de *sas*?

ARIDOSIO (*à part*). — Puisqu'il ne m'avoit aperçeu, je vais tourner en *pas* le *sas*; c'est comme le mesme. (*A M. Jacques.*) Je dis que je suys venu pas à pas.

MAITRE JACQUES. — Vous avez bien faict, afin de ne vous eschauffer, débraillé comme vous voylà.

ARIDOSIO. — Que voulez-vous faire de cette lumière?

1. Larivey remplace le prêtre par un sorcier, Mᵉ Josse, et transforme toute la scène.

Maitre Jacques. — Elle est bonne à mille choses.

Aridosio. — Dites à quoy, maître Jacques.

Maitre Jacques. — A éclairer, à allumer le feu, mille choses encore.

Aridosio. — Eh, vous ne m'entendez point. Je dis est-elle bonne pour les espritz?

Maitre Jacques. — Pour les espritz, elle est cruelle et douloureuse.

Aridosio. — Oh! pour quoy l'avoir apportée?

Maitre Jacques. — Pour leur donner le maulubec et la malepasque!

Aridosio. — Ah, ah! je vous ay compris. Vous parlez avec trop d'astuce! Qu'avez-vous en ce seau icy?

Maitre Jacques. — De l'eau beniste.

Aridosio. — Tousjours pour les espritz?

Maitre Jacques. — Oh, pour quoy voulez-vous?

Aridosio. — Est-elle chaude, ou froide?

Maitre Jacques. — Vous me demandez là des choses d'importance.

Aridosio. — Ne vous esmerveillez point, car je ne vis jamais conjurer les dyables.

Maitre Jacques. — Ne perdons plus de temps; venons ça.

Aridosio. — Faut-il tant nous mettre près de la maison?

Maitre Jacques. — Tout contre la porte.

Aridosio. — Je n'auray garde, pour moy, je ne veux me mettre si près.

Maitre Jacques. — Oh! pourquoy?

(*Icy l'on jette en bas des moëllons et des tuilles.*)

Aridosio. — Pour quoy lancent-ils des tuilles, des moëllons, ohé, hélas, ils me gastent toute ma maison.

Maitre Jacques. — N'ayez pas peur, tandis que vous estes avecque moy, ils ne vous feront nul ennuy.

Aridosio. — Vous me le promettez.

Maitre Jacques. — Oy, je vous le promets.

Aridosio. — Levez la main.

Maitre Jacques. — Sur cette croix.

Aridosio. — Il ne faudroit que s'esloigner quatre pas. Or ça, nous sommes bien.

Maitre Jacques. — Il faut aller plus en avant; approchons-nous donc; icy, bien.

Aridosio. — Oh Dieu, ne pourrez-vous faire sans moy?

Maitre Jacques. — Il est requis que le maistre de la maison y soit présent, et j'ay besoin que vous m'aydiez en maintes choses; prenez ceste chandelle en main; voyez un peu comme il tient les chandelles! on dirayt un lumignon dans un brule-bouts! Tenez-la un peu plus droicte, je ne veux que meshuy vous me bruslicz la barbe!

Aridosio. — Tastez comme le cœur me bat.

Maitre Jacques. — Je vous croy sans que vous juriez, car il en est tousjours ainsi: toutesfois, ne craignez rien, tant que vous avez ceste chandelle en main. Aprochez-vous encores un peu plus de ça, encores, encores un peu: or ça, mettez-vous à genoils: que regardez-vous tant derrière vous? Tenez donc un peu ceste chandelle comme il faut; vous me paroissez un lourdaut, et ne faictes attention à vostre debvoir.

Aridosio. — Et si j'ay peur?

Maitre Jacques. — Il n'y a remède à cela. Dites le *Pater nostre* et l'*Ave Maria*, je vas commencer ma conjuration.

Aridosio. — *Ave Maria.*

Maitre Jacques. — Dites-le à voix basse, affin de ne me point incommoder.

Aridosio. — Oh, mais ils ne m'entendront point.

Maitre Jacques. — Suffit qu'ils m'entendent. *Tam satis terris muris atque dire grandinis Misit Pater erubantem*[1].

Aridosio. — Parlez donc en langue vulgaire, ils n'entendront point le latin.

Maitre Jacques. — Cela vaudra mieux. Oh, du logis, oh, maudits espritz, je vous requiers, de la part d'Aridosio, que vous deslogiez de léans.

Aridosio. — Parlez-leur donc de vostre part.

Maitre Jacques. — Faites attention de dire l'*Ave Maria* et *Pater nostre*, et me laissez faire ma conjuration. Je vous requiers, de ma part, moy qui suys prestre, de sortir de léans.

(*Ceux du logis font du bruict.*)

Aridosio. — Assez, assez, assez, maître Jacques!

Maitre Jacques. — Voulez-vous qu'ils sortent, ou non? A ceste seconde conjuration je les renvoye. Je vous commande, par Saint Just, de quitter cette mai son-cy.

Lucido (*du dedans*). — Nous ne voulons point partir.

Maitre Jacques. — Voyez, comme ils ont respondu!

Aridosio. — Hélas, tous mes cheveux se hérissent.

Maitre Jacques. — Ceste chandelle aura fondu, devant que nous ayons fini; tenez-là droite! — Je vous commande, esprits malins, par ce mesme sainct, de me dire pour quoy vous estes entrés là-dedans.

Lucido. — A cause de la ladrerie d'Aridosio.

1. Est-il besoin de marquer que le cuistre jargonne, en l'estropiant, le début de la deuxième ode d'Horace, livre Ier: « Jam satis terris nivis atque dirae — Grandinis misit Pater et rubente », etc.

Aridosio. — Prenez un peu ceste chandelle, j'ay à faire par ailleurs.

Maitre Jacques. — Faites attention icy, je vous prye; vous me donnez affaire, vous, plus que tous les dyables.

Aridosio. — Je voudroys faire...

Maitre Jacques. — Icy, faictes icy, monsieur! Si vous bougez d'icy, et levez ung peu l'un de vos genoux, je m'en iray à Dieu, et laisseray les espritz en vostre maison jusques à ce qu'ils s'y ennuyent.

Aridosio. — Oh, ne vous faschez pour celà; je resteray tant que vous voudrez.

Maitre Jacques. — Je vous requiers, de par Saint Christophe, de sortir d'icy.

Lucido. — Nous sortirons, nous sortirons.

Maitre Jacques. — C'est bien, vous venez à comprendre; quel signe nous donnerez-vous, par lequel nous puissions cognoistre que vous en estes sortis?

Lucido. — Nous ruynerons ceste maison.

Aridosio. — Non, non, qu'ils y restent plustost.

Maitre Jacques. — Ce signe-là ne nous plaist point, dictes-en un autre.

Lucido. — Nous osterons cet anneau-là du doigt à Aridosio.

Aridosio. — Ah, les maudits ! J'ay mes guandz, et si m'ont-ils vu mon anneau; je ne veux cecy, ils ne me le rendroient jamais.

Maitre Jacques —Ce signe non plus ne nous plaist. Il en faut un autre.

Lucido. — Nous entrerons au corps d'Aridosio.

Aridosio. — En mon corps, je m'en esmerveille!

Maitre Jacques. — Tous vos trous ne sont point bouchés, et s'ils vouloient, ils vous entreroyent main-

tenant par toute vostre personne, mais n'ayez crainte, sans mon congé, ils ne partiront de là. Sus, levez-vous, reprenez la chandelle, et regardez qu'il faut choisir un de ces trois signes; prenez celuy qui vous plaist le mieux.

Aridosio. — Il n'en est aucun pour me plaire; faites-leur en donner un autre.

Maitre Jacques. — Je ne les puis contraindre en nommer plus de trois.

Aridosio. — Ne s'en sçauroient-ils aller sans faire un signe?

Maitre Jacques. — Ils diront bien qu'ils s'en vont, mais ils ne bougeront.

Aridosio. — Qu'ils y demeurent donc! peut-estre qu'ils s'en lasseront.

Maitre Jacques. — Vous estes bien simple, de vouloir perdre une maison de cinq cents escus, pour un anneau de dix.

Aridosio. — Dix escus! on me l'a faict valoir en mon partage plus de trente; c'est une antiquité de famille!

Maitre Jacques. — Allons, je vois que vous ne voulez pas qu'ils sortent.

Aridosio. — Je le veux, mais...

Maitre Jacques. — Adonc, laissez-vous oster cest anneau du doigt.

Aridosio. — N'y auroit-il autre moyen?

Maitre Jacques. — J'ay eu peine à leur faire prendre cestuy-ci, et je vous asseure que je ne pouvois l'avoir à meilleur compte.

Aridosio. — O Dieu!

Maitre Jacques. — On ne sçauroit faire autrement, vous dis-je.

Aridosio. — Va bien; mais je veux donc qu'ils

s'obligent à me refaire toutes les ruynes qu'ils ont faictes en ma maison.

MAITRE JACQUES. — Cela est raisonnable; laissez-m'en la charge.

ARIDOSIO. — Me feront-ils du mal en me l'ostant du doigt ?

MAITRE JACQUES. — Nullement.

ARIDOSIO. — Ne pourroit-on le mettre à vostre doigt à vous?

MAITRE JACQUES. — Non, il faut qu'il soit tiré d'un des doigts de vostre main.

ARIDOSIO. — Je ne voudroys qu'ils s'approchassent; comment faire ?

MAITRE JACQUES. — On vous pourroit coupper la main et la jeter-là; ils prendront après l'anneau à leur ayse.

ARIDOSIO. — Je ne feray ceste folie; mais je clorrai bien fort mes yeux, affin de ne les voir.

MAITRE JACQUES. — Attendez; je vous lieray si bien ce bonnet-ci devant les yeux, que vous ne verrez ny n'entendrez rien.

ARIDOSIO. — Ils m'esgratigneront les mains?

MAITRE JACQUES. — Point du tout. Estes-vous à votre ayse?

ARIDOSIO. — Ouy, maître!

MAITRE JACQUES. — Tenez la chandelle de vostre autre main.

ARIDOSIO. — Or bien.

MAITRE JACQUES. — Les appellerai-je?

ARIDOSIO. — Faictes.

MAITRE JACQUES. — Or sus, nous sommes contents que preniez l'anneau du doigt d'Aridosio, moyennant que vous promettez, sur vostre foy, de restablir tous les dommages que vous avez faicts là-dedans.

Lucido. — Nous le promettons.

Maitre Jacques. — Sortez donc, sans lui faire mal n'y desplaisir. Ne bougez, Aridosio, et ne craignez rien, je suis avec vous; dictes seulement le *qui habitat* et prenez bon courage; esprit, prends vite et va-t-en au dyable. (*Aridosio tombe par terre.*)

Aridosio. — J'ay, j'ay peur que nous ne fassions comme Gonnella [1].

Maitre Jacques. — Vous avez bien raison. Allons, relevez-vous, et entrons dans la maison pour la rebénir avec ceste eau, mais ne vous ostez le bonnet de devant les yeux, pource qu'ils sont encores icy alentour.

Aridosio. — Dites-leur qu'ils s'en allent de tout point.

Maitre Jacques. — Ils s'en iront bien. Venez, venez dedans.

Aridosio. — Menez-moy, que je ne heurte quelque part.

Maitre Jacques. — Tenez-moy darrière.

SCÈNE III

Lucido, Tibère, Livie [2].

Lucido. — Ay-je bien faict?

Tibère. — Mieux que je n'aurois jamais pensé. Si tu sçavois le desplaisir que j'avois quand j'entendois la voix d'Aridosio, j'avois quasi plus peur de luy que luy de nous; les genoux me trembloient si fort que je ne pouvois tenir debout.

Lucido. — Voylà un grand malheur pour un amant, de ne pouvoir plus tenir droict.

1. Bouffon célèbre.
2. Supprimée dans Larivey.

Tibère. — A présent, si, la plaisanterie me plaist, mais alors je te jure que je n'en avois point envye.

Lucido. — Eh quoy, vous aviez peur, quand Lucido estoit présent?

Tibère. — Il est vray, que toute mon asseurance estoit en toy.

Livie. — Et moy, Lucido, bien que l'obligation que je t'ay ne te soit en rien utile, pourtant je me dys ton obligée autant que peut estre une femme à un homme.

Lucido. — Voylà celuy à qui tu dois estre obligée, qui t'a délivrée des mains de ce détestable Ruffo, et depuys ne t'a faict, que je sçache, autre chose que du plaisir.

Livie. — Où l'obligation est si grande, que les paroles ne suffisent à l'exprimer, mieux est de se taire, attendant occasion de démonstrer sa gratitude par les effects.

Tibère. — Dieu lui-même ne pourroit faire que ceste noble fille ne fût pas telle qu'on l'estime être.

Lucido. — Tibère, le temps est cher, ne le perdons pas à crédit. Je pense qu'il est près de vingt heures, et Ruffo viendra avant une heure à redemander l'argent qu'on luy a promis. Croyez-vous qu'on me donnera quinze escus de ce rubis icy?

Tibère. — Je l'ay tousjours oy estimer trente.

Lucido. — Cela viendra bien à propos, car il en faut deux pour le prestre, encores ; et trois qui resteront feront grand bien au pauvre Lucido.

Tibère. — Cela est raisonnable.

Lucido. — Je le vas vendre, car Ruffo n'est point homme à vouloir joyaux.

Tibère. — Cependant, que ferons-nous, Lucido?

Lucido. — Allez chez le sire Marc Antoine, jusques à ce qu'on ait faict avec Ruffo; puis vous pourrez aller à

la villa, et ceste-cy pourra demeurer en la maison de vostre amy, le voisin; ainsi il ne sera trop malaysé faire croire à vostre père qu'avez tousjours esté aux champs.

TIBÈRE. — Si c'est ton advis, *fiat*.

LUCIDO. — Oy; prenez les clefs de la chambre au rez-de-chaussée chez Erminio, et vous enfermez dedans.

TIBÈRE. — Et qu'y ferons-nous?

LUCIDO. — Je n'y veux penser.

TIBÈRE. — Tu parles mieux qu'une écrevisse à deux pinces.

LUCIDO. — Je m'en vas cependant faire ceste affaire. Mais attendons, j'entens ouvrir l'huys; passez de ce côté, entrez par la porte de derrière.

SCÈNE IV

MAITRE JACQUES et ARIDOSIO.

MAITRE JACQUES. — Venez seurement; ils s'en sont allez de tout point.

ARIDOSIO. — De tout point? De tout point?

MAITRE JACQUES. — Comme je vous le dys.

ARIDOSIO. — Dieu soit loué! Je pense en tous cas qu'ils estoient un monceau de poltrons, de demeurer tout le jour à se veautrer dedans le lict, et quand nous sommes entrez, nous avons trouvé encor la table à moytié mise; mais que feray-je de ce lict, de ceste table et de tout ce mesnage qu'ils ont apporté icy? Dieu me gard de m'en servir; ouais, quelque butor! du bien des dyables!

MAITRE JACQUES. — Envoyez-le moy, je suis préservé par les charmes.

ARIDOSIO. — Et vous toucheriez à cela? mieux vaut que je le face vendre.

Maitre Jacques. — J'avois trouvé votre homme.

Aridosio. — Mais ils me paieront tous les dommaiges qu'ils m'ont faicts dans la maison, sans que j'aye la peine à les y contraindre ?

Maitre Jacques. — Et quels dommaiges vous ont-ils faicts ?

Aridosio. — Ils m'ont rompu un pot-au-feu, bruslé un balai, et du gros bois à brusler, mais je ne me souviens plus combien il y avait de bûches.

Maitre Jacques. — Vous estes un fier mesnager, de sçavoir le compte des bûches !

Aridosio. — Qui est pauvre doit faire ainsi.

Maitre Jacques. — Et moy, n'auray-je rien pour ma peine ?

Aridosio. — Oh, mais, Lucido m'avoit dict que vous ne vouliez rien.

Maitre Jacques. — Il est vray que je lui ay dict que je ne demandois que ce qu'il vous plairoit.

Aridosio. — Voylà parler en honneste homme; venez à ce soir soupper avecque moy.

Maitre Jacques. — Rien n'en feray ; je ne veux mourir de faim.

Aridosio. — Que dictes-vous, monsieur le prestre ?

Maitre Jacques. — Je dy que j'iray bien volontiers, car j'ay grand faim.

Aridosio — Oh ! maître Jacques, trop est trop ; je vous donneray d'un pigeon qu'hier j'ostay de la gueule à la fouine, six petits rogatons ensuyte, et du fenouil ; ne vous semble-t-il point bastant ainsi ?

Maitre Jacques. — Ouy, ouy, vous en avez à revendre !

Aridosio. — Davantage, outre que vous traitter à soupper, quand vous aurez affaire d'un demi-florin,

venez à moy, je vous le presteray pour un jour entier, et même plus si voulez, en me baillant le moindre gaige. Que vous en semble?

Maitre Jacques. — Que vous estes un homme qui recognoissez mieux les bienfaicts qu'autre ne fist onques.

Aridosio. — Si j'avois cent langues, je ne vous sçaurois point exprimer l'amour que je vous porte, et par la croix que voylà, je vous jure que si les espritz n'avoient emporté mon rubis, je vous en ferois présent, et, par Dieu, j'y ay regret pour l'amour de vous... et principallement de moy.

Maitre Jacques. — Je le tiens pour receu, et vous en sçay autant de gré que si me l'aviez donné.

Aridosio. — Je le fais affin que voyez que ne suis tant ladre comme on va clabaudant. Or, à Dieu, ne vous empeschez plus; au revoir, à ce soir.

Maitre Jacques. — A Dieu donc. (*Il sort.*)

Aridosio. — Je me recommande à vous. Ouf! qu'il faict bon sçavoir dire quatre mots à propos; mais je demeure trop à tirer ma bourse de là et la reprendre pour après aller quérir Tibère, et luy faire porter la pénitence des péchés qu'il fit jamais? Mais voicy justement quelqu'un qui vient de çà; j'attendray qu'il soit passé.

SCÈNE V

Ruffo, Aridosio.

Ruffo. — Je vous asseure qu'ils avoient bien trouvé leur duppe: quand ils me doivent vingt-cinq ducats, vouloir avec une pistole m'en tirer cinq des miens!

Aridosio. — Que dict cestuy-cy de ducats?

Ruffo. — Je leur tiendray ma promesse. j'iray trouver Aridosio, j'entends qu'il est dans Lucques, et

me veux plaindre à luy, et m'asseure qu'il me fera rendre Livie, ou payer le restant de l'argent.

Aridosio. — Que diable veut-il dire, d'Aridosio, et de ducats? Dieu me soit en ayde.

Ruffo. — Allez, fiez-vous maintenant aux gens, sans avoir de gaige; je ne le feray plus de ma vye. Mais quant à cecy, j'en suis plus asseuré, que si j'avais gaige; je croy que j'ay gagné ces vingt-cinq escus comme je suis certain d'estre icy, et bien qu'elle ait perdu son pucellaige, jà que je l'ay toujours gardée comme un joyau, nul ne sait combien profonde est la rivière pour pescher les gens.

Aridosio. — Cestuy me brouille la fantasie: je n'entens point tout ce qu'il dict.

Ruffo. — Le plus fort seroit qu'elle fust la fille de qui l'on a dict (bien que je ne l'espère plus).

Aridosio. — O pauvre Aridosio, chacun te court sus!

Ruffo. — Mais je ne sçays si c'est icy Aridosio ou un qui luy ressemble; c'est luy-mesme. A la bonne heure vous ay-je rencontré, seigneur Aridosio.

Aridosio. — Pourquoy? que me veux-tu dyre?

Ruffo. — Chose juste et raisonnable.

Aridosio. — Dy donc ce que tu veux.

Ruffo. — Ce matin Tibère vostre fils vint à mon logis, où il est venu maintes fois pource qu'il me vouloit achetter une fille que j'ay eslevée d'enfance, laquelle est fort belle.

Aridosio. — Dis-tu Tibère?

Ruffo. — Je dis Tibère.

Aridosio. — Mon fils?

Ruffo. — Je pense qu'il soit vostre fils; sa mère seule le sçait au vray, s'il est vostre, ou ouy, ou non; mais laissez-moy dire; luy jusques icy n'avoit eu como-

dité de rien faire autre que l'aller veoir au moustier où elle estoyt, parce qu'il n'avoit pas un sol à me bailler; mais ce matin il vint, tout délibéré de l'avoir à tout prix, et me la fit conduyre chez moy, et commença de me pryer, que je la luy voulusse bailler, disant que ce soir il me donneroit les deniers; moy, qui me connois en promesse, je n'y voulois aucunement consentir. Finablement, quand il vit que par douceur ne la pouvoit avoir, il eut recours à la force, et l'enleva de mon logis.

Aridosio. — Hélas, qu'entens-je? Je le croy à la villa, et le voicy en ville, à faire des sottises

Ruffo. — Escoutez donc un peu; et comme je le suyvois, en me recommandant, plaignant et désolant d'un tort si grief, il me dit d'avoir patience, et qu'à ce soir il me payeroit les vingt-cinq ducats que souvent je luy avois dict en vouloyr.

Aridosio. — Où est-il, je le veux tuer!

Ruffo. — A présent, comme j'allois veoir s'il me les vouloyt bailler (non que j'eusse grande espérance!) je l'ay laissé qui me vouloyt leurrer avec un rubis faux, et me donner à entendre qu'il valoyt bien trente escus, et si vaut-il bien six carlins; aussi, me voyant à ce poinct, et sçachant combien estes homme de bien, et combien ennemy des choses mal faictes, je me suis rendu vers vous affin de vous pryer qu'au moins me fassiez rendre mon esclave; s'il vous plaist ensuyte me bailler quelque chose pour le déchet qu'elle a suby, estant, de fille, faicte et devenue dame, je m'en veux remettre à vostre discrétion et libéralité.

Aridosio. — Voylà donc ce qu'il a faict, le misérable; ah!

Ruffo. — Pensez qu'ils sont demeurez cloz en vostre maison, seuls, durant six heures peut-estre.

Aridosio. — En ma maison?

Ruffo. — En vostre maison.

Aridosio. — Et qui te l'a dict?

Ruffo. — Je le sçay, Erminio y a disné aussi, j'ay vu faire l'apprest.

Aridosio. — Où est ma maison?

Ruffo. — La voicy.

Aridosio. — Je ne sçay si tu veux te moquer de moy mais je sçay qu'il ne peut avoir esté en ma maison.

Ruffo. — Et pour quoy?

Aridosio. — Comment, pour quoy? Elle était pleine d'esprits; et personne n'y est entré depuis un bout de tems.

Ruffo. — Pleinç d'esprits me plaist! je sçay bien que j'y ay veu autres que des esprits.

Aridosio. — Tu doys confondre, car je sçay, moy, que j'estois là pour les chasser.

Ruffo. — Or bien, à vostre guyse; peu m'importe; mais seulement faictes-moy rendre mon esclave, ou bien les vingt-cinq escus.

Aridosio. — Que je te baille les vingt-cinq escus? Je ne les ay point, quand bien mesme je te les voudrois bailler, mais l'esclave, je te promets que tu la reprendras, et s'il est possible, telle qu'il te l'a prinse, et je te le veux accommoder, luy, de telle façon qu'il fera pitié, mesme à toy qu'il a offensé. Mais où le pourray-je trouver?

Ruffo. — Je l'ay laissé en vostre logis avec Livie.

Aridosio. — Hé, tu t'abuses.

Ruffo. — C'est vous, Seigneur.

Aridosio. — Le monde te peut-il faire si opiniastre, que tu veuilles sçavoir cela mieux que moy!

Ruffo. — Faites-le dire à Lucido, qui sçait toutes ces manigances.

ARIDOSIO. — Et où pourray-je le trouver, Lucido?

RUFFO. — Tout-à-l'heure, il estoit sur la Grand'Place, et me vouloit faire prendre le rubis.

ARIDOSIO. — Quel Lucido dis-tu!

RUFFO. — Celuy mesme que vous dictes.

ARIDOSIO. — Dis-tu Lucido, serviteur d'Erminio!

RUFFO. — Celuy-là mesme.

ARIDOSIO. — Il s'est donc meslé de cecy?

RUFFO. — S'il s'en est meslé? C'est luy qui luy faict faire toutes ces desbauches.

ARIDOSIO. — Je crains que tu ne te trompes; et quel rubis te vouloit-il bien bailler?

RUFFO. — Un beau petit rubis, mais je le crois faux; toutesfoys, il avait fort belle apparence, et monté à l'anticque.

ARIDOSIO. — Est-il escorné?

RUFFO. — Un peu ebresché d'un costé; il le dict anticque en vostre maison.

ARIDOSIO. — Je ne sçay si je songe ou veille, à ce que tu me dis. Où dict-il qu'il l'a prins?

RUFFO. — Je n'ay pas cherché si loin.

ARIDOSIO. — Aux enseignes, c'est bien le mien, mais comment peut-il estre luy, puisque les esprits l'emportèrent? Je ne me fye aucunement en cestuy-cy; car il dict force choses qui ne se peuvent soutenir.

SCÈNE VI

LUCIDO, RUFFO et ARIDOSIO.

LUCIDO (*à part*). — Regardez un peu, si le présent est tombé juste à propos.

RUFFO. — Je vous prye bien ne me laisser faire tort.

Lucido (*à part*). — Maintenant que j'ay l'argent en main, ayons bon courage.

Aridosio. — Ne te chaille.

Lucido. — Et faisons beau visage. (*Haut.*) Je vous ose dire, Seigneur Aridosio, qu'estes tombé en bonnes mains.

Aridosio. — As-tu entendu ce que dict cettuy-cy?

Lucido. — Mille foys ! sçavez-vous point qu'il est fol?

Ruffo. — Fol, vous me voudriez bien l'estre, mais bren pour vous, nous sommes en ville où se tient justice.

Lucido (*bas, à Ruffo*). — Tais-toy ! va-t-en d'icy, et soudain je te donneray ton argent.

Ruffo. — Je ne m'en iray que tu ne me le donnes premièrement. Voyez comme il me voudroit esloigner d'Aridosio.

Aridosio. — Que veut dyre cecy? eh bien, Lucido?

Lucido. — Vous ay-je pas dict qu'il est fol?

Aridosio. — Mais que parle-t-il de Tibère, de vingt-cinq escus et d'un faux rubis? Je n'y entens goutte.

Lucido. — Un malheur luy est advenu, qui l'a rendu fol, et il n'a autre chose en bouche, soit qu'il se montre seul, ou en compaignie, si non de dyre « Tibère, Livie, un faux rubis, et vingt-cinq escus. »

Ruffo. — Regardez cette meschanceté ; dire que je suys fol affin de m'oster mon deu !

Aridosio. — Si parle-t-il en saige et non en fol.

Lucido. — Vous ay-je pas dict qu'il faict tousjours ainsi? Bonhomme, ce n'est icy le temps d'oyr le récit de tes infortunes. Reviens une autre foys, le seigneur Aridosio t'escoutera, et te fera donner raison. (*Bas, à Ruffo.*) Je ne te la veux point donner devant luy.

Ruffo. — Tu ne me feras point bouger d'icy, que tu ne me donnes d'abord ou mon argent, ou Livie.

Aridosio. — Il parle tousjours de Tibère, et de Livie; qui est-elle ?

Lucido. — Il doit dyre aussi qu'on la luy a ostée par force ?

Aridosio. — Cela mesme.

Lucido. — Je vous le sçavois bien dyre.

Aridosio. — Ne parle plus en fol, mais en homme sain. Parle plus clairement.

Ruffo. — Je dis que ce matin Tibère et Lucido m'ont enlevé par force une esclave de mon logis, et je veux qu'ils me la rendent, ou me donnent vingt-cinq escus qu'elle vaut. M'entendez-vous bien, ceste foys ?

Lucido. — O le fol importun que voicy ! Quand ils se prend à vous, c'est une vraie sangsue !

Aridosio. — Il doit pourtant en estre quelque chose.

Lucido. — Voulez-vous croire aux dyres des fols ? (*Bas, à Ruffo.*) Tiens, par dessous mon manteau, qu'il ne voye.

Aridosio. — Mais vrayement il est des choses qu'il dict, qui ne sçauroient estre véritables.

Ruffo. — Je les veux compter.

Lucido. — De grâce, qu'il ne te voye point, le vieux.

Ruffo. — Il ne m'en soucye. Me suffit que tout y soit.

Aridosio. — Que gromelez-vous là ?

Ruffo. — Or, je suis payé, je ne dys plus rien.

Lucido. — Je luy ay donné quelques gettons de cuivre, pour l'apaiser ; autrement, il ne cesse plus de tout le jour à rabâcher.

Ruffo. — Je vais au changeur, mais s'il s'en trouve de mauvaises, vous me les changerez.

Lucido. — C'est bon. Va-t-en au diable !

Aridosio. — Tu avois bien les gettons prests !

Lucido. — J'en porte ainsi tousjours, parce que je me rencontre souvent en cest homme-là; et autrement, quand cela m'arrive, je ne sçaurois jamais m'en deffaire, et puisque je le puis renvoyer content avec quatre gettons, j'estimerois mal d'y devoir mettre les poings.

Aridosio. — Il disoit que Tibère a pris son plaisir ce matin avecque ceste fille en ma maison.

Lucido. — Ah, ah, vous disois-je pas bien que c'est un fol?

Aridosio. — Mais des autres choses je ne sçay que dire.

Lucido. — Vous me la baillez belle; vous voyez qu'il dict de grandes billevesées, et vous pourriez adjouster foy au reste? Mais quittons ce propos; l'affaire touchant les esprits s'est bien passée, à ce que m'a dict maistre Jacques.

Aridosio. — Eh, eh, eh, eh!

Lucido. — Oh, vous en riez. Ne sont-ils point hors du logis?

Aridosio. — Ouy bien, et me vouloient ruisner la maison, et ils ont commencé quelque peu, ou bien m'entrer au corps, mais ils ont emporté mon meilleur rubis; au reste, je le r'auray, je sçay bien pourquoy.

Lucido. — Et, moy, monsieur, n'aurai-je point de bonne main?

Aridosio. — Des courges! ceste année-cy, je ne marche point pour les estrennes.

Lucido. — Hé! au pauvre Lucido?

Aridosio. — Or sus, j'y consens.

Lucido. — Que me donnerez-vous?

Aridosio. — Je le veux pourpenser plus d'un jour; mais pource que je suys seul à la maison, et encore à jeun, je voudroys un peu manger chez Marc Antoine;

va devant, Lucido, et appreste à boyre; un peu de pain, une ciboulle, c'est assez, car je n'ayme guères les cérémonies.

Lucido. — Chez le Seigneur Marc Antoine on ne mange point de ciboulles.

Aridosio. — Va, appreste ce qu'il y a.

Lucido. — Je vas vous obéyr.

Aridosio. — Il me paroissoit mille ans qu'il se fust en allé, affin de reprendre ma bourse. Je veux espargner ce morceau de pain, que j'avois apporté, et puis me remettre à débrouiller ce fouillis, car je ne sçay plus que croire. Mais je ne veux tarder à cecy, qui m'importe trop. Or çà, personne ne se montre ; cher esgoût, tu t'es comporté fidellement! (*Il lève la dalle et prend la bourse.*) Oh là ! qu'elle est légère, oh là! qu'est cecy qu'on a mis dedans. Holà! je suis mort. Au voleur, au voleur ! arrestez tous ceux qui fuyent, fermez les portes, les huys, les fenestres! Misérable que je suys! où est mon cueur! Malheureux que je suys, où cours-je, où vais-je, où suis je, à qui parlé-je? Je me recommande à vous, à vous, je suys mort, enseignez-moy qui m'a desrobbé ma vie, mon âme; que n'ay-je un licol pour me pendre? Elle est toute vuyde! ô Dieu, qui est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy la vie, l'honneur et les biens ? Oh, misérable que je suys, ce jour-cy m'a faict le plus infortuné du monde, qu'ay-je plus besoin de vivre, puisque j'ay perdu tout mon argent, si diligemment réuni, et que j'aymois plus que mes yeux ! mes escus, que j'avois espargnez en me retirant mesme le pain de la bouche! Voicy qu'un autre joyt de mon mal et de mon dommaige!

Lucido (*à part*). — Quelles sont ces plaintes affreuses ?

Aridosio. — Que ne suys-je auprès de la rivière, pour m'y jetter?

Lucido. — Je sais ce qu'il a!

Aridosio. — Que n'ay-je un couteau, je me tuerois.

Lucido. — Voyons s'il dit vray. (*Haut.*) Que voulez-vous faire d'un couteau, seigneur Aridosio? en voicy un.

Aridosio. — Qui es-tu, qui es-tu?

Lucido. — Je suis Lucido, ne me voyez-vous point?

Aridosio. — Tu m'as desrobbé mes escus, vil larron; rends-les moi, çà, çà.

Lucido. — Je ne sçay que vous voulez dire.

Aridosio. — Je sçay bien qu'on me les a desrobbés.

Lucido. — Qui vous les a prins?

Aridosio. — Si je ne les treuve, je suys délibéré me tuer moy-mesme.

Lucido. — Eh! ne vous faictes pas si mal, Aridosio.

Aridosio. — Pas tant de mal? deux mille escus, deux mille escus, que j'ay perdus!

Lucido. — Peut-estre que vous les retrouverez.

Aridosio. — Tu t'en railles, malandrin.

Lucido. — Je n'en raille point du tout.

Aridosio. — Pourquoy donc ne pleures-tu?

Lucido. — Par Dieu, j'espère que les retrouverez.

Aridosio. — Dieu le veulle, dussé-je te donner ce que j'ay sur moy.

Lucido. — Or ça, venez manger; puis vous les ferez publier au prône, en chaire ou à l'autel; vous les retrouverez en tous cas.

Aridosio. — Je n'ay envye aucune de manger; il faut les trouver ou mourir.

Lucido. — Allons-nous-en d'icy, de grâce.

Aridosio. — Où veux-tu que j'aille? Au tribunal des Anciens?

Lucido. — Allons devant les Anciens, faisons empoigner tout le monde, et seurement il faut que vous les retrouviez; mais allons, nous ne faisons rien icy.

Aridosio. — Et si quelqu'un les a prins au passage, je ne les retrouveray plus; souviens-toy combien de larrons il y a parmi les passants!

Lucido. — Je cognois tous les gens de Lucques.

Aridosio. — Hei, aye! je ne puis mettre un pied devant l'autre. Hoô, ma bourse!

Lucido. — Eh, mais vous l'avez là, vous voulez vous railler de moy.

Aridosio. — Ouy, je l'ay, mais vuide, ouy, vuide! Oh, ma bourse, tu estois pourtant pleine!

Lucido. — Si ne pressez un peu le pas, nous serons icy demain soir.

Aridosio. — Ceste maudite bourse ne me laisse plus en repos. Lucido, ayde-moy, je ne me puis plus soutenir.

Lucido. — Avez-vous donc le ventre si creux?

Aridosio. — Je te dys que c'est ma bourse; oh, ma bourse, ma chère bourse, ma bourse chérie, ah, oïe, oh!

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Erminio, César.

Erminio. — Où diable estiez-vous, que je ne vous ay point veu?

César. — En un endroit où je voyois très bien et vous et luy, et où il ne me pouvoit voir, encor qu'il ait regardé plûs de cent fois à l'entour de luy.

Erminio. — O la belle feste!

César. — Fort belle pour moy, certes!

Erminio. — Seurement, vous avez rencontré une bonne adventure, non pour avoir trouvé les deux mille escus, car, encor qu'il fust en vostre puissance, je ne pense pas que les vouliez retenir, cognoissant leur maistre, combien qu'aujourd'huy l'on n'ait pas accoustumé rendre[1] non seulement ce que l'on trouve de l'autruy, mais ce que l'on a desrobbé: car je sçay que vous aymerez mieux vous demonstrer homme de bien, que suyvre la coustume; mais bien je dys que rien ne vous pouvoit advenir plus à propos pour vous rendre jouissant de vos amours.

César. — Je le prends bien ainsi.

Erminio. — Pourtant, il ne faut point l'aller dyre, pour ce que, s'il sçavoit qu'avez ses escus, il n'auroit jamais patience qu'ils ne luy fussent rendus, au lieu que, pour les recouvrer, il viendra maintenant à tous les accords que nous souhaitterons.

César. — Homme au monde n'en sçait rien, que Marc Antoine, Lucido et vous; veuillez les avertir de se taire.

Erminio. — Je le feray, mais voicy justement, là-bas, mon père; laissez-moy, de grâce, un peu seul avecque luy.

César. — Ainsi feray-je; cependant je veux aller revoir cest argent, qui n'est pas bien serré à mon advis. A Dieu.

SCÈNE II

Marc Antoine, Erminio.

Marc. — Erminio m'a dit qu'il seroit icy.

Erminio. — Je vous ay obéy, mon père.

1. Allusion au procès entre Cosme et Lorenzino.

Marc. — Ho, tu as bien faict.

Erminio. — Que vous plaict-il me commander ?

Marc. — Tu sçays qu'encores que je te puisse commander, je t'ay tousjours prié, et n'y veux pas encore commancer, mais bien te veux-je advertir.

Erminio. — O Dieu ! que ce soit chose que je puisse faire, afin que je ne tombe en désobéissance.

Marc. — Tu ne t'es point trompé sur ce que je te veux dyre, à la manière dont tu parles.

Erminio. — Je pense que me voulez parler de ma nonnain.

Marc. — Tu l'as trouvé juste.

Erminio. — Mon père, je sçay que je faux gravement de ce costé-là, et d'autre part je cognois que je ne puis faire autrement, car il faut que jeunesse ayt son temps, et parce qu'autant il m'estoit facile du commancement de ne commettre ceste faute, autant il m'est malaisé maintenant, ains impossible y remédier; me trouvant enveloppé entre tant de rets, que je n'en espère et ne veux sortir que par la mort; car, comme pourray-je hayr qui m'ayme ? ne désirer celle qui me désire sur toutes choses de ce monde ? Et justement, certes, le dois-je faire, cognoissant qu'en tout le monde il n'y a dame, n'y eut onques et n'y aura jamais (à mon jugement) qui se puisse parangonner à elle en beauté et en gentillesse, outre ce qu'elle n'est moins amoureuse de moy que moy d'elle. De manière que, quand il n'y auroit autre chose que cela, c'est assez pour contraindre et forcer mon libre arbitre, car je ne veux ny ne désire qu'elle. A ceste cause, mon père, je vous supplie ne vous vouloir opposer à l'ardeur de mes flammes amoureuses, lesquelles ne sçauroient point estre estainctes, sinon par la mort. Et j'en fais preuve cer-

taine, parce que vos commandemens, qui en toute autre chose [1] me sçavent plyer comme si j'estois de cire, sont en cest endroict plus mols que la cire, et moy plus dur que la pierre. Bref, mon âme ne peut souffrir que j'examine si c'est bien ou mal faict me retirer d'une telle entreprise; mais j'ay je ne sçay quoy au cœur, qui continuellement me dict que je ne puis et ne dois manquer d'aymer qui m'ayme si ardemment.

Marc. — Mon fils, sois asseuré que j'ay grand'pitié de toy, pour avoir moy-mesme autrefois essayé que c'est de l'amour; et si je sçay que la jeunesse doit avoir son temps; néantmoins, je penserois faire tort à mon devoir si en cecy, comme bon père, je ne te disois mon advis. Aussi n'y a-t-il homme, pour scélérat soit-il, qui n'eust horreur d'avoir affaire aux nonnains. Laissons à part la religion mesme, mais il semble qu'on faict cela pour estre estimé par dessus les autres, et cela desplaist universellement à tous, car rien n'irrite plus les gens que de veoir d'autres chercher à faire les singuliers, et se rendre différents du commun; outre qu'on ne doit pourtant faire si peu compte de la religion, que l'on n'ait respect, sinon pour l'amour de soy-mesme, au moins pour ceux-là qui vous voyent faire, pour ce que les impies sont universellement haïs; si bien que, quand cecy ne rendroyt jamais plus fascheuse odeur que ceste-cy, d'estre hay et mal voulu, les hommes s'en devroient donner garde. Je ne parle point de cecy encores, que c'est faire injure à qui tient ses sœurs au moustier, ou ses filles; mais il y a mille dangers à encourir, monter les échelles de corde, syer les grilles de fer, escalader des murs en pierre sèche, choses que l'on

1. Ici Larivey fait contresens sur contresens.

doit faire pour acquérir honneur et gloire, et non un si brief soulas qui tire après soy si griefve pénitence.

A ceste cause, mon enfant, tu feras bien convertir ton amour en un plus raisonnable, dont tu puisses retirer contentement sans tant de périls; car, grâces à Dieu, il n'est fille dans Lucques, dont les parents ne t'octroyassent volontiers la main; dispose-toy donc à prendre femme, et me donner ce contentement, il en est temps, et je ne regarde pas à la dot; ce m'est tout un, pourveu qu'elle te plaise et soit fille de bien, et ainsi tu pourras te faire content et moy aussi.

Erminio. — Je ne seray jamais content si je n'ay ma chère Fiammette; pourtant je vous veux dyre que vos paroles ont fait en moy tel effet qu'elles m'ont ouvert la pensée à quoy je n'aurois cru jamais, et vous jure, par la révérence que je vous porte, de m'efforcer de tout mon pouvoir à faire en sorte que je vous contente, m'asseurant pourtant de trouver en vous quelque compassion.

Marc. — Si tu en es là, de vouloir compassion, me voylà frais.

Erminio. — Voulez-vous de moi ce qui n'est en mon pouvoir?

Marc. — Non, ny de toy, ni d'autre je ne veux l'impossible, mais tasche, tasche bien, mon fils, car ce que tu trouves estrange et fascheux au commancement, te sera enfin aysé et agréable, car telle est la nature des choses bien faictes; aussi, laisse-toy conseiller, et pense que j'ay plus d'expérience que toy; et te dy cela seulement pour le bien que je te veux.

Erminio. — Je feray ce que je pourray.

SCÈNE III

ARIDOSIO, MARC ANTOINE, ERMINIO.

ARIDOSIO. — Hélas!

MARC. — Qui est là, qui se lamente?

ARIDOSIO. — Hélas!

ERMINIO. — Qui diable est cestuy-là? c'est Aridosio, par Dieu, qui déplore ses deux mille escus.

ARIDOSIO. — Il ne me manquoit que cela. O fils du diable, né pour me faire mourir.

ERMINIO (*bas, à Marc Antoine*). — Ne dites rien, de grâce, vous gasteriez tout le dessein de César.

ARIDOSIO. — En un mesme jour j'ay perdu deux mille ducats, j'ay esté desnyaisé d'un rubis par Lucido, trompé, mesprisé; je n'ay plus qu'à mourir. Oh, fortune, tu es vraiment par trop cruelle, quand tu délibères faire mal à quelcun! Je n'ay jamais offencé que moy-mesme.

ERMINIO. — Il s'est apperceu de la facétie des esprits.

MARC. — En effect, ce fut une farce par trop cruelle.

ERMINIO. — On ne pouvoit faire autrement.

ARIDOSIO. — Combien il m'eust été meilleur dès le commencement laisser tout aller sens dessus dessoubs, et s'il vouloit despendre, jouer, hanter les garces, le laisser faire à sa malle heure : car aussi bien le faict-il tout de mesme, et moy cependant je me triboule, je me tue, et pour le chercher, et pour remédier à ses scandales, et j'ay perdu mon trésor, sans lequel je perds l'envye de plus vivre.

MARC. — Je suis marry de le voir ainsi : je le vas un peu consoler.

ERMINIO. — Souvenez-vous de ne luy point parler de cest argent.

MARC. — N'aie crainte. (*A Aridosio.*) Eh bien, qu'avez-vous à vous lamenter? Quoy de nouveau?

ARIDOSIO. — Eh, tous les maux du monde. Ouy, tous, tous, sont unys sur moy!

MARC. — En vérité, je suis marry pour vostre argent, et du train que mène Tibère, puisqu'il vous desplaist, mais à dire vray, il ne convient pas si mal à son âge.

ARIDOSIO. — Vous m'avez tousjours dict ainsi, et avez esté cause de ses désordres.

MARC. — Oh, ne m'injuriez point, car je ne vous parleray plus.

ARIDOSIO. — Ouy, vous et Erminio en avez esté cause.

ERMINIO. — Il ne luy en seroit que mieux si je l'avois conseillé.

ARIDOSIO. — Mais à son ayse! si je retrouve mon argent, je veux luy laisser tant la bride sur le col, que cela luy puera au nez, à la fin.

MARC. — L'affaire est de le trouver; mais quelle folie, d'aller mettre deux milles escus dans un esgout!

ARIDOSIO. — Chascun est sage après le coup, fors que moy, qui suys tousjours fol, tousjours mal content, endurant mille peines et fascheries pour le plus grand ennemy que j'eux jamais au monde; et souffrant que Lucido mesme me vienne railler, me face croire que ma maison est ensorcelée, me face la fable de Lucques, et me tire jusques à mon anneau du doigt!

MARC. — Pour cecy, le tort est à vous, qui fustes si niays que de le croire; et si Tibère avoit besoin de vingt-cinq escus, et que ne veuillez luy bailler, que pouvoit-il faire!

ARIDOSIO. — Vingt-cinq escus? Je ne veux qu'il ayt un sol! J'enten estre maistre de mon bien, tant que je vivray, et, quand je mourray, je le laisseray à un autre.

Erminio. — Si aura-t-il ceux-cy tousjours en despit de vous.

Aridosio. — Hélas! quand je me soubviens de mes escus, je perds la teste! et le chagrin m'empesche de me soustenir.

Marc. — Vous avez bien raison, en cecy.

Aridosio. — Je veux les aller faire publier, bien que cela me semble un emplastre sur une jambe de boys!

Marc. — Allez, allez, ne perdez temps!

Aridosio. — Puis je m'en iray au logis, me tant mettre à faire ma coulpe et fondre en pleurs, que Dieu ou diable aura bien pitié de moy!

Marc. — Par icy, voicy vostre voye!

(*Aridosio sort.*)

Erminio. — Vistes-vous jamais pire beste?

Marc. — Ma foy, un chascun en seroit marry.

Erminio. — Oh Dieu! quel bonheur fust le mien, quand il vous pleut me recevoir pour fils, et, à lui, me donner à vous.

Marc. — Quelle fille est-ce, dont Tibère est amoureux?

Erminio. — Une fille qui a manières et aspect fort nobles; et celuy qui l'a vendue à Tibère dict avoir de très seurs indices qu'elle est très noble, et de Tortone, et qu'il a le nom de ses père et mère; elle leur fut ostée pendant les guerres de Milan, et vendue à cettuy-là par une servante, à l'âge de six ans; et dès ce temps-là, tousjours il l'a tenue en un monastère, jusques à ce que Tibère est venu à l'aymer si fort qu'il luy a fallu en donner à cest homme cinquante ducats; et mesme tout-à-l'heure est venu un serviteur disant que Messire Anfolso, celuy qu'on estime estre le père de ceste damoyselle, arrive derrière luy. Peut-estre qu'il sera

icy ce soir ou demain au matin, avec intention que, si sa fille est retrouvée ainsi qu'on le doit présumer grâce à des signes qu'il possède, il la rachettera pour tout prix, et la veut remmener chez lui; si bien que Ruffo, qui l'avoit, se mord les ongles, croyant avoir perdu grand'chance en peu de temps.

Marc. — Comment l'a-t-il donnée à si bon marché, s'il avoit ceste espérance?

Erminio. — Sçachez qu'il fut plus de deux mois, sans aucun advis de Tortone, où il avoit mandé par trois foys, si bien qu'il pensoit qu'ils avoient eu d'autres hazards; et puis celuy qui est venu l'a régalé de tous les signes, si bien qu'elle ne sçauroit estre une autre que celle-cy.

Marc. — Si pouvoient-ils attendre un peu de plus, à ceste fin que son père eust tous les contentemens du monde en la retrouvant telle comme il l'avoit perdue; bien que, mesme ainsy, c'est une grant fortune, si la chose est vraye, car pour moy me paroist quasi impossible, veu que ce sont là des rencontres qui adviennent moult rarement.

Erminio. — Il peut arriver néantmoins; et les signes y sont.

Marc. — Je veux aller sur la Grand'Place, c'est l'heure.

Erminio. — Vous plaist-il que je vous face compagnie?

Marc. — Reste, reste, fays tes affaires, à ton ayse, et pense à ce que je t'ay dict, si tu désires me contenter.

Erminio (*seul*). — Voyez quelles puces mon père m'a mis à l'oreille! Si je désire le contenter! et comment ne me pas ingénier à le rendre content? luy qui m'a tousjours rendu très content, me laissant despendre, jouer,

faire l'amour, bref tout ce que j'ay voulu, et en ce où j'ay manqué de moy-mesme à moy-mesme, m'en a faict moult dextrement souvenir ; maintenant me requiert que je luy face un plaisir tel que je n'ay liberté ny puissance de le pouvoir faire. O malheur, n'estois-je pas assez tourmenté par la douleur que je souffre, craignant à toute heure qu'elle accouche, sans y adjouster ceste autre icy? L'amour et l'affection me desmembrent et déchirent de toutes parts, dont j'endure une si extrême passion, que ne sçauroyt estre plus grande aucune, hors celle d'un traistre attaché pour son supplice à la queue de deux forts chevaux[1].

SCÈNE IV

DAME PASQUE, ERMINIO.

DAME PASQUE. — Je voy là mon maistre, qui a le mal des ardents.

ERMINIO. — Oh Dieu, secourez-moy.

DAME PASQUE. — Que n'est-il plus tost amoureux de moy?

ERMINIO. — Aïe, on m'entend.

DAME PASQUE. — Je te le ferois faire un chemin, cent lieues à l'heure, oy dea !

ERMINIO. — Hé, c'est cette folle de Dame Pasque ; qu'est-ce que tu barbottes, buse?

DAME PASQUE. — Je dys, que je traictois mieux mes amoureux que ne vous faict Fiammette.

ERMINIO. — Gare à qui veut mordre sur ma Fiammette! Et qui diantre fut amoureux de toi? quelque portefaix de la place?

1. C'est le supplice qui attendait, après le 6 janvier 1537, Lorenzino lui-même, s'il eût été pris.

Dame Pasque. — Ouais, un portefaix? Faictes vostre compte que j'ay ce que vous sçavez comme une autre!

Erminio. — Ouy, et un empan davantage! Mais que fais-tu icy à ceste heure?

Dame Pasque. — Où m'avez-vous envoyée, Monsieur?

Erminio. — Quoy? déjà revenue de chez Dame Constance?

Dame Pasque. — Qu'en pensez-vous? on trouve peu de Dame Pasque, allez, monsieur!

Erminio. — Et mesmement de belles comme toy.

Dame Pasque. — Si je ne suys point belle, tant pys pour moy. C'est vous qui m'avez esrénée, vous me dictes tousjours villanies.

Erminio. — Où est la lettre?

Dame Pasque. — Tenez.

Erminio. — Porte-là présentement à la Prieure, puis va trouver la maîtresse de Fiammette, et dis-luy que, si la Prieure y consent, elle te renvoie soudain à moy, et j'enverray des gens pour l'emporter.

Dame Pasque. — Emporter qui?

Erminio. — Dis comme je te dis, elle comprendra bien.

Dame Pasque. — Où voulez-vous que je l'emporte?

Erminio. — Ah, tu me romps la tête! Dis à Sœur Mariette de te dire si la Prieure consent, rien autre; et diantre, tâche, cornediable, de te rappeler...

Dame Pasque. — Je me rappelleray très bien.

Erminio. — C'est assez, va, va, en route!

Dame Pasque. — Uh, ouh, Monsieur!

Erminio. — Attens! je veux te faire porter autre chose.

Dame Pasque. — J'atten.

Erminio. — Paulin, eh, Paulin, tu n'entens pas ! A la garde ! holà !

Dame Pasque. — Il sera allé jouer.

Erminio. — Je t'ai dit d'attendre, toy. Oh ! Paulin. Tu n'entends point, canaille ? Holà, ho !

SCÈNE V

Paulin, Erminio, Dame Pasque.

Paulin. — Monsieur ?

Erminio. — Il te faut tousjours te faire appeler cent foys ; voyez la belle affaire !

Paulin. — Je nettoyois vostre manteau.

Erminio. — Lequel, celuy que j'ay sur moy ?

Paulin. — Oy, Monsieur.

Erminio. — Ah ! l'effronté menteur, voyez s'il a honte, le gueux !

Paulin. — Par vostre grâce !

Erminio. — Nous en reparlerons avant demain matin. Mais va chercher quatre bouteilles de *Trebbiano*, et les portez à vous deux pour Fiammette.

Paulin. — Ouy, Monsieur.

Erminio. — Allez, leste, je veux la response, qui importe fort.

Paulin. — Bah ! j'yray pourtant doucement, j'ay trotté tout le jour.

Erminio. — Je vous atten au logis. (*Il sort.*)

Dame Pasque. — Ah Dieu, que c'est une grande peine que d'estre servante ; moy qui suys lasse à mourir, il me fault aller à Sainte Susanne, et puis peut-estre auray-je à retourner icy, et puis à retourner là-bas, et ainsy tous les jours, tous les jours la journée. Au moins, si l'on faisoyt la fête de Saint-Saturne,

comme aux temps anticques, où l'on concédoit que, huict jours durant, servantes et serviteurs devenoyent patrons, et aussi les patrons esclaves et serviteurs! C'est moy qui seroys Dame Lucrèce, et voudroys me tenir au lict tous ces huict jours avec quelque mien amoureux; et n'auroys à attendre tous ces billets doux, tous ces fiasques, tous ces messages à porter; si le cœur m'en disoit, je ferois de l'œil au premier qui me plairoit, et n'auroys, comme maintenant, à payer des maheustres, si je me veux passer une pauvre petite fantasie!

Paulin. — Dame Pasque, prenez ces fiasques.

Dame Pasque. — N'as-tu point des mains?

Paulin. — Pren garde, j'ay des pieds aussi.

Dame Pasque. — Si tu as des pieds, tu pourras donc les aller porter, pour moy j'ay autre chose à faire; le maistre t'a-t-il point dict d'avoir à les porter? ouy, toy?

Paulin. — Non, Madame, mais bien que nous les portassions entre nous deux.

Dame Pasque. — Tu n'es qu'un babouyn; or ça, portes-en trois, et moy j'en porteray un, je suys vielle.

Paulin. — Foin de vous; je les ay portés jusques icy, portez-les, vous, jusque là-bas; et ainsi nous les aurons portés à nous deux.

Dame Pasque. — Par la croix de Dieu, si tu ne les portes, je te feray donner des estafilades, et je diray que tu ne les as voulu porter affin d'aller au jeu.

Paulin. — Et moy, diray ce que vous me fistes l'autre nuict, comme je dormois avec vous.

Dame Pasque. — Et que t'ay-je fait, larronneau?

Paulin. — Qu'est-ce que vous m'avez touché?

Dame Pasque. — T'ay-je touché la poictrine?

Paulin. — Non, plus bas.

Dame Pasque. — Le flanc? le ventre?

Paulin. — Plus bas, c'est Madame la Lune!

Dame Pasque. — Les jambes?

Paulin. — J'ay esté pour vous le dyre, vieille truye, que vous y vouliez aiguiser vos deffenses!

Dame Pasque. — Gibier de potence! si une foys je te mets sous moy, je t'apprendray dire pareilles villanies!

Paulin. — Ah, ah! je te verray pourtant quelque jour, comme tu mérites, avec la couronne en papier, comtesse de Bourg-aux-Chaises !

Dame Pasque. — Sors de devant moy, misérable, que la rage te vienne.

Paulin. — Oh, porte les fiasques toy-mesme, gualle-fretière!

Dame Pasque. — Que je voye Erminio.

Paulin. — Bisque, bisque, vielle furye!

Dame Pasque. — Atten un peu!

(*Elle lui lance ses pantoufles.*)

Paulin. — Ah! voylà des pantouffles qui me vont servir.

Dame Pasque. — Rends-les moy là, tout de suite.

Paulin. — Je cours, je cours!

Dame Pasque. — Je ne souffriray pas cela... Il s'en est allé avec elles! Ah! si je n'avois hâte... Allez, fiez-vous encore à ces pendards; ils répétent tout ce qu'on faict; si m'estoys-je bien accommodée, vous asseure, et puis, il faut bien quelques foys se donner bon temps; mais laissez-moy aller porter cecy, je n'ay que trop bayé aux corneilles, et voicy là des gens qui viennent et semblent esgarez, ils me demanderoient la voye, et me feroient parler encore un bout de temps.

SCÈNE VI

MESSIRE ANFOLSO, BRIGA, serviteur.

MESSIRE ANFOLSO. — Je le pouvois faire sans t'envoyer devant, puisque tu as besoing de guide ; et comment se nomme la rue où c'est?

BRIGA. — Je ne sçay.

MESSIRE ANFOLSO. — Et sa maison, est-elle grande, ou petite?

BRIGA. — Je ne l'ay point dans la mémoyre.

MESSIRE ANFOLSO. — Que te voylà bien informé!

BRIGA. — Je luy ay parlé, je suys allé en son logis deux foys. Mais Lucques n'est point faicte comme Tortone; que je tourne le coin d'une rue, me voylà perdu.

MESSIRE ANFOLSO. — Tu as pourtant parlé à celuy qui, dict-on, a ma fille.

BRIGA. — Je luy ay parlé, et dict-on que c'est elle bien seurement, et de cecy soyez certain.

MESSIRE ANFOLSO. — L'as-tu veue?

BRIGA. — Je ne l'ay point veue, mais il m'a demonstré les signes. Il dict qu'elle s'appelle tousjours Livie, qu'elle est blonde, qu'elle a les yeux noirs, et les chairs belles, et ce contresigne de la cicatrice auprès de l'œil, lequel ne peut faillir; outre quoy, il dit que sans trêve elle se souvient de Messire Anfolso et de Madame Hélène.

MESSIRE ANFOLSO. — O Dieu, c'est une grande grâce; et il affirme l'avoir tousjours tenue dans un monastère?

BRIGA. — Il dict ne l'avoir quasi jamais veue. Mais il me paroissoit chagrin.

MESSIRE ANFOLSO. — Il doit avoir peur que je ne le paye comme il veut, mais quand mesme j'y devrois

mettre la moitié de mon bien, je le veux contenter, si je trouve qu'il l'a vraiment tenue ainsi qu'il dit ; or sus va vite, et voy si tu le trouves, car il me paroist mille années, si fort le temps me dure, de la revoir et l'embrasser.

Briga. — Attendez-moy, je vais revenir vous trouver, si je ne m'esgare.

Messire Anfolso. — Si Dieu me donne la grâce de retrouver ma fille unique, et qu'elle ayt l'honneur sauf ainsi comme la personne, je me tien heureux. Il me paroist malaysé que, depuis quinze années qu'elle est aux mains de personnes lesquelles ont soucy du gain plus que d'autres choses, ils l'ayent voulu maintenir si exactement vierge. Mais d'autre part, si elle fut en un bon monastère, comme l'on dict, aysé sera qu'elle ait esté entretenue par de preudes femmes, et gardée ainsi ; mais quoy qu'il en soit, je rens grâces à Dieu, pour l'avoir si longtemps sauvegardée loin du logis, car voicy un contentement qui recompense ma douleur que j'ay ressentie quand on me l'osta des bras.

Briga. — Monsieur, j'ay retrouvé la maison, c'est là auprès.

Messire Anfolso. — C'est un miracle ! Et elle est au logis ?

Briga. — Elle y est, qui vous atten. Allons [1].

SCÈNE VII

Dame Pasque et Marc Antoine.

Dame Pasque. — Je veux laisser aller ceux-la. Oh ! Erminio deviendra fol de l'allégresse d'avoir eu un si beau petit enfant. Les religieuses disent qu'il en sera

1. Toute cette scène est supprimée par Larivey.

fasché, je n'en sçay rien : je vas toujours luy demander la chemise pour la bonne nouvelle. Oh ! mais il est d'une nonnain ! eh bien, quoy? Je pense qu'elles me parlent ainsi par envye, et c'est une rumeur, un bourdonnement par ce couvent, qu'on diroyt un jetton d'abeilles ; mais qu'atten-je que je ne le vas dire à Erminio? oh, voicy Marc Antoine. Je ne sçay si je luy doibs dyre.

Marc. — C'est dame Pasque, il me semble.

Dame Pasque. — Mais elles m'ont dict de ne le dire à personne, qu'à Erminio.

Marc. — Dame Pasque ! hé !

Dame Pasque. — Que faire? il le sçaura tousjours.

Marc. — Estes-vous sourde?

Dame Pasque. — Oh ! je vous le dyray plus tard.

Marc. — Que me dyras-tu?

Dame Pasque. — Qu'Erminio...

Marc. — Qu'a-t-il faict, Erminio?

Dame Pasque. — Un petit enfant...

Marc. — Et avec qui?

Dame Pasque. — Avec sa nonnain.

Marc. — A la malheure que Dieu luy envoye ! voylà belle affaire.

Dame Pasque. — Monsieur, pardonnez-moy, elles m'avoient deffendu vous le dyre.

Marc. — Que sçays-tu si elle est accouchée?

Dame Pasque. — Je viens de là tout-à-l'heure, j'ay vu l'enfant, et elle aussi, qui l'a faict. A raison de quoy tout le monastère est sens dessus dessoubs ; mais par la croix que voylà, Monsieur, vous ne vistes jamais un plus beau petit garsonnet.

Marc. — C'est donc vray ; o Marc Antoine, tes conseils sont venus trop tard, j'ay sçeu premièrement

qu'elle avoit faict l'enfant, devant que la sçavoir grosse. — Allons, au logis, vieille babillarde, et garde d'en sonner mot à personne.

Dame Pasque. — Oh ! pas même à Erminio?

Marc. — A luy moins qu'à pas un.

Dame Pasque. — Si faut-il qu'il pourvoye d'une nourrisse et du reste.

Marc. — J'y pourvoiray, et à tout ce qu'il faut.

Dame Pasque. — S'il me void, encore faudra-t-il que je luy dise quelque chose.

Marc. — Ne te monstre pas.

Dame Pasque. — Vous verrez que je ne pourray lui demander la bonne main.

Marc. — Oh Erminio, tu me devois pourtant dire qu'elle estoit grosse, sans te vituperer et ce monastère ! Or sus, aux remèdes ! J'eusse esté trop heureux, si cecy ne me fust advenu ; mais quoy, la jeunesse faict tousjours quelques désordres. Je vay aller là-bas, à l'église, parler à la Prieure, pour particulièrement sçavoir que c'en est, affin d'y remédier au mieux qu'il me sera possible.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Messire Anfolso, Ruffo[1].

Messire Anfolso. — Ruffo, si pouvois-tu bien avoir patience un jour d'avantage.

Ruffo. — J'ay esté deux moys sans avoir lettres, ni messaiges de votre part : que vouliez-vous faire? il

1. Tout ceci est transformé dans Larivey.

falloit penser à mon cas. Soyez asseuré que j'aurois préféré plustost vous la donner, que non pas la vendre à autruy.

Messire Anfolso. — Donner? Je t'aurois fait riche à tousjours.

Ruffo. — J'ay tousjours joué de malheur.

Messire Anfolso. — Le malheur est pour moy, qui viens jusque de Tortone pour veoir ma fille deshonorée, et seule me reste l'espérance contraire à celle que j'avois naguère; car, autant je désirois, espérois qu'elle fust ma fille, tout autant meshuy je désire que ce ne soyt ceste-là; pour ce que j'aurois moindre desplaisir à ne la point ravoir, encores bien qu'elle soit unicque, plus tost que de la retrouver ainsy en ce poinct.

Ruffo. — Que ce soyt elle, n'en doubtez, si les signes que vous m'avez donnés sont vrays : mais sçachez que je vous dois dyre, Messire Anfolso, c'est que vous devez la maryer, et que partout on vit de mesme, et bien qu'entre Tortone et Lucques il y ait grande différence, néantmoins ce jeune homme en est tant feru, et son père est tant avare, que si sçavez faire, et s'il ne vous est trop grief luy bailler une bonne dot, vous la luy ferez prendre pour femme, et elle aura grant avantage à estre maryée icy, où elle a esté eslevée, et avecque l'un des premiers de la cité.

Messire Anfolso. — Qu'il ne tienne à de l'argent, si tu penses que cela doive accommoder l'affaire.

Ruffo. — L'argent le peut faire, et rien autre.

Messire Anfolso. — Dieu le vueille! Mais je ne puis le croire, car comment un jeune homme de bon lieu s'accorderoit-il onques espouser une fille dont il a usé comme d'une putain?

Ruffo. — Oh! sçait-il pas bien qu'elle n'a jamais

bougé du monastère ? et que le premier homme qu'elle ait, non seulement touché, mais veu, ce fut lui ?

Messire Anfolso. — S'il est ainsy, ce pourroit estre ; l'argent ne manquera, car j'en ay assez ; mais voyons la, que je m'asseure si c'est elle, ou non.

Ruffo. — Je l'ay laissée icy-dedans avec Tibère ; je veux heurter, veoir s'ils sont dedans. Tic, toc, tic, toc : oh, du logis ! J'enten pourtant je ne sçay qui.

SCÈNE II

Aridosio, Ruffo et Messire Anfolso.

Aridosio. — Qui est là ?

Ruffo. — Amys.

Aridosio. — Qui me vient destourner de mes lamentations ?

Ruffo. — Aridosio, bonnes nouvelles !

Aridosio. — Quoy ? elle est trouvée !

Ruffo. — Ouy, trouvée, et tous les signes s'y rencontrent.

Aridosio. — Dieu soyt loué ! J'ay peur de me trouver mal, tant j'ay d'allégresse.

Ruffo. — Voyez, il en sera ce que vous voudrez.

Aridosio. — Pense si ces nouvelles me sont agréables. Qui l'avoit ?

Ruffo. — Eh, le sçavez-vous pas bien ? C'estoit moy.

Aridosio. — Je n'en sçavois mot. Mais que faisois-tu de ce qui m'appartient ?

Ruffo. — Devant que je la livrasse à Tibère, elle estoit mienne et non pas vostre !

Aridosio. — Tu les a donnés à Tibère ? Or fay-te-les rendre et me les rapporte, ou tu les payeras.

Ruffo. — Comment voulez-vous que je me la fasse rendre, si je la luy ay librement vendue?

Aridosio. — Je ne sçay tant de choses; je n'ay que faire de vos chicquanes ; tu as trouvé deux mille ducats qui sont à moy, il faut que tu me les rendes, ou par amour ou par force...

Ruffo. — Je ne sçay que voulez dire.

Aridosio. — Oy, oy, je le sçay bien, moy. Homme de bien, vous me serez tesmoin comme cettuy-cy me doit bailler deux mille escus.

Messire Anfolso. — Je ne puis tesmoigner de cecy si je ne veoys ou n'enten autre chose.

Ruffo. — J'ay peur que cestuy soit devenu fol.

Aridosio. — Oh l'effronté! tu me disois à ceste heure que tu avois trouvé deux mille escus, que tu sçais que j'ay perdus, et qui sont miens, puis tu dis que tu les as donnés à Tibère, pour n'avoir pas à me les rendre; mais il n'en ira pas ainsi: Tibère est émancipé, je n'ay que faire avecques luy.

Ruffo. — Bien, Aridosio, je vous enten : nous sommes en équivocque; car, quant aux deux mille escus que vous dites avoir perdu, dyable m'emporte, c'est la première foys que j'en oy parler, et je ne dis avoir trouvé vos escus, mais je vous disois : nous avons trouvé le père de Livie, et c'est cest homme de bien que voicy.

Messire Anfolso. — Je le pense ainsi.

Aridosio. — Que sçay-je moy, de Livie ou non de Livie? Vostre malepeste, que Dieu vous envoye à tous les deux, de me venir rompre la teste avec vos bonnes nouvelles, puisque n'avez trouvé mes escus!

Ruffo. — Nous disyons que seriez bien ayse de veoir vostre fils s'engager avecque personnes nobles et de bien.

ARIDOSIO. — Allez au dyable, tant que vous estes, et me laissez !

RUFFO. — Oh, escoutez, Aridosio ! Ouy, il a fermé l'huys.

MESSIRE ANFOLSO. — J'ay peur, Ruffo, que tu ne me trompes. Je te dis que tu me mènes voir ma fille, et tu me mènes veoir un fol.

RUFFO. — Je ne sçay quel dyable il a au ventre aujourd'huy ; il n'y a pas encor longtemps qu'il me parloit de je ne sçay quels esprits. C'est le père de Tibère, de celuy qui a vostre fille.

MESSIRE ANFOLSO. — Par Dieu, le guallant personnage ! Est-elle donc léans ?

RUFFO. — Le vieux y estant, je ne croy que Tibère y soit ; mais voicy qu'on vient ; cettuy-cy en sçaura peut-estre nouvelles.

SCÈNE III

RUFFO, LUCIDO et MESSIRE ANFOLSO.

RUFFO. — Nous sçaurois-tu enseigner où sont Livie et Tibère ?

LUCIDO. — Ah ! goulu !

RUFFO. — Où ?

LUCIDO. — Au lict !

MESSIRE ANFOLSO. — Je commance à me repentir d'estre venu à Lucques.

LUCIDO. — Que veux-tu faire d'eux ? On t'a pourtant payé.

RUFFO. — Voicy le père de Livie, qui la voudroit veoir.

LUCIDO. — A la bonne heure ; elle aussi désire le veoir, car elle a sceu qu'il estoit venu, mais elle ne veut ouïr parler de s'en retourner à Tortone, et Tibère feroit

mille folies, si on luy en disoit mot ; car en despit de tout le monde il dict qu'il la veut pour femme.

MESSIRE ANFOLSO. — Ce pourroit estre pour sa fortune ; mais de grâce, mène-nous où ils sont, car je meurs d'envie de la veoir.

LUCIDO. — Ils sont icy, chez le seigneur Marc Antoine ; allons par deçà, nous entrerons par l'huys de derrière.

SCÈNE IV

ERMINIO et CÉSAR.

ERMINIO. — Ne vous souciez, je feray pour vous envers mon père comme je voudrois qu'on fist pour moy ; prenez seulement courage, tout se portera bien.

CÉSAR. — Je vous prie, faictes le en tous cas, et de bonne sorte, parce que je suis réduict à ces termes que je ne puis plus vivre si je n'obtiens ce désir.

ERMINIO. — Laissez-moy faire, allez, à Dieu, je vous promets que je lui en parleray avant les vingt-quatre heures sonnées.

CÉSAR. — C'est qu'il est meshuy vingt-trois heures, et plus.

ERMINIO. — Je vous le jure, vous l'affirme encores et encores.

CÉSAR. — Je me recommande à vous. A Dieu.

(*Il sort.*)

ERMINIO. — Ay-je pas dict expressément à cette vielle de revenir vite, et ne l'ay-je point hastée ? oh, c'est grand'pitié de l'indiscrétion des serviteurs. Il me prend quelquefoys envye de me servir moy-mesme. En attendant ce... j'ay failly le dire ! je suys en un tourment affreux. Mais mieux vaut que je m'achemine par là, pour la rencontrer. Oh là ! voicy quelqu'un qui sort de l'église.

SCÈNE V

MARC ANTOINE, ERMINIO.

MARC. — Il me paroit mille années, tant j'ai hâte de trouver Erminio.

ERMINIO. — Cecy ressemble, et ne ressemble pas à mon père.

MARC. — Je ne sçay si je luy dois dire premièrement que la chose est accommodée, ou qu'elle est accouchée.

ERMINIO. — C'est luy-mesme. Eh, *Domine*, qu'a-t-il faict là ?

MARC. — Où le pourray-je trouver ?

ERMINIO. — Je veux sçavoir qu'en est.

MARC. — Je vas veoir s'il est au logis.

ERMINIO. — Dieu vous donne le bon soir, mon père.

MARC. — Oh, Erminio, je te cherchois : j'ay à te donner de très bonnes nouvelles.

ERMINIO. — Plaise à Dieu !

MARC. — Et peut-estre les meilleures que tu puisses recevoir, si naguère tu m'as dict vray.

ERMINIO. — Quoy, Fiammette a-t-elle eu congé sortir hors du couvent ?

MARC. — Mieux encores !

ERMINIO. — Qu'elle n'est point grosse?

MARC. — Mieux, mieux encores !

ERMINIO. — Et quoy, mieux ? Mon père, je ne puis rien imaginer de meilleur.

MARC. — Fiammette a faict un beau petit garçon.

ERMINIO. — O chétif que je suys ! Mais voilà la pire nouvelle que j'eusse pu recevoir.

MARC. — Laisse-moy finir; et parce qu'elle n'est encore religieuse, comme tu sçais, et n'a point fait profession, la Prieure veut que tu l'espouses.

Erminio. — Oh! vous vous moquez de moy!

Marc. — Il est vray ce que je te dis, à ceste condition, que la moitié de son hoirie sera pour toy, et la moitié pour le couvent; tu auras en toute façon cinq mille escus.

Erminio. — Cecy me semble si grand'chose que j'ay peine à le croire.

Marc. — Haa, penses-tu que je me veulle mocquer de toy en choses de si grande conséquence? Je te dis davantage que, quand tu ne la voudrois espouser, on t'y contraindroit, car tu ne t'en pourrois sauver, de par les loys!

Erminio. — Je crois aux loys! O Dieu, mon père, est-il homme heureux plus que moy? Va-t-elle bien, au moins?

Marc. — Très bien.

Erminio. — Et qui a moyenné ce parentage.

Marc. — Moy-mesme. Car sitost que j'ay esté adverty qu'elle estoit accouchée, je suis allé soudain parler à la Prieure, que j'ay trouvée du commancement plus fière qu'un toreau; mais je l'ay faict devenir comme un agneau, et avons conclud ceste affaire.

Erminio. — Oh, mon père, combien vous en suis-je obligé! plus que si m'aviez derechef adopté!

Marc. — Demain nous l'envoirons quérir, car elle est veue d'un mauvais œil là-dedans.

Erminio. — O Dieu! quel changement soudain! J'estoys le plus malheureux du monde, et craignois d'heure en heure l'estre encor davantage; et en un moment je suis devenu tant heureux que je ne changerois mon heur à un royaume!

Marc. — Il se faut contenir, et regarder de ne plus faire ces folies; car, si ceste-cy a réussi selon ton intention, c'est par hazard.

Erminio. — Par hazard? Non, mais par vostre prudence et bon advis, qui doublement me rendent vostre obligé : premièrement pour m'avoir délivré de la plus grande douleur et angoisse que j'euz onques, secondement pour m'avoir faict un tel plaisir qu'autre que Dieu ne m'en sçauroit faire un plus grand.

Marc. — C'est trop parlé : il faut seulement que tu penses à te resjouyr avec Fiammette, puisqu'elle te plaist tant, et faire en sorte que ma bonté ne t'entretienne en desbauches, mais qu'elle serve à augmenter ton honneur, ton bien et le mien.

Erminio. — Je m'y efforcerai de tout mon cueur ; je sçay bien que la jeunesse m'esgarera comme elle a faict autres foys, mais j'ay ferme et bonne intention de me bien gouverner, et vous obeyr.

Marc. — Tu cognois si je sçay excuser la jeunesse.

Erminio. — Je n'en ignore, pour l'avoir éprouvé assez souvent. Mais, mon père, je ne veux faire comme beaucoup du jourd'huy, qui en leur prospérité ne se souviennent de leurs parens et amys ; ains ores que j'ay ce que je veux, et que je suys heureux, tant plus me veux-je souvenir de ce que j'ay promis à César, lequel m'a gracieusement prié vous prier faire en sorte que, par le moyen des escus qu'il a trouvez, il puisse espouser cette sœur que j'ay là-bas ; et vrayment, son désir n'est qu'honneste.

Marc. — S'il veult me mettre les deniers entre les mains, je m'oblige les marier ensemble.

Erminio. — Il en veut rendre la moitié, et l'autre partie fera leur dot.

Marc. — Oh ! voilà un autre langage. Je ne pense pas qu'Aridosio veuille donner des mille escus.

Erminio. — Le père de César ne veut qu'il l'espouse avec une moindre dot.

Marc. — Voilà le point! Tu sçais qu'il est plus malaisé tirer escus des mains d'Aridosio, que d'oster la massue à Hercules. Toutesfoys, j'essayerai, ce jourd'huy que j'ay la main heureuse à faire accordailles.

SCÈNE VI

Lucido, Erminio, Marc Antoine.

Lucido. — Il semble que le mal'heur veulle que, quand on a affaire de quelcun, on ne le puisse jamais trouver.

Erminio. — Qui *domine* est-ce que cettuy-ci, qui vous cherche?

Lucido. — Il n'est ny au logis ni sur la place?

Marc. — Appelle-le donc. C'est Lucido!

Erminio. — Oh! Lucido!

Lucido. — C'est Erminio.

Erminio. — Où regardes-tu? Par icy.

Lucido. — Ha, cher seigneur Erminio, ha, seigneur Marc Antoine; je vous cherchois, Messeigneurs.

Erminio. — Quoi de bon?

Lucido. — Très-bonnes nouvelles; cettuy-là qui est venu de Tortone, Messire Anfolso, est le père de Livie, et ils se sont recogneus et fait mille caresses, avec tant de tendresse, que non seulement ils n'ont pu eux-mesmes retenir leurs larmes, mais non pas ceux-là qui estoient alentour d'eux, et enfin messire Anfolso a prýé Tibère, puisqu'il a pris la virginité de la fille, la vouloir encor espouser; et il lui a promis en dot six mille escus, et est Tibère quasi fol d'allégresse, et il ne craint sinon que la coquinerie de son père ne s'y veulle accorder. Toutesfois, afin de l'y faire consentir, il délibère lui

donner deux mille ducats de cette dot, et à ceste cause il m'a envoyé par devers vous, pour vous prier en porter la parole à son père et le convertir à cela.

Marc. — S'il est ainsi, il ne le faudra guère prier, car deux mille escutz le feroient marier luy-mesme.

Lucido. — Il est comme je vous le dy.

Marc. — Qu'il ne se mette point en peine; il ne faut qu'il s'eslargisse tant en promesses; je lui ferai faire à moins. Mais Tibère devoit au moins venir jusques icy.

Lucido. — Il voudroit que ce fust vous qui déterminast son père.

Erminio. — C'est, me semble, le jour pour les accordailles!

Marc. — Cecy fera que nous pourrons servir César; car il suffira pour Aridosio trouver ses deux mille ducatz, et sera bastant que Tibère lui en baille mille, lesquels serviront pour la dot de César, et ainsi l'un et l'autre seront contens.

Erminio. — C'est bien advisé; envoyons, s'il vous plaist, quérir César, et parlons-luy de ceste affaire d'Aridosio, à ce que d'un train nous puissions faire trois paires de nopces.

Marc. — Lucido, va dire à César qu'il vienne parler à moy, et qu'il m'apporte les deux mille ducatz.

Erminio. — Va-t-en, il sera au logis.

Lucido. — J'y vas.

Marc. — C'est une fière chance, de retrouver sa fille après tant d'années.

Erminio. — L'adventure de Tibère a esté bien grande, quand, après qu'il a eu jouy d'une fille, il a trouvé qui luy donne six mille ducats. Mais quelle adventure a esté plus grande que la mienne? Bref, il vaut mieux une once de fortune qu'une livre de sagesse.

Marc. — Tibère craint que son père n'en soit pas content; mais, quand il entendra parler des six mille ducatz, il luy tardera tant, qu'une heure luy durera mille années.

Erminio. — Je croy, pour moy, que bien qu'ils ne doivent retourner en ses mains à luy, si les ayme-t-il fort; mais il faut avant toutes choses parler de César.

Marc. — Aussi feray-je.

SCÈNE VII

César, Lucido, Erminio, Marc Antoine.

César. — Où dis-tu qu'ils sont?

Lucido. — Les voylà.

Erminio. — Voicy César. Nous voulons aujourd'huy vous bailler Cassandre pour femme.

César. — Je ne désire autre chose. Voicy les escus d'Aridosio, et vous jure que, quant à moy, j'ayme et cherche la fille, et non ses biens; mais il faut que j'obéisse à mon père, qui m'a exprès commandé ne traitter rien avec elle sans cela.

Marc. — Tout est pourpensé. Allons parler à Aridosio, car sans luy on ne peut rien faire. Quant à vous, César, allez quérir vostre père et le menez en ma maison, où je me rendray incontinent avec la compagnie, et là nous traicterons de tout à la fois.

César. — J'y vas. Cependant, monsieur, je vous prye vous souvenir de moy.

Marc. — Ne vous soucyez, laissez-moy faire. Et toy, Lucido, va mettre ordre à la cuisine, car nous soupperons tous chez moy.

Lucido. — Que dois-je respondre à Tibère?

Marc. — Rien, je feray le nécessaire.

Lucido. — Il sera faict.

Marc. — Erminio, frappe à ceste porte.

Erminio. — Tic toc, tic toc.

Marc. — Frappe plus fort.

Erminio. — To, to, to, to, to.

SCÈNE VIII

Aridosio, Marc Antoine, Erminio.

Aridosio. — Qui est là?

Marc. — Ouvrez, Aridosio.

Aridosio. — Vous me venez sans doubte apporter quelques meschantes nouvelles?

Marc. — Il ne s'agit plus de meschantes nouvelles, Aridosio, ayez bon courage, vos deux mille ducats sont retrouvez.

Aridosio. — Dites-vous que mes escus sont retrouvez?

Marc. — Ouy, je le dy.

Aridosio. — Je crains d'estre trompé comme auparavant.

Marc. — Il sont icy près, et devant qu'il soit longtemps vous les aurez entre vos mains.

Aridosio. — Je ne le puis croire, si je ne les voy et les touche.

Marc. — Devant que vous les ayez, il faut que vous me promettiez deux choses : l'une, de donner Cassandre, vostre fille, à César du Puy, et l'autre de laisser espouser à Tibère une femme avec six mille ducatz de dot.

Aridosio. — Je ne voy, ne pense rien, sinon mes escus! Jusques à ce que je les voye pour le moins, je ne sçay que vous dites. Je vous dy bien que, si me faictes ravoir mes escus, je feray ensuitte ce que vous voudrez!

Marc. — Vous le jurez?

Aridosio. — Je le jure!

Marc. — Si ne tenez votre parolle, nous les vous osterons par force. Tenez, voylà vostre argent.

Aridosio. — Oh Dieu! ce sont les mesmes! Cher Marc Antoine, que je vous ayme! Je ne vous pourray jamais récompenser le bien que vous me faictes, deusséje vivre mille ans.

Marc. — Vous me récompenserez, et au-delà, si vous faictes ces deux choses que j'ay dictes.

Aridosio. — Vous m'avez rendu la vie, l'honneur, les biens et l'estre, que j'avois perduz avec ceste bourse.

Marc. — Voylà pourquoy vous me devez faire ces plaisirs.

Aridosio. — Et qui les avoit desrobbez?

Marc. — Vous le saurez après : respondez à ce que je demande.

Aridosio. — Je veux premièrement les compter; je vous respondray ensuitte.

Marc. — Qu'est-il besoin les compter maintenant?

Aridosio. — Et s'il s'en falloit quelcun?

Marc. — Il n'y a seurement aucune faute; et s'il vous en manque, je m'engage à les remplacer du mien propre.

Aridosio. — Faictes-m'en un petit escrit, pour mon contentement.

Marc. — Si vous y pourriez-vous fyer, mon frère!

Aridosio. — Or sus, je m'en fye à votre parolle; mais que dites-vous de six mille ducatz ?

Erminio. — Regardez s'il s'en souvient!

Marc. — Je dy que nous voulons, en premier lieu, que baillez vostre fille Cassandre pour femme à César du Puy.

Aridosio. — J'en suis content.

Marc. — Après, que laissiez prendre à Tibère une femme, qui lui apporte six mille escus de dot.

Aridosio. — Quant à cela, je vous en prye : comment diantre, six mille ducats? et qui sera plus riche que ce gars-là?

Marc. — La fille est de Tortone; je n'en ay point sceu davantage.

Aridosio. — Eh, qu'elle soit de la famille du diable! six mille ducats, eh, eh!

Marc. — Et Tibère est content vous donner mille escus sur sa dot, pour que vous les donniez en dot à César, affin que ne desboursiez rien.

Aridosio. — Cela me semble bien trop, à dyre vray.

Marc. — Cela vous semble trop, et si en avez-vous ajourd'huy gagné huit mille!

Aridosio. — Comment, huit mille?

Marc. — Deux mille qu'avez retrouvez, et six mille que trouve Tibère.

Aridosio. — Faictes à votre guise, allons, Marc Antoine.

Marc. — Je veux que vous les luy donniez à toute force.

Aridosio. — Nous ferons donc deux mariages tout à la foys?

Marc. — Voire trois, mesme, car ce soyr j'ai donné femme à Erminio.

Aridosio. — Et qui?

Marc. — Je vous le diray en chemin.

Aridosio. — Bon prou vous face, Erminio!

Erminio. — Et à vous, qui avez gagné à ce jour tant de ducatz.

Marc. — Allons à présent au logis conclure pleine-

ment ces alliances, et en donner connoissance à nos parens, qui sont là tous en mon logis.

ERMINIO. — Faites quérir là-bas Cassandre.

ARIDOSIO. — Elle sera demain matin à bonne heure céans, et je la feray venir en vostre maison, où nous pourrons faire les trois épousailles, car la mienne est tant mal commode qu'on n'y sçauroit baller, ni faire rien de bon.

MARC. — Je vous enten; nous ferons ce que vous voudrez; allons maintenant là-bas.

ARIDOSIO. — Allons.

Erminio donne congé aux spectateurs.

ERMINIO. — Vous entendez ; à ce soir, on ne sçauroit faire les noces; il manque Cassandre et ma Fiammette. Donc, prenez vos cliques et vos claques, et revenez à demain soir, on fera joyeuse feste.

FIN DE L'ARIDOSIA

CHAPITRE III

Lorenzino se prépare au meurtre. — Les influences littéraires. — Plutarque. — Brutus. — Machiavel a peu d'influence. — La physiologie morale de Lorenzino. — Le régicide. — La haine. — Les impressions décisives qui ont préparé le meurtre.

La duchesse mineure était « allée au mari », comme dit Benoît Varchi. La comédie était jouée. Le duc Alexandre triomphait.

Lorenzino, rentré dans sa masure, n'avait plus qu'à relire ses auteurs favoris. Car Florence était endormie, suivant un affreux jeu de mots, « dans la paix du Seigneur ». Comme on lit bien, fructueusement, dans les cités mortes ! les ducs, les princes qui procurent ces loisirs ont-ils bien prévu combien ils seront utiles ?

Quoi que l'on puisse d'abord croire, ce n'est point de Machiavel que Lorenzino prit le plus. Il est vrai qu'au hasard de ces lectures, où il cherchait surtout des voix complices, il entendait l'auteur des *Discours* mépriser Jean-Paul Baglioni de n'avoir point assassiné Jules II à Pérouse, lorsqu'il le tenait en son pouvoir. Il est vrai que d'amères maximes, dans les *Histoires florentines*, rendaient les princes odieux. Et le jeune homme qui faisait son noviciat de meurtrier lisait avec délices une page comme celle-ci :

Je ne te veux dire autre chose, sinon que Dieu préserve cette cité qu'un de ses citoyens n'en devienne prince ; mais, que si nos péchés venaient à le mériter, qu'il la préserve d'avoir à lui obéir... J'estimerai toujours qu'il est de peu de prix de vivre dans une cité où les lois peuvent moins que les hommes ; car cette patrie-là est désirable, en laquelle on peut jouir en paix de ses biens et de ses

amis, et non celle où ces trésors te peuvent aisément être ravis, et où ces amis, par crainte pour eux-mêmes, t'abandonnent en tes pires nécessités. Et toujours aux hommes de sens il fut moins dur d'apprendre par ouï-dire les maux de leur patrie, que de les voir, et l'on tient pour plus glorieux un rebelle d'honneur, qu'un citoyen esclave.

Mais on trouverait là, tout aussi bien des sentences en faveur des Médicis, des traits contre la liberté, la critique des conspirations. Et Lorenzino n'est-il pas le créateur d'une forme que Machiavel, dans sa copieuse théorie des conjurations, n'a point prévue ?

Non, la grande influence est celle de l'antiquité, des classiques. Éternelle et impérissable dans les esprits latins, même les plus modernes, elle tombait, au seizième siècle, sur des âmes où rien de fixe ne subsistait plus. Les meurtres politiques étaient conseillés, ou commis, par les professeurs de latin, comme ce Colas de Mantoue qui arma contre Galéas Sforza des jeunes gens fort analogues à Lorenzino. Les Pazzi recrutent les leurs parmi les « jeunes gens lettrés, mais ambitieux et très avides de nouveautés », parmi les prêtres qui enseignent le latin aux petites demoiselles. On est classique, et l'on exige l'absolu, c'est-à-dire l'absurde en matière politique. C'est un vice qui est commun à la France et à l'Italie. Il vient de l'éducation.

On lit Tacite, qui raconte, dans une brève histoire : « le meurtre, par le fer, de quatre princes » de suite. On se nourrit de Suétone, et l'on y apprend que César fut tué « à bon droit », *jure cæsus*. Et surtout, on lit et relit ce Plutarque, dont tous regorgent, et on le prend au sérieux.

On verra, lorsque Lorenzino écrira l'Apologie, les exemples, pris à Plutarque, fourmiller sous sa plume.

Reconnaissons la même peste qui pénétra de son virus la Révolution française, après avoir empoisonné Rousseau. Préceptes fort commodes, et admirables anecdotes, qui réservent toute vertu pour la vie publique, et permettent de vivre à sa guise, pour peu que l'on soit un héros, ou ce que l'on appelle ainsi, une ou deux fois dans tout le cours de son existence. Cette antiquité rude et vaine, arrangée par quelque sophiste de la décadence, cette morale en action mirobolante et surannée, fait merveille pour exalter un cerveau débile ou fumeux, un disciple-né ou un fol en formation.

Si nos bourgeois démaillotés de 1789 ont déliré si ardemment, malgré le poids de leur sottise et de l'éducation première, que devait faire un prince du seizième siècle, sans foi ni loi ? Cet évangile des pédants, des charlatans à chaires, ces racontages de vieux soldat, de prêtre ou de comédien en retraite, faisaient leur œuvre déformante.

Même une canzone de Pétrarque pouvait alors décider un homme à des actes extrêmes. Que ne pouvait donc ce Plutarque, nommé « le très grave écrivain », par Machaviel ? Le duc Alexandre lui-même possédait un exemplaire de Plutarque, qui vint aux mains d'Antoine de San Gallo. La traduction italienne courait les rues, avec des gravures sur bois où les meurtriers s'admiraient. Au siècle suivant encore, les bourgeois donnaient à leurs fils, au lieu des Vies des Saints, *les Hommes illustres*, en leur mandant que « c'estoit les saints des honnestes gens ».

Qui donne au jeune La Boëtie, fougueux la plume en main, l'idée de sa déclamation ? Montaigne croit que c'est Plutarque. Et dix ans plus tard que le meurtre d'Alexandre, qui donc suggère au plus noble des con-

jurés, au Lucquois François Burlamacchi, son grand projet de libérer toute la Toscane ? Plutarque : « C'est, dit un témoin, en lisant les histoires antiques et particulièrement les Vies de Plutarque, qu'il était entré dans le dessein, et pour mieux dire dans la très sotte frénésie, à l'imitation de ces valeureux capitaines, de mettre en liberté toutes les cités de Toscane. »

Le tyrannicide est honorable ; à la porte du Palais-Vieux, depuis quarante années, la *Judith* de Donatello montre son cimeterre, et l'inscription dit : « Exemple du salut public, placé là par les citoyens. » Machiavel, Guichardin, discutent, jusqu'à épuiser la matière, les actes des tyrannicides ; on discutera, bientôt, si Lorenzino fut tyrannicide ou « parricide » ; dans le premier cas, ce serait un grand homme.

Tous sont d'accord, à cette époque ; La Boëtie, comme plus tard ceux de la Ligue, le lâche Buchanan, qui approuve, crie au bon droit, et les philosophes, et les théologiens. Il y aurait de quoi nourrir une compilation d'école.

Aussi, chacun peut répéter pour son compte ce que Pierre Soderini écrivait au duc d'Urbin, lequel devait finir empoisonné : « Que Votre Excellence se garde des traîtres ! » Poison pour les ambassadeurs ennemis, accidents utiles, blessures anonymes, tout est bon. Un poète latin écrivait déjà, l'autre siècle, à Savonarole : « Le tyran est vexé de tourments innombrables : tantôt il succombe par l'épée, tantôt ce sont les coupes ornées de joyaux qui lui versent la mort ; celui-ci périt par l'oiseau du Phase (le faisan) qu'a souillé un noir poison, ou bien c'est la main de serviteurs, ou sa perfide épouse qui l'étrangle, et il meurt dans son palais splendide. » Et ces vers allaient frapper droit à la porte d'Alexandre :

Malheureux, tu ne sais quelle erreur te déçoit !
Crains d'autant plus les embûches que l'ennemi se fait plus doux :
Tes joies vont périr, et le deuil suprême t'attend.

La Boëtie le dira : « Entre les meschans, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compaignie. » Et si Lorenzino se croit le compagnon d'Alexandre, c'est comme Brutus était le compagnon de César.

Brutus ! ce nom le hante, il veut en gagner la gloire, et peut-être il est décidé par les mêmes raisons. Suétone insinue que Brutus en voulait peut-être à César de ce qu'il était l'amant de sa mère Servilia, de sa sœur Tertia. La chronique florentine, les indices qui se rejoindront sous nos yeux, vont éclairer les tentatives possibles du duc Alexandre sur les sœurs de Lorenzino, les entreprises, presque certaines, pour l'aînée Laudomine.

Ces adultères-là, ces viols peuvent déplaire, même à un Brutus, pourtant capable de suivre Pompée, l'assassin de son père. La honte a divers goûts. A regarder vivre le monde, il semble que l'infamie d'une mère, d'une sœur, d'une femme très proche par le sang et par la tendresse, ce soit la plus amère de toutes, celle qui le mieux envenime, rend furieux, et fait tuer. Beaucoup de gens vivront à l'aise dans des fanges d'un autre genre, qui voudront laver celle-là, et ne trouveront que le sang pour la purifier assez.

Or, sans tomber dans la romance ou l'histoire sentimentale, sans vouloir dire que Lorenzino fut meurtrier, mais « qu'il aimait beaucoup sa mère », il faut remarquer, parce que c'est vrai, que l'on était fort uni chez les Médicis-Soderini. Plus tard, exilé, fuyant à Constantinople, Lorenzino, dans une de ses rares poésies, parlera, non sans éloquence, de ses « doux frère et

sœurs » dont ils ne peut se rassasier, loin desquels il désespère de vivre. Son acte lui donnera pour première récompense les mariages opulents et illustres de ses sœurs avec les Strozzi, sa mère vivra près de lui dès qu'il peut espérer avoir un gîte fixe ; toujours et partout il veillera sur sa famille, et s'il a senti si cruel l'aiguillon de la pauvreté que la sentence vient de lui renfoncer au flanc, c'est pour les siens, au moins autant que pour lui-même.

Or, les deux Brutus ont agi pour leur famille en même temps que pour leur patrie. On se figure aisément faire action de citoyen, quand on venge simplement ses injures privées, et le bien public est une raison admirable pour colorer, même à ses propres yeux, les passions intimes.

Brutus est encore vivant pour les hommes de ce temps-là ; les idées de différence entre les siècles et les civilisations sont récentes, et maintenant encore l'Italie les conçoit mal ; Rome antique est toujours, pour les Italiens, l'aïeule peu éloignée. Au seizième siècle, un ancien est un contemporain, plus vénérable seulement que le parent ou le voisin. Brutus, César, ce sont des gens vêtus comme ceux qu'on fréquente. Pour nous, pour ceux de nous qui s'y intéressent encore, ce sont des figures de musée ; pour les hommes de 1536, ce sont des personnages familiers, qui ont sur eux une influence directe. Les images des vieux livres montrent des conjurés vêtus à la moderne, qui tuent César avec une arme pareille à celle de Lorenzino. Ainsi la suggestion prend une force incalculable.

Voyez Machiavel mêler Saül, Cyrus, Pertinax, Annibal ou Scipion, aux Sforza, aux Borgia, aux Orsini. Héliogabale, Julien, Macrin, sont des familiers.

L'apologiste des vieilles libertés florentines proclame que les citoyens de Florence, par leur résistance héroïque en 1529, « ont failli montrer à l'Italie qu'ils étaient dignes descendants de Rome ». Comme si Florence pouvait s'honorer de pareille chose, et ne s'était pas mise bien au-dessus de toutes les Romes !

Suivons donc Brutus, puisque c'est leur marotte. Brutus a contrefait la folie ; ceux-ci feront les complaisants, les bouffons, les lâches. Car on imite indistinctement Lucius Junius Brutus, et Marcus Junius Brutus, celui de Tarquin et celui de César. Au reste, Brutus le Mineur a subi la suggestion du nom, lui aussi ; aurait-il tué, s'il ne se fût appelé Brutus ? De même, Lorenzino subira l'influence, la contagion de l'exemple littéraire.

L'exemple, cette peste du monde intellectuel et moral, a perdu bien des choses en Italie. Le magnifique épanouissement de l'individu s'y corrompt. Tous les Italiens admettent qu'on suit les anciens. Les réminiscences classiques mènent la vie, comme leur Loi mène les juifs. Vespasien de Bisticci nomme sans cesse Portia, « l'épouse de Marcus Brutus, conservateur de la République romaine ». Ce sont là des saints, les vrais saints de la Renaissance ; comme tels, ils ont leur légende. Et, tout ainsi que les saints du calendrier, ils mènent à l'imitation, à l'exaltation mystique, aux actes extrasociaux ou antisociaux. Et ils persuadent, par leur exemple et leur renommée, qu'un fol est sublime, qu'un criminel est un héros.

Comprenons-les, mais ne croyons pas que la liberté doive rien à ces énergumènes. Le premier Brutus, juste vengeur, arrive à temps et fait un acte utile. Le second n'est qu'un inutile. Lorenzino, plein de rancunes, a

subi, comme sa patrie, l'infection du classicisme; ni Florence, qui n'est plus digne de la liberté, ni le Brutus moderne, qui partage la décadence de son pays, n'ont rien d'héroïque. C'est un fantoche qui combat pour un fantôme. Un penseur florentin l'a dit : Guichardin, Tacite manqué, intronisera cet Auguste diminué que sera Cosme, au milieu du peuple docile. Il y a toujours un Auguste tout prêt, surtout lorsque l'on a, comme Lorenzino, tué un Antoine et non un César.

Lorenzino devrait pourtant se souvenir que Dante a fait dévorer Brutus avec Judas, tout au fond de son Enfer, par le démon le plus atroce; comme si l'œuvre de haine et de vengeance ne pouvait se clore sur une vision plus répugnante. Mais il sait que Dante était un Florentin passionné, lui aussi; et que son César, s'il est dans un lieu « ouvert, lumineux et haut », c'est parce que le poète est gibelin, et que Brutus est guelfe !

La vraie ressemblance d'un pareil homme avec Brutus, nous la voyons; c'est qu'il fut un instrument, non un politique. Il ne pouvait organiser que son meurtre. Rien au delà. Comme Brutus, le τέκνον de César, il alla peut-être jusqu'aux dernières complaisances pour mieux aveugler la victime. Mais il eut, sur Brutus, cet avantage d'être à la fois plus adroit et plus courageux dans l'exécution. Brutus a supprimé César, un homme de génie; il a frappé sans danger, pendant qu'une foule complice entourait, maintenait la victime. Lorenzino n'a supprimé qu'une brute; et le premier tripier venu, le plus vil portefaix aurait été duc, aussi bon qu'Alexandre de Médicis. Lorenzino courra le risque d'être assommé par sa victime, écartelé s'il manque son coup. Il fut, seul, la tête et le bras, sauf un médiocre acolyte. Et Lorenzino ne fut pas un meurtrier malgré lui, comme

Brutus. Il conçut, médita, réussit tout seul, sans exhortation, et sans aide.

Il faut l'étudier maintenant, puisqu'il ne peut encore agir, dans les secrets de son action, dans les sources même, et cela grâce à la science contemporaine. L'histoire naturelle d'une passion commence à devenir possible.

Il est certain qu'à cette époque, sous l'influence des fléaux physiques, pestes perpétuelles, guerres constantes, et des misères morales, luttes religieuses, invasion des idées antiques mal comprises, la race humaine s'abâtardit : les mièvreries de l'art, ces types graciles que l'on admire chez les maîtres d'alors, ces femmes dont l'étroit squelette se recouvre à peine de chair, ce sont les pauvres êtres affaiblis par une suite d'infortunes, atteints, dans leur passé, troublés dans leur présent et leur avenir physiologique, par des catastrophes sans nom. Avec cela, l'homme, plus faible, rongé par le grand mal du siècle, ce mal fécond en vésanies, se trouve plus ardent et plus libre aux voluptés de toute sorte : songez à Pierre-François, le père de Lorenzino, qui fonde une famille après s'être laissé vieillir avant trente ans à travers tous les hasards de l'orgie romaine ; énumérez les Médicis ; pour s'en tenir aux plus récents, c'est Julien de Nemours qui meurt épuisé, Laurent d'Urbin qui meurt pourri, dont le cadavre tache le sarcophage michélangesque, Léon X qui tombe en morceaux, Clément VII qui périt décomposé, Jean le Populaire, oncle de Lorenzino, mort de rhumatismes aigus, à peine hors de la jeunesse, et Laurent, grand-père de Lorenzino, succombant avant l'âge mûr.

Tout cela crée des fous ; un ancien médecin a dit : « Au seizième siècle, époque à laquelle toutes les écoles

retournaient à l'étude des anciens, on observa dans les hôpitaux un grand nombre d'enthousiastes ou de mélancoliques dont les idées fixes et prédominantes avaient pris naissance dans les idées philosophiques des Grecs. » Et ces idées furent nuisibles parce qu'elles tombaient en des esprits débilités, prompts à l'imitation à cause de leur état inférieur; de même, une nation qui perd conscience d'elle-même se met à la suite des étrangers, admire et copie leurs œuvres. Le chroniqueur Philippe de Nerli, modéré parmi les plus sages, écrit ces lignes : « Si Laurent s'est mis dans la tête de devoir faire une en treprise si grande, et de tant d'importance, ou bien il le fit pour la gloire, et pour ressembler aux libérateurs de la patrie, et aux Brutus, et aux autres tant célébrés par les écrivains et qui par leurs exemples ont déjà fait perdre la tête à maintes gens, et en ont perdu un nombre infini, comme le raconte partout l'histoire ancienne et moderne, ou bien il le fit pour venger quelque rancune personnelle. »

Les deux mobiles, en vérité, se combinèrent. Les actions ne sont pas si simples qu'elles puissent se mettre tout entières dans une case ou dans une autre, comme un échantillon minéralogique.

Au point de vue de l'anthropologie, Lorenzino semblerait se placer entre deux groupes de régicides: les régicides mattoïdes, poussés par l'instinct délirant de faire parler d'eux, par une vanité sans bornes commune à la plupart des fous; et les régicides par passion politique, nullement anormaux, exaspérés par les malheurs de leur patrie. Mais comme toutes les théories, celle-ci laisse échapper un facteur capital, la haine personnelle, qui renforce la passion politique ou la gloriole.

L'étude clinique du type régicide se résume ainsi qu'il suit : les caractères généraux de tels individus sont de n'être ni absolument sains, ni absolument aliénés. Dégénérés, suivant un mot dont on abuse maintenant, mais qui dans l'espèce et pour le seizième siècle demeure utile, dégénérés et désharmoniques, ils ont des apparences brillantes, mais ils sont à la merci de leurs impulsions. Leur hérédité fourmille de tares morbides. Ils sont instables, mécontents, en lutte avec leur entourage. En outre, et ceci frappe tout à plomb, les accidents de cette psychose sont précoces ; ils se manifestent en général entre vingt et trente ans.

Lorenzino a dix-neuf ans lorsqu'il conçoit l'idée de tuer le pape, il en a vingt-deux lorsqu'il tue le duc. Et depuis, malgré son horreur pour Cosme, la maladie du meurtre s'atténue d'année en année ; il ne semble plus hanté par l'obsession de supprimer son ennemi grâce à l'acte direct. C'est que « l'enthousiasme et l'abnégation sont des maladies juvéniles », et tout régicide risque sa vie dans son élan.

Maigres, minés par leur flamme intérieure, ils donnent une importance inouïe aux choses de la politique, ils se persuadent qu'ils ont une mission glorieuse à remplir. C'est là l'idée mère qui les inspire. Ils sont enclins aux calomnies. Ils n'éprouvent ni regrets ni repentir. Ils se glorifient de leur acte.

J'aurai l'air, tout à l'heure, d'avoir écrit un portrait après coup de Lorenzino. Et pourtant il n'y a pas une de ces lignes qui ne soit prise à une étude médicale, où Lorenzino est ignoré.

Autre caractère de ces criminels : l'attentat est logiquement préparé, conçu et prémédité dans les moindres détails, comme chez les aliénés raisonnants. Un « véri-

table machiavélisme » apparaît dans la mise en œuvre.

Auprès de l'idée fixe, il y a les invocations au ciel. Lorenzino, pieux, qui priait son crucifix avant d'agir, fréquentait le cloître Saint-Marc, asile mystique de la vieille Florence; supprimés par Cosme plus tard, les Frères de Saint-Dominique entretenaient alors, à deux pas du palais Médicis, le souvenir de Savonarole, et l'ombre du divin clocher, le plus florentin de Florence, pouvait inspirer Lorenzino.

L'acte donc, en cette province du meurtre, n'est nullement subit, inconscient. Il est logique, conçu par un cerveau lucide; une fois mûr, il pousse l'acteur, fier de sa mission, avec une force irrésistible. Pour l'exécuter, c'est toujours l'instrument tranchant qui est choisi de préférence. L'assassin veut se voir tuer, se sentir tuer; le poison? il n'y pense pas, ou du moins pas de préférence; s'il peut agir par le couteau, ce sera mieux.

Les régicides revendiquent hautement la responsabilité de l'acte une fois commis. Et les phrases arrivent, pour le justifier, le louer. Peu sensibles à la douleur, ils agissent sans guère la sentir; ainsi Lorenzino, sous la cruelle morsure, ne lâchera point prise.

Ils ont, dans leurs antécédents, des vols. Et Lorenzino vole les têtes antiques, à Rome. Ils sont déclamateurs : et il écrit l'Apologie. Ils sont taciturnes. Ils n'ont point de complices. Et Charlotte Corday comme Alibaud cite Brutus, cite Judith. L'hallucination va jusqu'à les faire conférer avec les héros imaginaires.

Les causes occasionnelles sont les déboires, la misère, l'esprit du temps, les lectures exaltées, l'agitation de l'époque où l'on vit.

Enfin l'insouciance du danger est absolue. Et Lorenzino la poussera jusqu'à la démence.

Prudent et dissimulé dans sa conduite, aussi bien avec le duc qu'avec le parti des proscrits, il espionne, sans doute, pour gagner la confiance d'Alexandre. Mais il y a, aussi, la joie, le besoin de calomnier, qu'ont les dégénérés de son espèce.

Fou, si l'on veut, mais au milieu de fous. Du reste, chaque siècle de l'histoire, allant de crime en crime, de guerre en guerre, peut sembler fou, dans l'avenir. Seulement, de quel droit un Cosme, un Alexandre, un Clément VII, et François Ier dans plusieurs de ses actes, et Charles-Quint dans la plupart, ont-ils droit au titre de gens raisonnables ? C'est partout, alors, la même absence de sentiment moral, le même esclavage des impulsions frénétiques ; et, tous, ils sont tyrans, et ils sont menteurs, et bourreaux, et luxurieux, et aveugles.

Il ne faudra pas s'étonner que Lorenzino puisse vivre d'ailleurs, comme un homme ordinaire. La vie commune à tous est parfaitement possible, à côté de l'idée fixe. D'abord, le meurtre était quotidien dans ce temps-là, comme le vice, comme tous les instincts que le, hommes montrent quand ils songent uniquement à vivre sans lois et à se donner toutes les voluptés possibles. Ensuite, tous les Médicis étaient des monstres, et Florence était accoutumée aux Médicis. Celui-ci ne déplut que par la bizarrerie, peu florentine, du silence et de l'amour pour la solitude. Plus bavard, il aurait médiocrement étonné en jouant du couteau. Les Toscans ne sont point sanguinaires, maintenant, mais jadis ils ont partagé l'instinct qui subsiste toujours, dans l'Italie du Nord et dans l'Italie du Midi, et qui est tombé dans le bas peuple, où l'on retrouve fidèlement l'image des anciennes mœurs.

Au point de vue de la psychologie historique,

Lorenzino serait un être symbolique : c'est la race italienne, esclave, frémissante, ennemie implacable de l'intrus, du « forestiere », de l'« hostis », hôte et ennemi, le cajolant parfois, se prêtant à lui, se servant de lui, pour le supprimer brusquement au milieu de leur liaison.

On peut le serrer de plus près encore : c'était assurément un être aux réactions morales très lentes, presque nulles. Dans la vie privée, cela fait un fourbe ; dans la vie publique, un conspirateur. Son atticisme cachait une de ces âmes affolées, qui mènent, transforment le monde, parce qu'elles ont, et imposent, et exécutent, cette vision « dans le présent », produite par l'influx soudain et souverain des forces instinctives, et qui est un privilège du fou. Point de longs desseins, mais des élans immédiats, impérieux, succédant aux réflexions haineuses.

Songez à la patience de l'autre Médicis, Henri III : comme il guette et caresse Guise pour l'accabler d'un coup ! Et comme son frère Charles IX appelait tendrement Coligny « mon père », au lendemain des attentats, à la veille de la Saint-Barthélemy ! Et comme la patience de Catherine, leur mère, qui jouait jadis avec Lorenzino, prépara ce chef-d'œuvre du massacre politique !

Il ne faut pourtant pas abuser de la famille et de l'hérédité. Car les éléments, variables à l'infini, des caractères humains, les causes multiples des actions, ne sont point une matière chimique, si je puis dire, et parfaitement fixe, constante dans ses proportions, et reconnaissable dans ses composés. La cornue où l'on séparera les éléments de cette espèce n'existe pas ; le creuset où l'on pourra les recomposer en synthèses, on ne le possède pas davantage. Il importe de graduer les effets, de tenir un rigoureux compte

des inconnues presque constantes et des erreurs toujours possibles; car, déjà, ce que nous fournissent les documents originaux, ce sont les faits vus à travers les passions de ceux qui écrivent; et ce que nous racontent les chroniqueurs a subi une première altération, d'une gravité singulière, celle que laisse, aux choses vraies, un esprit humain qui les juge au moment où elles se passent ou viennent de se passer: la plus forte déformation, celle d'un individu qui apprécie et raconte un autre individu.

Les actes des hommes sont déterminés par leur caractère, lequel ne saurait être jamais entrevu que par ses résultats, et reste méconnu dans ses mouvements intimes; et le caractère lui-même subit le poids des faits extérieurs, qui le dévient, l'entravent, le compriment. Aussi, ne remontons pas trop avant dans les causes génératrices. Tenons-nous-en aux données plus immédiates. Et surtout, pour ne pas tomber dans cette abjection littéraire qui est le roman historique, ou l'histoire romanesque, résignons-nous à n'user, en les contrôlant, que des œuvres contemporaines, et à ne citer, en les passant à l'éprouvette de la réflexion scientifique et de la méthode morale, que les documents authentiques.

Ces documents, rares, clairsemés, dépareillés et brefs, qui vont marquer bientôt quelques-unes des traces laissées par Lorenzino, représenteront dès l'abord une vie tronquée, en partie secrète, aux crises violentes.

L'un d'eux, la comédie unique, dit assez l'artiste. Les poésies montreront que la nature de l'écrivain n'était guère celle d'un poète. Mais, au seizième siècle, le poète est rare, en Italie. La fameuse Apologie révélera l'homme d'action mêlé de sophiste, le violent

rhéteur, le disciple et l'égal des héros antiques. Le meurtrier et le dilettante s'y confondront. Parmi les quelques lettres, enfin, le profil ambigu de l'homme s'entrevoit, rigide et puissant, pénétré de mépris pour la vie et d'indulgence pour ceux qui la vivent.

Tout cela, ce sont des nuances. Et avant de les découvrir par l'approche des textes, il convient, tandis que Lorenzino prépare son acte, de marquer un peu plus fortement un élément qui lui est personnel, et qui restreint en lui le type conventionnel du régicide : c'est sa haine privée envers Alexandre.

Une peste de l'histoire, c'est de se figurer que les hommes agissent par idées définies et nettes, comme sur le papier. Instincts, pensées, fragments et ombres : voilà les motifs de nos actes. Insensible aux obstacles, parce qu'il se sent le pouvoir de les tourner, Lorenzino montrera seulement un symptôme de la folie partielle : c'est le soulagement extrême après le paroxysme du meurtre, l'indifférence, la joie même. Mais il est très bien de dire, avec les médecins aliénistes : c'est un régicide, en voici tous les caractères. Seulement c'est reculer le problème, non le résoudre entièrement.

En 1536, Lorenzino, déçu par toutes choses, n'avait plus qu'à faire le héros. Il le fit. Mais il ne l'eût pas fait de cette manière, et si vite, s'il n'avait été tout imprégné par cette passion de la haine, qu'un illustre penseur appelle « le plus grand élément pour transformer l'histoire ».

L'antipathie, qui fut sans doute de naissance entre le fin Lorenzino et le bourbeux Alexandre, est une force invincible chez les nerveux, à l'excitation constante, à la sensibilité prompte. Elle produit la haine, qui trouve à s'infiltrer dans ces natures rancuneuses et dissimulées,

et les sature comme le fiel fait d'une éponge. La haine, en tension perpétuelle dans les centres nerveux, ainsi que l'apprend le maître auquel nous en devons une physiologie, forme une force toujours prête, disponible suivant l'appel de la volonté, ou qui se déchaîne sous l'influence d'une cause extérieure. Energie latente, qui est d'autant plus formidable que le sujet se trouve plus capable, par la résistance de ses éléments nerveux, de l'amasser en lui, de s'en charger comme un accumulateur se charge d'électricité.

En somme, c'est, « sous l'influence de sensations accumulées dans le cerveau, une énergie qui tend à s'éloigner d'un être..., à lui nuire ». Les sensations productrices, nous les avions déjà vues. Maintenant, et tandis que Lorenzino se préparait, nous venons d'étudier le mécanisme qui les a conservées et concentrées. Nous pourrons comprendre bientôt comment ce mécanisme agit, pour les faire éclater et pour assurer le succès de l'acte auquel tendaient ces éléments.

Le ciel même sembla présager le succès de Lorenzino. Les bons Florentins remarquèrent l'imprudence que fit le duc, en se mariant sous l'influence d'une éclipse solaire. Aussi le bon sens parut-il lui faire tout à fait défaut : heureux, maintenant, se croyant ferme et assuré, le drille se déchaîna sur Florence comme sur une ville gagnée ; on ne comptait plus les ennemis que lui valaient ses caprices de luxure. Ses ennemis guettaient, joyeux. Les Strozzi séjournaient à Venise, où le doge André Gritti leur avait octroyé, par sauf-conduit en date du 19 juin 1536, le droit de librement et sûrement habiter la ville et l'Etat vénitien. François Ier, qui surveillait, de Lyon, l'invasion de la Provence par l'empereur et les mouvements de ses armées, réchauffait encore

le zèle des Strozzi par une lettre destinée aux proscrits florentins :

Messire Philippe Strozzi, dictait le roi le 6 juillet, Je crois que vous connaissez bien l'intérêt et affection que je vous porte, et non point seulement à vous et à tous ceux de votre maison et vos alliés, mais encore à toutes les choses publiques de Florence ; et pour ce, ne me paraît point nécessaire d'en faire plus ample discours. Tant est, que présentement, les choses étant réduites au point où elles se trouvent, j'ai voulu expédier messire Emile Ferretti, mon conseiller en ma cour du Parlement à Paris, porteur de la présente, pour s'acheminer vers vous et vos amis, à cette fin de savoir et entendre de vous et d'eux s'il sera lieu et manière, où je puisse faire quelque chose tant pour vous, que pour eux et la susdite République de Florence ; vous priant m'en très-amplement avertir par le moyen de lui, et de ce qu'il vous paraîtra possible et nécessaire de faire, quant à ce point. Et pourrez être sûr que, me le faisant savoir, je m'y emploierai de telle sorte, que vous connaîtrez clairement par là, combien j'ai désir de faire pour vous, pour vos amis, et par suite pour la liberté de Florence. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sanctissime et digne garde.

François

Le Breton

écrit à Lyon, le 6 de juillet 1536.

La liberté de Florence ! qu'est-ce que ce mot « liberté » pouvait bien signifier, pour François Ier, pour Strozzi ?

Ferretti ne rencontra plus Strozzi à Venise. Il lui donna un rendez-vous, que confirmait Julien Soderini, dans un bourg des Etats de l'Église. On tournait autour de Florence, d'Alexandre. Pendant ce temps, Alexandre scandalisait sa cité. Personne ne regardait plus, qui sa sœur, qui sa mère, qui ses parentes proches, sans songer avec angoisse et dégoût que le duc pourrait avoir la fantaisie de leur imposer une de ces nuits où il oubliait l'extrême jeunesse de son épouse impériale. Sous prétexte de ménager la bâ-

tarde encore mineure qu'il avait si péniblement obtenue, il considérait Florence comme son harem. Le passage de l'*Aridosia* qui fait une allusion directe aux monastères prouve assez combien les Florentins étaient révoltés de voir que les clôtures même des couvents, dont quelques-uns étaient encore respectés et peut-être dignes de l'être, ne comptaient pas devant les caprices du prince, et qu'on escaladait les murs, et qu'on rompait les grilles, comme les voleurs de nuit, pour dérober, à l'abri de l'impunité souveraine, plus lâchement que les larrons et sans risques, un bien plus précieux et plus impossible à refaire que celui dont les tire-laine se contentent d'ordinaire.

Avec cela, le duc était aux ordres de César, qui le faisait venir à Gênes pour s'entendre avec lui. L'entreprise sur la Provence avait échoué piteusement ; le siège de Marseille avait manqué, la meilleure armée des Impériaux, celle qui avait chassé le Turc devant Vienne en 1532, n'avait pu tenir dans une contrée dévastée par les soins du grand connétable Anne de Montmorency. Famine, dysenterie, peste, avaient appris à Charles-Quint les limites de son pouvoir, et les dangers d'une opiniâtreté qui lui faisait repousser tous les conseils. Maintenant, appauvri, vaincu, ridicule un peu, l'empereur s'était retiré dans Gênes, avant de passer, le panache bas, en Espagne : arrivé le 14 octobre dans la cité des grands pirates, il y fut rejoint le 18 par Alexandre, qui resta près de lui jusqu'au 15 novembre, jour où les galères de César firent voile pour Barcelone. Alexandre ne quitta Gênes que quelques jours plus tard ; la petite duchesse l'y avait attendu, en compagnie de la vice-reine son ancienne duègne ; elle le vit repa-

raître avec allégresse, Alexandre était fort galant avec elle, il montrait toutes les vertus secondaires d'un bon mari. Pour la vertu primordiale, la duchesse n'en avait cure, et les dames, les nonnes, les filles de Florence étaient là pour la voir exercer au duc.

L'honneur de servir Charles-Quint n'était pas gratuit. « L'Empereur. écrivait un ambassadeur de France, a demandé au duc Alexandre cent mil escus, outre douze mil par mois, auxquels il l'a taxé pour la guerre d'Italie, et n'ont vallu audict duc les excuses qu'il en a voulu faire, et se dit qu'il faudra qu'il passe par là, combien que l'on estime luy estre chose impossible... Les forussits de Florence étaient au désespoir. »

Tandis que Florence frémit à la pensée de nouvelles taxes, Lorenzino ne quitte plus le duc. « Il n'est autre homme dans Florence dont le Duc se contente mieux. » Ils s'enferment dans une chambre pour festoyer et faire un joyeux vacarme, pour réciter des comédies, et aussi pour lire Tacite ; Lorenzino explique au principicule « la vie de ces empereurs, et il l'amaîtrise à se conserver dans son Etat ». Le duc est un bon écolier ; Lorenzino passe sans doute les pages où Alexandre pourrait se reconnaître. Il ne lui lit point le discours de Pison : « Cet homme-là saura perdre ; donner, jamais ! Des viols, des orgies, des cercles de femmes, voilà ses rêves ; voilà ce qu'il estime les récompenses du principat ; pour lui la luxure et la volupté, pour tous la honte et le déshonneur. » Mais s'il lit, quelques chapitres plus loin, la mort de Galba, quelles délices à s'entendre prononcer, devant le duc, ces paroles : « Il lui arracha la gorge, en y enfonçant son épée. Les autres dé-

chirèrent affreusement ses cuisses et ses bras. Car sa poitrine était couverte. » Ah ! cette gorge d'Alexandre, que la mode du temps dégage jusque vers les épaules, et lisère à peine d'un col très bas, combien de fois Lorenzino l'a regardée, durant les heures où Cellini faisait poser le duc pour les médailles ! Comme elle a dû l'agacer, lui qui, vieux Florentin, vêtu comme son grand-père, aurait dit volontiers avec l'ancien chroniqueur : « Les habits de nos pères n'étaient mie décolletés, comme aujourd'hui, mais avec de bons cols, très beaux et très ornés. »

Alexandre va connaître la vérité du vers écrit par l'Arioste :

Tôt monteras, et tôt seras détruit.

Pourtant, les astrologues le mettent en garde contre « un petit homme au visage couleur de buis, son intime, très taciturne et insociable ». Et devant lui, les magiciens prédisent à Cosme, né comme Auguste sous le signe du Capricorne, une puissance dont tant d'échelons semblent séparer ce cadet. Pourtant, le panetier ducal, Horace de Pérouse, dans les cauchemars d'une fièvre bilieuse, a vu Lorenzino étrangler son maître. Le médecin Pascal a rapporté le songe au duc. Mais Alexandre ne croit point aux présages : « C'est une vision de malade, a-t-il répondu à son myre. Eh, pourquoi diantre toute ma maison s'acharne-t-elle à exécrer Lorenzino? »

Le 30 novembre, vers le coucher du soleil, le duc passait par le pont de la Sainte-Trinité, seul, à cheval, avec deux estafiers ; et les bonnes gens qui flânaient, assis sur le grand banc des Ragugei, devant la maison Gianfigliazzi, se tournèrent vers François Vettori, qui

musardait presque toujours là devant, en bon Florentin et en homme d'esprit capable de profiter au spectacle de la rue : « François, voici le Duc ! » Vettori leva les yeux, et vit Alexandre arriver, avec Lorenzino chevauchant en croupe, le bras à la ceinture de son duc. Vettori, prudent et ami des Médicis, fut indigné d'une aussi publique imprudence. Il s'en fut trouver Alexandre au palais, le lendemain matin de bonne heure, à une heure où Lorenzino, nerveux, bilieux, n'était point encore levé : « Seigneur, dit-il, j'ai chagrin d'être votre ami, car votre conduite est telle, qu'elle ne va rien moins qu'à vous faire périr, et nous, vos amis, en même temps. » Le duc resta surpris de cette apostrophe, et Vettori, qui le voyait frappé, continua : « Quelle folie est-ce là ? Un prince qui a vaincu Florence par les armes, et le premier qui jamais y ait eu tel pouvoir, s'en aller dehors seul, à cheval, avec un homme seul en croupe, et la nuit avec deux, ou trois ! et, ce qui est plus périlleux, se fier à un seul pour lui tenir les échelles de corde quand il faut gravir une muraille ! » pensant à l'échelle de soie, ou de corde tressée, que Lorenzino tenait d'ordinaire, et parfois Giomo de Carpi, l'un des sbires favoris. Le duc s'était remis. Il répondit en souriant : « Ne craignez point, François, car la destinée ne se peut éviter, et moi, voyant meshuy que vous m'aimez fort, je prendrai mieux soin de ma personne. » Ce qui ne l'empêcha point de répondre à un soldat, hanté par le même cauchemar de meurtre : « Une autre fois, couvre-toi mieux le cul, et tu ne rêveras mie de pareilles balivernes. »

Cependant, le temps approchait. Puisque le duc est fataliste, c'est-à-dire sot et aveugle, incapable de maîtriser sa fortune, il peut du moins préparer la cata-

strophe. Il n'y manque pas. Ce n'est plus assez d'aviver l'horreur de Lorenzino pour un bâtard heureux, la haine pour un prince qui écrase Florence, l'exécration du taciturne envers le jovial gaillard, et du mélancolique pour « l'homme à femmes », il faut encore que le duc blesse l'ennemi qui le guette, et d'une honte si forte, si aiguë, que l'éclat de haine est maintenant inévitable.

Alexandre n'avait point médité les maximes de Machiavel : « Que les gens doivent être gracieusement traités, ou tout à fait supprimés, attendu qu'ils tirent vengeance des légers outrages, et ne peuvent la tirer des grands; si bien que l'offense que l'on fait à un homme doit être de telle qualité, qu'on n'en puisse redouter vengeance... Et qui s'imagine que chez les grands personnages les bienfaits nouveaux font oublier les injures anciennes, se trompe. »

Et voici que sur les injures anciennes, de Clément VII, qui ne sont point vengées, sur l'injure plus fraîche du procès, qui n'est pas vengée, sur les bienfaits, plus odieux que les outrages, d'une familiarité dégradante, Alexandre va mettre un affront suprême. Cela, quand Charles-Quint est en Espagne, l'Italie dégarnie d'armées, le Piémont plein de Français, les proscrits aux portes, Alexandre Vitelli à Città di Castello, dans Arezzo, loin de Florence enfin, que ses soldats contiennent seuls ; Alexandre ne voit et ne prévoit rien. C'est un taureau qui fonce sur ce qui l'attire, et marche à l'abattoir.

Celle qu'il veut, et qu'il demande au maquignonnage de Lorenzino, qui est-elle ? ce n'est pas même, comme on l'a cru quelquefois, Catherine Ginori, la jeune tante de Lorenzino, la sœur de Marie Soderini. Sans doute, celle-ci pourrait être offerte au duc, entre-

rait aisément par la porte de la via San Gallo (maintenant via de' Ginori), puisque le palais Ginori est derrière les maisons des Médicis. Mais non, ce n'est pas elle que Lorenzino promit tout bas au duc, parce que le duc la voulait, se laisserait piper à ce nom : c'est la sœur aînée de Lorenzino, c'est la veuve d'Alamanno Salviati, c'est Laudomine de Médicis.

Peut-être Lorenzino commença t-il par promettre la Ginori. Mais il trouva l'occasion d'offrir un appât plus tentant, plus vraisemblable. Il était allé, pour les fêtes de Noël, à Cafaggiolo, il y mena son frère cadet, Julien. Le jeune garçon prit la petite vérole. Et Marie Soderini dut rejoindre ses fils à la villa, pour soigner Julien.

Dès lors, il fait clair dans les projets de Lorenzino. Le 4 janvier 1537, il demande à sa mère la permission d'aller fêter l'Epiphanie à Florence. Marie Soderini n'a pas trop envie de laisser partir Lorenzino, qui la chagrine et la trouble de plus en plus par sa conduite. Elle consent, néanmoins. Il arrive à Florence ; ses deux sœurs, Laudomine, veuve depuis peu de temps, Madeleine, encore jeune fille, sont au couvent de San Frediano in Cestello, sous la garde assez médiocre d'une tante religieuse, la sœur Tomasa.

Comprend-on, à présent ? Laudomine est belle, si belle dans sa chair plantureuse, que Pierre Strozzi, lorsqu'il l'épousera, se trouvera comme possédé par elle, n'en pourra quitter d'un mois entier. Lorenzino sait que le duc la désire ; elle est honnête, elle refuse. Mais elle peut s'être décidée par la raison que sa mère est absente. Et pas n'est besoin d'aller au monastère. Marie Soderini, Julien à Cafaggiolo, Madeleine au couvent, voici que Laudomine, veuve, plus libre, se

glissera dans la chambre de Lorenzino. Le duc entrera par la porte qui réunit les deux maisons. S'il arrive avant elle, il l'attendra, tranquillement, dans le lit de Lorenzino.

Il n'y a rien là de nouveau. N'est-ce pas en prostituant sa sœur Julie au pape Alexandre VI que le pape actuel, Paul Farnèse, s'est fait nommer cardinal archevêque d'Ostie ? Ce que sanctifia deux fois l'Esprit-Saint, le duc Alexandre, ce fils de pape, le trouvera tout naturel.

Lorenzino s'est pourvu d'un acolyte, afin de bien recevoir le duc. Alexandre est robuste, et de fait, il s'en manquera de peu qu'il n'échappe. Mais, depuis quelque temps, Lorenzino s'est assuré d'un homme à tout faire ; il a sauvé de la potence un gaillard mal famé, dont le nom même est incertain, mais que sa collaboration au drame laisse fameux sous le surnom truculent de Scoronconcolo. Le soudrille avait pour son maître un de ces attachements faits de complicité mutuelle, qui sont les plus solides. Marie Soderini voyait avec dégoût ce repris de justice ; mais Lorenzino le tenait auprès de lui, obstinément, comme un chien mordeur à l'attache. Le matin même du 6 janvier, il le fit venir, et lui monta la tête. Il l'avait préparé dès longtemps.

D'abord, il lui avait conté qu'il avait une vengeance contre un ennemi, qui s'était moqué de lui, l'avait bafoué dans ses intérêts ; Scoronconcolo tressaillit, et répondit sans hésiter : « Dites-moi seulement qui c'est, et puis laissez-moi faire, onques il ne vous donnera plus d'ennui. » Et, sentant la proie, en bon dogue, il y revint : « Ah ! soupira Lorenzino, hélas ! ce n'est pas à dire, car c'est un favori du Duc. — Eh ! répliqua





LE PAPE PAUL III

D'après une médaille d'Alexandre Cesati, dit le Grechetto.

A. FONTEMOING, PARIS

l'autre, en bon sbire, je le tuerai, fût-il le Christ! »

Lorsqu'ils furent ensemble à table, comme le temps approchait, Lorenzino reprit son homme : « Or bien, lui dit-il, puisque tu me le promets si résolument, et que j'ai assurance que tu n'es point pour me manquer, de même que moi je ne manquerai jamais en aucun temps à faire pour toi tout ce que je pourrai, je suis content; mais j'y veux être en personne, moi aussi, et afin que nous le puissions faire à bagues sauves, je verrai à le conduire en un lieu où il n'y ait aucun danger, et je ne doute point du bon succès. »

Lorenzino, qui n'avait pas d'épée à l'ordinaire, portait toujours sur lui un couteau, qu'il avait acheté à Naples ; un de ces beaux petits couteaux qui servent, dans *Gargantua*, pour « esguorgeter » les blessés.

La chambre que Lorenzino préparait pour le duc était au rez-de-chaussée, sur la via Larga. Tout le bruit de l'Épiphanie, la dernière des fêtes qui s'ouvrent avec la Noël, devait passer là. Dans la chambre voisine, la pieuse Marie Salviati, qui aurait toute la journée visité les églises où sont les crèches et les Mages, serait rentrée le soir. Mais elle était accoutumée par Lorenzino à toutes sortes de vacarmes. Et puis, entend-on le bruit d'un assassinat, quand on sait que votre fils en devient duc ?

Lorenzino, après avoir fini son repas avec Scoroncolo, s'en alla chez le duc. Alexandre était mal en train, il avait manqué l'entrée du monastère où il s'amusait pendant la nuit. On convint de souper chez la petite duchesse, dont les quatorze ans s'éjouissaient paisiblement au milieu des beaux jardins qui avoisinaient les palais, chez Octavien de Médicis, en face de

la travée gauche de Saint-Marc, un peu plus avant sur la voie qui mène à Fiesole.

On se quitta pour quelques heures, et le duc au son furieux des trompettes en verre qui de temps immémorial cornent l'Épiphanie aux oreilles des Florentins, s'en alla devant un couvent où il avait des amours ; monté sur un âne, suivi par un de ses satellites, masqué comme lui et comme lui déguisé en montagnard, il fit ses farces amoureuses jusqu'à revenir éreinté.

Lorenzino le retrouva chez la duchesse pour lui parler à l'oreille. Animé par la déconvenue de la nuit passée, Alexandre saisit ardemment l'occasion magnifique. On fit joyeusement les Rois à la table de la duchesse; la jeune enfant était contente d'avoir l'époux qui l'amusait si fort, le duc se promettait une nuit succulente, et Lorenzino, moins sombre que d'ordinaire, devait amuser la duchesse, et bien remplir son verre au duc.

Enfin, enfin, il le tenait !

CHAPITRE IV

Le meurtre d'Alexandre. — Lorenzino s'enfuit à Bologne, et passe à Venise. — Election de Cosme en qualité de successeur au pouvoir ducal. — L'opinion publique. — Tentatives de Lorenzino. — Premiers déboires.

Ce même jour de l'Épiphanie, Benvenuto Cellini chassait dans la Campagne romaine, aux environs de la fiévreuse Magliana, chère et fatale à Léon X. Comme il revenait vers Rome, transi par le soir, à la nuit presque tombée, ils virent, lui et ses gens, une grande poutre de feu qui rutilait au ciel, juste à la place où se trouve Florence. « Il y aura, se dirent-ils, quelque chose de nouveau là-bas. »

Déjà, le 3 janvier, une belle image de cire, que Benvenuto avait faite six ans plus tôt, pour le duc Alexandre, s'était détachée et brisée dans l'église de l'Annunziata. C'était une vieille coutume, d'appendre sa propre figure, faite en cire et vêtue d'habits somptueux, dans cette chapelle de la Madone, spécialement chère aux Médicis. Dès 1448, la place manquait sur les murs. On suspendait les mannequins au plafond. Le gouvernement populaire avait brisé celui de Laurent le Magnifique (par Verrocchio), celui de Julien son frère (par Baccio de Montelupo), ceux des papes Médicis Léon X et Clément VII. Voir tomber naturellement son image, de son vivant, il n'y avait pas de pire présage. Alexandre en avait ri, pourtant.

Il riait encore, échauffé par le vin et par l'espérance, quand il traversa la rue Large et vint devant l'église Saint-Marc. Il faisait une nuit toscane de la Chande-

leur prochaine, car il neigeait, et par ce samedi soir la ville en liesse s'ébattait dans les rues blanches ; la lune chassa les nuages, et la nuit fut claire, de ce sol blanc sous cette clarté blanche. Nuit d'amour, nuit de fête, nuit où l'on pouvait, sans péril d'être reconnu, se perdre dans la cohue des masques, y faire passer une femme, et faire chez soi tout le bruit qu'on voulait.

Le duc licencia ses gens sur la place. Il fit mine de rentrer dans son palais. Il mit seulement le Hongre, son fidèle, de planton sur l'autre côté de la rue, en lui disant de ne point bouger s'il n'était pas appelé. Au bout d'un certain temps, le factionnaire eut froid, et comme un chien frileux rentra se coucher au palais.

Le duc entra dans son appartement pour vêtir un costume de conquête, grande robe en satin fourrée de zibeline, et gants parfumés. Il avait hésité un moment s'il prendrait ces gants de maille qui étaient d'usage dans les expéditions nocturnes. Mais il se ravisa : « Prenons ceux à faire l'amour. Laissons ceux de guerre ! » Pourtant, il avait son épée.

Les voilà seuls, Lorenzino et lui, au coin de rue qui s'appelle encore le coin de Bernardetto de Médicis, à cause d'un brave parent qui logeait là force gens, et surtout des ribauds et des courtisanes, sans fausse honte. Ils se glissent, inaperçus, bousculés, jusqu'à la petite maison. Ils entrent à gauche, dans la chambre du rez-de-chaussée. Il y a grand feu ; le duc est un peu étourdi par ses courses de la journée, par le grand froid, auquel succède brusquement la grosse chaleur du foyer qui flambe : on verra clair dans cette chambre ! Mais les rasades, la fatigue délicieuse, qui prépare aux joies prochaines, l'engagent à gagner le lit. Lorenzino tire les grands rideaux, le duc ôte de

sa ceinture l'épée, que Lorenzino l'aide à déboucler, et la dague ; il se laisse enlever sa robe, il se couche. Et Lorenzino lui dit de se reposer, pendant qu'il va chercher l'amoureuse. Pour éviter que la flamme du grand foyer n'incommode le duc, il tire et rejoint avec soin les courtines, il enveloppe bien le lit. Le duc s'est jeté lourdement dans cette cage de tentures, bien close. Lorenzino prend l'épée et la dague, il tortille autour des gardes ciselées les courroies du ceinturon, il fait un paquet impossible à défaire. Et il jette les armes sur un lit de repos. Tout est prêt, « Reposez-vous, dit-il au duc, et cependant je m'en vais faire venir qui vous savez. »

Celui qu'il fait venir, c'est Scoronconcolo. Un autre, Freccia, garde la porte. Lorenzino rentre, il ferme la porte à clef, met la clef dans sa poche, et marche vers le lit. Il faut faire vite, car le loquet de la porte est retombé sans s'ouvrir, la première fois, et le duc est peut-être en éveil. Lorenzino lève le rideau d'une main : « Dormez-vous, Monseigneur ? » et en même temps que la parole, arrive au duc une estocade d'épée courte, qui le traverse de part en part. Il présentait les reins, et Lorenzino l'a si bien ajusté que, du coup remontant, le diaphragme même a été transpercé. Blessure mortelle ; mais la bête est dure, et il faut achever sans que l'on entende.

Le duc, sous la pointe du fer, s'est rejeté vers la ruelle, en se roulant sur les matelas ; il veut sortir par les rideaux, mais il s'y empêtre. Il a la force de dire : « Ah ! Laurent, donne-moi la vie, pour l'amour de Dieu. — Je ne veux qu'une seule chose de vous », répond l'autre en sautant sur lui et le rejetant sur le lit. Mais il faut du silence ; la main gauche de Lorenzino

s'est plaquée sur la bouche d'Alexandre ; il lui enfonce le pouce et l'index dans la bouche, afin de le bâillonner, en lui disant : « N'ayez crainte, seigneur ! » Le duc saisit entre ses dents le pouce de Lorenzino, dans une morsure féroce. Du moins Alexandre est muet, ainsi. Mais Lorenzino, qui l'empoigne, ne peut agir, et Scoronconcolo craint de les mal distinguer, de blesser son maître, enlacés comme ils sont. Le sbire larde les matelas, entre leurs jambes, sans pouvoir arriver au duc. Alexandre se dégage encore une fois. Il parle : « Ah ! Laurent, je n'attendais point cela de toi ! — Au contraire, il y a trop longtemps que vous l'attendez ! » Le duc a pris une escabelle pour se faire un bouclier. Mais comme il se levait, Scoronconcolo l'a saisi de revers et lui a fendu la figure avec un coup de coutelas. Il retombe. Lorenzino pense, bien à propos, qu'il tient en poche son bon petit couteau napolitain. Cette fois, il ouvre la gorge au duc. C'est fait.

Alors, pour être sûr qu'il ne « ressuscitera » pas, il traite ce duc comme un pourceau que l'on égorge, comme un veau qu'on veut échauder. Il lui arrache le gosier. Plongeant la main, sa main valide, dans la blessure qu'il vient d'ouvrir avec son petit couteau, bien affilé, dans le sang que les vaisseaux robustes rejettent à bouillons épais, il empoigne les cartilages et les tire au dehors. Le cadavre en reste hideux, au point qu'on ne pourra le montrer à personne.

Le duc est tombé sur le plancher. On le ramasse, on l'enveloppe, après l'avoir encore percé et repercé de l'épée, dans une courtine de lit, il a l'air de dormir.

Lorenzino, peu fait aux exercices violents, est fatigué de cette lutte ; et il a chaud, dans cette chambre où le feu brûle haut, après tant de piétinements. Il ouvre la

fenêtre, il reste au bon froid de la nuit, pendant que Florence en liesse passe et repasse devant cette chambre où son duc est gisant. Lorenzino sent-il sa main blessée ? il tache l'appui de fenêtre avec le flot de son sang. Sa joie bouillonne tumultueusement en lui. L'homme est là, derrière, la gorge ouverte. Il faut continuer la besogne. Et reposé maintenant, il propose à Scoronconcolo de faire appeler l'ignoble Giomo de Carpi, auquel Alexandre a promis, dit-on, Madeleine de Médicis et le palais Strozzi, et ce sire Maurice qui voulait les mettre, eux deux, à l'estrapade, et Jules, le petit bâtard du duc. Ils viendront, et on les tuera. On tue si bien, dans cette chambre !

Scoronconcolo, qui n'est pas un lyrique du meurtre, se refuse à cette nouvelle aventure. Ils en ont déjà trop fait ! Brute normale, soudard prosaïque, il n'a point de ces enthousiasmes-là. Vil estafier, et non tueur à l'antique, il n'est point grisé par le sang. Son imagination, à lui, fort élémentaire et pratique, lui présente cette idée nette : « Nous allons nous faire surprendre, nous allons nous faire empoigner, et nous allons nous faire pendre. Le maître, en qualité de noble, sera, peut-être, non point pendu, mais décapité. Pour moi, gibier de potence, on me jettera dans un cul-de-basse-fosse, aux Stinche, je serai torturé, cisaillé, écartelé, pendu. Sauvons-nous vite ! Je n'en suis plus. »

Il fallait partir avant l'aube. Le duc avait été tué vers les cinq heures de nuit. Laissant le cadavre, blessé à la face une fois, deux fois à la gorge, une fois encore à la main et une fois au flanc, laissant la porte refermée, à côté de Marie Salviati qui avait « ouï un seul grand cri, mais ne chercha pas à rien savoir », Lorenzino s'en fut trouver Zeffi, pour avoir de l'argent. Le pauvre

intendant n'avait guère d'argent liquide ; il vida la bourse, et l'on courut frapper à la porte de Léonard Ginori. Mais on n'ouvrit point. Alors, il fallait se hâter, obtenir de l'évêque de' Marzi, dont la figure apparaît encore à l'Annunziata, sur un sépulcre théâtral, la permission de faire ouvrir les portes des remparts, et la cédule pour avoir les chevaux de poste. Lorenzino s'était muni d'une fausse lettre, ce qui prouve son dessein prémédité de fuir sur-le-champ, il fit lire au Monseigneur ces lignes où on l'appelait, vite, vite, à Cafaggiolo, pour une aggravation dans la maladie de son frère Julien. Le Marzi, probablement mal éveillé, ne se demanda pas comment cette lettre avait pu entrer, à pareille heure, dans Florence fermée, sans être apportée chez lui d'abord, chez le maître des postes, par un huissier à targe ; il signa tout ce qu'on voulut. Et Lorenzino, Scoronconcolo et Freccia, piquant des deux, sortirent par la porte San Gallo. La route glacée résonna sous la chevauchée furieuse.

Là-bas, dans la maison muette, le duc était gisant ; sur sa poitrine, Lorenzino avait épinglé un écriteau, sur lequel on lirait ce vers classique :

VINCIT AMOR PATRIAE, LAVDVMQVE IMMENSA CVPIDO.

« L'amour de la patrie et la soif de la gloire — Triomphent ! »

C'est la variante d'un vers que Virgile fait prononcer par Anchise, dans les enfers, à propos du premier Brutus. Et Virgile devait fournir la réponse, pour les Guichardin et autres messer Cerrettieri :

... Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga TYRANNO !

« Un tyran supprimé, l'on en découvre un autre.
La branche d'or fleurit pour un autre rameau ! »

A cette heure, une allégresse inonde l'âme de Lorenzino. Dans le galop de son cheval, il connaît les meilleurs moments de sa vie. Sa main même, qui lui fait mal, lui rappelle ce triomphe de tout à l'heure. Il l'a tué, mis en morceaux! On entre dans le Mugello, le jour s'est levé: c'est vraiment le jour des Rois! Piquez! voici Cafaggiolo. Il fait grand jour. Ils passent vite. Vers les dix, onze heures, on quitte un instant l'étrier à Scarperia, la ville des bons couteaux, pour changer de chevaux. Lorenzino fait panser sa main saignante. La blessure, qui marquera toujours, effraye le barbier. Lorenzino sourit: leur bave réciproque n'empoisonne pas les Médicis!

Le maître de poste, surpris de l'équipage où courait Lorenzino, de cette hâte à brûler la villa dans laquelle étaient sa mère et son frère, et surtout de cette main qui versait du sang à travers tous les bandages, alla raconter ce qu'il venait de voir à Cosme qui était au Trebbio, avec des gentilshommes invités à ses chasses; Cosme, toujours sage, ne dit rien; il prit seulement à part son oncle Pierre Salviati, pour lui avouer ses premiers soupçons; puis ils partirent chasser à l'oiseau. Cosme se taisait, et songeait. Sa destinée était en marche.

A huit heures du soir, Lorenzino passait les portes de Bologne. Il alla trouver au débotté, ou pour mieux dire sans débotter, « avec ses bottes et ses éperons », Silvestre Aldobrandini, rebelle tenace (jusqu'au jour où il se remit avec Cosme). Ce légiste servait alors d'auditeur de rote au légat pontifical. Lorenzino, joyeux, hagard, « archiglorieux », parut devant lui, couvert de sueur, de sang, de fange; il était pâle, de saignée et d'insomnie; « mais il faut l'avouer, dit un

homme qui savait la haine, de telles insomnies sont douces ! »

En recevant ce garçon hâve, qui venait de courir cinquante milles à toute bride, et haletait en lui parlant, le prudent homme de loi fixait sans rien dire le regard trouble, la main bandée fraîchement, car Lorenzino venait de s'arrêter chez Raphaël, marchand florentin, et le compère lui avait fait venir un médecin, maître Agnolo de Parme, qui avait trouvé « le gros doigt demi-mangé, mais non détaché ». Tout cela paraissait suspect au grave auditeur. « Assurément, je ne l'ai point cru, avouait-il le lendemain dans une lettre à Philippe Strozzi, jusqu'à ce soir où la nouvelle s'est vérifiée. » Lorenzino repartit à franc étrier pour Ferrare et Venise. Il allait raconter la chose à Philippe Strozzi. Dès la première station de son calvaire, il rencontrait la méfiance et l'ironie. On lui a reproché « de n'avoir pu réussir en aucune autre de ses actions ». Lorsqu'on voit quelle aide il trouvait, on s'étonne qu'il ait eu la chance de réussir même celle-là seule qui importait.

A sept heures, le 9 janvier, Lorenzino descendait de gondole, à Venise, chez les Strozzi.

Pendant ce temps, Florence s'était réveillée sans duc. On avait d'abord remarqué le sang laissé par Lorenzino sur l'appui de la fenêtre ; puis on avait cherché vainement Alexandre de Médicis. Enfin, de recherche en question, le cadavre s'était découvert derrière la porte forcée. Cybo, Vettori, Guichardin, avaient pu cacher la duchesse dans la citadelle, appeler Alexandre Vitelli pour brider la ville, déjouer l'essai de révolte que la jeunesse combinait sans grande conviction. Le cadavre, enveloppé dans un vieux tapis, avait été déposé dans



COSME Ier, DUC DE FLORENCE

D'après une médaille de Domenico di Polo.

A. FONTEMOING, PARIS

l'église Saint-Jeannin, au coin de la rue Gori, en attendant qu'il fût mis à Saint-Laurent. On ne pouvait point le montrer, massacré comme il était.

Le lundi matin, tout Florence savait l'affaire. Et, dit un historien qui écrit sous l'autre duc, « tout un chacun s'en réjouissait universellement, mais personne ne bougeait ». Cosme, appelé du Trebbio, vint, fut accepté, présenté, élu, en deux jours ; Cybo lui avait fait jurer, dans une embrasure de fenêtre, qu'il ferait justice à tous, serait fidèle à Charles-Quint, vengerait la mort du duc Alexandre, et traiterait bien les trois enfants naturels de ce duc, Jules, Porcia et Julie. Une belle lettre de Campana pour avertir César, un vote, Guichardin qui croit tromper Cosme et se préparer une régence, Cosme qui joue Guichardin et prend le pouvoir d'une main tenace, et voilà fondé le plus ferme, le plus durable des principats ; une tyrannie nécessaire peut-être, à coup sûr durable et illustre, le règne d'un adolescent sérieux au point qu'il mérite à la lettre ce vers d'un flatteur :

Esprit en cheveux blancs, dans la verte jeunesse.

Habile à se concilier tous les hommes nécessaires, figure fine, et sans aucun mouvement qui permît de dire les intentions secrètes, instruit par son habile grand-père Jacques Salviati, par sa mère et servante dévouée, Cosme est un soldat opiniâtre, un chef de bureau sanguinaire, le plus fort sans doute de tous les princes qui ont tenu le sceptre en Toscane. Paperassier sinistre, rien ne lui échappera ; dans ces liasses formidables de ses archives, dans les lois sans nombre qu'il a promulguées, on le voit réglementer le fer et le poison pour ses ennemis politiques. en même temps que les

gabelles, l'allaitement par les nourrices juives et le déboisement des Alpes. Proconsul de César, parce qu'il dépend de l'Empire, féroce et froidement assassin pour qu'on ne l'attaque point, il faut qu'il soit tel pour se maintenir. Méfiant, servile et rapace, il sera logique, et vivra; il vivra par l'Inquisition, seule sérieuse colonne du catholicisme restauré, par la haine envers la France, que lui impose l'étau des Impériaux. Il fait la politique des intérêts, la seule vraie, surtout envers la France, si niaise alors, si niaise toujours, hélas ! Il est arrivé par le terrible souvenir de son père, la mémoire formidable qu'a laissée Jean des bandes noires le hisse et le maintient au trône. Il s'y affermit encore par la terreur des lois. Il veut conserver, il le dit, « l'honneur et l'Etat ». Son honneur, c'est sa puissance.

Voici venir bientôt les princes de plomb, Henri II, Philippe II. Cosme les présage. Ce sont les intrigueurs, après les héros. « Ce duc s'est très bien gouverné », dira Montluc. C'est vrai. Et qui prendra le courage, un jour (dans ce temps où l'on a tous les courages), de l'étudier jusqu'au fond, trouvera dans les masses bien ordonnées de ses papiers, sous ses reliures de notaires, en ces registres dignes d'un épicier, ici des droits sur les huiles, là un engagement de sicaires, les douanes de Sienne et l'assassinat d'exilés ; tout cela fort numéroté, étiqueté, dans des cassettes en zinc qui ferment à serrure ; comptabilité modèle, qui ferait monter aux lèvres d'un historien capable encore d'indignations vertueuses la parole de Rabelais : « Le dyable m'emporte, si je ne mettoys le feu dedans ! »

Pendant que les piques et les hallebardes montraient, à tous les coins de rue, que Florence était de nouveau gouvernée, on avait pillé les biens d'Alexandre, volé

partout, mis à sac la maison de Lorenzino et de Cosme, détruit jusqu'aux murs. Les soldats de Vitelli, et cette populace qui sort aux jours d'émeute comme les rats de tous les égouts, avaient pillé le mobilier, l'argent, les joyaux, fait un dégât de quelque vingt mille écus. Mais Cosme pouvait se consoler avec son duché, Lorenzino avec son meurtre.

Alexandre était maintenant déposé dans le sépulcre, fait par Michel-Ange, où reposait Laurent d'Urbin ; et il tachait, lui aussi, le marbre blanc. Puisque les Florentins aimaient les exemples antiques, il auraient dû faire comme Pertinax, après la mort de Commode : vendre à l'encan la cour du feu duc. On aima mieux introniser le duc nouveau. Quant au jeune Cosme, il ramassa le Tacite que Lorenzino lisait à son prédécesseur, et il lut ces lignes : « Le crime a pour vengeur quiconque succède à la victime. » C'est ce qu'il venait de jurer à Cybo. La dynastie sortait plus forte de ce bain de sang.

Jusqu'à présent, Lorenzino passait inaperçu. Maintenant, la rapidité des communications qui mettait, alors, Florence à quelques jours de Paris, le réseau de l'espionnage universel, que l'Espagne et les petits princes ont étendu sur l'Italie, font que chacun de ses pas est épié, signalé ; le meurtre, dès qu'il est connu dans Florence, est annoncé partout, avec une promptitude prodigieuse. Et dès lors, mille lettres vont aux gouverneurs, aux puissants du jour, leur apprendre par le menu tout ce que fait le meurtrier.

Le cardinal Caracciolo, gouverneur du Milanais, pour Charles-Quint, est le premier intéressé. Son mouchard, à Bologne, c'est un maître des postes, surnommé le Tailleur. Dès le 9 janvier, Jean-Antoine dit le Tailleur écrit :

Le 7 du présent mois passa par ici en poste M. Laurent de Médicis, neveu de M. Octavien de Médicis, lequel était blessé, et me parut qu'il fuyait de Florence, et s'en allait avec grandissime frayeur, de sorte que le 8, qui fut hier, est venu en ce pays un homme qui recherche ledit M. Laurent, et il me paraît savoir qu'il a tué le duc de Florence.

Une lettre du cardinal Cybo quittait, le même jour, Florence, et annonçait l'élection de Cosme au ministre de l'empereur. Et, de Venise, don Lope de Soria, ambassadeur d'Espagne, annonçait au cardinal des nouvelles déjà confuses ; tant il est vrai que, textes en main, on trouve la légende au lendemain même des événements, et chez les gens les mieux placés pour les mieux connaître : « Hier matin, écrit Soria, vint ici Laurent de Médicis, familier et parent de Mgr le duc Alexandre de Florence, et il apporta la nouvelle qu'il a laissé mort de sa main ledit Duc dans la maison d'une dame où il était allé par l'entremise dudit Laurent, lequel subitement est reparti d'ici, suivant ce que j'apprends, et s'en est allé je ne sais où, craignant que je ne le réclamasse à ces Illustrissimes Seigneurs, et pareillement Philippe Strozzi est parti d'ici en diligence vers Florence, pour aller aviser aux moyens de remettre ce pays dans l'Etat ancien, et de détruire la citadelle, s'il la pouvait avoir. »

Cependant les Français avaient écrit à leur roi, et prévenu Guy Rangone, soldé par la France. Quant à Soria, il constatait, de sa propre main, dans un post-scriptum :

Il ne me paraît pas que tous ces Seigneurs de Venise aient déplaisir de la mort dudit duc, ni de ce que Florence retourne à son antique liberté.

A Rome, les cardinaux florentins et les bannis se concertaient. On écrivait à Cybo pour éviter que « la

très-noble cité vînt aux mains des ultramontains », et la rétablir sous le gouvernement libre. La nouvelle était arrivée dans Rome le surlendemain du meurtre, à la vingt et unième heure. Cellini l'avait apprise de François Soderini, qui, fou de joie, lui criait : « Le voilà, le revers de médaille pour ce scélérat de tyran, que t'avait promis ton Lorenzino de Médicis ; ah ! tu voulais immortaliser les ducs ; des ducs, nous n'en voulons plus. » Et Cosme était élu déjà, Marie Salviati annonçait à Bernard Tassinari l'élection faite « sans aucune opposition, comme par la main de Dieu ». Etait-ce aussi la main de Dieu qui rendait sourde la bonne mère, dans la nuit du 6 au 7, à la cinquième heure ?

Le 11, Cosme et Cybo, sur une même feuille de papier, écrivaient au cardinal Caracciolo pour le concilier au nouvel état de choses. Les bannis eux-mêmes étaient singulièrement refroidis par l'avènement si rapide d'un duc nouveau. Cosme amadouait son oncle le cardinal Salviati. « Feu de paille, disait le gouverneur de Rome, on se rendra tranquillement *sub umbra alarum* de Sa Majesté, j'y veillerai. » Et Camille Colonna racontait à Caracciolo comment on avait bien maté Florence, avec la citadelle et les soudards de Vitelli.

On envoyait même à Milan un récit du meurtre, le 12 janvier. Le duc d'Amalfi, qui le dépêchait, de Sienne, y fait savoir que Lorenzino recevait par mois cinquante écus d'Alexandre. D'autres copies confirment que le duc fut attiré pour « une nonne, ou la sœur veuve de Laurent ».

L'allégresse des rebelles, qui voyaient, comme le cardinal Gaddi, « la malheureuse patrie libre », ou, comme Cyriaque Strozzi, griffonnaient une lettre folle, avec

l'épigraphe : « *Libertas, aut potius*, ἀριστοκρατία », n'empêchait pas que Florence « ne faisait nul mouvement, et que le populaire de cette cité se montrait Impérial, et que toutes les forteresses étaient à la dévotion de Sa Majesté l'Empereur ».

Quand on voit le cardinal Gaddi. l'un des chefs du mouvement pour la liberté, commencer par dire que la « souveraine bonté divine a voulu prendre en pitié la misérable cité, et l'a libérée de cette oppression affreuse », et puis se recommander à Guichardin, à Vettori, annoncer la venue de leurs Eminences inutiles, on comprend tout, et l'on n'a plus qu'à hausser les épaules, et à dire comme Vettori : « Nous risquons de tomber, comme Milan, sous la domination espagnole. »

Cependant, Lorenzino et Strozzi passaient à Ferrare, avec une grande suite, et poussaient jusqu'à la Mirandole. Tandis que Caracciolo écrivait au roi des Romains : « Rien de nouveau à Florence », Lorenzino, bien accueilli dans cette petite place de la Mirandole, si importante comme point stratégique de concentration, s'y trouvait soutenu par le prince, Galéas-Pic, redevenu maître depuis quatre ans. Quand il repartit, quelques jours après, pour Bologne, il avait « laissé l'ordre de payer et rassembler des troupes pour faire l'entreprise sur Florence et on donnait de l'argent au nom du Très-Chrétien ».

Mais si les bonnes gens comme Jacques Nardi, vénérables ganaches, au grand cœur et à l'esprit court, écrivaient au cardinal Ridolfi : « Puisqu'il a plu à la divine Providence d'abattre l'insolence du superbe Géant, et *jam erexit cornu salutis nobis in manu David pueri sui* (car tel fut pour nous ce valeureux jeune homme) », si l'on composait des cantiques à la louange de Lorenzino,

dans un latin où on lisait : *Jubilate in conspectu regis Franciæ, ut moveatur cum suo exercitu*, les gros bonnets, les « grands proscrits » comme Strozzi, s'attiédissaient déjà. Sans doute, on donnait son argent, on appelait Lorenzino « notre Brutus », mais on détestait moins le tyran, depuis que ce n'était plus Alexandre, on écoutait les offres de retour que murmurait Marie Salviati.

Lorenzino retournait à la Mirandole. Il voulait ramasser les troupes. Le 18, il écrivit à Philippe Strozzi : « Nous attendions, hier au soir, la décision sur ce qu'il fallait faire, quand est arrivé un émissaire du seigneur comte de Pepoli, pour savoir combien d'hommes on peut ici rassembler, question à laquelle on ne peut répondre absolument ; attendu que, si vous voulez vous servir de ces capitaines, que le seigneur comte de la Mirandole tient auprès de lui, et qui journellement se viennent offrir à lui, vous réunissez plus de huit à dix mille fantassins. mais si vous ne voulez point employer ces chefs, on ne peut savoir au juste le nombre, mais à notre avis ils passeraient les deux mille. » L'écart était fort ; Lorenzino insiste sur la nécessité de faire vite, car les mercenaires se débanderaient. Et il se plaint qu'on l'ait laissé depuis trois jours sans nouvelles de Florence.

Les nouvelles, c'est que Cosme était acclamé là-bas, accepté partout. C'est que les cardinaux étaient arrivés à Florence « pour faire accord avec le peuple, et rien ne s'était fait ». Lorenzino s'inquiétait de mettre sa famille en sûreté ; dans une lettre pressante à Philippe Strozzi, le fils affectueux, le frère tendre, multipliait les précautions, car s'il leur arrivait malheur, disait-il, « ce serait ma faute, puisque Dieu me les a sauvés jusqu'à

présent ». Il pensait à tout, au bien public, aux troupes, à son argent, à l'escorte qu'il lui fallait pour rejoindre Bologne.

Son jeune frère Julien et Silvestre Aldobrandini lui écrivaient qu'il ne fallait point faire fond sur la ridicule visite des cardinaux à Florence. Mais il s'acharnait aux raisons d'espérer. En un moment, on pouvait s'emparer du territoire, et il croyait que les Florentins aspiraient à se soulever. Le roi de France était là pour les soutenir; le roi de France ! hélas !

Il est vrai qu'à la cour de France, « tout le monde, à commencer par Sa Majesté le Roi s'était réjoui de la mort de ce misérable gredin », apprise le jeudi 18 à Paris. Il est vrai que le roi promettait à Jean-Baptiste Strozzi de « faire vite », que la reine de Navarre était favorable, et Catherine de Médicis, dauphine de par le poison, fort indifférente à la mort de son prétendu frère. Mais quoi ? paroles sur paroles ! comme l'élan du Florentin, qui s'écriait:

Si Votre Seigneurie veut me faire plaisir, qu'elle me recommande cent mille fois au glorieux Laurent de Médicis, dont l'acte magnanime dépasse Brutus et tous ses pareils qui furent onques, et dites-lui qu'il me paraît devoir attendre mille années, jusqu'à ce que je baise cette main qui, seule, a ravi la palme à tant de nobles mains florentines !

Dans tout ceci, et bien qu'on l'ait nié en termes d'ailleurs confus, le seul homme d'action fut ce rêveur de Lorenzino, ce momentané, ce songe-creux. Lettre après lettre, il veut qu'on essaye de gagner Jacques de Lazare de Médicis, qui tient la citadelle de Pise, il surveille les mouvements des Espagnols. Pendant que le cardinal Salviati négocie affectueusement avec son neveu Cosme, « chef de la République » dont il sera

demain le duc, pendant que les Strozzi ne demandent qu'à céder aux épîtres persuasives d'un Vettori, Lorenzino, qui veut le prix de son acte, et qui se sait en train de jouer le va-tout, insiste et presse. Les ambassadeurs de François Ier à Venise ne s'y trompent pas ; c'est Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, le docte et subtil ami de Rabelais, et c'est George de Selve, évêque de Lavaur, qui va remplacer sous peu le cardinal de Mâcon à Rome. Ils s'empressent de correspondre avec Lorenzino :

Au Très magnifique Seigneur Laurent de Médicis, vénérable ainsi qu'un frère.

Très Magnifique et vénérable Sire,

En réponse aux lettres de V. S. du 26 courant, reçues ce matin, nous vous disons que notre désir est tellement d'accord avec le vôtre au sujet des précautions nécessaires pour la défense de la Mirandole, toutes fois que s'en verra le besoin, que vous n'avez point à craindre de ne pas être en ceci satisfait autant qu'il nous appartiendra de faire, car assurément, en matière si capitale, nous ne sommes pas pour manquer aucunement à notre devoir ; bien que malaisé nous paraisse que, les choses étant au point où elles en sont, les Impériaux veuillent se hasarder à telle et si difficile emprise, bonne à faire perdre du temps, et n'en rien autre reporter que dam, et vergogne, et quand bien même seraient-ils si mal conseillés, espérons avec aide de Dieu, grâce à la valeur du Seigneur Comte, et de ceux qui sont en sa compagnie, et de l'aide qui lui sera baillée par Sa Majesté, que leurs efforts seront tout à fait vains. En ces conjonctures, nous prions V. S. de vouloir penser Elle aussi à ce qui regarde au service de Sa Majesté, et faire pour sa part les démarches qui de si valeureux gentilshommes se peuvent attendre. Des choses de Florence, nous n'avons que ces mêmes nouvelles dont V. S. doit être instruite, et s'attend d'heure en heure l'avis de ce qu'auront fait les Révérendissimes ; dont nonobstant n'espérons pas grand fruit, ni ne savons s'ils seront arrivés à temps pour faire prendre les armes, ayant laissé périr le plus beau de l'occasion.

Venise, le 29 janvier 1536-1537.

Vos amis et frères.

Pendant que le Salviati protestait à Cosme qu'ils ne

rêvaient autre chose, sinon « le repos, le salut, la sauvegarde de la patrie commune », lettre plate, qui est datée, comme par présage ironique, de Montemurlo, les premiers dégoûts s'élevaient chez Lorenzino; soucieux de frapper l'opinion publique à Florence, il écrivait alors, à son cher François de Médicis, une lettre, un vrai manifeste, qui annonce l'Apologie; par Raphaël de Médicis, le père de François, qui était des Quarante-huit et avait voté pour Cosme dès la première convention, la lettre touchait la Signorie; voilà pourquoi, sans doute, un historien plus copieux que scrupuleux a cru voir, je ne sais où, une épître de Lorenzino à la Signorie, laquelle ne se trouve point.

Depuis que je suis parti de Florence, écrivait Lorenzino à François, onques n'ai écrit à personne, pensant que, tout ainsi qu'il arrive ordinairement en tels cas, à certains mon action aura paru bonne, et à d'autres, mauvaise; aussi j'estimais qu'avec ceux à qui elle paraîtrait bonne, je n'avais lieu de me justifier, et avec ces autres cela me semblait temps perdu, pour ce que l'acte ne les émouvant point, je ne pouvais espérer de réussir avec les paroles. Mais sachant combien vous m'aimez et combien vous pouvez croire que je vous aime, en quelque façon que la chose vous soit rapportée, il m'a paru séant de vous expliquer mon dessein, à cette fin que vous ayez cette satisfaction de vous savoir un ami qui estime n'avoir fait rien, ni couru aucun péril, auprès de ceux qu'il est prêt à vouloir affronter pour le service de la patrie; afin que vous me défendiez contre ceux auxquels il paraît que j'aie fait bien, mais me sois gouverné mal, et qui m'accusent de peu de courage et jugement. Attendu que, s'ils considèrent bien, ils verront que je ne pouvais faire autrement que je n'ai fait; car vous pourrez imaginer quelle rude chose serait communiquer à personne de tels secrets; mais de ces diligences dont je pouvais user, je n'en manquai aucune, c'est-à-dire de pénétrer l'intention de tous ceux-là qui me semblaient d'importance, et dont je m'assurais qu'en une telle conjoncture ils n'étaient pas pour manquer à leur patrie; surtout que se laissant comprendre si à découvert, alors que le tyran était en vie, je ne pouvais penser que, le tyran mort, ils iraient se manquer à eux-mêmes.

De l'avoir fait ou non à propos, je ne crois point avoir à parler, car ce sont là des choses qu'il faut faire quand on le peut, et non quand on le veut, bien que, si l'on en disputait, les bonnes raisons sont pour moi. Car le vouloir faire auparavant, ou à présent, lorsque les affaires de César étaient florissantes et qu'il était en Italie ou revenait vainqueur d'Afrique, c'était paraître fournir à ceux qui n'aimaient point la liberté l'occasion de se vouloir servir de cette frayeur pour couvrir leurs mauvais desseins ; à différer, on courait d'infinis dangers, ou plutôt on allait à la ruine manifeste de la cité, puisque, vous le savez, on ne pensait à rien autre qu'à mettre des impôts et à dépenser sans profit aucun ; et, en choisissant le moment où le seigneur Alexandre Vitelli était dehors, il me semble avoir fourni une belle occasion aux citoyens de se rendre maîtres de la ville, et de pouvoir penser à disposer le susdit seigneur (en faveur du gouvernement libre), par quelque biais.

Quant à ce qui est de m'être enfui et de n'avoir point appelé les citoyens, et d'avoir manqué d'une certaine diligence après le coup fait, que mon excuse soit dans ce qui s'est produit ensuite, où l'on voit bien, non seulement que je n'aurais point servi la patrie en aucune manière, mais que j'y aurais risqué ma vie ; laquelle je réserve toutefois sauve, afin de l'employer une autre fois au service de mon pays ; et, encore que j'eusse l'intention de le faire, le sang, qui me sortait en quantité extraordinaire d'une main qui m'avait été mordue, me fit craindre qu'en allant çà et là il ne vînt à se révéler ce qu'il fallait tenir secret un bout de temps, si l'on voulait faire œuvre utile. Et c'est ainsi que je me résolus à sortir de Florence ; où je ne manquai point de toutes les diligences possibles. Mais mon mauvais sort voulut que le premier que je rencontrai ne me crût point ; et ainsi je dus perdre du temps à piquer plus avant pour trouver qui me prêterait foi.

Ensuite, j'allai à la Mirandole, pour voir à faire quelque chose ; et, non sans péril, je me mis à passer par des lieux suspects, tenant toujours ferme espérance que l'affaire ne pouvait manquer d'aller bien ; car il ne me paraissait point possible, que, après tant de maux, nous ne dussions point vouloir être unis, surtout sachant que les chefs tendaient à ceci, de vivre en une sorte que chacun eût sa place dans le gouvernement ; et il semblait que tout soupçon de tyrannie étant éteint, ce dessein dût se réaliser très-aisément. Et certes, on réussissait, si l'on avait eu foi les uns dans les autres, et pensé que les braves gens veulent avant toutes autres choses le bien de leur patrie, et ne cèlent point leurs appétits en disant qu'ils agissent comme ils font parce qu'ils ne sauraient mieux faire. Néanmoins j'ai l'espérance qu'un des mieux informés

de la vérité (Philippe Strozzi) doive par lui-même guérir cette plaie, (de la défiance mutuelle) avant qu'elle ne devienne cancéreuse, et ne requière plus forts remèdes ; car, vous le savez, les remèdes énergiques en détruisant le mal, prennent en même temps beaucoup du bien, tant que je doute si j'ai plus désir du mal ou du remède, attendu la misère où se trouve réduite cette pauvre Cité et son domaine.

Mais, avec tout cela, je ne me plains pas de mon sort, car il me paraît avoir montré au monde quel est mon courage, et fait quelque bon service à ma patrie ; et il ne me paraît point que j'aye trop perdu, en me trouvant privé d'une patrie où l'on fait si peu compte de la liberté, tout en ayant cette satisfaction, de savoir qu'elle ne peut plus être soumise à si méchant tyran.

Si j'eusse pensé que cette lettre-ci fût pour vous gêner en rien, vous pouvez tenir pour certain que je ne vous l'eusse point écrite; mais il ne me paraît pas ouïr que nous soyons si mal en point qu'on ne puisse parler ; nonobstant, quand vous l'aurez lue, vous la pouvez brûler, et vous serez sûr, ainsi, qu'elle ne vous pourra nuire; attendu qu'elle aura produit son effet, si seulement, tout en me soulageant, j'ai pu vous montrer la foi que j'ai en vous, m'assurant que, dans la situation où je suis, vous ne sauriez manquer à mon honneur ; mais que, bien au contraire, vous me saurez défendre partout où besoin sera, faisant largement foi sur mon courage, lequel j'estime que vous avez connu avant ce temps icy : telle a été notre amitié !

Et, sans vous dire autre chose, je ferai fin icy; vous assurant qu'en toute occurrence je veux être vôtre, comme je fus jusques ici. Et je me recommande à vous et à votre père.

De Venise, le 5 de février 1536-1537. *Ab Incarnatione.*

Il était à Venise, et il regardait vers la mer. Il n'y avait pas même un mois, qu'il tuait Alexandre ; et déjà on en était là !

Cosme répondait aux efforts de Lorenzino, par l'amnistie qu'il promulguait, afin de mieux diviser et affaiblir les proscrits. Les citoyens bannis depuis le siège étaient rappelés, par sentence du 12 février, moyennant qu'ils restitueraient les biens acquis durant la crise de 1529-1530, et qui n'avaient point fait retour à la Commune. « Déclarant, néanmoins, disait l'acte, que

le présent arrêté comprend seulement les citoyens florentins et tous ceux qui présentement ont domicile en la cité de Florence, en exceptant à tout jamais les personnes de Laurent de Pierre-François de Laurent de Médicis, avec ses complices, qui ont pris part au meurtre du duc Alexandre, lesquels on n'entend nullement faire bénéficier de la présente décision. »

Le cardinal Salviati trouvait Philippe Strozzi en « très bonne disposition » pour son neveu Cosme. Strozzi ne demandait qu'une rentrée honorable. Mais Pierre Strozzi, le futur maréchal de France, se répandait en menaces : « Le 25, disait un Siennois à son gouvernement, les bannis à Bologne eurent avis que Pierre Strozzi brave fort, et menace moult, à savoir que le Roi fera l'expédition, que l'argent arrive ; mais Sa Seigneurie l'ambassadeur dit qu'il n'en est rien, et que pour l'heure on n'a connu point d'autre effet que des paroles. On prépare ici l'église de Saint Laurent pour les obsèques du duc Alexandre, et les apprêts sont fort superbes. » Le 3 mars, on « avait fini de raser la maison de Lorenzino ». Il ne fallait plus que le bannir publiquement, le peindre la tête en bas sur les murailles des lieux infâmes, et mettre sa tête à prix. Cosme négociait avec suite, dictait force instructions, précautions, s'assurait de tout. Cependant que Lorenzino, mal assuré dans cette Venise qui avait commencé par lui enjoindre, naguère, de quitter le duché dans les trois jours, sous peine de la vie, disposait tout pour abandonner l'Italie où les déboires ne faisaient que s'accumuler sur sa tête.

Comble de dégoût : les rhéteurs s'emparaient de lui ! Il faudrait inventer un nom pour les gens qui ont fait des vers en ce temps-là. Poètes ne peut pas servir, et

versificateurs est encore bien noble pour des cacographes pareils. Heureusement, les événements ont tronqué la vogue de Lorenzino; le triomphe définitif de Cosme a rallié sous le nouveau duc tous ces plats mendiants de lettres. Et les Molza, les Tolomei, n'ont pas écrit les panégyriques auxquels ils pensèrent d'abord. Mais ce qui reste fait encore un tas, où il nous faut fouiller. Si le seizième siècle italien est fertile en joies pour l'historien des mœurs, il faut avouer que pour l'historien des lettres il est austère, pour ne pas dire plus.

Un dialogue anonyme sur les affaires de Florence est encore ce qui nous reste de mieux. Ce sont des partisans du nouveau duc qui parlent, ils ont servi Jean des bandes noires :

Pense, dit l'un deux, qui a peur des exilés et de la France, que ces allées et venues, en avant, en arrière, ce bavardage avec le Salviati, avec le (cardinal de) Ravenne et avec le duc de Ferrare, ne me va guère, et principalement depuis quinze jours qu'ils ont appris que le duc se trouvait à Cafaggiolo. A Venise, il y a Lorenzino, Pierre Strozzi avec ces autres désespérés de frères, et cet endiablé Prieur, qui n'attendent rien autre que ce benoît printemps.

Et, répond l'autre, que peuvent-ils faire ?

Comment, ce qu'ils peuvent faire ? avec l'argent, qu'ils ont de reste, et le sens et le courage, et l'assurance désespérée, outre les manigances qu'ils font avec la France, avec les Vénitiens, avec Ferrare, et (je m'assure) aussi avec le Turc lui-même ! Voyons ; nous sommes tous les deux bons serviteurs du duc ?

Il raconte qu'il a vu le duc d'Este, à Ferrare, et Madame Robertet à Paris. A Ferrare, Madame Renée de France lui a paru pleine d'espoir. « Puis, poursuit-il, l'autre jour, un gentilhomme français qui lui appartient est venu me voir, à l'hôtellerie de l'Ange, et même mandé par elle pour dire secrètement à l'hôte qu'il ne prît point paiement de moi ; et raisonnant de maintes

choses ensemble. entre autres (car ils ont coutume de parler librement) ces propres paroles lui sortirent de la bouche : « Vertu Dieu, ne viendrons-nous iamays « en ceste duchée de Milan, et de là petit à petit à Flo- « rence ? »

Les rimailleurs de cette époque ont été jugés par le plus qualifié des critiques : « Il y a dans la poésie politique du seizième siècle force paille, et peu de grain. » Varchi, avant de faire ses piètres sonnets en langue vulgaire à tous les princes de la nouvelle cour, a bottelé toute une gerbe, toute une litière de vers latins : il est question là dedans de pénates, du Tout-Puissant, du tyran ; « il est là gisant, s'écrie-t-il, couvrant la terre de son corps, le misérable, l'horrible, l'énorme, l'aveugle monstre ». Il y a, dans la seconde pièce, des « fautes de quantité », comme on disait dans les collèges au mauvais temps jadis. Mais elle est plus directe :

« Cette âme odieuse, la plus cruelle qui fut jamais et la plus impure, pour ma douce patrie, pour la délivrance des miens, à l'infernal Pluton je la donne et pieusement la dévoue ! » Laurent dit, et il tue le tyran d'un glaive cruel. Cède, ô Tybre ! notre gloire surpasse la tienne. Tandis que Laurent, tout frais de son meurtre, vole au-dessus des Alpes hautes, et, rapide, parcourt la route durcie par le froid, on voyait au ciel joyeux les astres même en allégresse, et qui résonnaient, favorables, de ces paroles : « Va, enfant, va, le plus brave et le meilleur des jeunes hommes ; ce qui reste à faire, ce n'est plus un homme qui doit l'achever : c'est Dieu ! »

Du moins, il n'y a là dedans ni satyres, ni faunes, ni nymphes, comme dans la troisième pièce, ni Liberté qui remonte au ciel. Voici les vers que Benoît Varchi faisait pour mettre « sous l'image de Laurent de Médicis, suspendu par un pied, et peinte sur la porte de la citadelle à Florence » :

Parce qu'il a restitué, par la mort du jeune et féroce tyran, leur patrie à ses concitoyens (trop ingrats, hélas !) et au peuple pusillanime, voici l'image dont Laurent est orné. Elle surpasse cependant, à elle seule, et telle qu'elle est, toutes les images passées, si vous considérez le mérite de l'action, et ce viril courage ; non point le résultat des événements, et la violence d'un brigand avide.

Quand maître Benoît, de sa cure ou de sa villa données par Cosme, venait lire au duc son histoire, échenillée pour lui plaire, il ne songeait plus à ce bel accès de lyrisme pédantesque. Trouverait-on, dans cette foule d'auteurs à gages, un seul exemple de vertus simplement civiques ?

Ce cahier est revenu de France, où Varchi l'adressa plus tard « au très-magnifique seigneur, mon patron, très respecté, le seigneur Philippe Strozzi ». Ces auteurs avaient des patrons un peu partout. Et c'est ainsi qu'on accumule écus et prébendes.

Faut-il ramasser tout ce qui traîne dans les grosses liasses des Archives, dans les brochures, et Jean Marmitta, et Louis Alamanni ? Pour celui-ci, du reste, si plusieurs de ses épigrammes et sonnets semblent convenir à Lorenzino, les plus célèbres des vers qu'il paraissait avoir écrits pour le célébrer, ne seraient, dit-on, point de lui. Non qu'il convienne d'accepter l'autorité d'un gros volume, — français, hélas ! — qui n'a d'autre poids que son papier. En effet, on nous dit, là dedans, que « l'Alamanni de 1537 n'est plus celui de 1522 » ; et l'on n'a sans doute point lu cette lettre du 4 avril 1537, qui traîne partout : Philippe Strozzi écrit à Lorenzino :

Je ne veux point taire que messire Louis Alamanni m'a enjoint de vous faire savoir qu'il est l'esclave de vos mérites, et que, si ses Muses ont quelque pouvoir, il vous fera montre de sa reconnaissance suivant le possible, car il a consacré *mille feuillets* à votre nom.

Mais, omettant l'opinion, tout à fait nulle, qui se trouverait confondue par ceci, j'ai voulu savoir d'un Toscan, et du plus habile entre les maîtres, ce qu'il faut penser de ces vers ; la conclusion, c'est que la satire « aux mauvais citoyens de Florence », n'a point de titre à être vraiment d'Alamanni. « Si le manuscrit portait le nom d'Alamanni, besoin serait d'arguments tout autrement forts que ceux du critique français, pour détruire ce témoignage. Mais en ce cas-ci, l'attribution à L. Alamanni n'étant que le fait d'une hypothèse, on a les raisons suffisantes pour n'attribuer cette satire à l'auteur qu'avec une extrême réserve, par une timide hypothèse. » Si j'osais pourtant ajouter un mot, je dirais que la meilleure preuve d'authenticité, ce serait que ces vers ne valent à peu près rien.

Faut-il extraire encore de la poudre, à la Bibliothèque nationale de Paris, ce manuscrit de Mario Mattesilani, sur la vie de Cosme Ier, comparée avec celle d'Octave Auguste ? A travers ce salmigondis de Bible, de fable, d'histoire, d'astrologie, où traînent les morceaux de Jove, il y a le parallèle, déduit par numéros d'ordre, entre Brutus et Lorenzino : « A savoir que les qualités, qui étaient en Brutus, lequel tua César, étaient aussi en Lorenzino, qui ôta la vie à Alexandre : primo... secundo... », et cela tient des pages et des pages, niaises, lourdement écrites, avec une gaucherie qui arrive à sembler perfide.

Il y a aussi les épitaphes satiriques d'Alexandre, qui sont d'une pompe voulue et grotesque, et finissent, l'une par ces mots (les seuls faciles à citer) :

« Jean de Carpi, l'évêque Marzi, le cardinal Cybo... l'ont placée en hurlant, *ululantes posuere...* » et l'autre ainsi : « La république florentine, délivrée par la force et la vertu de Laurent de Médicis,

de l'atroce tyrannie d'un monstre sauvage, très joyeuse, l'a placée, *lætissima P.* »

Il parut cependant plus tard, peut-être sous un pseudonyme, un éloge d'Alexandre. Tiré de racontages qui resservent à tous les princes, l'opuscule est rare parce qu'il fut détruit avec acharnement. Et il est aussi sot que rare. Les anecdotes racontées traînaient déjà dans les Marmi de Doni, ce curieux témoin de l'ancienne vie florentine. Et elles retombèrent encore dans les compilations d'un François Sansovino.

Enfin, il y eut des complaintes. Et c'est « la piteuse lamentation que fait à part soi Lorenzino de Médicis », et c'est « la complainte sur le duc Alexandre ». Sur le titre de la première, un mauvais bois figure le diable qui rejette Lorenzino de l'enfer. S'il a rêvé la gloire, il l'a tout entière ; elle n'est vraie, dit-on, que lorsqu'elle tombe dans les publications populaires.

Chez nous, au seizième siècle, la reine de Navarre a fait le récit le plus innocent, le plus favorable pour Lorenzino. Elle le tenait de lui-même. Et cette nouvelle est parmi les plus belles, dans l'œuvre de « cette dame, extraite du sang roïal, non alleguable sans insigne préfation d'honneurs », à qui Rabelais a trouvé le style ingénu, les inventions transcendantes.

Quant à Brantôme, en bon courtisan de ceux qui régnaient alors, il a chargé Lorenzino, prétendu que le « roy François ne le voulut ni recevoir ni receller, tant il estoit magnanime », et que le sultan le voulut livrer. Nous verrons promptement quelle est la vérité des choses.

Panégyriques ou satires, Lorenzino, s'il a connu quelques-uns de ces feuillets, maintenant tombés en

proie aux vers, a dû se rappeler la Sentence de Machiavel, dans sa pièce sur *l'Ingratitude* :

Il a vu que son sang, et ses sueurs, — Et sa vie honnête, et ses services, ses fatigues, ont pour los l'injure et la calomnie.

L'histoire moderne hésite sur lui, surtout en Italie. Les meilleurs proclament l'influence de l'antiquité ; ils avouent que les Médicis furent une « famille fatale ». Peut-être doit-on essayer, au moment où il va briser ses premiers liens avec Florence et l'Italie, tout en les voulant servir encore, essayer, tenter de mettre en lumière quelques impressions que laissent les faits déjà révolus de cette carrière si pleine et si brève. Un étranger, et un écrivain détaché de toutes les idées anciennes, est peut-être bien placé pour tenter cela.

Tandis que son cheval foulait la route glacée du Mugello, durant la nuit du 6 au 7 janvier 1537, quelles pensées pouvaient, outre sa profonde allégresse qui était plutôt un instinct, rouler en lui Lorenzino ?

Se reprochait-il de n'avoir point percé le duc Alexandre avec son propre poignard, en plein Marché-Neuf, quand l'autre le portait en croupe ? car il dit lui-même en avoir eu maintes fois le désir. En passant auprès du Trebbio, Cosme était là : pensa-t-il à le tuer ? Mais non, la flambée de l'instinct s'est éteinte, l'impérieuse image s'est atténuée par l'assouvissement. Cette autre idée lui a succédé, l'obsède et s'impose : arriver en lieu de salut, et nuire encore à ses ennemis, à tout prix, par tous les moyens.

Voilà pourquoi il sert la France. La France est l'ennemie de Cosme, puisque Cosme est impérial. Et puis, Lorenzino ne peut demeurer sans haïr et sans intriguer, c'est un vrai Médicis. Outre qu'il appartient à cette

race d'hommes, que la science doit admettre au même titre que tous les autres, êtres incapables de rien créer, de rien organiser, mais naturellement doués pour détruire. Lui, il a fait son office, il en est fier; aux autres leur tâche, mais il voit vite que tous sont anéantis.

Il ne peut ignorer, aussi, que les intérêts mènent le monde. Florence surtout, ville de banquiers, où les Médicis règnent et régneront parce qu'ils sont la dynastie des usuriers, où les Strozzi voudraient régner parce qu'ils sont les prêteurs des rois et des papes, une telle ville ne s'émeut plus guère sur des phrases.

Une puissance nouvelle, la féodalité de l'or, se lève sur le monde. Et, malgré les vers de Molza qui fait sa palinodie, allez donc chercher là dedans Plutarque et Brutus ! vous serez des pantins honnêtes, des dupes qu'on fera marcher au premier plan. Et, là-dessous, l'or agira.

Il n'est peut-être pas mauvais, cependant, qu'un fou, qu'un arriéré, — ou un précurseur, — enfonce de temps à autre quelques pouces de son épée dans le sac d'or. Cela sert à rendre moins sûre l'omnipotence des nouveaux seigneurs, de leurs complices et de leurs compères.

On dit, on redira : la France devait être prête à marcher sur la Toscane. Mais est-ce qu'elle est jamais prête ? et maintenant, plus dégradée que la Toscane, laquelle est esclave du moins sous un duc de sa nation, la France va savoir la honte de se trouver gouvernée par les plus étrangers des étrangers, par une Catherine de Médicis, par toute la bande de rats voraces qui passent les Alpes.

On a voulu signaler la sottise de Lorenzino, qui tua

ses droits au sceptre ducal. Et qui donc assure de son désir, et de sa vocation au métier de prince? Est-ce donc une chose si relevée, si désirable, d'être prince ? Et pourquoi donc un être intelligent concevrait-il une ambition aussi saugrenue ?

Il est facile de refaire l'histoire après coup, puisqu'on juge sur les événements accomplis. Mais, dans l'action, qui peut connaître les matières exactes dont un fait se compose? Il n'existe point encore, il devient, il se crée par d'occultes puissances, par des hasards illimités, indéfinis.

Dans la petite chambre de la via Larga, si loin maintenant, le dernier drame de Florence avait été joué. L'ancienne Florence, en agonie, avait par un dernier sursaut tué le premier monstre de la Florence nouvelle. Ces tyranneaux, que rien au monde ne justifie et n'accrédite, qui n'ont du seigneur que les vices, qu'est-ce qui peut les effrayer? Le couteau, seul. Mais le couteau détruit et venge. Il ne crée rien. Florence est morte.

Lorenzino frappe quand il sent son meurtre achevé, prêt pour l'éternelle beauté. Lui-même, plein de fantaisie florentine, incomplet, bizarre, il plaît mieux qu'un prince plus calculateur. Les exilés, mal avertis, et qui ne pouvaient l'être mieux, devaient croire d'abord qu'il avait travaillé pour lui-même : ne l'avaient-ils pas cru d'Hippolyte? Lorenzino les déroutait, amateur même dans l'action : il n'a fait qu'une comédie, il n'a fait qu'une tragédie. Ceci est d'un maître, mais les gens n'y entendent rien.

Brutus a fait Auguste, Lorenzino fait Cosme I[er]; ces actes excessifs sont en général une preuve que le peuple où ils se produisent est arrivé à un degré de pourriture

sociale qui rend le principat possible, peut-être nécessaire, en tout cas, durable. Si, par bonheur pour nous, Bonaparte eût été tué durant la parade grotesque du 18 brumaire, sur le terreau du Directoire un Pichegru, un Cadoudal, ou n'importe quel autre aurait surgi, champignon vénéneux. Il y a toujours en ce cas un gueux pour ceindre une couronne.

Lorenzino, nerveux, subtil, dut connaître ce brusque mouvement qui se produit dans les âmes déniaisées, trop sceptiques, en présence même des gens qui semblent de leur parti. Tout à coup, on se dit : « Qu'est-ce que ces gens-là peuvent bien avoir de commun avec moi ? » Pour l'histoire banale, qui juge en gros, la question serait de savoir ceci : Lorenzino pensait-il à faire sa patrie libre ? S'il le pensait, qu'il soit absous. Mais nous, qui n'avons ni à juger ni à punir, mais à comprendre, lui reprocherons-nous de n'avoir pas vu Florence aussi bas qu'elle était tombée, et quand il l'a vue, son acte fait, de s'être attiédi pour elle ? Du moins conserva-t-il toujours cette grandeur du régicide, qu'il n'eut, jamais, aucun remords.

Pourquoi du reste s'émouvoir tant à ce propos ? En quoi la mort d'un prince, espèce infiniment commune et disponible, est-elle plus regrettable que la mort de tout autre homme ? Est-ce parce qu'il peut faire plus de mal ? Le regretter, c'est (quelquefois, dit-on) affaire à sa famille ; plus souvent, à ses courtisans. Cosme reprit les courtisans à son compte ; ils ne perdaient rien.

En somme, ce Lorenzino, qui va fuir l'Italie, s'il eût vécu dans une autre sphère, mieux préparé pour l'action, ayant organisé son lendemain, maître d'une Florence moins épuisée, il aurait à présent des statues sur



LORENZO DI MEDICIS

[illegible]

: ced le principal possible, peut être néces... durable. Si, par bonheur pour ... tué ... la parade grotesque ... sur le terrain du Directoir ... importe qu'l autre aurait su ... Il y a toujours ... une couronne.

... dut connaître ce bourg... dans les âmes deniaisées ... en présence même des gens qui ser... parti. Tout ... on se dit : « Qu'... bien avoir de commun avec ... l'histoire banale, qui juge en gros, ... ceci : Lorenzino pensait ... s'il le pensait, qu'il soit absous ... ni à juger ni à punir ... reprocherons-nous de n'avoir pas ... qu'elle était tombée, et quand il ... elle ! Du moins ... ou régicide, ... ards.

... Montaigne fait à ce propos ... espèce infiniment commune ... et ... plus regrettable que la mort ... tout ... parce qu'il peut faire plus de mal. Le ... c'est quelquefois, dit-on, affaire à sa famille ; plus souvent à ses courtisans. ... répit les courtisans à son compte, ils ne perdent rien.

En somme, ce Lorenzino, qui va fuir l'Italie, s'il eût vécu dans une autre sphère, mieux préparé pour l'action, avait organisé son lendemain, maître d'une ... moins épuisée, il aurait à présent des statues sur



LORENZINO DE MÉDICIS

D'après une médaille anonyme frappée à Venise en 1537.

A. FONTEMOING, PARIS

les places de son pays. Car le mot de Castracani : « La trahison me plaît, le traître, non ! » c'est un mot de gentilhomme, ce n'est point un mot du peuple. Le peuple aime, acclame le traître, s'il est le plus fort; il le nomme alors un vainqueur, et un homme d'ordre. On aurait oublié les bizarreries de Lorenzino; Rienzi n'avait-il pas dit : « Je l'avoue, pour le bien du peuple, je me suis fait tantôt fou, tantôt histrion, tantôt homme grave, tantôt homme simple, tantôt rusé, tantôt timide, tantôt fourbe. » Et celui qui triomphe persuade toujours sans peine qu'il agit pour le bien du peuple.

Catherine de Médicis, une sublime politique, disait à Henri III : « Bien taillé, mon fils, maintenant il faut coudre. » Mais ceux qui taillent ne sont point les mêmes que ceux qui cousent. Et, son action faite, il était fatal que le régicide Lorenzino, comme un acteur dont le rôle s'égrène, connût les premières approches de l'ombre qui l'envahira.

Déjà, par ce printemps splendide, cet avril de 1537, qui succédait au plus bel hiver, « comme si la terre et le ciel se mettaient en fête pour la mort d'Alexandre », Lorenzino quitte Venise. Avec le fils du doge André Gritti, et muni de lettres qui l'accréditent auprès de Jean de la Forest, ambassadeur de France, il fait voiles vers Constantinople. Pourquoi s'en va-t-il? Les « petits exilés », ce populaire des bannis, que les « grands » tiennent à distance, veulent pourtant lui élever une statue, et c'est Jacques Sansovino qui doit la faire. On lui frappe une médaille, où sa figure fine, aux yeux gonflés par la débauche, à la bouche voluptueuse et ironique, apparaît dans un arrangement à l'antique; et le revers porte un bonnet phrygien, entre deux glaives,

avec cette inscription : « [VIII ID. IAN] le VIII des Ides de Janvier. » Mais il y a deux poignards sur ce revers : le premier a servi, Alexandre le prouve. Le second servira-t-il ? Lorenzino ne le croit plus.

Il va tenter de réunir les efforts du Turc à ceux de la France, pour attaquer la puissance impériale en Italie. Il sait que Constantinople est pleine de comptoirs florentins. Il sait que Cosme « ayant avec lui Christ et César », n'en redoute pas moins le « Gaulois et le Maure ». L'alarme est générale en Italie. Le Saint-Père tremble, la croisière du baron de Saint-Blancard va combiner ses efforts avec ceux de Barberousse. A cela, Lorenzino travaillera. Les auteurs à gages, Brantôme, Nestor, diront plus tard qu'il se retirait à Constantinople comme Bernard Bandini après la conjuration des Pazzi ; que le sultan l'a menacé de prise de corps. Mais ils oublient que Bandini fut acheté par Laurent le Magnifique, contre l'abandon au sultan de tout ce que les conjurés possédaient à Constantinople ; ils oublient que le sage Soliman II se concerte avec la France, et que Lorenzino lui arrive en qualité d'émissaire officieux.

L'Arétin, corneille publique, a violemment reproché au roi de France d'aller « mendiant l'aide des vraiment barbares ennemis de son sang et rebelles à son Dieu. Tu as, lui dit-il, ô Sire, car ainsi je t'appellerai, cruellement enfoncé dans le cœur de la chrétienté le coutelas ottoman. »

On prétend que Pierre Strozzi va partir aussi, se mêler à « la nation florentine de Péra ». Mais un autre destin l'attend. Et les événements bientôt se précipiteront, et vont tronquer à tout jamais les espérances qui sont communes aux Strozzi et à Lorenzino.

CHAPITRE V

Lorenzino sur le chemin de Turquie. — Ses poésies. — Retour de Constantinople. — Il passe en France. — Lyon, Moulins, Saintes, Paris. — L'Apologie. — Vie de Lorenzino en France. — Il revient en Italie après la mort de son grand-oncle Soderini. — Il se fixe à Venise.

Si Lorenzino quittait l'Italie sans grande illusion sur l'avenir politique, il avait au cœur le souci poignant d'assurer un lendemain heureux à tous ceux qu'il laissait loin de lui. Avant de quitter Venise, il avait écrit à Philippe Strozzi, qui était alors dans Bologne, une lettre longue et pressante, pour lui recommander sa mère, pour le prier de surveiller les intérêts du cadet Julien, et aussi pour conclure le mariage de ses deux sœurs Laudomine et Madeleine avec deux des Strozzi.

Philippe Strozzi lui répondit le 4 avril :

Magnifique et très honorable Messire Laurent,

Vous m'écrivites lors de votre départ d'ici, longuement ; j'ai différé ma réponse, attendant de pouvoir vous dire quelque chose de plus certain et de plus fixe sur nos agissements et nos espérances ; je ne le ferai pourtant point par les présentes, peut-être. Mais me trouvant ici (à Venise) et partant dans deux heures pour Ferrare, j'ai cru expédient de ne manquer point à vous écrire les présentes, lesquelles si elles ne répondent point à tous les passages essentiels des vôtres, vous me tiendrez pour excusé par ce que je n'ai point ici vos lettres, qui sont demeurées à Bologne avec mes autres papiers.

Quant aux affaires privées, vous me recommandez avec tout votre cœur votre Julien, qui se trouve ici avec Zeffi : en m'informant comment il mène sa vie, je trouve qu'il s'occupe de ses études, et vit de façon louable sous tous les rapports, passant le temps moult doucement en compagnie de mes fils les petits. J'ai commis à Zeffi qu'il ne le laisse manquer de rien, et qu'il demande à mon cher François Dini tout ce dont il aurait besoin, sans regarder à

aucune chose ; et, à Dini, qu'il fasse ce que lui dit Zeffi ; pour ce qui est de se prévaloir du crédit sur les Salviati, ou de la moitié tout au moins, j'en ai parlé maintes fois avec Averardo, lequel, ensemble Calandro, se tient à Bologne pour n'être point molesté à Florence, et je le trouve pleinement disposé à faire pour nous et pour lui tout office dû à un bon et cher parent. Mais c'est un personnage timide, ainsi que vous savez, et il ne fait rien sans l'avis de Calandro, et comme il lui a été dit verbalement par Octavien et Cosme de ne rien payer du crédit qu'il a en main au nom des hoirs Pierre-François de Médicis, il ne se décide point à le diviser, et à payer à Julien la moitié qui lui appartient, ainsi que je l'aurais voulu ; pourtant nous en sommes demeurés à ceci, que votre mère prenne la tutelle dudit Julien, laquelle ne lui peut être refusée, et qu'à elle, comme tutrice, soit ensuite payée la part regardant Julien, et quand nous serons là-dessus, nous verrons à renforcer le plus possible la part en question, en mettant au compte de votre part ce qui fut dépensé par vous, à cette fin que sa moitié reste la plus grande possible.

Il est nécessaire, pour ces actes faire. que votre mère se transporte à Bologne ou ailleurs, hors du domaine ; et on le lui a fait entendre, et elle ne manquera pas de le faire dès qu'elle aura pris l'eau de Porretta, laquelle, pour un malaise, elle prenait voici quinze ou vingt jours environ, dans ce monastère du Mugello, où elle s'était retirée avec ses filles.

Quand elle aura pris la tutelle dudit, je serais d'avis que Julien prît les ordres ecclésiastiques, et d'envoyer ensuite reconnaître sa moitié des biens patrimoniaux, et que votre mère se fit consigner sa dot, et ainsi de se mettre en possession des choses qui ne peuvent être refusées ; puis de faire à Rome tels actes qui seront jugés nécessaires par les jurisconsultes, pour les questions compétentes à l'hoirie du pape Clément ; duquel j'ai remis le testament entre les mains de maître Silvestre Aldobrandini, et pour ce qu'il m'en a fait rapport, il croit la cause de Julien bonne. Il se procèdera en ces matières sur le conseil du susdit, dont assez connaissez la suffisance et affection. Cependant Averardo aidera de quelque somme chaque mois Julien, en compte des intérêts qu'il tirera du crédit qu'il a en main, en faisant le change avec double commission, comme par le passé.

Quant à la parenté convenue entre nous, je ne suis pas pour changer jamais de sentiment, et toujours la désire, non moins que vous ; il est bien vrai que mon Robert étant destiné dès longtemps par lui-même et par moi, à l'état ecclésiastique, il ne me reste d'autres fils à marier, que Pierre et Vincent, lesquels sont d'une

profession bien éloignée du mariage, et, qui plus est, tout à fait hors de mon autorité, et dont je ne puis disposer. N'allez pas prendre ceci pour une retraite, car vous vous tromperiez en ceci, mais je dis cela seulement pour vous montrer comment vont les choses. Si notre cité retrouve sa liberté, l'un et l'autre de ces deux quitteront, je m'assure, l'état des armes et se rapatrieront ensemble avec moi, dans lequel cas je suis certain que je pourrais disposer de l'un d'eux. Mais étant loin de moi, et dans les armées, comme ils sont à présent, et n'étant avec eux guère d'accord, attendu qu'ils dépensent au-delà de leurs facultés, et qu'il ne me paraît point honnête de ruiner mes autres enfants à leur profit, je ne sais ce que j'en puis attendre.

Quant à ce qui est de procurer quelque bénéfice à Julien grâce aux ambassadeurs qui sont ici, ou de l'envoyer en France, je ne manquerai pas de m'y employer comme il faut ; mais ce ne sont pas là choses où fonder entièrement ses espérances, et j'en puis parler aussi savamment que pas un. Le séjour bon pour Julien me paraît cette ville-ci, ou Padoue, pour la sécurité, les mœurs, et pour vaquer aux études ; et si j'étais de nouveau déclaré rebelle, comme il peut aisément advenir, car je ne regarderai à rien pour aider ma patrie, j'approuverais en ce cas que Julien se séparât de moi, afin qu'il n'eût pas de déboires dans ses biens et revenus, pour être un suspect par son commerce avec les rebelles ; et je ne manquerais de lui secrètement tenir telles aides que besoin serait.

Il me reste à dire que, demandant aux ambassadeurs s'ils avaient eu réponse du roi touchant vos affaires, ils me dirent que la principale lettre où le roi traitait ce sujet avait péri, et que par une deuxième où il renvoie à la première, il en touche un mot bref ; d'où ils peuvent inférer que vous êtes en bonne grâce auprès de Sa Majesté, et ils me l'ont dit de telle manière que je leur prête foi ; nous y reviendrons,et vous serez instruit par d'autres lettres ; et *hæc de privatis satis*.

Il lui exposait ensuite leur situation politique ; promesses de la France, sous deux mois, volte-face du pape, rien de nouveau que du mauvais et du douteux. Cette lettre, écrite deux jours avant l'arrivée de Loren zino sur les quais du Bosphore, dut l'animer encore à l'effort suprême auprès de Soliman ; car il avait, quoi qu'on en ait dit, une mission politique.

Cette mission, c'était de savoir les intentions de

Soliman, de concert avec l'ambassadeur La Forest, et de les rapporter en détail au roi de France. Lorsque Lorenzino se présenta devant François Iᵉʳ quelques mois plus tard, il « rapporta au Roi que le Grand Seigneur était mécontent de lui, parce que, malgré les promesses à lui faites par son ambassadeur, il ne se trouvait point en personne avec grosse armée dans l'Italie, contre l'empereur, lorsque lui-même avec force gens il était venu par terre à la Velone (Aulone), et, avec une armée plus considérable que jamais, avait assailli les ports de l'Italie, et les Etats du commun ennemi, suivant leurs conventions réciproques. Et pour ce, le Grand Seigneur et tous les Bachas, étaient de très mauvais vouloir. Cet aiguillon du Levant, outre le besoin de ne point laisser perdre ses gens, et les affaires d'Italie, avait poussé le roi à venir en personne. »

Est-ce donc un médiocre effet, pour une mission de trois mois ?

Lorenzino eut trois entrevues, tête à tête, avec le sultan, il fut présenté à force Bachas, et reçut une paye et un titre équivalents à ceux d'un anspessade, c'est à dire à peu près uniquement honorifiques. Il ne perdit point son temps à Constantinople.

Mais il employa mieux encore celui de la traversée, sur le brigantin qui voguait de conserve avec celui de l'ambassadeur turc. Il fit des vers, plus précieux encore par le sentiment que par la forme, car ils remplacent un peu cette lettre perdue, où il expliquait à Strozzi ses désirs et ses affections pour les siens.

Tant plus je fends les ondes salées de l'Adriatique, et plus je m'approche des pays où le soleil se lève, tant plus semble que mon désir revole en arrière, et raccompagne l'astre aux pays où il se couche ; aussi, pour peu qu'il advienne qu'à ma route Celui-

là concède des souffles propices, que nul ici-bas n'adore ainsi qu'il le doit, et mon âme sera vite où elle veut être, et je toucherai les rives ultimes de la mer. Et ce n'est point pour changer de terre, ou de printemps, ou d'été, que s'échappe ainsi mon juste et ardent désir ; mais mon âme reste offensée de ceci, et lors de mon départ elle me l'a dit, à savoir que c'était vilenie, de fuir vers une nation si lointaine, laissant là sa magnanime emprise.

Lorsque je vois surgir vers l'Orient le soleil avec le jour, et avec la belle aurore, je dis en moi-même qu'il vient pourtant de voir mes doux frères et sœurs, et ma sainte mère ; alors une folle et pieuse pensée me vient à l'esprit : que puissé-je être dans le beau char, alors que de son rayon immortel il dore les rives du vil Arno, jadis si puissant. Une vraie flamme d'amour m'embrase le cœur ; onques ne me séparai de vous rassasié, ni n'espère loin de vous vivre (ô ma mère, ô mes frères) ! Il est faux, cet autre (amour) que le monde appelle l'amour, et qui, changeant ses sentiments en peu de temps, fait repentir enfin d'une si folle idée.

Il y a, dans ces vers, dans ces sonnets écrits peut-être sur le tillac, en face du soleil qui se levait sur la tumultueuse Adriatique, un sentiment vrai, qui se débat au milieu de la friperie à la mode, et dans une langue empoisonnée par l'époque et empêtrée par les oripeaux classiques. Les deux pièces forment un ensemble, et les détails réels qui transparaissent sous la forme conventionnelle, permettent de les rapporter au temps de la traversée de mars-avril 1537.

Il existe encore un autre sonnet, parodie faite, sur les mêmes rimes, d'une pièce écrite par Annibal Caro à la louange de Charles-Quint. La louange était plate, la réplique ne vaut guère mieux.

Après de si infâmes et scélérates entreprises, César rapace, et, dans ces entreprises-là, tant de peuples lointains, amis et ennemis, tant de fois volés et conquis ; l'Afrique mise à sac, et vos armes poussées jusque vers le couchant, après que vous eûtes fait votre proie de la belle Europe, je ne sais ce qui reste pour ruiner tous les pays du monde, sinon d'assaillir l'Orient, et pousser si avant

à l'encontre du soleil, en larronnant toujours, que, l'aigle revenue par l'autre côté jusqu'aux lacs d'où elle est sortie, vous puissiez dire, après avoir mis à mal et la terre et l'onde, tel qu'un brigand sans foi qui ne révère point Dieu : « Seigneur, autant le soleil voit de terre, autant j'en ai volé ! »

L'excuse de la piètre riposte serait le patron sur lequel on l'a taillée ; mais qui forçait Lorenzino à ramasser les rimes du « commandeur » Annibal Caro ? Voici encore, entre deux épigrammes ou épitaphes, la meilleure, adressée au triste écrivain Jean-Baptiste Strozzi (l'Ancien) :

Cy-git Strozzi, bonne personne.
Il fut, un temps, poëte, et mérita jadis
Le laurier de Phébus ; mais il prit femme ! et puis
Sur sa tête on ne put faire entrer la couronne !

Un madrigal, enfin, dans ce siècle à madrigaux :

Mon cœur est un vrai enfer, et je suis vraiment un damné, et le feu qui me brûle est infernal vraiment. Je me consume sans répit, et je n'ai point d'espérance, et de l'objet aimé j'ai perdu la vue divine, sous sa forme *charnelle* ; et je vis, obstiné en mon désir ; en ceci seulement mon destin diffère de celui de la race maudite, qu'elle brûle à raison, et que je brûle, à tort ; qu'elle maudit souvent et déteste le Dieu son créateur ; et moi, je loue, aime et désire qui me brûle !

Enfin, une faible ballade.

Ces vers, de beaucoup inférieurs à ceux du Magnifique, meilleurs que ceux de Laurent de Pierre-François l'Ancien, ne vaudraient pas la peine qu'on troublât pour eux la poudre des bibliothèques, s'ils n'étaient de Lorenzino, et s'il n'en avait fait très peu. Remarquable en ceci du moins, qu'il ne gâta guère de papier, et, prince amateur, dédaigna de grossir davantage l'amas, le ramas de rimailles qui ont déshonoré ce siècle littéraire, en Italie.

Quelques jours après son arrivée à Constantinople, Lorenzino, logé au quartier de Péra, siège des comptoirs francs, écrivait à Philippe Strozzi :

Magnifique M. Philippe,

J'arrivai ici le 6 du présent, et j'y fus reçu par Mgr de la Forest avec la plus extrême courtoisie, tant, que je resterai avec Sa Seigneurie jusqu'à ce qu'on apprenne quelque bonne issue de nos affaires, dont il n'y a nulle nouvelle depuis mon départ d'Italie.

On m'a remis une lettre de V. S. du 16 février, où vous me croyez à Venise, à laquelle il n'est point séant de faire réponse, car entre temps maintes choses ont dû se passer conformes à celles qui étaient alors en suspens.

Et bien des choses d'ici se feront plus tard que ne pensais, car à mon avis l'armée ne se mettra pas en marche avant la mi-mai, et dans l'espace d'un mois gagnera Aulone, et le Grand Seigneur ne quittera point Constantinople avant l'armée, si bien que l'affaire se prolongera vers la mi-juin ; il est bien vrai que ses forces seront très grandes, car il aura, tant de palandres que galères, bâtardes et légères, plus de quatre cent cinquante bâtiments à rame, et environ cinquante nefs et galions, et avec sa personne viendront deux cent mille hommes. On ne pense plus qu'il passe en personne dans l'Italie, encore que cela se dise ; mais qu'il aille à Aulone, cela est sûr, et déjà la rumeur s'en est répandue, et sa garde se pourvoit de chevaux, si bien qu'il n'y a point à en douter, et les affaires du Sophi ne vont pas si bien qu'elles puissent le retarder dans l'entreprise. Voilà ce qui se peut dire ici là-dessus.

Des choses de là-bas, nous ne savons rien depuis deux mois, si bien que nous sommes dans un désir extrême d'avoir vos lettres.

J'ai eu grand plaisir à savoir que M. Pierre venait, lequel doit être arrivé depuis un bout de temps. Je prie V. S. de me recommander à lui. Et moi, je lui recommande ma famille, dont je n'ai nulle nouvelle, et je ne leur vois point d'autre protecteur que V. S. Et moi, d'ailleurs, je me recommande à vous, aussi Mgr de la Forest.

De Péra, le 17 avril de 37.

comme votre fils,
Laurent de Médicis.

Au magnifique M. Philippe Strozzi, mon très vénérable, à Bologne ou tout autre part qu'il puisse être.

Quatre jours après, la sentence publique et officielle

qui bannissait Lorenzino et mettait sa tête à prix, était proclamée par les Huit, à Florence, dans les termes qui suivent :

Sentence de bannissement.

Les spectables et très dignes Seigneurs les Huit de Garde et Pouvoir de la Cité de Florence,

Attendu l'horrible, impie et détestable crime et trahison d'homicide commis par Laurent de Pierre-François de Laurent de Pierre-François (de Médicis) sur la personne et par la mort du jadis Illustrissime Seigneur Duc Alexandre de Médicis, en date du vj de janvier dernier passé ; cas vraiment exécrable et péché scélératissime, tel que pareil ne fut onques ouï de mémoire humaine : Et désirant les susdits spectables Seigneurs Huit punir un tel délit et crime d'une peine autant que possible congruente, considérant de quel triste exemple il serait qu'il n'en fût point fait très-manifeste démonstration de sévérissime justice et de châtiment très cruel, moyennant laquelle chacun prendrait exemple, et non seulement n'oserait commettre à l'avenir rien de tel, mais ne pourrait même penser à prendre jamais part à si insolente scélératesse et si pernicieuse et abominable trahison ;

Pour ce, font publiquement publier et notifier à quiconque, de quelque état, grade, qualité ou condition qu'il puisse être, comment les susdits spectables Seigneurs Huit ont délibéré et déclaré ledit Laurent de Pierre-François de Laurent de Pierre-François proditeur et traître à son Seigneur ; coupable du péché et délit de Lèse-Majesté, rebelle aux lois de la Commune florentine ; et perturbateur de la paix de la République florentine.

Et dans les modes et formes précitées, a été par lesdits spectables Seigneurs Huit constitué et mis ledit Laurent sous le coup de toutes peines, châtiments et punitions introduits et disposés aussi bien par le droit commun, que selon les lois, statuts, réformes et ordonnances de la Commune florentine introduits, faits et délibérés contre tels traîtres, rebelles, coupables de Lèse-Majesté et perturbateurs du Pacifique Etat de la République florentine jusqu'à ce présent jour.

Et en outre ils font publier et notifier comme dessus que, quiconque tuera et privera de vie le dit Laurent de Pierre-François, et en fera foi par devant le magistrat du lieu, de l'avoir dûment mis à mort, celui-là sera récompensé ainsi qu'il suit : savoir, qu'il devra recevoir, et ainsi lui sera en effet donné, octroyé et payé par iceux magistrats les Huit (*cinq* effacé) quatre mille

ducats d'or ; et sera tenue et obligée ladite magistrature qui sera lors en exercice, de donner et payer, à qui l'aura ainsi tué, soit à un seul, soit à plusieurs, soit à leurs héritiers, s'il en est, ou tout autre leur légitime mandataire, pour leur récompense, la susdite somme de quatre mille ducats ; laquelle s'entend devoir être à qui ou quels, un ou plusieurs en principal, ou leurs hoirs quels qu'ils fussent, libéralement donnée en telle occurrence ; et qu'il sera concédé aux susnommés pouvoir rétablir. dans la cité de Florence ou son territoire, dix exilés (par chaque personne qui aura pris part à cet homicide) soit qu'ils soient bannis pour homicide ou tout autre crime ; et ce librement et sans nulle vengeance, à leur choix, en une ou plusieurs fois, à son ou à leur plaisir ; et, de plus, que, si l'auteur du fait est rebelle pour quelque raison que ce soit, que lui soit concédé de rentrer, et l'absolution de son délit, ainsi que dès à présent on l'accorde et absout ; et que quiconque aura pu tuer ledit Laurent, outre les susdits bénéfices des quatre mille ducats, et grâces autres précitées, puisse à perpétuité durant sa vie porter des armes dans la cité et territoire outre deux personnes encore à son choix ; et s'il n'est point citoyen, s'entend qu'il recevra le droit de cité et l'accession à tous autres grades et qualités, et la jouissance des privilèges et bénéfices d'iceluy droit, ensemble tous ses héritiers légitimes et naturels, avec cent ducats de revenus pour lui et ses héritiers, comme il est dit, à payer par notre office, en temps et lieu, sans nulle réserve et dilation, année par année, dans les termes et modes qu'il leur plaira mieux, et de plus l'exemption de tout impôt, tant ordinaire qu'extraordinaire, qui pourrait en temps et lieu être imposé aux autres habitants et citoyens de la cité de Florence.

Et à qui le donnerait vif, veuillent que soit donné et décernent lesdits spectables seigneurs Huit, s'obligeant eux-mêmes et leurs successeurs dans la charge, en temps et lieu, le double de la somme dite et de toute autre faveur dessus énoncée, en toute meilleure forme et mode que leurs pouvoirs s'y étendront.

Publié par moi Dominique Barlacchia, héraut, ce jour 24e d'avril 1537.

Cependant Cosme s'affermissait, puisque l'Arétin se décidait, le 5 mai, à le féliciter de son élection, et que son oncle Jean-Jérôme de' Rossi lui proposait ses services pour ses affaires à la Curie romaine, en lui demandant un pourboire.

La pauvre Marie Soderini, réfugiée à Bologne, écrivait une lettre triste à Philippe Strozzi, qui posait pour l'heure à Ferrare ; les affaires ne s'arrangeaient guère vite, elle se sentait importune, on ne savait où se loger ; elle avait peur que les tracas ne vinssent à réveiller sa maladie. Elle voyait publier le décret impérial qui consacrait Cosme. Aucune amertume ne lui manquait. Laurent, « pour cause de parricide sur la personne de l'illustre duc Alexandre de Médicis, son parent », était déclaré, par l'édit impérial, « coupable de lèse-majesté, et condamné de fait, et *ipso jure* exclu de toute grâce, et sa postérité inhabile au pouvoir, et d'iceluy légitimement privée ». Le comte de Cifuentès, agissant au nom de César, sacrait Cosme, accablait Lorenzino. La pièce officielle était datée de « la maison et palais de l'illustre famille des Médicis, dans le rez-de-chaussée, en la chambre de notre habituelle résidence ».

En vain les ambassadeurs de France multipliaient, pour masquer le médiocre état des affaires, leurs dépêches rassurantes, en vain Julien Soderini s'agitait, et les plans volumineux s'amassaient. Entre les Valori trop ardents, et les Strozzi trop lâches, les exilés mal conseillés, mal dirigés, pouvaient répéter à la France maladroite et incertaine, tirée à hue et à dia, le mot du vieux chroniqueur :

Va, fie-toi meshuy aux Français !

Le mois d'août s'ouvrait à peine, que la défaite tragicomique de Montemurlo anéantissait toutes les espérances des bannis, confirmait à jamais Cosme Ier, et livrait aux vainqueurs les prisonniers de choix, parmi lesquels Philippe Strozzi, dont les incertitudes et les graves défaillances allaient s'expier dans un martyre

d'une année et plus, en cette même citadelle construite avec ses propres deniers.

Lorenzino, qui espérait trouver les affaires en meilleur point lors de son retour, retrouvait cela, quand le brigantin le ramena, vers la fin d'août, à Raguse ! Il ne pouvait plus compter sur rien, et sa main tourmentait sans doute cette pilule empoisonnée qu'il portait toujours avec lui, depuis sa fuite de Florence, afin d'éviter les supplices au cas où il serait pris.

Pendant que Pierre Strozzi se retirait à Andrinople ou à Aulone, pour agir auprès du sultan et le lancer sur la Hongrie, Lorenzino ne fit que toucher barres en Italie ; il ne s'arrêta que peu de jours à Bologne, pour voir sa mère. Tout y était bouleversé par le désastre des exilés ; plus d'espoir, nulle sûreté, l'Italie entière livrée à ceux qui voudraient exécuter la sentence des Huit, Cosme tout-puissant à Florence. Le seul asile, et le seul pays où l'on pouvait tenter encore de vivre et de nuire aux ennemis, c'était la France.

Lorenzino passe les Alpes ; le roi arrive à Lyon le 6 octobre. Il y trouve Lorenzino, qui est là, parmi les marchands et banquiers ses compatriotes, établi comme en pleine Toscane. Les Italiens, en ce temps-là, qui dura extrêmement tard, se répétaient à l'envi le vers d'Annibal Caro, l'heureux courtisan :

Venez à l'ombre des grands lys d'or.

Et l'or n'était pas métaphore de blason. La France était bonne à les nourrir, comme elle sera plus tard la proie d'une autre race. Et c'est sa faute : n'allait-elle pas, à tout propos, belliqueuse et niaise, envahir ses voisins ? et, comme dira Manzoni,

Toujours repentante, et jamais guérie,

leur montrer le chemin ? S'ils lui font payer ses vantardises et ses guerres à la Fierabras, c'est bien fait.

Malgré la résistance que mettait la belle société à comprendre la langue étrangère, les étrangers affluaient. Et peu à peu, surtout à Lyon, ils formaient une cité dans la cité, reprenant leurs mœurs, jouant leurs comédies, invoquant les anciennes lois « bâillées par Mgr Saint Charlemagne », affirmant la fraternité de langue et d'esprit. Au reste, qu'est-ce que la France avait à dire ? si la Toscane était soumise à Cosme Ier, tout au moins était-elle gouvernée par un prince de sa race. Mais la France, elle, va connaître, avant qu'il soit longtemps, la honte d'être gouvernée par une Catherine de Médicis, par un Concini, par un Mazarin, en attendant le jour où ce sera la Saxe, l'Autriche ou la Corse qui la foulera sous ses pieds.

A Lyon, Lorenzino trouvait, non seulement la métropole de la Renaissance française, et le centre des marchands, banquiers, et artisans italiens, mais aussi le centre des études, le foyer de l'imprimerie, où Rabelais, Dolet, maint autre humaniste de premier génie, s'ils n'était patron, était au moins correcteur chez un excellent maître comme Sébastien Gryphe. Combien pourraient dire, avec l'auteur de *Pantagruel* : « C'est ici le siège de mes études ! *Sedes studiorum meorum !* »

Dans cette ville opulente, animée par la cour, sans cesse en éveil depuis les guerres d'Italie, le quartier italien était le plus riche et le plus somptueux. C'est là que s'étalait ce luxe dans les vêtements, tel, que « les tailleurs y estoient princes et petits roys ». Il y avait un an que la première manufacture de soieries s'était fondée. Les comptoirs des Pazzi, des Capponi,

des Strozzi, des Gaddi, profitaient aux guerres, et le trésorier de France s'appelait Julien Buonaccorsi. De Tournes et Gryphe, Roville, et Frellon, et Rigaud, tous les imprimeurs s'encombraient de latin ou d'italien ; la langue française émigrait chez François Juste et chez Nourry. Moins surveillé que Paris, où les dogues de Sorbonne montraient les dents, Lyon connaissait mieux la liberté. On y écrivait et on y vivait sans contrainte.

Aussi, quelques années plus tard, un voyageur italien écrivait : « Passé le pont sur la Saône, il semble entrer à l'improviste en une cité d'Italie, et pour l'aspect des bâtiments, et pour la manière dont les habitants sont vêtus et parlent ; attendu que, comme je l'ai dit, il y a là grandissime concours de gentilshommes et marchands des premières villes d'Italie, lesquels ont établi en ce lieu une place de change et autres faciendes, qui est entre les premières d'Europe, et y font de grands gains, tout en vivant à l'ayse. Avec les dames il y a familiarité grande. »

Sur la valeur de la colonie littéraire qui s'abattait chez nous, je ne hasarde pas un mot. Je sais par expérience (une expérience qui me fut un peu plus qu'indifférente) avec quelle aigreur certaines écoles reprochent, au delà des monts, et même aux amis les plus francs, la plus légère parole qui n'est point un éloge. C'est donc chez un Italien, un professeur italien, que j'emprunterai le jugement sur les intangibles auteurs du seizième siècle italien !

« Il n'y a pas à dire, écrit M. François Flamini, il n'y a pas à dire : la qualité des hommes de lettres réunis, sous le règne de François Ier, à la cour du roi Très-Chrétien, répondit mal au bon vouloir d'un prince qui

(pour parler comme Sainte-Beuve) prodiguait avec tant de charme « les sourires et les rayons ». Ils continuent en pire, en bien pire, la tradition des Moncetti et des Quinziani. Aventuriers, ils ont pour but de gagner des sous ; leur moyen, c'est une renommée éphémère acquise à son d'*autoapothéose* ; leur modèle à tous, le divin Pierre (l'Arétin)... l'auréole de divinité qui entourait la tête de l'Arétin !

« Ce sont tous des charlatans ! Sur le seuil de leur baraque, devant un public qui applaudit ou qui gausse, tantôt ils montrent, à grand renfort de tambours, les figures extravagantes de leurs placards, tantôt ils gonflent des vessies. Sans métaphore, ils représentent dignement la science et les lettres dans cette troupe — hélas, trop nombreuse ! — d'intrigants et de brouillons italiens, émigrés en France à la suite des Médicis, et contre qui la Muse populaire ou semi-populaire d'outre-monts chantera plus tard ces imprécations :

Ils ont par leur ruze et cautelle
Deceu l'âme de maint fidelle,
Pippé le Roy, trompé les princes,
Et pillé toutes les provinces. »

Comment ces bateleurs des lettres ou de l'art n'en auraient-ils pas fait accroire à un roi rimeur, bel esprit de Cognac, dont la bibliothèque est celle de don Quichotte ? Tandis que Charles-Quint lisait sans cesse Machiavel et Comines, François Ier lisait les *Amadis*, *le Chevalier délibéré*, *Romuléon historié*, *le Jardin d'honneur*, Boccace, Pétrarque, et le *Rommant des déduitz*. Et Rabelais lui plut sans doute parce qu'il ne le comprit point et le prit pour un gros roman gausseur. L'Italie avait laissé des souvenirs ineffaçables



(p[illegible]ler comme Sainte-Beuve) prodiguait avec [illegible] « les sourires et les rayons ». Ils continuent en pire, ou bien pire la tradition des Moncetti et des Quinziani. Aventuriers ils ont pour but de ga-[illegible]r des sous : leur moyen, c'est une renommée éphémère acquise à son d'*autoapothéose* ; leur modèle à tous [illegible] Pierre (l'Arétin)... l'auréole de divinité qui [illegible] la tête de l'Arétin !

« Ce sont tous des charlatans ! Sur le seuil de leur baraque, devant un public qui applaudit ou qui gausse, tantôt ils montrent à grand renfort de tambours les figures extravagantes de leurs placards, tantôt ils gonflent des vessies. Sans métaphore, ils représentent dignement la science et les lettres dans cette troupe [illegible]lées, trop nombreuse ! — d'intrigants et de brouil[illegible]diens, émigrés en France à la suite des Médicis, [illegible] qui la Muse populaire ou semi-populaire [illegible] chantera plus tard ces imprécations :

> Ils ont par leur ruze et cautelle,
> Deceu l'âme de maint fidelle,
> Pippé le Roy, trompé les princes,
> Et pillé toutes les provinces. »

Comment ces bateleurs des lettres ou de l'art n'en auraient-ils pas fait accroire à un roi rimeur, bel esprit de Cognac, dont la bibliothèque est celle de don Quichotte ? Tandis que Charles-Quint lisait sans cesse Machiavel et Comines, François Ier lisait les *Amadis*, *le Chevalier délibéré*, *Romuléon historié*, *le Jardin d'honneur*, Boccace, Pétrarque, et le *Rommant des déduitz*. Et Rabelais lui plut sans doute parce qu'il ne le comprit point et le prit pour un gros roman gausseur. L'Italie avait laissé des souvenirs ineffaçables



LE ROI FRANÇOIS Ier
D'après une intaille (cabinet des médailles, Paris) attribuée
à Matteo del Nassaro.

A. FONTEMOING, PARIS

chez ce roi qui entretenait des brocanteurs jusqu'à Florence et Rome.

Lorenzino trouvait la cour sans les dames. On poussait l'avant-garde de l'armée vers les Alpes. Et la princesse, la dauphine, qu'il eût pu craindre, Catherine de Médicis n'était point là. Du reste, la devait-il craindre ? Peu influente alors, stérile, — et plût au ciel qu'elle le fût restée à jamais, et n'eût point gâté le sang de France ! — étouffée par la toute-puissance de Diane, la dauphine n'avait guère voix dans les conseils ; en outre, à l'instigation des Strozzi qu'elle aimait beaucoup, elle considérait Cosme en usurpateur ; et plus tard Cosme, valet de l'Inquisition à Florence, subviendra sous main, en France, aux guerres de religion. La « funeste reine » n'était alors qu'une jouvencelle effacée, plutôt heureuse de revoir Lorenzino pour parler de Cafaggiolo et de la tante Soderini, et des cousines qui lui seront bientôt amenées par le colonel Strozzi et par son autre frère. Mais, en cet automne, le dauphin l'avait laissée au cœur de France, pour mener l'avant-garde, avec Montmorency, par le pas de Suse, à Pignerol et à Turin.

A la fin de novembre, le roi et la cour, ayant gagné le Piémont par Grenoble, Embrun, Briançon, le mont Genèvre, Bussoleno, Giaveno, où les attendait « le seigneur de la Ferté-aux-Oignons », avaient atteint Carmagnole, par Carignan. Le roi était accompagné par le cardinal de Lorraine, le comte de Saint-Pol et « autres plusieurs gros personnages ». On négociait, et la trêve fut signée le 28 novembre.

Le lendemain, G.-B. Ricasoli, que Cosme Ier entretenait comme chargé d'affaires auprès du marquis du Guast, écrivait à son maître :

Avant-hier au soir, le seigneur marquis résolut d'aller visiter le roi, et de ne mener avec lui que douze de ces seigneurs, et ainsi fut établi... Et ainsi, hier matin à l'aube, sur nos chevaux courant la poste nous courûmes dix milles, et ensuite nous trouvâmes les deux autres que l'on avait mandés le soir précédent, qui nous conduisirent à Carmagnole; Où nous trouvâmes le roi, le dauphin, un grand nombre de cardinaux, celui de Liège, avec tant de seigneurs, que trois feuilles ne seraient bastantes si je voulais vous en mander la liste ; suffit que nous trouvâmes force noblesse, ainsi qu'il se doit penser par la qualité des personnes... J'ai vu traverser une salle, à la dérobée, ce vénérable Laurent de Médicis ; je me suis informé s'il était bien vu du roi et du dauphin ; tous unanimement m'ont assuré qu'on ne tenait nul compte de lui, bien que le roi à Lyon lui ai fait don de 400 écus, et selon ce que j'ai su, il est fort mal content.

Les espions italiens ont cela de bon, qu'ils flattent leur patron, mais qu'ils ne peuvent s'empêcher de dire les faits comme ils les trouvent. Donner quatre cents écus à un homme, lui faire suivre une cour aussi brillante et composée avec la fleur du royaume, il faut reconnaître que c'est mettre des formes à la disgrâce !

Lorenzino savait user ici de ce charme et de cette adresse qui lui faisaient, quand il voulait, empaumer les gens. Et quand on lui parlait de son haut fait : « J'ai, disait-il, tué ce duc parce qu'il voulait que je fisse pour lui le ruffian avec mes propres sœurs. » A Venise, où le grief n'aurait pas semblé sérieux, il dira : « Je l'ai tué pour délivrer ma patrie. » Mais cette dernière raison ne se dit pas devant un roi et un dauphin.

Cependant, Marie Soderini, inquiète, appauvrie, écrivait, de Bologne, à Varchi réfugié dans Padoue : « Lorsque les afflictions sont telles, qu'elles torturent cruellement, elles ôtent tous les moyens de les adoucir : c'est notre état meshuy, et nous nous trouvons tous dispersés, en proie aux angoisses. » Bon pour Cosme Ier

de recevoir en hommage les cimeterres conquis sur Barberousse, et que lui envoie Mgr Jove. Tout ce qui touche à Lorenzino est maudit en Italie. En vain sa mère saisit l'espérance de le voir en secret. Les nouvelles sont rares. « Je ne parlerai que du peu dont je puis parler, écrit Marie Soderini : je veux dire de mon fils, dont je n'ai plus eu d'autres lettres que celles dont je vous donnai avis, ce qui me tourmente beaucoup, car depuis qu'ils ont quitté le territoire Italien je n'étais onques demeurée si longtemps sans rien recevoir de lui. Et je ne sais rien de lui, sinon que, par la voie de Rome, dans un passage d'une lettre de M. Louis Alamanni, du 14 (janvier) dernier, il est affirmé avoir reçu des lettres de crédit pour lui-même, et pour mon fils : et il dit comment il ne se trouvait point avec lui à Montpellier, mais qu'il n'en était pas loin, et qu'il allait bien. »

Lorenzino avait écrit en effet, de Montpellier, le 28 décembre 1537, qu'il venait d'y voir Robert Strozzi. Mais au commencement de 1538, il avait regagné Lyon.

A la fin de janvier, il partait, avec la cour, et pour le Bourbonnais : on allait à Moulins. Son jeune frère Julien lui avait fait passer, de Venise, par les agents des Strozzi, ses jaques de mailles et celles de Scoroncolo, plus une « cassette de papiers extrêmement importants, enveloppés dans de la toile cirée ». Cottes de mailles et paperasses, Lorenzino est là tout entier !

Il écrivait beaucoup aux siens, et à ces Strozzi qui allaient devenir ses frères :

J'ai reçu meshuy, dit le jeune Julien à Pierre Strozzi, trois paquets de lettres de mon frère aîné, à savoir du 10 (janvier), du 24, et du 30 du mois passé, et avec icelles, entre autres, il y en a

une adressée à V. S. qui se trouvera ci-incluse, et comme je ne sais de quel jour date la vôtre, Laurent me dit par la dernière qu'il a su votre arrivée ici, et pour cela s'est mis à vous écrire ; mais il dit qu'il n'est pas certain, et pour cette raison m'a adressé votre lettre, et me recommande que si V. S. n'est point arrivée, je la brûle.

Dans la blanche Moulins, où François Ier faisait le nouveau seigneur, Lorenzino s'initiait à une autre France. Le roi se plaisait à Moulins, fief perdu par Bourbon, et Lorenzino trouvait une ville où le dernier duc avait été Italien plus qu'à demi, puisque sa mère était Gonzague. Il y avait quinze ans (1523) que la couronne de France avait réuni le duché de Bourbonnais au domaine royal, comme suite à la trahison du duc Charles. La ville, dominée par le formidable château, était encore féodale, mais belle et bien peuplée ; elle avait une Faculté de médecine. La cour se logeait au château des ducs, dans l'immense et somptueuse suite de bâtiments aux vastes cours, égayées par des fontaines et qu'environnaient les jardins et les viviers « si grands qu'ils paraissaient des lacs ». Ilots dans les bassins, manèges en plein air, enclos pour les joutes, jardins à labyrinthe, à logettes et à treillages, plantés de cédrats, d'orangers, tout y rappelait l'Italie. Il y avait des jeux de paume et des ménageries dans les fossés, et l'on y lançait le *pallone* comme à Florence, on s'y divertissait avec ces mêmes lions qui ont baptisé de leur nom une rue derrière le Palais-Vieux.

Mais les événements marchaient. Le 8 février, César, délivré d'inquiétudes pour un moment, en ce qui regardait la France, s'alliait avec le pape et Venise contre le Turc. Le 10 juin, Charles-Quint et François Ier concluaient la trêve de Nice ; elle devait durer dix ans, elle en dura quatre. A Milan, le cardinal Caracciolo mou-

rait, et avec lui le plus vigilant ennemi de Lorenzino. Et Cybo répétait sans cesse à Cosme Ier de « bien prendre garde à sa vie ».

Marie Soderini allait connaître une vraie consolation, sortir de misère et trouver le premier fruit de l'action que son fils aîné avait faite. Le 16 février 1539, le subtil dataire Giberti, écrivant à Guichardin, le priait encore de recommander à Marie Salviati sa malheureuse parente Soderini, « laquelle avec son second fils et ses deux filles se trouve présentement à Bologne, et mène, à ce que je puis savoir, une vie d'infortune, et en extrême pénurie ». On retenait à Florence jusqu'aux intérêts de sa dot et de celle qu'avait sa fille veuve, Laudomine. Mais, avant la fin de l'automne, on écrivait à Cosme Ier : « La femme de feu Pierre-François de Médicis est, dit-on, partie de Bologne avec ses filles, et allée à Venise, pour les marier, l'une à Pierre Strozzi, et l'autre à Robert son frère. » Lorenzino voyait le sort de ses deux sœurs bien assuré. Et ces mariages promis par le pauvre Philippe Strozzi, ses fils, en tenant la parole, les accomplissaient sans effort. Voici ce que nous dit Brantôme, en une page savoureuse, sur les noces de la première, Laudomine, la belle et régalante veuve, aux appas copieux et drus :

Le bon seigneur (Pierre Strozzi), encor qu'il semblast, par son visage rubarbaratif, furieux et austère, si estoit-il à l'amour subject aussi bien qu'un autre... Sur quoy j'ai ouy faire ce conte à son filz, que quand il espousa la sienne, qui estoit fort belle, aymable, sage et honneste dame, de la maison des Médicis, fort proche de la reyne-mère, il lui portoit, avant, telle ardeur d'amour que l'espace d'un mois il ne bougea d'avecqu'elle, à la caresser, l'accoller et coucher avecqu'elle si ordinairement et sans en bouger d'auprès ny desmonter, que par petites et courtes pauses, que luy, s'en rassasiant son benoist saoul pour un coup, se partit de là, et il n'en fit plus jamais tant de cas, ny lui fit tant

de caresses ny d'accollades ordinaires comme en l'espace de ce mois, et s'en reffroidit bien fort après, (M. d'Estrozze me l'a dit ainsi) ; à quoy il avoit tort ; car, quand ce seroit la meilleure et la plus délicate viande du monde, en la mangeant et prenant de telle satiété jusqu'à crever, l'on en a puis après en très grand'horreur, et toujours sur le cœur. Il en devoit tousjours gouster en appetit, et faire comme l'on fait aux dogues en Angleterre, lesquelz leurs maitres ne laissent jamais encharner sur la beste qu'ilz ont attaquée, mais les en retirent aussitôt qu'ils les voyent acharnez et par trop aspres.

Pour nous, Français et nés Lorrains, nous ne saurions oublier que Pierre Strozzi fut un grand soldat de la France. C'est un des noms italiens que le cœur de la France adopte et conserve entre ses héros. Celui qui mourut en prenant Thionville, et dont le modeste tombeau, « sans aucune montre ny de pierre ni d'armoirye ni d'epitaphe », se plaça vis-à-vis du maître-autel à Notre-Dame d'Epernay, ce fut le dernier défenseur des libertés florentines et siennoises, et ce fut aussi le vaillant maréchal de France que nos vieilles chansons proclament :

Le Seigneur Pierre Estrosse,
Vaillant comme un César,
Jour et nuit aux approches,
Faisant faire rampars !

C'est le héros de notre Metz, Metz l'Inviolée en ce temps, où l'on voyait durant le siège :

Le Seigneur Strosse sans cesse
Se promenant sur les rampars,
Nuict et jour plain de grand adresse,
Faisant Metz fort de toutes parts.

Ces mariages affermissaient Lorenzino en France. La dauphine elle-même, si elle gardait la moindre rancune envers lui, protégeait toujours les Strozzi ; elle ne

pouvait oublier que le père de Pierre avait été l'ambassadeur auprès du roi, lors de son mariage avec le duc d'Orléans ; et les Italiens ne s'y trompaient pas ; lorsque Catherine devint reine, ils félicitaient Pierre Strozzi comme « du principe d'une plus grande élévation pour lui ».

Lorenzino, content de ce côté, vivait pour lui-même. Il avait enfin connu Paris. « On ne sait rien, en ce pays, sur Laurent de Pierre-François, écrivait de Fontainebleau, le 24 février, l'évêque de Saluces, Alphonse Tornabuoni, au duc Cosme. On pense qu'il s'est renfermé dans un collège à Paris, et qu'il y étudie. Scoronconcolo et les siens sont allés, avec le prieur de Capoue (Léon Strozzi) sur les galères que le roi lui a octroyées ; et l'on tient pour assuré que Laurent s'en est débarrassé parce que leurs insolences lui devenaient insupportables. »

Lorenzino, seul, menacé, se musse dans un collège, sous un faux nom peut-être, jusqu'au moment où, serré de plus près par les affidés de Cosme, il se mettra chez le trésorier Buonaccorsi.

Dans un collège ! — sur-le-champ, un professeur italien, auteur d'un livre méritoire, va supposer que ce collège était... le Collège... de France. Et vous voyez les belles suites d'une aussi brillante hypothèse. Demander, suivant la légende, en visitant notre Collège de France, « où sont donc les dortoirs ? » cela n'est rien encore ; voici qui vaut mieux : Lorenzino s'enferme, « *rinchiusio* (*sic*) », *dans* un collège. Et où serait-ce, je vous prie, sinon dans le seul « collège » qui n'a de collège que le nom, et où personne n'a jamais eu le moyen de « s'enfermer » ?

La raison donnée est bizarre ; c'est, dit le professeur,

que Lorenzino touchait à ses vingt-six ans, et qu'il n'était pas supposable qu'il dût se retirer à pareil âge dans un autre collège. Mais est-ce que l'on n'a pas vu, pour citer un héros du même siècle, Ignace de Loyola s'asseoir sur les bancs du collège Sainte-Barbe lorsqu'il comptait trente-six ans plus que sonnés ? Et Calvin, qui vint à Fortet, dans cette masure qu'on voit encore auprès de Sainte-Barbe, c'est en l'an 1533 qu'il s'installe rue des Sept-Voies, et il a vingt-quatre ans. Au commencement du siècle suivant, un Allemand fugitif, qui était au ban de l'Empire et se savait recherché, placardé partout, ne trouvait point meilleure cachette que d'offrir « à un homme qui tenait des pensionnaires à l'Université, tout ce qu'il voudrait pour un trou de chambre ». Au milieu des trente mille écoliers, dans cette Université sans égale en Europe, on n'était guère en vue, et c'est ce que voulait Lorenzino. « Les écoliers, disait alors un Italien, ne sont point à comparer pour la politesse et les mœurs aux nôtres d'Italie, mais quant au savoir, il en est force très-excellents. »

Lorenzino s'abrita sans doute en ce collège des Lombards, fondé jadis par le Florentin André Ghini, évêque d'Arras, « près Saint-Hilaire » ; il y fut probablement un *cameriste*, comme on disait alors, un élève en chambre, nourri et servi à ses frais. Là, il pouvait vivre tranquille. Tout le monde se connaissait, et les portiers, les « Polyphème » étaient vigilants à la porte unique ; là, si le cœur lui en disait, il pouvait faire jouer son *Aridosia*, — tirée de la fameuse caisse aux écritures très importantes, — devant le public scolastique, le 25 août, jour de la Saint-Louis ; il était là dans le quartier de Villon et de Rabelais, sur le clos Bruneau, entre la Cour-aux-Bœufs et les vieux murs de Philippe-Auguste ; avec

des arêtes plus fines aux monuments, une plus curieuse ardeur d'esprit, et la saveur incomparable de l'air parisien dans un pareil lieu, c'était pourtant un peu Florence, avec les odeurs des venelles, les maisons noires où riait parfois une sculpture précieuse, des grands espaces vides auprès des baraques entassées, les cloîtres pour rêver, les églises pour voir les dames, des hordes bruyantes et assez brutales sur les pentes de la montagne, une rue des Chartes (Chartière) pleine de parchemins et de vieilles paperasses, tant de libraires qu'ils dévalaient jusqu'à la rivière, et, si l'on veut, le Collège de France, alors dans sa jeunesse, et qui pouvait accueillir, après la Sorbonne, l'auditeur toujours avide et prêt à se farcir la cervelle.

Lorenzino connut peut-être, en cette illustre école, fondée neuf ans auparavant (1530) par le

> Prince excellent, plus beau que le Dieu Pan,
> Franc, libéral, comme le pellican,

ces leçons mirifiques où assistait, avec le roi, Marguerite de Navarre. Il vit les lecteurs, affublés de la cornette, large bande en soie qui tombait de leur col jusqu'à terre, et pouvait rappeler à Lorenzino les fresques du Carmel et de Sainte-Marie-Nouvelle. Ces cours, il fallait les suivre tantôt dans un collège et tantôt dans un autre, à Cambrai, aux Trois-Evêques, à Tréguier, au Cardinal-Lemoine, à Fortet, d'où Calvin venait de sortir, aux Lombards même, où Lorenzino demeurait peut-être. On se mettait où l'on pouvait. Les querelles des harengères, les cris, les puanteurs de la rue, suspendaient les leçons. Ou bien il y avait trop de monde, et alors, s'il faisait beau, le maître parlait en plein air.

On s'engouait des étrangers. Voulté disait :

Contemnit Gallia Gallos.

« La Gaule méprise les Gaulois. » Ce stupide vice, qui n'est ni nouveau ni curable chez nous, avait assis en Sorbonne Robert de' Bardi, et, dans le Collège de France, en 1531, Paul Paradis, juif de Venise et qui se nommait Canossa de son vrai nom.

Cette vie scolastique, parmi ces gens d'encre et de livres, que Rabelais tenait pour « masques hors du sens », réveilla chez Lorenzino son amour pour les « paperasses très-importantes », et lui banda sa rhétorique. C'est sans doute en ce temps qu'il écrivit son Apologie.

Demeuré classique, loué par des hommes tels que Giordani, Leopardi, le morceau reste digne d'être traduit.

APOLOGIE DE LORENZINO DE MÉDICIS [1]

I

Si j'avais à justifier mes actes auprès de ceux qui ne savent ce que c'est que liberté ou tyrannie, je m'ingénierais à démontrer et à prouver par des raisons, qui sont nombreuses, comment les hommes ne doivent rien désirer plus que de vivre en citoyens, et en liberté par conséquent, la vie de citoyen se trouvant plus rare et moins durablement assise en toute autre sorte de gouvernement que dans les républiques; et je démontrerais encore comment, la tyrannie étant totalement contraire à la vie de citoyen, ils la doivent pareillement haïr sur toutes choses et comment autrefois cette opinion a prévalu si fort, que ceux qui ont délivré leur patrie de la tyrannie ont été réputés dignes des seconds honneurs après ceux qui l'avaient fondée : mais, ayant à parler à qui sait et par raison et par expérience que la liberté est un bien et la tyrannie un mal, présupposant ce principe comme admis par tous, je parlerai particulièrement de mon acte, non pour en demander récompense ou louange, mais pour démontrer que non seulement j'ai fait ce à quoi était obligé tout bon citoyen, mais que j'aurais manqué à ma patrie et à moi-même, si je ne l'avais fait.

1. J'ai suivi, pour cette traduction, le texte établi par M. Lisio. On ne s'étonnera pas que l'Apologie soit en français moderne, l'*Aridosia* étant traduite en vieux français. La comédie, en effet, n'est que la traduction de Larivey raccordée, complétée et corrigée, dans le même style, ainsi qu'il le fallait. Ici, la vieille langue était inutile et eût pu sembler affectée.

II

Et, pour commencer par les choses les plus connues, je dis qu'il n'est personne pour douter que le duc Alexandre, qui se disait des Médicis, ne fût le tyran de notre patrie : sinon ceux-là qui, pour être ses favoris ou ses partisans, devenaient riches grâce à lui ; lesquels pourtant ne pouvaient être ni tellement ignorants ni tellement aveuglés par leurs intérêts, qu'ils ne le reconnussent pour un tyran ; mais, parce que leur intérêt particulier s'en trouvait bien, peu soucieux du bien public, ils s'attachaient à sa fortune ; et ceux-là en vérité étaient gens de mince qualité et peu nombreux, si bien qu'ils ne pouvaient en aucune manière former contrepoids au reste du monde, qui le réputait tyran, ni à la vérité. Car, la cité de Florence appartenant à son peuple, par antique possession, il s'ensuit que tous ceux qui la gouvernent, sans avoir été élus par le peuple pour la gouverner, sont des tyrans ; ainsi [1] qu'a fait la maison de Médicis, laquelle a obtenu l'autorité sur notre ville durant maintes années avec le consentement et la participation de la moindre partie du peuple ; et malgré cela n'eut jamais qu'une autorité limitée ; jusqu'à ce qu'après maintes révolutions et maintes transformations dans le gouvernement, le pape Clément VII en vint à faire cette violence que sait le monde entier, pour priver sa patrie de la liberté et en faire tyran cet Alexandre.

Lequel, une fois arrivé à Florence, afin qu'on ne pût point douter qu'il fût un tyran, ayant détruit toute

1. M. Lisio (p. 161, n. 9) donne un sens que me paraît détruire la suite, et le mot « minima ».

vie civique et tout reste et nom de république, et comme s'il était nécessaire pour être tyran de n'être pas moins impie que Néron, ni moins haïsseur des hommes et luxurieux que Caligula, ni moins cruel que Phalaris [1], chercha les moyens de surpasser les crimes de tous ceux-là ; puisque, outre les cruautés dont il usa envers les citoyens, lesquelles ne furent point inférieures à celles de ces tyrans, il surpassa, en faisant mourir sa mère, l'impiété de Néron ; car Néron le fit par crainte de perdre son état et sa vie, et pour prévevenir le crime qu'il redoutait contre lui-même ; mais Alexandre commit ce forfait seulement par pure cruauté et inhumanité, comme je dirai ci-après. Et il ne fut point inférieur à Caligula, pour vilipender, humilier et tourmenter les citoyens par les adultères et les attentats, avec paroles injurieuses et menaces, lesquelles sont, pour les hommes qui font cas de l'honneur, plus dures à supporter que la mort ; avec laquelle à la fin il les persécutait. Il surpassa la cruauté de Phalaris de bien loin ; car, tandis que Phalaris punit par un juste châtiment Périllus [2] de sa cruelle invention pour torturer et faire mourir les gens inévitablement dans le taureau de bronze, on peut croire qu'Alexandre l'aurait récompensé, s'il eût vécu de son temps ; puisque lui-même ruminait et inventait nouvelles sortes de tortures et de morts, comme de faire maçonner les gens tout vivants en des lieux si étroits, qu'ils ne pouvaient ni se tourner, ni se mouvoir, mais se pouvaient dire ma-

1. Il est permis de ne pas savoir que Phalaris fut tyran d'Agrigente en Sicile, de 570 à 564 avant Jésus-Christ (*Dict. de biogr. ancienne* de Smith, tr. Theil. Paris, 1865, p. 456). M. Lisio dit : en 566.

2. Inventeur du taureau d'airain à brûler les victimes, et qui l'étrenna, fort équitablement (Smith, *ibid.*).

çonnés ensemble avec les pierres et les moellons ; et dans un tel état il les faisait nourrir chétivement et prolonger leur infortune le plus possible, en monstre que n'assouvissait point la simple mort de ses concitoyens.

Tellement que les six années où il vécut prince, et pour la luxure, et pour l'avidité, et pour l'extorsion, et pour la cruauté, et pour l'impiété, se peuvent comparer avec six autres années de Néron, de Caligula et de Phalaris, en choisissant dans toute leur vie les plus scélérates, à proportion toutefois de la ville et de l'empire où ils régnaient : car on trouvera qu'en si bref espace de temps il y eut tant de citoyens chassés de leur patrie, et puis persécutés et assassinés jusque dans l'exil, tant qui ont été décapités sans procès et sans cause, et seulement sur de vains soupçons ou des propos sans nulle importance, d'autres qui ont été empoisonnés et tués de sa propre main ou de celle de ses satellites, seulement afin qu'il n'eût pas à rougir devant tels qui l'avaient vu dans le rang où il était né et avait été élevé ; et l'on découvrira en outre tant d'extorsions et de rapines, tant d'adultères commis, tant de violences faites non seulement dans les choses profanes, mais dans les sacrées même, qu'il semblera malaisé de juger si c'est le tyran qui fut plus scélérat et impie, ou le peuple florentin plus patient et vil, pour avoir supporté tant d'années des fléaux si graves, surtout qu'alors il y avait plus sûr péril à se croiser les bras qu'à tenter avec quelque espérance de délivrer sa patrie et d'assurer sa propre vie dans l'avenir.

Ainsi donc, ceux qui pouvaient penser qu'Alexandre ne dût point être nommé tyran parce qu'il avait été mis à Florence par l'empereur, auquel on attribue l'autorité

d'investir des Etats qui bon lui semble, ceux-là se trompent ; car, quand même l'empereur aurait cette autorité, il n'en saurait user sans juste cause ; et dans le cas particulier de Florence il ne le pouvait faire en aucune façon, puisque, dans les conventions qu'il fit avec le peuple florentin, à la fin du siège, en 1530, il est expressément déclaré qu'il ne pouvait remettre cette ville dans la servitude des Médicis : outre que, quand bien même l'empereur aurait eu l'autorité de le faire, et l'aurait fait avec toutes les raisons et justifications du monde, tellement qu'Alexandre eût été prince plus légitime que n'est le roi de France, toutefois sa vie dissolue, sa rapacité, sa cruauté, en auraient fait un tyran.

Cela se peut manifestement voir par l'exemple d'Hiéron [1] et d'Hiéronyme de Syracuse, que l'on nomma, l'un roi, et l'autre, tyran ; parce que, Hiéron étant le saint homme qu'attestent unanimement les écrivains, il fut aimé, durant toute sa vie, et regretté après sa mort, par ses concitoyens ; mais Hiéronyme, son fils, qui pouvait sembler plus solide dans son état et plus légitime, puisqu'il lui succédait, fut à cause de sa vie criminelle haï par ces mêmes concitoyens, car il vécut et mourut en tyran ; et ceux qui le tuèrent furent loués et célébrés ; alors que, s'ils avaient tué le père, ils auraient été blâmés et réputés parricides. Si bien que ce sont leurs mœurs qui font devenir les princes des tyrans, en dépit de toutes les investitures, raisons et successions du monde.

1. Le jeune, dernier roi de Syracuse, dit M. Lisio, contrairement à Smith (*ibid.*, p. 314), qui met sur le même pied Hiéronyme. C'est assez indifférent, je pense.

III

Mais, pour ne plus perdre des paroles à prouver ce qui est plus clair que le soleil, je viens à réfuter ceux qui disent que, encore qu'il fût un tyran, je ne le devais point tuer, étant son serviteur et de son sang, et lui se fiant à moi : je ne voudrais pour ces gens-là d'autre châtiment de leur envie et malignité, sinon que Dieu les fît parents, serviteurs et confidents du tyran de leur patrie, si ce n'est chose trop impie que désirer un tel malheur à une ville, pour la faute de quelques-uns ; car ils cherchent à noircir une bonne intention avec ces calomnies, lesquelles, fussent-elles vraies, n'auraient aucun pouvoir de le faire ; et d'autant plus que je soutiens que je ne fus jamais serviteur d'Alexandre, ni lui de mon sang ou mon parent, et je prouverai que jamais il ne se confia volontairement à moi.

En deux manières on peut dire que quelqu'un est le serviteur de l'autre : ou quand il reçoit de lui un salaire pour le servir et lui être fidèle, ou lorsqu'il est son esclave ; puisque les sujets ordinairement ne sont point compris sous le nom d'esclave ni de serviteur. Que je ne fusse point l'esclave d'Alexandre, cela est clair même pour qui n'a point souci de le savoir ; et que, non seulement je ne recevais nul salaire ou solde, mais que je payais à cet homme une part des impôts, comme les autres citoyens. Et s'il m'estimait son sujet ou vassal parce qu'il était plus puissant que moi, il dut connaître qu'il s'abusait, quand nous fûmes de pair ; si bien que je ne fus jamais ni ne pouvais être appelé son serviteur.

Qu'il ne fût point de la maison de Médicis ni mon parent, cela est manifeste ; attendu qu'il était né d'une

femme d'infime et très bas étage, de Collevecchio, dans le territoire de Rome, laquelle servait chez le duc Laurent aux derniers emplois de la maison, et était mariée à un voiturier; et jusqu'ici, l'évidence est extrême. On doute si le duc Laurent, au temps où il était banni, eut des rapports avec cette servante; et, si cela arriva, cela n'arriva pas plus d'une fois.

Mais qui donc ignore à tel point ce dont les hommes et les lois sont d'accord, qu'il ne sache point que, quand une femme a un mari, et que lui se trouve où elle est, même si c'est une coquine et qu'elle offre son corps à la luxure d'un chacun, tous les enfants qu'elle fait sont toujours jugés être du mari et lui appartiennent? parce que les lois veulent autant qu'il est possible sauvegarder l'honnêteté. Si donc cette servante de Collevecchio, dont on ne sait, tant elle est de noble race, ni le nom ni le prénom, était mariée à un voiturier (et cela est manifeste et connu de tout le monde), suivant les lois divines et humaines, Alexandre était fils de ce voiturier et non du duc Laurent; tellement qu'il n'avait d'autre lien avec moi que d'être fils d'un voiturier de la maison de Médicis.

Qu'il ne se fiait point à moi, je le prouve; car il ne voulut jamais consentir à me laisser porter des armes, mais il me força d'être toujours désarmé, comme il faisait pour les autres citoyens, qui lui étaient tous suspects. Outre cela, jamais il n'eut la confiance de demeurer avec moi seul, encore que je fusse sans armes, et lui armé; car sans cesse il avait avec lui trois ou quatre de ses satellites; ni, dans cette nuit, qui fut sa dernière, il ne se serait fié, n'eût été sa luxure effrénée, qui l'aveugla et lui fit malgré

lui changer son dessein. Mais, comment pouvait-il se faire qu'il se fiât à moi, lui qui jamais n'eut confiance en personne au monde ? car il n'aima jamais personne : et d'ordinaire on ne se peut confier qu'à ceux que l'on aime.

Et qu'il n'aimât jamais personne et qu'il exécrât tout le monde, on le sait bien, puis qu'il haït et poursuivit par le poison, et jusqu'à la mort, ses plus proches et qui devaient lui être le plus chers, je veux dire sa mère, et le cardinal Hippolyte de Médicis, que l'on tenait pour son cousin.

Je ne voudrais pas que la grandeur de ces crimes vous fît penser que ces choses aient été imaginées par moi pour le charger ; car je suis si loin de les avoir imaginées, que je le dis le plus simplement que je peux, pour ne les point faire plus incroyables qu'elles ne sont naturellement. Mais là-dessus les témoignages sont infinis, infinies les procédures, et la renommée toute fraîche ; d'où l'on connaît pour certain que ce monstre, ce prodige d'horreur, fit empoisonner sa propre mère pour cette seule raison qu'en restant vivante elle était une preuve de son ignoble extraction. En effet, bien qu'il eût passé plusieurs années dans les grandeurs, il l'avait laissée en sa pauvreté, et occupée à travailler la terre, jusqu'au jour où les citoyens qui s'étaient enfuis de notre ville pour échapper à la cruauté et à la rapacité du tyran, ensemble avec ceux qui en avaient été chassés par lui, formèrent le dessein de conduire à l'empereur, dans Naples, cette mère d'Alexandre, afin de montrer à Sa Majesté d'où était né celui qu'il souffrait de voir maître à Florence. Alors Alexandre, non pas que la honte lui fît oublier la piété et l'amour dus à une mère, car il ne les ressentit jamais, mais par sa

cruauté et férocité innées, ordonna que l'on fît mourir sa mère avant qu'elle ne fût mise en présence de César. Si cela lui fut bien difficile, on le peut penser, si l'on veut s'imaginer une pauvre vieille qui était à filer la laine et à paître les brebis ; et qui, si elle n'espérait plus aucun bienfait de son fils, du moins ne redoutait point chose tant inhumaine et si horrible. Et s'il n'eût été, outre que le plus cruel, le plus insensé du monde, il pouvait du moins la faire mener secrètement en un lieu où, s'il ne l'avait voulu traiter comme une mère, il la pouvait du moins conserver vivante, sans vouloir ajouter à son ignoble naissance une telle honte et une si abominable scélératesse.

Et, pour en revenir à mon propos, je conclus que, puisqu'il n'aima ni sa mère, ni le cardinal de Médicis, ni pas un autre de ceux qui lui étaient intimement alliés, il n'aima personne jamais, et par conséquent ne se confia jamais à personne : attendu que, comme j'ai dit, on ne se saurait confier à qui l'on n'aime point. Si bien que je ne fus jamais son serviteur ni son parent ; et qu'il ne se fia jamais à moi.

Mais bien il me paraît que ceux-là qui, soit parce qu'ils sont moins informés, soit pour quelque autre motif, disent que j'ai eu tort de tuer Alexandre, alléguant les raisons susdites, ceux-là montrent qu'ils sont bien mal au courant des lois établies contre les tyrans et des actes que louent les hommes, c'est-à-dire de tuer jusqu'à son propre frère pour la liberté de la patrie. En effet, si les lois non seulement autorisent, mais contraignent le fils à dénoncer son père au cas où il tenterait d'usurper la tyrannie dans sa patrie, n'étais-je pas d'autant plus fortement obligé à chercher à délivrer ma patrie déjà esclave, grâce à la mort d'un homme

qui, même eût-il été de ma famille, ce qu'il n'était pas, aurait été, de leur compte même, un bâtard, et de cinq ou six degrés éloigné de moi ? Et, si Timoléon [1] dut occire son propre frère pour délivrer sa patrie, et en fut si hautement loué et célébré, jusques à l'être maintenant encore, pourquoi ces malveillants auraient-ils droit de me blâmer ?

Mais, pour ce qui est de tuer un homme qui se fie à vous (ce que je ne dis avoir fait, mais bien je dis que, si je l'avais fait, je n'aurais pas eu tort, et, si je ne l'avais pu faire autrement, je l'aurais fait ainsi), je demande à ces mêmes gens, au cas où leur patrie serait opprimée par un tyran, s'ils l'appelleraient en combat singulier, ou s'ils lui feraient premièrement savoir qu'ils le veulent tuer, ou s'ils iraient résolus à le tuer avec la certitude qu'il leur faudrait mourir aussi, ou bien s'ils chercheraient à le tuer par tous les moyens et tous les pièges et tous les stratagèmes, pourvu qu'il restât mort, et eux vivants ? Quant à moi, je pense qu'ils ne s'embarrasseraient point de le tuer en aucune espèce de manière de préférence ; et l'on ne peut croire autrement, puisqu'ils blâment qui a choisi la manière la meilleure. Si ce consentement, et cette loi, qui est en grande sainteté parmi les hommes, à savoir de ne pas tromper qui se fie à vous, se trouvait détruite, je crois certes qu'il serait pire être homme que bête ; car les hommes manqueraient surtout de la bonne foi, de l'amitié, du lien social, et de la majeure partie des qualités qui les font supérieurs aux brutes, et les animaux d'autre

1. De Corinthe (410-337 av. J.-C.), fit tuer son frère Timophane, qui s'était institué tyran, à Corinthe ; chassa de Syracuse Denys le Jeune, délivra la Sicile. Alfieri l'a mis en tragédie, et Marie-Joseph Chénier après lui.

part, au moins certains d'entre eux, auraient plus de force que nous, une résistance vitale plus grande et mieux soumise aux accidents et nécessités qui affligent l'espèce humaine; mais il ne s'ensuit pas que cette bonne foi et amitié se doive encore observer avec les tyrans; en effet, tout de même qu'ils pervertissent et confondent toutes les lois et bonnes mœurs, ainsi d'autre partles hommes sont obligés de, à l'encontre de toutes les lois et usages, chercher à les anéantir; et plus tôt ils le font, plus ils sont dignes de louange.

Certes, ce serait une loi excellente pour les tyrans que l'on voudrait instituer là, mais une loi mauvaise pour le monde, à savoir que nul d'entre ceux auxquels le tyran se confie ne lui doit faire de mal; car il n'aurait qu'à se fier à tout le monde, et d'après la teneur de votre loi il ne pourrait plus être offensé par personne, et il n'aurait plus besoin de gardes ou de forteresses.

Donc je conclus, que les tyrans, comme qu'on les tue, sont justement tués.

IV

Je viens maintenant à répondre à ceux-là qui ne disent point que j'ai mal fait de tuer Alexandre, mais que je me suis trompé dans ma conduite après sa mort: à ceux-ci la réponse sera un peu plus malaisée à faire qu'aux autres, parce que l'événement semble conforme à leur opinion; et c'est là-dessus qu'ils s'appuient entièrement, sans rien considérer autre, encore que les hommes sages se gardent de juger les choses par les résultats, et qu'ils aient coutume de louer les bonnes et sages actions, même si l'effet n'en résulte pas bon, et de blâmer les mauvaises, même si elles ont bon effet.

Je veux en outre démontrer, non seulement que je ne pouvais faire plus que je n'ai fait, mais encore que, si j'essayais autre chose, il en devait résulter un dommage pour ma cause et un blâme pour moi.

Je dis donc que mon but était de délivrer Florence, et le meurtre d'Alexandre mon moyen ; mais, comme je savais que c'était là une entreprise que je ne pouvais mener à bonne fin moi seul, et que je ne la voulais point révéler à cause du péril manifeste que l'on court à répandre de tels projets, non pas tant pour sa vie que pour le succès même de l'affaire, je me résolus à faire par moi-même tout ce que je pouvais faire sans aide, et, seulement lorsque je ne pouvais plus rien faire tout seul, à me découvrir et demander aide. Cette résolution me réussit heureusement, jusqu'au moment où Alexandre fut tué ; car jusqu'alors j'avais été suffisant pour faire ce qu'il fallait ; mais depuis lors, je commençai d'avoir besoin d'aide, car je me trouvais seul, sans amis ni confidents, et n'ayant autres armes que cette épée avec laquelle je l'avais tué. Forcé donc de demander aide, ne pouvais-je plus convenablement espérer en ceux du dehors qu'en ceux de Florence? Ayant vu avec quelle ardeur et courage ceux-là cherchaient de recouvrer leur liberté, et au contraire avec quelle patience et bassesse ceux qui demeuraient dans Florence supportaient la servitude, et sachant que ces autres étaient en partie ceux qui en 1530 s'étaient trouvés si braves défenseurs de leur liberté, et que le reste était des bannis volontaires ; aussi pouvait-on espérer davantage en eux qu'en ceux du dedans, car ceux-ci vivaient sous la tyrannie, et ceux-là préféraient l'exil à l'esclavage ; je savais encore que les bannis étaient armés, et ceux du dedans sans

armes d'aucune sorte ; en outre, je tenais pour certain que ceux du dehors voulaient unanimement, tous, la liberté, et je savais que dans Florence il y avait un mélange de ceux qui voulaient encore la tyrannie. Ce qui se vit bien par la suite, si le jugement par les événements vaut quelque chose ; car, dans une occasion pareille, personne ne se conduisit, je ne dis pas en bon citoyen, mais en homme, hormis deux ou trois.

Et ceux-là qui me blâment, il paraît qu'ils prétendent que je devais aller par la ville, convoquant le peuple à de libres comices et montrant aux citoyens le tyran mort ; et ils sont convaincus que les paroles auraient ému ce peuple, qu'ils savent n'avoir point été ému par les faits. Il fallait donc prendre sur mon épaule ce cadavre, comme un portefaix, et m'en aller criant tout seul à travers Florence, comme un fol ? Je dis « tout seul », parce que Pierre, mon serviteur, qui pour m'aider au meurtre avait montré tant de courage, après la chose faite, et lorsqu'il eut loisir de penser au péril qu'il avait couru et qu'il pouvait courir encore, était si abattu, que je ne pouvais en rien compter sur lui. Et ne devais-je pas penser, étant au milieu des gardes du tyran, et, pour ainsi dire, dans la même maison, où étaient tous ses serviteurs, et comme il faisait par hasard un très éclatant clair de lune, que je serais pris ou massacré avant d'avoir fait trois pas hors de la porte ? Et si je lui avais ôté la tête (car on la pouvait céler sous un manteau) où devais-je aller avec, puisque j'étais seul et ne connaissais dans Florence personne à qui me confier ? Qui m'aurait cru ? Car une tête coupée s'altère tellement, que, outre le soupçon, ordinaire aux gens, qu'on les veut éprouver et tromper, et surtout qu'ils le pouvaient être par moi, réputé

un peu mieux considéré combien il était impossible de soulever un peuple consterné, avili, foulé, désarmé et divisé, qui se trouvait, sur le corps, des gardes, et sur la tête une forteresse, laquelle l'épouvantait d'autant plus que c'était chose plus nouvelle et insolite à Florence. Et c'était d'autant plus difficile pour moi que, outre que je portais le nom de Médicis, on me tenait pour partisan de la tyrannie. Et ainsi, ceux qui parlent des choses après l'événement, et voient qu'elles ont mal réussi, ceux-là, s'ils avaient eu à me conseiller alors, quand ils auraient vu d'un côté tant de difficulté, de l'autre les bannis avec tant de valeur, en si grand nombre, si riches, si unis pour la liberté, comme tout le monde le croyait, et qu'ils n'avaient aucun obstacle à retourner dans Florence, puisque le tyran était supprimé, je crois qu'ils auraient été d'opinion contraire à celle qu'ils ont à présent.

Et, en somme, la chose se réduit à ceci, savoir que, alors qu'ils voulaient que seul et désarmé j'allasse éveillant le peuple et le convoquant aux libres comices, et que je fisse opposition à ceux qui étaient d'opinion contraire, ce qui était impossible, je le voulais faire, moi, avec l'appui des bannis et l'aide des gens du territoire florentin, desquels, je le savais, le plus grand nombre était pour nous. Et, si nous eussions pris le chemin de Florence avec la célérité et la décision qu'il fallait, nous ne trouvions aucune espèce de mesure prise contre nous ; et ce n'est pas l'élection de Cosme, qui était de si fraîche date et si mal assurée, qui nous pouvait nuire ou gêner.

Si donc j'avais trouvé les bannis avec le courage et la promptitude qu'ils devaient avoir, et que possédait d'ailleurs la majeure partie d'entre eux, mais ceux qui

pouvaient le moins, et si tous n'avaient été que de simples bannis [1], personne ne niera que la chose n'eût réussi exactement ainsi que je me l'étais imaginé. Ce qui se peut prouver, et par maintes raisons autres que, pour n'être pas trop long, je laisse de côté, et par l'affaire de Montemurlo; puisque, après bien des mois qu'ils devaient se mettre en marche, et après qu'ils avaient laissé acquérir à leurs adversaires, outre des forces, autant de prestige qu'ils en avaient eux-mêmes perdu, ils réussissaient à délivrer Florence, si la perversité et l'inepte ambition de quelques hommes n'avaient donné aux adversaires cette victoire qu'eux-mêmes n'espérèrent jamais; lesquels ennemis, quand ils se trouvèrent vainqueurs, ne pouvaient encore croire qu'ils avaient vaincu; si bien que les bannis perdirent une partie que tout le monde estimait ne se pouvoir perdre.

Aussi, qui ne voudra derechef juger d'après les résultats, connaîtra que, si alors il est vrai qu'ils auraient remis Florence en liberté au cas où ils auraient su se conduire avec prudence, d'autant plus la chose était sûre, au cas où après la mort d'Alexandre, immédiatement, ils auraient fait la moitié de l'effort qu'ils firent alors, et qu'ils ne firent point quand ils le devaient faire, parce qu'ils ne le voulurent point; car autre raison ne s'en peut alléguer.

Encore je veux confesser à ces gens-là que je me suis mal gouverné après la mort d'Alexandre, s'ils me confessent, eux, à moi, qu'ils ont fait ce même jugement à l'instant même où ils apprirent que je l'avais

1. Allusion aux « grandi », Strozzi, Valori, le cardinal Salviati, qui n'étaient pas des bannis franchement, mais des ambitieux à double face.

tué et que je m'étais sauvé ; mais, s'ils firent alors un jugement contraire. et s'il leur parut que j'eusse fait beaucoup en le tuant et en me sauvant, et s'ils jugèrent tout de suite, qu'avec tant de citoyens si puissants et de si grande estime qui étaient sortis de la cité, Florence aurait retrouvé sa liberté, je ne leur veux point permettre à présent de se dédire, ni de penser que je suis parti de Florence par manque de courage ou par souverain désir de vivre ; attendu que ce serait m'estimer trop peu judicieux, que de vouloir que j'eusse tardé jusqu'à ce moment-là pour reconnaître que ce que j'entreprenais était une entreprise périlleuse. Mais, s'ils veulent tout considérer, ils reconnaîtront que je ne pensai jamais à mon salut plus qu'il n'est raisonnable de penser à une pareille chose ; et, si je m'en allai par la suite à Constantinople, je le fis quand je vis les choses non seulement en mauvais chemin, mais désespérées ; et, si la mauvaise fortune ne m'avait persécuté jusque-là, peut-être que ce voyage n'aurait pas été sans effets.

V

Pour toutes ces raisons, je puis plutôt me vanter d'avoir délivré Florence, l'ayant laissée sans tyran, qu'ils ne peuvent, eux, dire que j'ai failli en rien ; car, non seulement j'ai tué le tyran, mais je suis allé moi-même exhorter et solliciter ceux que je savais pouvoir — et pensais vouloir — faire plus que les autres pour la liberté de leur patrie [1].

Et quelle faute est donc la mienne, si je ne leur ai point trouvé cette promptitude et cette ardeur qu'ils

1. « Della patria » ; « delle » (Lisio, p. 185) est une faute évidente.



MÉDAILLE DE [illegible]

[illegible]

ils [illegible] plus [illegible] chose [illegible]

[illegible] M. [illegible] que [illegible] rais[illegible] n'en [illegible]



MÉDAILLE DE LORENZINO

Revers.

A. FONTEMOING, PARIS

doivent avoir? Et moi, que puis-je davantage? Qu'on regarde, à ce que j'ai pu faire sans l'aide des autres, si j'y ai manqué? Au reste, ne demandez aux hommes que ce qu'ils peuvent; et tenez pour certain que, s'il m'eût été possible de donner à tous les citoyens de Florence les sentiments envers la patrie qui devraient être les leurs, tout de même que je n'hésitais point — afin d'ôter le tyran, ce qui était le moyen pour arriver à mon but — à mettre ma vie en danger manifeste et à laisser dans l'abandon ma mère, et mes frère et sœurs, et ce qui m'était le plus cher, et à plonger toute ma maison dans cette ruine où elle se trouve à présent, ainsi, pour le même but, je ne me serais point épargné à verser mon sang propre et celui des miens ensemble, étant certain que ni eux ni moi n'aurions pu finir notre vie plus glorieusement qu'au service de la patrie.

Voilà les pages dont Giordani, critique ferme et généreux entre tous, une âme à l'antique, pure comme la source, et parfait écrivain, pouvait dire : « Ce sont quelques pages, les plus philosophiques et les plus éloquentes que possède la langue italienne tout entière, je veux dire l'Apologie de Lorenzino de Médicis. » Et, gloire encore plus brillante, Jacques Leopardi inscrivait sur les cahiers de ses Pensées : « Il est admirable que Lorenzino, lequel écrivait pour lui-même et ne pouvait suivre les sophistiquailleries, ait transporté, comme un Atlas, l'éloquence grecque et latine tout entière dans son écrit, où vous la voyez vive et telle quelle, et néanmoins elle vous paraît originale et nullement transportée d'une langue en l'autre ; avec une aisance dans les artifices les plus raffinés de l'éloquence, tels que les ont enseignés et pratiqués également les anciens, une maîtrise, un abandon, etc. (*sic*) tant dans le style que dans la conduite du style, dans l'ordre, etc. interne aussi bien qu'externe, c'est-à-dire la langue sans aucune affectation et tout italienne en sa construction, etc. tandis que le style et la composition et les modes même particuliers, sont tout grecs et latins. Et cela, pendant que les autres misérables cinquecentistes, voulant suivre la même éloquence et les mêmes maîtres, comme un della Casa, faisaient ces misérables compositions, au style, à la langue pleins d'affectation et plus latins qu'italiens. Aussi les deux seuls éloquents du seizième siècle sont Lorenzino, dans ce morceau-ci, et le Tasse, çà et là par toutes ses œuvres, car tous deux parlent toujours d'eux-mêmes. » Théorie littéraire qui confirme le mot de Gœthe :

« Les seules œuvres éternelles sont les œuvres de circonstance. »

Combien Leopardi pouvait comprendre à fond un Lorenzino, le passage qui suit le prouve, et l'homme qui a jeté ces belles lignes sur la vengeance était le vrai lecteur de l'Apologie : « Le sentiment de la vengeance, écrit le poète, est si agréable, que souvent on désirerait d'être injurié pour se pouvoir venger, et je ne dis pas seulement par un ennemi ordinaire, mais par un indifférent, et surtout, en certains moments d'humeur noire, par un ami. » Reconnaissons à ces paroles la race admirable qui dit, en ses proverbes : « Si je ne me venge à sept doubles, je veux que le chancre me vienne ! »

Leopardi revint maintes fois sur ces louanges, pour les redoubler, déclarer l'Apologie « absolument parfaite ». Pour nous, Français, le meilleur commentaire d'une telle œuvre, ce serait de relire Montesquieu, dans les fortes pages qu'il a consacrées à Brutus. Les phrases de Lorenzino nous émeuvent médiocrement ; et s'il faut tout dire, il serait plus grand s'il n'eût daigné répondre aux hommes et se justifier devant eux.

L'apologie du régicide, nous n'avons pas plus à la faire que sa condamnation. C'est un fait historique, et voilà tout. Un acte humain n'a d'important que sa cause et ses conséquences : la cause, pour le bien comprendre ; les conséquences, pour en mesurer la portée, donc la valeur. Quant aux fameuses lois du Juste et de l'Injuste, je ne parviens pas à comprendre comment des nations guerrières, régies par des lois cruelles, menées par des chefs dociles à certains préceptes, oui, comment ces nations-là, dont nous sommes, auraient l'audace, l'inconscience ou la naïveté de les invoquer

sans sourire d'ironie ou de pitié ! Disons seulement, une fois encore, que Lorenzino, grisé par la déclamation antique, a donné leur La Boëtie aux Italiens, mais un La Boëtie supérieur, et qui a frappé.

Lorenzino ne cessait point, cependant, de fréquenter la cour, où son rôle d'officieux entre la France et les exilés n'a jamais pris fin. Il avait des récréations plus délicates ; il fréquentait chez Cellini, au Petit-Nesle, avec Mgr de' Rossi, le fougueux prélat, son ancien compagnon, et Buonaccorsi, qui l'hébergeait maintenant ; il regardait travailler le miraculeux orfèvre. Comme on le pourchassait toujours, et que les embûches de Cosme se resserraient autour de lui, Lorenzino ne marchait pas sans gardes :

J'ai maintenant à dire à Votre Excellence Illustrissime, écrivait un espion à Cosme, que j'ai appris comment Lorenzino de Médicis a pris pour l'accompagner un certain Vico de' Nobili, et Spagnolet Niccolini, et un autre serviteur, nègre maure ; mais néanmoins je ne pense pas que l'on tarde beaucoup à recevoir nouvelles qu'il est mort.

Sept mois plus tard, le vice-roi de Naples, beau-père de Cosme, faisait dire à son gendre :

Prenez tous les soins du monde pour vous débarrasser de Laurent le traître, car après, leur piège serait démoli, et vous pourriez dormir tranquille.

Cosme n'oubliait ni ne s'endormait. Seulement, les assassins n'étaient point à leur aise en France, et Lorenzino se gardait bien. Il y eut un essai, pourtant, à Lyon, et de la même main qui réussira huit ans plus tard. Un aventurier, soldat ou tueur de louage, qui se nommait le « capitaine » Cecchino de Bibbona, fut empoigné sur la requête de Lorenzino, pour avoir tenté de l'occire ; le 6 juin 1541, l'on prit, le 15, l'on interrogea le

routier suspect ; et voici l'interrogatoire, rédigé par lui :

au 6 juin 1541,

je fus pris à Lyon, à l'instance de Laurent de Médicis.

au 15 juin 1541 :

Le procureur vient m'interroger, et me demande où j'ai eu une compagnie en France ;

Je lui dis que je l'ai eue de Mgr de Farnia à Turin, au temps que Mgr de Butières (Boutières) était gouverneur à Turin, quand Sa Majesté le roi vint secourir Merano.

Il me demande combien j'avais d'hommes. Je lui dis que j'avais 300 fantassins. Il me demande si je suis allé à d'autres guerres en France.

Je lui dis que je suis allé en Picardie avec Mgr de Tessé à toute cette guerre.

Il me demande si j'ai encore eu d'autres compagnies, depuis que j'eus celle-là en solde.

Je lui dis que oui, des Pérugins, quand ils eurent guerre avec le pape Paul.

Il me demande si je n'en ai eu d'autres.

Je lui dis que le seigneur Ascagne Colonna m'envoya avec 300 fantassins, à cette guerre du pape, contre Sa Sainteté.

Il me demande si je sais pourquoi je suis prisonnier.

Je lui dis que si Sa Seigneurie ne m'en donne la raison, je ne me la puis figurer, car oncques n'ai méfait en ma vie, et que je fus toujours bon serviteur de Sa Majesté.

Mais pourquoi continuer? cette pièce, qui a échoué dans les archives médicéennes à la suite de l'événement où ce gredin trouva la mort, au service de Cosme I[er], est annexée à une lettre de Lorenzino qui va suivre ; et toute la partie intéressante de l'interrogatoire, celle qui concernerait la victime, est supprimée, lacérée.

Lorenzino, las des dangers qu'il courait malgré tout dans Paris, trouvait un asile auprès de son oncle Julien Soderini, à Saintes. Ville bien faite, cette mélancolique Saintes, avec ses moites horizons, ses monuments romains, pour l'accueillir sans le dépayser ; il y avait

même là un arc de triomphe, élevé sur le pont de pierre à piles romaines, avec les inscriptions en l'honneur de Germanicus, Tibère et Drusus. L'amphithéâtre, plus vaste que celui de Nîmes, un débris de Capitole, une terre qui rendait sans cesse les objets antiques, médailles, inscriptions, cippes, bas-reliefs, statues, c'étaient encore les aspects de l'Italie. Et, pour une âpre rêverie, quelle crypte mieux disposée que celle de Saint-Eutrope ?

Julien Soderini, successeur de son oncle le cardinal François et soixante-douzième évêque de Saintes, avait pris possession le 13 janvier 1515. Il ne résidait guère, en ces temps agités ; pourtant, les derniers malheurs de son parti, en Italie, l'avaient un peu ramené vers ses ouailles. En tout cas, à l'ombre de cette juridiction épiscopale, si puissante alors, son neveu Lorenzino se sentait mieux en sûreté que par les venelles de Paris. L'évêque était un fort bel homme, conspirateur acharné contre les Médicis, débauché, sans scrupules et surtout pétri d'indolence. On voit qu'il était fait pour aimer son petit-neveu, pour le comprendre et l'accueillir.

Lorenzino, comme tous les névrosés, passait d'un extrême à l'autre. Rassuré par son calme séjour, il accepta la justification du capitaine Cecchino de Bibbona, qui lui parvenait en juillet, avec autant de sympathie, d'enthousiasme, qu'il portait, un mois auparavant, d'ardeur inquiète à le faire arrêter.

J'ai reçu, lui écrivait-il, votre lettre du deux de ce mois, et j'ai pris connaissance de vos justifications ; je les accepte. Et s'il ne tient à d'autres qu'à moi que vous soyez relaxé, je donne licence et à vous, et à qui vous tient, de vous remettre sur le champ en liberté. Ce qui m'avait fait entrer en cette créance, c'était les paroles de Diane, et bien plus celles de Robert de' Rossi. Lequel Robert, s'il se dédit meshuy, me paraît qu'il ait fait plus de tort

à vous qu'à moi ; mais, comme que soit, je prendrai plaisir à ce que vous soyez libre, attendu que si vous n'avez point de mauvais desseins contre moi, ainsi que vous l'affirmez, j'aurais grand'peine à vous voir injustement pâtir. Et même si vous en aviez, je sais que j'aurais assez de commodité pour vous faire d'abord à vous ce que vous auriez dessein de me faire à moi. Du reste, selon ma fortune, vous me trouverez aussi grand ami que grand ennemi.

De Xentes, le 16 de juillet 41,
Laurent de Médicis.

Il le relâche, et il le brave. Il le retrouvera plus tard. Cette lettre est à elle seule une preuve que la puissance de l'esprit s'abaissait chez Lorenzino. La folie, ou la paralysie générale, est au bout de telles épîtres. Et rien de surprenant s'il va, peu à peu, se précipiter sous le coutelas qu'il évite une première fois, mais dont il encourage et anime aveuglément le porteur, après qu'il l'a fait reparaître au jour par sa folle clémence.

L'année suivante, 1542, Lorenzino se hasardait en Italie. En mai, Bernardino Duretti le signalait à Venise, où Cosme Ier entretenait cet agent secret ; il était « à toute heure chez l'ambassadeur de France, avec les exilés de Naples », Pierre Strozzi, et des Français au service. En mars, on l'avait vu près de Pesaro. Mais il revint encore en France. Et c'est de Paris qu'il tenait, en 1543 et 1544, ses beaux-frères Strozzi au courant des affaires et des guerres dans les Flandres et en Champagne.

Le 30 juillet 1544, l'évêque Julien Soderini mourait à Saintes, et on l'inhumait dans sa cathédrale. Le 18 septembre, la paix de Crépy ramenait la concorde entre Charles-Quint et François Ier. Coup sur coup, ces deux graves changements ébranlaient, en France, la sécurité relative de Lorenzino. Que pesait-il maintenant ? et quelle raison de le défendre ? Le roi, vieilli par le mal

Lorenzino, comme les traînées de sang sur l'eau putride lui rappelaient la douce nuit où il tranchait le col au duc, avec « un couteau pour le pain », et lui mettait le gosier dehors.

Venise commençait à sentir la ruine que lui causait la découverte du Nouveau Monde, « la pire nouvelle, dit Priuli, à l'exception de la perte de notre liberté ! » Ballotté par les alliances précaires et les inimitiés trop puissantes, le vaisseau de Saint-Marc dérapait sur ses ancres d'or. Et c'était

Venise l'inconsolée
Mise en pleur et grant douleur ;
France, Espagne et L'Empereur
Ils m'ont toute désolée !

Mais c'était encore la libre Venise ; elle n'avait point livré Bruno. On y vivait à l'abri ; sinon sauvegardé toujours par les lois, car les Conseils étaient timides, du moins sans nulle tyrannie pesante. « Cité fort libre, dit Bandello, où chacun, de quelque état qu'il soit, peut aller et venir seul ou accompagné, comme mieux lui semble, car nul n'y est qui l'en reprenne, ou en murmure, comme ici. » Les gens de lettres la célébraient : « Nous sommes libres, comme la cité, disaient-ils, et notre salle de l'Académie est ceinte par la mer Adriatique ! » Aussi Montaigne écrivait-il encore, vers la fin du siècle, en parlant du cher Estienne de la Boëtie : « S'il eust eu à choisir, il eust mieux aimé estre nay à Venise qu'à Sarlac, et avoit raison. » Et tandis que du Bellay, si dépaysé qu'il s'affole, traite les Vénitiens de « coïons magnifiques », La Boëtie a proclamé que c'est « une poignée de gens vivans si librement que le plus meschant d'entre eux ne voudroit pas estre roy ».

Près de l'église Saint-Job, encore admirable par ce

portail où la première Renaissance entrelaça des liserons, Lorenzino trouvait le beau cloître propice aux rêves et aux entretiens secrets. Car il ne cessa pas un jour de conspirer contre Cosme et Charles-Quint. La vie qu'il menait, dans cette ville corrompue où tous les penchants s'étalaient aussi librement qu'à Rome, était masquée, fuyante et secrète pendant le jour. Mais les soirées étaient charmées par la société des dames. Fort surveillées, étroitement esclaves tant qu'elles étaient jeunes filles, les femmes vénitiennes, à peine mariées, donnaient des bals, dansaient des ballets et jouaient divers instruments qui formaient des concerts recherchés. Corps superbes, que harnachaient pompeusement, sans les écraser, les joyaux éclatants, colliers de mille ducats, anneaux, rubis balais, diamants, saphirs, émeraudes venues des Indes orientales, grosses perles au féerique orient, elles aimaient à se montrer parées, à recevoir, à respirer le fade encens des médiocres auteurs qui les courtisaient. Peut-être le méchant madrigal de Lorenzino fut-il composé pour celle qui, dans les tout derniers temps, embellira sa destinée.

Un historien dilettante, vrai patricien des lettres, a dit:

> L'image de Venise, en ce siècle, elle est dans les *Cènes* de Paul (Véronèse), où les patriciens, sous d'amples loggias, convient les rois à leurs banquets fastueux. Pourtant, à cette époque, ce n'est plus l'allègre harmonie des fêtes du quinzième siècle ; c'est une joie plus âpre. Au quinzième siècle, c'est l'expression d'une grâce, pure en ses sources ; dans les cérémonies du seizième siècle, on voit commencer les spectacles exagérés de la pompe, et l'excès de l'élégance.

Lorenzino vit des lettrés à Venise; s'il eut la fortune d'échapper à la brutale compagnie de l'Arétin, espion salarié de Cosme Ier et mouchard complice de ses agents

Florence, servir mon Grand Duc. Quand j'eus dit ces paroles, le seigneur prieur et messire Laurent se tournèrent vers moi avec un air si sévère, que j'en eus grand'peur, et me dirent : « Tu ferais mieux de t'en « retourner en France, où tu es riche et bien connu ; « car si tu retournes à Florence, tu perdras tout ce que « tu avais gagné en France, et Florence ne te vaudra « rien que déplaisirs. » Je ne répondis rien, et partis le jour suivant pour Florence. »

Il se passait, on le voit, des scènes graves en ce palais qui portait le nom du bouffon Gonnella. Et l'on sent quelle haine atroce Cosme Ier entretenait contre celui qui ranimait sans trêve la rébellion. Avide, jusqu'à la fureur, de tout ranger sous son joug, de réduire à néant toutes les promesses qu'il avait accepté de faire pour saisir le pouvoir, Cosme exécrait ses derniers brandons de la liberté républicaine. Duc, grand-duc, il abominait les rebelles ; homme et fondateur de dynastie, il les redoutait. Outre sa haine éternelle contre son cousin, le rôle de Lorenzino le révoltait : un Médicis, qui excitait à conspirer contre les Médicis !

Aussi Cosme Ier, que l'historien florentin par excellence appelle : « l'amateur et le choyeur de sicaires », et qui finit par assassiner lui-même et autour de son propre trône, Cosme encore inquiet et de plus en plus irrité, s'acharne sur Lorenzino. Une escouade d'espions, aux ordres de l'ambassadeur Pandolfini, se colle aux pas de l'exilé. Sous un doge indifférent, qui n'est plus André Gritti l'ancien protecteur, la prime promise au meurtrier de Lorenzino reprend toute sa valeur tentatrice ; c'est d'ailleurs un usage, cette prime, cette *taglia* qui arme l'assassin, « même en les états d'autres princes ». Au reste le droit des gens était médiocrement

observé, même à Venise, et par Venise. Des Vénitiens, espions aux gages de François Ier, avaient été découverts en 1540 dans la ville même; comme il y allait de la tête, sans compter les menues tortures, les coupables cherchèrent asile à l'ambassade de France; le gouvernement vénitien les fit saisir chez l'ambassadeur. Celui-ci, qui était Guillaume Pellicier, voulut résister, on dut envoyer une gabarre avec deux pièces de canon pour que l'ambassade s'ouvrît à la justice de Venise. Force était de céder, et trois des rebelles furent pendus à la place Saint-Marc. Deux avaient fui, l'un si bien et si loin qu'il disparut, et l'autre pour devenir maître d'école en France. Le roi fut outré du moyen sommaire que la République sérénissime employait pour se faire justice chez les autres; durant plusieurs mois, Jean-Antoine Veniero, l'ambassadeur vénitien, ne fut point admis en sa présence. Un jour enfin, au camp devant Perpignan, l'interdit fut levé, l'ambassadeur entra devant le roi : « Qu'auriez-vous pensé, monsieur, lui dit brusquement François Ier, si l'on vous en eût fait autant, dans votre ambassade ? » Venier, Vénitien subtil et courtois, un vrai *cortesan* raffiné, s'inclina jusqu'à terre : « Sire, répondit-il, avec une douceur charmante, qui avait l'air presque sincère, plût au ciel que j'eusse chez moi et en mon pouvoir des gens rebelles à Votre Majesté; je les ferais saisir moi-même, et les remettrais entre vos mains; sachant que, faute d'ainsi faire, j'encourrais les blâmes sévères de Leurs Seigneuries, qui m'envoient auprès de vous. »

Venise inclinait de plus en plus vers l'Empire. Et cela n'était pas pour mieux protéger les amis de la France et les ennemis de César, tels que Lorenzino. Un excellent métier, c'était celui des gens qui « font

mestier, comme dit Estienne, d'aller tuer les personnes pour un certain prix qu'ils reçoivent de ceux qui leur portent quelque malveillance ». Et à Venise même, Henri Estienne vit tuer ainsi un « sçavant homme » par erreur, *per fallo*. Cosme était bon pour ameuter et entretenir ces sicaires. Un bouquiniste et éditeur, Antoine Brucioli, était son espion, parce que son métier lui faisait entendre beaucoup de propos et voir des gens intéressants. Mais le chef du chœur, le maître de la police secrète, c'était l'ambassadeur lui-même, Pierre-Philippe Pandolfini.

Né en 1502, fils d'un gonfalonier et ambassadeur en France, ce personnage avait commandé les milices florentines durant le siège, et poussé à la capitulation. Il avait été fait ambassadeur à Venise en 1545 ; un siège de sénateur récompensa, trois ans plus tard, ses bons offices. Il avait loué, à Venise, le palais Trevisani, pour cent ducats par an. Le « monstrueux Arétin », soudoyé par Cosme, qui gardait ses livres et ses lettres, malgré qu'il écrivît contre César à certains jours, était son compère ; et le duc chargeait Pandolfini de compliments pour l'Arétin, qui demeurait chez Dominique Bollani, ambassadeur vénitien en Angleterre. C'est par l'ambassade que l'Arétin correspondait avec le duc, ou avec Lottini, le secrétaire qui payait les pensions.

Mettons encore ici les comparses qui vont tourner autour de Lorenzino pour préparer le meurtre ; leurs noms viendront un à un, comme des reptiles qui sortent dans l'ombre :

> D'animaux malfaisants c'était un très bon plat,

et l'affaire de ceux qu'ils guettaient avec patience, était sûre.

Le 15 novembre 1545, la présence de Lorenzino était signalée aux obsèques du doge Pierre Lando ; devant le cadavre exposé dans la salle du *Piovego*, sous la garde de deux gentilshommes en habit écarlate et des chanoines de Saint-Marc, Lorenzino vint défiler :

On ne le voit guère sur terre, écrivait l'ambassadeur, mais cependant mes gens l'ont vu le jour des funérailles du Doge sur la place Saint-Marc, avec plusieurs seigneurs. Et j'apprends encore qu'il va beaucoup chez le Révérendissime Légat. Mais je ne l'ai jamais vu.

Un mois après, il le rencontrait en promenade, « et il y a quatre jours, ajoute-t-il, en allant faire visite au légat, il me parut le voir, mais il se cacha tout de suite : et je feignis de ne point le voir ».

Le 23 mars 1546, Pandolfini écrivait au duc, dans un billet chiffré : « Pierre Strozzi est de retour, et ne se laisse guère voir ni visiter. Pourtant l'autre jour il fut aperçu en barque avec Laurent le traître. » Mais Cosme voulait serrer l'affaire de plus près ; à l'automne, il envoya l'un de ses serviteurs, Jean-François Lottini, littérateur de la pire espèce, un de ces cacographes qui mêlent du sang à leur encre et ramasseraient un écu dans les ruisseaux avec leurs dents ; ce cuistre sodomite était de Volterra, comme le « capitaine » Bebo, qui va paraître tout à l'heure au dernier acte. Il composa des « Vues sur l'Etat », et trahit, çà et là, son maître. Pour l'heure, il le servait bien, car leur fiel rend féroces les vrais pédants.

Aussi, les limiers, qui donnaient sans entrain jusque-là, dès que Lottini vient en relais, collent à la voie et l'empaument avec ardeur.

Ayant entendu dire, écrit l'un d'eux, ces jours passés, quand est venu Lottini, qu'il avait été pris deux hommes par les sbires de

l'Illustrissime Conseil des Dix, et en outre ayant su qu'un soir on avait attaqué la barque du Révérendissime Légat, avec une autre barque sans *felce* (baldaquin, tendelet), et qu'il était entré dans sa barque, qui revenait à trois heures de nuit, de Murano, un homme par la proue, et un par la poupe, Monseigneur entra en soupçon, et dut parler aux Strozzi, car ils s'allèrent imaginer que la susdite barque du légat avait été assaillie au lieu de celle ou de Laurent de Médicis, ou du prieur (Léon Strozzi); l'un et l'autre en effet font fréquemment, de jour et de nuit, ce voyage, et c'est ainsi qu'un bruit se répandit qu'il y avait ici des gens pour tuer Laurent, et que deux avaient été pris, et qu'on leur avait trouvé une arquebuse de deux aunes. J'ai parlé de tout cela avec l'ambassadeur (Pandolfini), auquel on a raconté comme ces gens avaient été pris avec de petites arquebuses, et qu'ils voulaient sûrement, disait-on, tuer Laurent de Médicis...

Ayant quelque intimité avec Mgr de Légat, je pris occasion de ce que j'avais ouï dire que Sa Seigneurie, un soir, au retour de Murano, avait été assaillie, par erreur, à cette fin de savoir si c'était vrai, ou bien inventé par un quidam. Monseigneur me répondit courtoisement qu'il était vrai qu'on était monté sur sa barque un soir, en revenant de Murano. Mais qu'à la vérité, et il le savait sûrement, c'était une barque d'archers de la douane qui croyaient voir des contrebandiers, ainsi qu'ils le protestèrent. Mais en causant de la sorte il me dit qu'il avait su qu'il y avait eu ici des gens pour tuer le prieur ou Laurent. Et que le prieur avec ses Pisans (affaires de Pise) le recherchait vraiment ; et il s'excusa de parler aussi familièrement avec Laurent, disant qu'il ne croyait pas faire, par là, déplaisir à Votre Excellence, car Votre Excellence pouvait bien savoir qu'elles étaient ses dispositions et sa servitude envers Elle, et combien sa profession et ses desseins le séparaient des Strozzi. Mais que, fonctionnaire public, il accueillait volontiers tout le monde ; et que Laurent avait commencé à venir chez lui par amour des lettres grecques et latines, et que, lui paraissant qu'il avait un bel esprit, il s'était lié avec lui, ne pensant déplaire à personne. Et que, de même, il n'a pu faire mauvais accueil aux Strozzi, quand il sont allés chez lui. Mais quand il a su que le prieur était mêlé, et son nom prononcé, dans ses affaires de Pise, il l'a, dit-il, fort mal pris, et veut dextrement se retirer, et d'eux et de Laurent, attendu qu'il croyait qu'ils se borneraient à vivre en paix et repos, mais, les trouvant d'autre intention, qu'il ne veut être leur ami.

L'enquête des Dix n'apprit pas grand'chose. Le légat

jura ses grands dieux qu'il ne parlait jamais politique avec Lorenzino. Il fallait attendre. Le 17 novembre, les Strozzi faisaient empoigner chez une logeuse trois gaillards qui en voulaient à leur vie, et dont l'un portait le sobriquet du *Marteau*. Il y avait aussi un Corse, Jean-Baptiste. On leur remit le principal complice, et ils le tuèrent. Pierre Strozzi n'en fut que plus ardent contre Cosme, et se répandait en menaces. Lottini correspondait avec un autre secrétaire ducal, Chrétien Pagni, se remuait de Venise à Rome. On trouvait « faibles » les excuses du nonce au sujet d'amitiés suspectes ; Mgr della Casa se réservait d'en parler au pape.

Cosme avait été exaspéré par les essais de soulèvement fomentés à Pise, et par la conjuration folle et sublime de François Burlamacchi ; c'est avec la connivence des Strozzi, de Lorenzino, qu'on avait voulu soulever contre lui toute la Toscane, lui ravir le sceptre de sang et de boue, auquel il se cramponnait de toutes ses serres. Et voici qu'au lieu de Pellicier, déjà fort ennemi, ou d'un abbé de Montluc, on nommait ambassadeur de France Jean de Morvilliers, plein d'action, d'énergie, qui faisait sur-le-champ concentrer par Pierre Strozzi quinze mille hommes à la Mirandole ; voici que Gênes, au début de l'année 1547, se soulevait avec la conjuration de Fiesque. Un Italien dira plus tard : « En fait de conspiration, tout est permis ! » Cosme aurait dit, pour lui répondre : « En fait de défense contre les conspirations, tout est permis ! » Il le fit voir.

Un agent secret, Jérôme del Vezzo, de Pistoïa, se mit à la trace, fort prudemment, « afin que Sa Seigneurie parût toujours en dehors de cette pratique ». Il écrivait, en avril 1547 :

Un capitaine, Valérien, domestique de don Diègue de Mendoce

et présentement attaché à don Juan, m'a déjà parlé à deux reprises au sujet de Laurent le traître, s'offrant prêt à le faire passer hors de ce bas monde, et en peu de temps. Je ne le connais point et, doutant si l'on ne me voulait point éprouver, je ne me suis point laissé sortir une parole de la bouche.

Puis, dans un langage concerté, par des chiffres convenus, on se mit à parler du « *sensale* », du « courtier », c'était l'assassin à gages; et des « marchands »; le « premier marchand » désignait Lorenzino, l'autre marchand, Pierre Strozzi.

Le courtier avec qui je devais faire affaire ne se trouve point ici, mais sous peu de jours il sera de retour, et alors je verrai à renouer l'affaire pour l'achat des chaînes, mais pourtant si dextrement qu'à peine pourra-t-on s'apercevoir que j'en aye désir, bien loin qu'on s'avise que c'est Votre Seigneurie ; et je tiendrai Votre Seigneurie au courant de ce qui s'ensuivra entre nous ; et j'ai espérance de conclure à bon marché la chose, le patron lui-même en faisant peu de compte.

Lorenzino se défiait, mais ses craintes ne se tournaient pas vers les embûches secrètes, qui lui demeuraient inconnues ; il redoutait d'être livré par le gouvernement vénitien ; Charles-Quint avait fait remettre à la justice de Venise un Bolonais, Ludovic dell' Arme, que la Seigneurie réclamait, et le jour même, 14 mai 1547, où l'on décapitait ce prisonnier pour raison d'Etat, Pandolfini écrivait : « Depuis que S. M. Césarienne leur a livré Ludovic dell' Arme, j'apprends que Laurent le traître a demandé un sauf-conduit. » S'il l'eût obtenu, la neutralité de Venise se changeait pour lui en protection effective ; et il pouvait, comme à Lyon il avait fait de Cecchino, faire saisir ceux qu'il croyait menaçants pour sa vie.

Il n'obtint point cette faveur. On la lui refusait « avec de très douces paroles », mais nettement et sans appel. Le Conseil secret des Dix le fit appeler pour lui dire

qu'on « le connaissait sage et prudent, et qu'on était certain qu'il ne manquerait de se gouverner ainsi qu'il lui semblerait expédient pour sa sécurité ». Cependant on laissa l'affaire en suspens du 25 au 26 mai, Jérôme Pesaro demanda que l'on prît un jour et une nuit pour réfléchir. Le 26, on réitéra la réponse, qui devint définitive.

Lorenzino prit peur, et se mit à cacher plus soigneusement sa vie. Mais on avait sa piste : « Il ne faut là ni colère ni hâte, écrivait l'espion del Vezzo, car cette espèce de renards se prend à l'affût, non avec les chiens. » Et il chiffrait ce post-scriptum : « L'homme en question, le courtier, est celui qui prit l'argent à Pierre Strozzi quand il l'envoyait à Marano, et une autre fois lui en fit jeter à la mer et au temps de don Diègue voulait faire mourir Pierre Strozzi, et l'eût fait si don Diègue n'eût craint la Seigneurie de Venise, car il l'avait attiré dans un lieu où il ne pouvait échapper. » Belles références, assurément, qui édifièrent le duc ; admirons que l'on ait pu écrire, dans une page sérieuse : « Je suis d'avis que le duc de Florence nourrissait une forte répugnance à se souiller du sang de son cousin. » En ce cas, le pauvre homme aurait cruellement souffert, durant les longs mois où il n'eut que ce projet en tête et n'épargna rien pour le faire réussir.

On peut faire l'affaire, disait l'espion, de plusieurs manières, hors de sa maison ou dedans. La première se peut effectuer en deux façons, l'une quand Laurent le traître revient de Murano, car il y va souvent la nuit, ou bien quand il revient de chez sa dame, et c'est le plus facile, mais il y faut perdre du temps, et avoir une gondole afin de le pouvoir épier et guetter... L'autre manière est celle-ci, que le courtier pratique avec une femme, laquelle habite la maison de Laurent le traître ; et il espère être introduit par elle dans la maison de Laurent le traître, et y exécuter son projet avec les armes, ou avec le feu préparé (le feu grégeois), en le lançant dans

la chambre de Laurent; il sait admirablement manier le feu. Et pour mieux pouvoir faire l'effet, il cherche à prendre un logis derrière la maison de Laurent le traître. Je lui ai dit de le prendre, et de ne point regarder à la dépense, car je le referai, et aussi qu'il se pourvoie d'une gondole, pour bien veiller à ces marchandises, et n'être point trompé.

Ces derniers mots sont en clair. Et la lettre s'achève sur un plan, afin de tuer Pierre Strozzi sur le chemin de Rome, près de Terni, dans un défilé.

Lorenzino avait en effet une dame, qu'il courtisait; les assassins, dans leur récit, nous révèlent son nom: « Il était ardemment épris de la belle Barozza. » Et qui serait-elle, sinon cette « Madame Hélène Barozzi Zantani, laquelle en beauté égale l'Hélène grecque, et en vertu la Romaine Lucrèce », ainsi que le dit Ludovic Domenichi dans son ennuyeux livre sur *la Noblesse des Dames*? Les Barozzi étaient de la meilleure noblesse, des douze premières familles de la première classe.

Ce n'est pourtant pas de cette prude et noble et superbe dame, mais d'une esclave orientale, ou de quelque autre femme obscure, qu'est née la fille de Lorenzino, cette Lorenzina qui devint la première femme de Jules Colonna, branche disparue en 1661. Hélène Zantani recevait les hommages passionnés de Lorenzino; sans doute il l'attirait par ce prestige du meurtrier, de l'exilé, du malheureux, de l'homme à talents; une seule de ces renommées aurait suffi pour mériter l'intérêt de la patricienne. Le chemin de Saint-Job au palais Barozzi Zantani, qui se trouve à l'entrée du pont Saint-Thomas, à gauche en allant vers Saint-Paul, était long et enchevêtré. Les espions le savaient bien, et les gondoles n'étaient pas de trop pour mener la chasse.

Lorenzino, vers le milieu de juin, « eut un grand soupçon »; il crut que deux bandits, sauvegardés par

leur fuite chez l'ambassadeur de Charles-Quint, étaient venus « pour son compte » ; il faut croire que l'ambassade impériale était mieux respectée que celle du Très-Chrétien, car on ne les prit point, non plus qu'un certain capitaine Valérien de Terni, dont le nom revient dans toutes ces machinations. Lorenzino alla faire un tour à Padoue ; il y pouvait voir, souvenir d'une gloire éphémère, son portrait peint en médaillon, à fresque, dans un cloître qui appartenait d'ailleurs aux Strozzi.

L'assassin à gages prit une maison à loyer ; il était d'autant plus sûr qu'il poursuivait une vengeance personnelle. Le pape Clément l'avait tenu en grande estime », et la « parfaite mémoire » de Cosme Ier se rappelait tous ses mérites. Del Vezzo le « saluait de la part de Son Excellence, dont il se montrait fort touché », et il baisait les mains au duc. Pandolfini allait mollement, craignait de compromettre Monseigneur ; mais Cosme avait une contre-police, et il est visible que le coup se préparait surtout par ces gredins occultes, en correspondance directe avec le prince.

Pour commencer l'affaire, chiffre l'espion, l'on a pris, voici quatre jours, une maison derrière celle du *marchand*, d'où l'on peut aisément pénétrer chez lui. Mais le hasard fait manquer le projet, car on dit que le *marchand* est parti, les uns disent pour la France, les autres pour la Turquie. Pour les raisons qu'écrit notre ambassadeur, certains autres le croient ici, et qu'il se tient caché pour les raisons qui vous ont été exposées dans la dernière lettre de l'ambassadeur en date du 4 de ce mois ; et ce qui le fait croire, c'est qu'il ne se trouve ici aucun exilé manquant, et il ne paraît point vraisemblable qu'un *marchand* d'une telle importance parte sans être accompagné des gaillards les plus éprouvés. J'ai pris soin que le secrétaire de Raguse me sache dire s'il a paru de ce côté ; s'il est parti ailleurs vous le saurez vite, car, dit-on, il est parti le premier de ce mois.

Lorenzino se cachait bien, mais il ne quittait point

Venise ; il se faisait appeler M. Marc, M. Darius, et ne sortait qu'à la dérobée. Il avait donné le change :

Laurent le traître, disait l'ambassadeur au duc, ainsi que je l'écrivis à Votre Excellence, demanda un sauf-conduit, disant, autant que je puis savoir, qu'il ne lui semblait pas pouvoir être en sécurité sans cela. Ces seigneurs prirent temps pour répondre et en délibérèrent au Conseil des Dix. Et ils lui répondirent ensuite qu'ils s'émerveillaient de sa demande, car tout un chacun était en sécurité en cette ville, et que pour mille raisons ils ne le voulaient accorder. On me rapporte que Laurent le traître répliqua qu'il ne lui semblait point pouvoir demeurer en sûreté sans cela, et soudainement partit ; et les siens disent pour la Mirandole, et gagner ensuite la France, mais d'aucuns pensent que c'est pour le Levant, et qu'il partit d'ici la nuit du premier juin, et qu'un brigantin est aussi parti pour Raguse. Les exilés ont été trouver le doge avec Laurent le traître, et je ne sache pas qu'ils aient rien conclu.

Le doge, pourtant, inquiétait Pandolfini par son amitié pour les Strozzi. Bien platonique, en vérité ! Des pièges ratèrent. On continuait à tâtonner. En juillet seulement, on sut que Lorenzino, le *marchand*, « n'était point arrivé à la Mirandole, si bien qu'il se pourrait qu'il fût aux environs de Venise ».

Les inquiétudes de Cosme s'aigrissaient. Le pape avait favorisé les Français. L'empereur redoublait contre les exilés florentins en Italie et sommait Cosme d'y aider. Un ambassadeur florentin à Milan, François Vinta, de Volterra lui aussi, maître en poisons et en traîtrises comme son duc, écrivait à Cosme :

Don Fernand de Gonzague m'a demandé quelle prime il y avait sur Laurent le traître. J'ai répondu que je n'en savais rien, mais que je la croyais de deux à trois mille écus, avec en outre des exemptions, et je m'offris à lui en donner des renseignements plus précis. Il me dit qu'il n'était pas besoin, m'insinuant qu'un de ses amis lui avait donné espérance de le remettre entre ses mains. Il montre qu'il fait différence entre l'avoir mort ou vif. Il me retint à dîner.

En août, Pierre Strozzi était signalé dans les réunions d'exilés que l'ambassadeur de France assemblait chez lui. Le fameux « courtier » observait tout. Enfin, le 20 août, Pandolfini pouvait écrire : « Je juge que Laurent le traître est ici, et se tient caché. » Le 15 octobre, il n'en savait pas beaucoup davantage : « Laurent le traître, chiffre-t-il, autant que je puis savoir, est ici, et ces jours derniers, un de mes amis m'a dit l'avoir vu en barque vers Murano. Dans Venise il ne se montre jamais ni en barque armée ni sur terre. »

Le 23 octobre, Pierre Strozzi était en Piémont, et son maître d'hôtel, Jean Baroncelli, venait chercher à Venise Laudomine Strozzi-Médicis, et les gens de maison, pour ramener tout le monde en France.

Leur intention, écrivait l'ambassadeur florentin, c'est de faire passer aussi en France Laurent le traître ; ils y arriveront peut-être, car il leur faudra fermer tout-à-fait la maison. Et ils ont parlé de s'en aller d'ici à Ferrare par eau, attendu que, selon les avis de mon ami, j'apprends que les barques de charge sont venues de Turin, et sont en deçà de Ferrare ; ils cherchent à emmener avec eux le plus de gens possible. D'autre part j'apprends que Laurent le traître veut à toute force partir d'ici ou bien en cette compagnie ou avec d'autres.

Il resta, et il fit des imprudences. Le 26, Pandolfini note, en cryptographie :

Laurent le traître se laisse voir, et j'apprends qu'il parle encore de quitter d'ici et qu'il ira en France. Hier le Nonce de Sa Sainteté et ledit Laurent sont restés trois heures à la maison de l'ambassadeur de France, enfermés dans une chambre.

Cosme prit lui-même la plume. « Vous verrez, écrivait-il le 28, à faire soigneuse diligence pour savoir si Laurent le traître est à Venise, et s'il y restera, ou s'il partira au contraire par l'occasion de la femme de Pierre Strozzi. » Le 2 novembre, Pandolfini savait qu'il

resterait. Laudomine allait partir, seule. Le téméraire, l'amoureux, ne quittait pas la dangereuse Venise et la belle Zantani. Son amour allait lui coûter ce que peut-être il n'estimait pas bien cher, — la vie.

Prenez garde, répète Cosme, aux faits et gestes de ces exilés, et me donnez en outre avis, puisque vous dites que Laurent le traître est resté là-bas, de la maison où il s'est fixé et avec quelles gens il est et de quel pays, et tâchez de tout savoir le plus soigneusement que vous pourrez. Portez-vous bien.

« Il reste ici avec sa mère », disait Pandolfini, dans une lettre qui croisait celle du maître. A la fin du mois, il donnait les renseignements détaillés sur le palais du Gonnella. Mais, « Laurent le traître change de maison, ajoutait-t-il, et en a pris une sur le rio de San Polo, à côté de Pandolphe Ottavanti ».

Lorenzino déménage, en effet ; et c'est à l'heure où l'ambassadeur de César fait dire à Cosme ces propres paroles :

Je m'émerveille fort que le duc n'y pense point ; il devrait tout faire pour éteindre ce mal. Je voudrais savoir quel est son ami. Faites savoir de ma part à Son Excellence qu'il me l'écrive.

Et Cosme, piqué, répondait de sa grande écriture entrelacée et bâtonnée :

Au sujet de ce que vous a dit l'ambassadeur impérial pour Lorenzino, nous n'avons meshuy le temps de vous dire autre chose, sinon que vous fîtes bien de l'assurer au sujet de la prime, et de lui dire en particulier que j'en avais connaissance, car rien n'y est changé, et c'est fait pour être observé. Avisez à savoir s'il est vrai que le sauf-conduit de la femme à Pierre Strozzi ait été retiré.

En effet, — et il répète la recommandation, — la femme d'un ennemi, la sœur d'un ennemi, cela se tue avec plaisir, sauf que l'on ne doive point violer les lois de la sérénissime République.

C'est le moment où Burlamacchi est aux mains de la justice (si je puis dire!) à Milan, et va se trouver sacrifié aux haines de Cosme. Et Lorenzino quitte son palais écarté de Saint-Job, où la porte du jardin lui permettait de gagner sans se faire voir les lagunes de Murano. Il abandonne le palais qui coûtait, en ce faubourg du Canareggio, cinquante écus de loyer, et il en prend un qui monte à trois cents écus ; il a refusé de partir avec les Strozzi. Et Pierre, qui lui donnait quinze cents écus par an, et trois « bravi » pour le garder, gens redoutables et soldés par lui, s'est fâché de cette obstination, de ces dépenses, et a réduit la pension à cinq cents écus.

Ainsi, démuni de gardiens, sans ressources pour en payer, cet homme, qui se sait guetté par le pire des ennemis, par un parent! va se loger au centre même de Venise, à un endroit où l'on verra que les lieux mêmes semblent complices et disposés pour un guet-apens. Est-il donc fou? Non, sans doute. Mais ce palais nouveau, qui le ruine, l'expose et le livre, il est, par le rioterra dei Nomboli, à deux pas, et presque à la porte du palais où demeure la belle Hélène Barozzi-Zantani! Et Lorenzino s'y installe.

Dès le 9 février, il lui est tendu un premier piège. Les deux bandits qui le suivent, c'est Cecchino de Bibbona, l'ancien prisonnier, relâché de Lyon, et c'est un Volterrain, Bebo. On voit que l'autre Volterrain Lottini, l'homme du grand-duc, est là. Les deux « bravi » ont, avant de venir faire ce coup, servi, assassiné çà et là, mais ils ont envie de rentrer dans leur pays, et pour mériter cette grâce et faire lever leur ban, ils veulent tuer Lorenzino. Ils l'ont vu, modestement vêtu, sortir avec Robert Strozzi. Un de leurs compères, qui

ne connaît pas leur dessein, et qui est à Robert Strozzi, le leur a montré. « Mais n'en dites rien à personne. » Ils n'en disent rien. Ils attendent.

Le jeudi gras, 9 février 1548, Lorenzino sort déguisé. « C'est le temps du carnaval, où Venise est pleine de masques, et tant de gens épient tout ce que vous dites et faites. » Et Lorenzino ne sent pas qu'il est épié. Joyeux sous son habit de zingara, dans une cavalcade fanfarante, il va voir courir la quintaine sur la place du Saint-Esprit. Mais les assassins ne trouvent pas moyen de bien faire, au milieu de cette foule qui va et vient, acclame et tourne. « La multitude des masques qui l'ont entouré, écrit l'espion au duc, a si fort empêché les *travailleurs* et donné au *marchand* un si grand soupçon d'être détroussé, que sans or, on n'a pu faire grand progrès. Mais ils sont fermes et délibérés de me donner la marchandise toute finie en travaillant sans or. » Les paroles convenues, c'était en effet « or, soie, or filé ». L'*arte della seta*, l'industrie florentine, se retrouve partout, et sert même aux assassinats.

Pressés de lettres, que le duc multipliait, harcelés par les agents ducaux, les « courtiers » rapprochent leurs tentatives. Ils les ont racontées, tout au long, et avec une juste fierté, la fierté de qui sert un duc, et un grand-duc, et le sert bien :

Un jour vint, écrit dans son *Apologie* le capitaine Bibbona, que je fus averti comment Laurent était allé dîner chez Mgr della Casa ; à cette nouvelle, tout pleins d'allégresse, nous nous disposâmes à faire l'affaire, et je montai hardiment, seul, dans le palais dudit M. Jean della Casa, et laissai Bebo en bas dans la loggia, en lui disant de se tenir prêt à tout événement ; mais nous trouvâmes que le susdit Mgr Jean et Laurent s'en étaient allés dîner à Murano, si bien que nous restâmes avec nos trompettes dans le sac (nous rengainâmes notre compliment).

Nous n'en fîmes pas moins chaque jour toute diligence ; et

comme Bebo ne connaissait pas Laurent, un jour je le lui fis connaître, quand il fut venu habiter place Saint-Paul. Là, comme Laurent et ses gens étaient novices en ce quartier, ils ne devaient pas bien connaître les rues du voisinage, car un matin ils cheminèrent par terre, pour aller passer devant chez sa maîtresse la belle Barozza, et ils manquèrent la bonne voie, et comme ils voulaient aller à un couvent de Frères, où elle allait ouïr la messe, ils prirent une autre rue, qui les mena bien plus loin, mais n'y débouche point; nous marchâmes derrière eux pour faire le coup, mais nous ne pûmes les rejoindre, et nous nous en retournâmes, si bien que nous les rencontrâmes en un lieu où les armes que nous avions n'étaient point bonnes pour ce que nous voulions faire, si bien qu'il nous fallut nous pourvoir d'autres armes mieux adaptées au cas, nous figurant qu'une autre fois nous nous trouverions face à face et le rencontrerions au même endroit, ce qui arriva.

Au lieu d'épées, malaisées à dégainer et à manier dans le corps à corps toujours imminent et au milieu de ces ruelles, les assassins s'étaient munis d'armes vulgaires, si bas tombées qu'elles ne se retrouvent plus, mais bien à la main et pratiques; c'étaient de grands poignards courbes, et larges, à deux tranchants; on les appelait « pistolesi, » parce qu'ils étaient fabriqués à Pistoïe. Cela pouvait avoir deux pieds, et frappait de taille. Les anciens appelaient « sicæ » ces lames terribles. La tradition ne s'était pas perdue. Pour plus de précaution, ils avaient empoisonné leurs outils.

Bibbona s'était fait l'ami d'un cordonnier, dont la boutique découvrait toute la place Saint-Paul, et particulièrement le palais de Lorenzino. « Je m'y tenais, dit-il, sans cesse, matins et journées, bien longtemps, et souvent je feignais de dormir; mais Dieu sait si je dormais, car j'étais toujours en éveil. »

Certes, le vieux chroniqueur bolonais a raison de dire, en narrant cette histoire: « Plût à Dieu que pour son bien Lorenzino n'eût onques quitté son autre

palais, car le lieu n'était pas, à mille fois près, si périlleux, car c'est un endroit découvert, spacieux et qui découvre au loin, et sans cesse couvert de gens de quartiers, et où l'on ne peut se cacher, avec des sbires sans cesse; et puis il n'allait guère par terre, mais quasi toujours en barque, et allait à la messe à Saint-Second, hors de Venise, bien accompagné d'hommes et d'armes ; mais, ayant été demeurer place Saint-Paul, où il y a force rues étroites, il usait presque continuellement de la gondole, et n'allait point sur terre, comme quelqu'un qui a des soupçons. »

Il alla « par terre » le dimanche 26 février, second du carême, afin d'ouïr la messe.

Etant allé, dit l'assassin, suivant mon habitude, voir et surveiller si Laurent se proposait de sortir, comme il l'avait fait autrefois, j'entrai dans cette boutique du cordonnier et j'y restai un bout de temps, si bien que Laurent se mit à la fenêtre avec une serviette au col, il était en train de se peigner : et en même temps je vis entrer et sortir un certain Jean-Baptiste Martelli le petit, qui était attaché à la garde et défense de Laurent ; il avait son épée, et je pensai que Laurent devait sortir. J'allai chez moi me fournir et pourvoir des armes nécessaires, j'y trouvai Bebo encore au lit, qui dormait, je le fis soudain lever, et nous vînmes au poste accoutumé, près de l'église Saint-Paul, au sommet de la place, où il leur fallait passer.

La dite église est située comme dans une île, et elle a deux portes vis-à-vis l'une de l'autre : je postai Bebo a la porte de la façade, et lui dis de se bien tenir, et de me souvent regarder, pour observer s'il me voyait sortir de la boutique, et que, s'il m'en voyait hors, il s'avançât, et que je le suivrais.

Or, notre bonne chance voulut que sortît ledit Jean-Baptiste Martelli, et il alla un peu en avant, puis Laurent sortit, et puis sortit Alexandre Soderini, et ils allaient l'un derrière l'autre comme les grues ; et lorsque Laurent fut entré dans (le parvis de) la susdite église de Saint-Paul, il leva le rideau ou tenture qui était à la porte d'icelle église, si bien que Bebo le vit, qui était à l'autre huis, et me vit aussi, qui étais sorti de la boutique ; et nous nous retrouvâmes ensemble dans la rue, comme nous en étions conve-

nus, et il me dit que Laurent était dans l'église. Je restai à observer la sortie, et je vis Laurent sortir de l'église et prendre son chemin par la grand'rue, puis sortit Alexandre Soderini. Je m'en allais derrière eux tous, et quand nous fûmes au lieu marqué, je sautai devant Alexandre, le poignard à la main, disant : « Courage, Alexandre, allez-vous-en au diable, nous ne sommes pas ici pour vous. » Lui alors me saisit par la taille, et me prit le bras, et il me tenait ferme en criant sans relâche. Je vis que j'avais mal fait de vouloir épargner sa vie, et je m'efforçai tant que je pus de sortir de ses mains, et me trouvant le poignard haut, je le touchai, comme il plut à Dieu, au-dessus d'un sourcil, d'où il coula un peu de sang. Alors, lui, très en colère, me heurta si violemment, qu'il me fit donner de l'échine par terre, d'autant plus que cela glissait, car il avait un peu plu. Alexandre mit la main à son épée, qu'il tenait avec le fourreau, et me tira au visage, et me toucha au corselet de la cuirasse, et bien m'en prit qu'il fût de maille double.

Avant de me pouvoir mettre en garde, j'attrapai trois estocades, et si j'avais eu un jaque, au lieu d'une cuirasse, sûrement, il me traversait, car j'étais hors de parade.

A la quatrième botte je m'étais bien remis, cœur et force, et je me jetai sur lui, et lui envoyai quatre coups de tranchant sur la tête, et comme il était si près de moi, il ne me pouvait plus frapper, mais il voulut parer avec le bras ou avec l'épée, espérant ainsi parer bien ; mais je l'ajustai à la jointure du poignet, près de la manche de maille, et lui tranchai la main tout net, et de soudain lui assénai une blessure sur la tête, qui fut la dernière ; alors il me demanda la vie pour l'amour de Dieu, et moi, qui étais en peine de ce que faisait Bebo, je le laissai entre les bras d'un gentilhomme vénitien, qui le retint, pour qu'il ne se jetât point dans le canal.

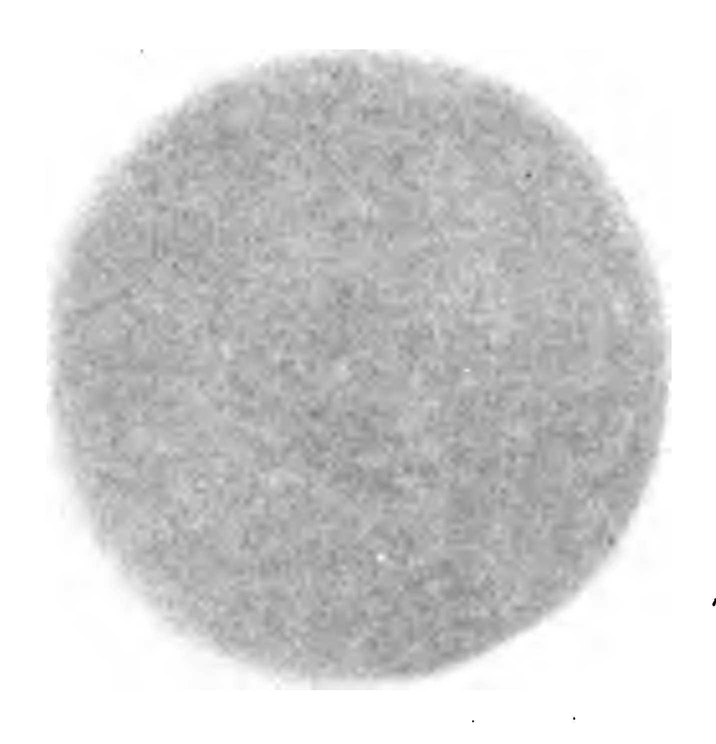
En me retournant, je trouvai que Laurent était sur ses genoux et se redressait, et alors, furieux, je lui assénai un grand coup de tranchant sur la tête, et la lui ayant divisée en deux, je l'étendis à mes pieds, et il ne se releva plus.

Les deux hommes avaient laissé passer leurs victimes comme par respect, et Bebo, soudain, avait frappé Lorenzino sur le col, et l'avait jeté par terre au premier coup ; comme il se relevait pour mettre la main à l'épée, l'autre, qui venait d'en finir avec Soderini, lui trancha le crâne « si bien que la cervelle se voyait »

et il reçut encore « une autre blessure au chignon du col, une au-dessus de l'oreille droite, qui allait jusqu'à la face, deux au menton, que le menton lui en tombait sur la barbe, et deux près de la bouche, dont une lui enleva, du nez, la grandeur d'un denier ».

On le rapporta dans son nouveau palais, « sans pouvoir parler », dit le chroniqueur, et il est aisé de le croire. Marie Soderini reçut entre ses bras son fils massacré, « elle se mit à le prier de pardonner, car Dieu lui aussi avait pardonné, avec tant de courage et constance, qu'on n'aurait point dit une femme, mais un très sage théologien ». Tous les soins étaient inutiles. Ni médecins, ni charlatans ne furent appelés. Rien ne permet de savoir où l'on enterra le corps, si bien déchiqueté par les gens de Cosme Ier.

Ainsi mourut, à trente-quatre ans, le deuxième dimanche du carême, Lorenzino de Médicis, pour vérifier cette parole, qui n'était point dans son Plutarque : « Ceux-là qui auront pris le glaive, périront par le glaive » !



et il reçut encore une autre blessure au chignon ...
cot une au dessus de l'or... droite, qui allait jusq...
la face, deux au menton que le menton lui en tomb...
sur la barbe, et deux près de la bouche dont une
enlev... nez, ... grandeur d'un denier ».

On le rapporta dans son nouveau palais, ... sans p...
... dit le chroniqueur, et il est aisé ...

Marie Salviati reçut entre ses bras s...
... elle se mit à le prier de pardonner
... lui aussi avait pardonné avec tant de cœur
constance, qu'on n'aurait point dit une femme
un très sage théologien ... Tous les soins étaient ...
tiles. Ni médecins, ni chirurgiens ne furent ...
Rien ne permet de savoir où l'on enterra le ...
si bien déchiqueté par les gens de Cosme Ier.

... mourut, à trente quatre ans ... le d...
... du carême, Lorenzino de Médicis, ...
... qui n'avait ... dans ...
... qui aurait pris le g...
le gl... !



MÉDAILLE DE COSME Ier A SON AVÈNEMENT

Revers.

A. FONTEMOING, PARIS

TROISIÈME PARTIE

DE 1548 A NOS JOURS

préservation ». Il surveillait, entre ses doigts mis pieusement sur ses yeux, des sbires qui l'inquiétaient, et « alors il aurait bien voulu ravoir son poignard, car il n'eût point eu regard à ce qu'il était dans une église ». Les sbires s'en allèrent. Il ne put, à cause de la foule, — c'était dimanche, — entrer au Saint-Esprit; il revint en arrière, mais un homme de police le suivait. Il lui donna brusquement un heurt si rude, que l'archer tomba violemment en arrière, à jambes rebidaines; et l'autre prit sa course jusqu'à Saint-Marc. Au pont de la Paille, où le menait une gondole qui l'avait accueilli, le courage lui faillit pour descendre devant la garde ; il alla frapper chez « une putain de ses amies », mais l'asile était trop foulé, il fallut repartir encore. Il alla chez le comte de Collalto, l'ami de l'Arétin. Bebo était là.

Le comte rentra, leur fit mille caresses, mais leur dit de se cacher, il avait à dîner le premier médecin de Venise. Comme on se lavait les mains pour se mettre à table, « arriva une ambassade de la mère de Lorenzino, disant que, si le médecin est là, il aille soudain chez elle, parce que Laurent a été tué, et Alexandre Soderini blessé mortellement ». Le médecin partit sur-le-champ.

A l'heure de vêpres, ils quittèrent la maison du comte et allèrent chez leur logeuse. Ils en sortirent après avoir commandé leur souper, et passèrent au traghetto de la Madeleine, au Canareggio ; ils se mirent en gondole et dirent au gondolier : « Nage vite, à Sainte-Marie Zobenigo. » Puis, au milieu du Grand-Canal, ils feignirent de renoncer à ce trajet qui les mettait sur l'autre revers de Venise, ou d'avoir à descendre : « Aborde, dit Cecchino, voilà quelques sols.

attends-nous ici. » Ils étaient devant le palais de l'ambassadeur d'Espagne.

Ils étaient sauvés. Embrassés par le secrétaire, félicités par l'ambassadeur, qui leur promit « toute la force et pouvoir de l'Empire afin de les sauver et remettre en sûreté aux mains du duc de Florence », ils attendirent que l'on eût bien donné le change aux proscrits florentins, qui s'acharnaient à les chercher ; un jour, l'ambassadeur faisait répandre au Rialto le bruit que les assassins de Laurent étaient passés tel jour à Padoue ; le lendemain, on les avait vus à Vérone ; une autre fois, dans le Frioul, ou ailleurs.

Enfin, déguisés en Biscayens, bien accompagnés, les précieux gredins, la barbe coupée, prirent congé de l'ambassadeur et débarquèrent à Marghera. Le capitaine Valérien de Terni, mêlé à toutes ces intrigues, les attendait avec son fils et quatre bons chevaux de poste ; passeports, contreseings, relais, tout était prêt. César tenait ses promesses. Ils firent, à franc étrier, quatre-vingt-dix milles « avant de dormir ». Ils allèrent à Trente, redescendirent à Mantoue, où ils logèrent au More ; le cardinal Hercule de Gonzague, complice et confident du meurtre, qui les connaissait bien, leur offrit argent et escorte jusqu'à Plaisance ; ils lui rendirent grâces, se remirent en selle, et, le soir même, ils voyaient, à Plaisance, don Diègue de Mendoce.

Par Borgotaro, Pontremoli, la sauvage vallée du Taro et l'Apennin sinistre, ils gagnèrent Pise. Ils étaient au but, car le duc de Toscane s'y trouvait. Ils avaient fait treize jours de chevauchée continuelle.

Cosme les vit le lendemain matin. Il savait tout par les lettres qui lui racontaient le crime, mais il eut plai-

sir à leur faire longuement répéter chaque phase et chaque détail.

Et alors moult nous exalta et loua, nous disant que nous nous étions bravement comportés, et lui donnions des obligations inoubliables : puis il nous donna sûreté pour tout son État, et nous remit notre contumace, et avec très amples paroles et privilèges, nous déclarant moult affectionnés et ayant bien mérité non-seulement de lui, mais de toute sa maison, il nous jura de tout ceci une inviolable observance, comme il s'ensuivit en fait.

Le même seigneur Duc ne manqua point de nous octroyer maintes pensions et charges pour notre entretien, qui vraiment ne furent point petites, car nous pûmes vivre tout le temps de notre vie splendidement et sans aucun souci.

Mais, si Cecchino fut comblé, Bebo ne fut peut-être pas aussi riche. Et son compère, lorsqu'il dit : « Bebo s'en alla dans Volterre, sa patrie, et là finit ses jours », montre une cruelle ignorance. Bebo Ricci fut préposé par Cosme Ier au commandement de la citadelle, à Massa ; triste bicoque, au milieu des carrières, et qui, reconstruite plus tard, était alors croulante. Une lettre nous reste, où, huit ans plus tard, le meurtrier retraité dit à son duc :

Illustrissime et Excellentissime Seigneur,

Ayant appris par le payeur de Votre Excellence que la guerre a éclaté entre les Impériaux et les Français, je ne puis manquer de vous signaler, comme j'ai fait par d'autres lettres, le besoin où est réduite cette forteresse d'ici ; d'abord, on ne peut ni fermer ni ouvrir la porte principale, le bastion prend tellement les eaux qu'il ne peut plus tenir, et les munitions souffrent beaucoup.

Cosme faisait la sourde oreille, et affamait la garnison de ce château branlant. Il n'était pas fâché, peut-être, de voir disparaître l'instrument d'un ancien crime. Et la citadelle croula, par une nuit d'orage, sur la tête du commandant, qui fut tué raide.

Après le meurtre de Lorenzino, Mgr della Casa avait

écrit au cardinal Farnèse une lettre où il racontait simplement le fait, que « Laurent avait été tué sans pouvoir se défendre, et mourut en une demi-heure ». Mais il avait cru pouvoir ajouter : « Tout le pays regrette la mort de messire Laurent, qu'on tenait pour une personne de bonne intelligence et de grande valeur. » Le nonce fut blâmé pour ces paroles, et il écrivait tristement à son ami Gualteruzzi :

Je n'ai écrit de M. Laurent de Médicis, au cardinal Farnèse, que le simple récit de sa mort, sans nul éloge ; Dieu veuille pourtant que, blâmé pour avoir trop aimé peut-être Sa Seigneurie durant sa vie, je ne sois point blâmé de l'avoir, après sa mort, oublié trop ; ce que je n'ai point fait, et ne saurais point faire.

L'oubli, le silence, furent imposés à tous. Seuls, les auteurs du meurtre échangeaient leur juste allégresse. Lottini avait tout de suite écrit au duc :

Le coup est fait, ainsi que V. S. le verra par la lettre de l'ambassadeur de Son Excellence, et à ce que je puis savoir c'est le courtier A. avec un complice.

Et l'homme sage, qui avait fixé comment il fallait tuer Lorenzino, et renoncer à le noyer parce qu'il « nageait comme un poisson », le littérateur–policier tremblait maintenant pour sa peau menacée par les proscrits.

« L'ambassadeur du duc d'Urbin, écrivait Pandolfini à Cosme, le 1er mars, est venu aujourd'hui chez moi et m'a dit que Laurent le traître l'avait été voir, et que leur entretien était tombé sur la présence de Lottini à Venise pour l'affaire de préséance. » Il y avait, en effet, une querelle de principicules entre Cosme et le duc de Ferrare ; Cosme, prince nouveau, était à cheval sur ce qu'il estimait ses droits. Cette interminable question du « pas », qui amena la rupture entre la

France et la Toscane, et traîna jusqu'en 1573, était le prétexte officiel pour accréditer Lottini. Mais Lorenzino ne s'y était point trompé : « Dieu veuille, disait-il à l'ambassadeur d'Urbin, que le drôle ne soit ici que pour cette histoire-là ! » L'archevêque Cornaro et Jean Micheli, intimes amis de Lorenzino, avaient prié Lottini de ne rien machiner contre lui. Aussi, le crime accompli, et par des gens qui étaient Volterrains comme Lottini, l'émoi restait grand contre l'envoyé ducal. Les satellites des Strozzi tournaient autour de lui. D'autant que Cosme continuait, et continua jusqu'à la mort de Pierre Strozzi sous Thionville, ses embûches pour faire tuer, par le poison ou par le fer, chez lui ou quand il passait les Alpes, à la guerre ou en voyage, son ennemi le maréchal. Dès le 1er mars, tout joyeux et frais du succès obtenu pour Lorenzino, il en reparlait dans une lettre chiffrée. « J'en aurais, disait-il, grande et sûre reconnaissance. »

Comme le duc fermait cette lettre, la dépêche officielle de l'ambassadeur lui arriva :

En cachetant ceci, ajouta-t-il à son envoi, vient d'arriver votre missive du 26, avec la nouvelle du meurtre de Laurent le traître. Par le premier courrier nous attendons de vous des renseignements sur qui a fait une œuvre si sainte, de délivrer le monde de cette peste ; et ce qui sera advenu de ceux qui le firent, car nous ne saurions manquer à les en récompenser.

Et le secrétaire de l'ambassadeur avait sa part :

Or sus, puisqu'à la fin des fins le traître a tant et tant viré, qu'il a donné dans le filet, nous attendons par le premier courrier l'assurance de qui ce fut, qui l'a tué, et si le courtier A. est celui qui a fait ce bel et courageux exploit, ne doutez point que vous en serez vous aussi récompensé à mains pleines, et les moyens ne me faudront. De Pise, le 1er mars, 1547/1548.

La nouvelle était allée vite ; on la savait précieuse et

attendue. Ce même jour, le duc paperassier, dont la joie s'est toujours passée sur l'encre, la plume et la page blanche, reprenait en hâte, pour aviser son ambassadeur auprès de Charles-Quint, une formule que décidément il trouvait heureuse :

Laurent le traître, écrivait-il à Bernard de Médicis, évêque de Forli, à la fins des fins a donné dans le filet, et ce fut à seize heures, sur la voie publique, à coups de poignard, qu'il fut tué. Vous saurez le reste à loisir.

Pourtant, dès le 6 mars, les agents secrets se plaignaient, le duc récompensait mal des serviteurs aussi capables. Et la peur, maintenant, les aigrissait. Imperturbable, Cosme annonçait son bonheur aux quatre coins de l'Italie. Il savourait, maintenant, tous les détails, qui affluaient, il lançait des lettres officielles pour affirmer que « ce Lottini n'avait aucune intelligence avec les assassins ». Et l'on a vu si c'était vrai ! Il ne pensait plus qu'à la préséance. Cependant il avait un mot contre l'ambassadeur de France :

Il ne conviendrait point, disait-il, à l'ambassadeur français, d'agir contre ceux qui ont fait le coup, avec ces diligences que vous me dites, car on a tiré vengeance de la mort d'un frère de la Sérénissime Reine, à laquelle il convenait de le faire, plus qu'à personne.

Il racontait par le menu ce beau et salutaire meurtre à l'ambassadeur florentin près de l'empereur. « La Seigneurie n'a nul souci, ajoutait-il en marge, de rechercher les meurtriers. »

On apprit l'assassinat, à Paris, le 14 mars au matin. Jean-Baptiste Ricasoli, évêque de Cortone, ambassadeur de Toscane auprès du Roi Très-Chrétien, l'annonçait à Cosme, qui savait la nouvelle depuis treize jours.

L'évêque Strozzi et toute la maison Strozzi en a mené grande

rancune et douleur, et ainsi se vérifie à toute heure la très-exacte sentence, à savoir que qui tue est tué. On attend Pierre Strozzi d'heure en heure, et moins pour l'affaire de Saluces que pour celle-ci, sur laquelle il fera grand bruit près de Sa Majesté... Pour mon particulier, comme je dois partir, ce cas de Laurent le traître me donne un peu d'inquiétude à cause de ces Strozzi, Pierre et Robert.

Cependant, les Strozzi craignaient pour eux-mêmes:

J'ai appris, écrivait le prieur Léon Strozzi à son frère Pierre, le malheur arrivé à M. Laurent, mais avec sa manière de vivre, il fallait croire, attendu qu'il se gardait mal, qu'il devait ainsi finir. Tirez-en le fruit qui se peut tirer d'une triste nouvelle, apprenez à vous mieux garder, aussi bien pour ce que vous mangez, que pour votre manière d'aller tant et tant mal accompagné, et pensez à vous en revenger à tout prix. Faites ma révérence à la reine.

Quant à Lottini, de jour en jour il se rassurait.

Qu'il s'ensuive ce qui voudra, disait-il, je consens à tout, *etiam* s'il y faut de mon sang, car c'était trop grande honte pour Son Excellence de voir ce gaillard-là vivre ici comme il vivait, et je vous dis naïvement que depuis longtemps il m'avait donné l'envie de me faire *bravo*, tant j'enrageais quand je voyais ici le gueux adoré comme une idole. C'était une honte pour vous.

Et Cosme engageait son « honneur », à ce que nul malencontre n'arrivât au cher Lottini.

Le duc eut la joie, qu'il décrit, de voir « les deux jeunes gens de Volterre qui ont tué Laurent le traître. Il leur a été fait et sera fait, dit-il, toutes les caresses et bons traitements qu'il convient pour l'œuvre louable qu'ils ont faite, de guérir le monde de la présence de ce traître. » Le style de ce duc est expressif, mais uniforme !

L'Arétin avait consigné son opinion, qui voulait être l'opinion publique, dans une lettre à un capitaine anonyme, désigné par la lettre F. (ce n'est ni Fracasse ni Fracastor, mais Faloppia) :

Le billet par lequel vous m'avisez comment tout à l'heure,

après le prêche, le 27 (*sic*) du présent, un dimanche, a été tué Laurent,— plutôt des Soderini que des Médicis, — m'a tout infesté de cette je ne sais quelle pitié que non seulement les personnes de complexion tendre, comme moi, mais les natures rudes, comme était la sienne, ont coutume de ressentir, et de cette compassion qui s'éveille alors que la misère des événements change les haines en charité ; maintenant, qu'un tel ou un tel ait donné fin au cours de ses jours, pour la prime ou pour autre chose, peu m'importe ; mais bien m'apparaît comme une des grandes faveurs que jamais grandeur d'âme ait faite à un coupable tel que lui, qu'il lui ait été, par qui pouvait faire autrement, accordé douze ans de vie, depuis la mort de ce duc Alexandre, qui l'avait élu pour son frère. Quoique la vengeance se fît d'autant plus cruelle, que moins on cherchait à se venger. Car, sans mourir, ni jour ni nuit, mille fois et la nuit et le jour il mourait, non par le couteau, ou le poison, mais de repentir, et rouge honte. Aussi la mort par le fer et la haine peut être tenue autant pour un bienfait envers lui, que pour un malheur qu'il a subi.

La même plume exaltait Lottini, et louait le duc Alexandre en ces termes :

Certes, Zufolina, la nature vous a si bien composée en *utriusque* sexe, qu'en un même instant vous vous montrez mâle, et tout d'un coup femelle, et ce n'est point pour une autre raison que le duc Alexandre voulut vous connaître charnellement, sinon afin de s'éclaircir si vous étiez hermaphrodite tout de bon, ou par plaisanterie.

Deux ans après, Jean-François Doni publiait à Venise : *La Fortune de César*, *tirée des auteurs latins*. On n'a jamais cité l'avis aux lecteurs, où on voit ces lignes sur les médailles et l'usage qu'en faisait Lorenzino. Quant au parallèle entre les anciens et les contemporains, c'est la même vieille recette qu'a reprise, dans la lettre à François de Médicis, grand-duc de Toscane, l'autre rhéteur, Mario Mattesilani.

A Venise, il ne demeura, comme trace du meurtre, qu'un procès-verbal au registre du Conseil secret des Dix, où le nom de Lorenzino figure incidemment dans

une semonce donnée aux gens de l'ambassadeur impérial, qui devenaient trop effrontés : « Nous ne parlerons pas, dit la pièce, de la mort du Médicis. » Et le silence s'étendit.

Il ne restait, pour soutenir le nom de la lignée mâle dans la branche de Pierre-François de Laurent, que le cadet Julien. Les Strozzi se l'attachèrent de plus en plus ; compagnon de Pierre Strozzi dans la guerre de Sienne, il vit la bataille de Marciano. La lettre que Catherine de Médicis, reine de France, avait écrite à son cousin Cosme Ier pour lui faire rendre ses biens, n'avait pas encore eu d'effet. Mais Cosme consentit, enfin, sur la formelle promesse que Julien renoncerait, à tous droits sur le sceptre et à toute lignée, en se faisant d'église ; pensionné par l'assassin de son frère, Julien était, en 1560, auprès du Médicis Lombard, le pape Pie IV. Evêque de Béziers en 1561, en 1570 abbé de Saint-Victor à Marseille, archevêque d'Aix en 1571, d'Albi en 1574, après Laurent Strozzi, toujours protégé par la reine Catherine, Julien fut remis en possession de ses biens en Toscane, et, riche, nul, heureux, mourut à soixante ans, dans son château d'Auriol, entre Marseille et la Sainte-Baume, le 28 juillet 1588. On l'inhuma dans son abbaye, ce farouche et sublime Saint-Victor du vieux Marseille.

Mais Lorenzino laissait mieux que ce frère, ou que la bâtarde Lorenzina, pour soutenir son nom et le faire durer. Le principicule assassin écrivit l'*Aridosia*, et il écrivit l'*Apologie*. Et cette centaine de pages, qu'il a dédaigné d'augmenter, ont porté son nom entre ceux des écrivains italiens auxquelles la postérité songe.

Doni, dans ces deux « Bibliothèques », publiées en 1550, 1551 et 1555, et qui sont un fouillis de charades et

d'attributions erronées ou fantastiques, disait d'abord : « En ce lieu je ne parlerai point de Lorenzino, mais je le réserve pour l'endroit où je traiterai de sa vie, et de sa médaille. » Et il citait simplement, dans le corps du texte, l'*Aridosia*, et à la « table de tous les livres écrits en langue vulgaire », la comédie *Aridosia* par Laurent de Médicis. Jusqu'ici, la mention est sommaire, elle n'est point absurde ; et la première Bibliothèque n'est pas un catalogue dénué de toute valeur. Mais la seconde est une espèce de Bibliothèque de Saint-Victor, inventée par un Rabelais sans génie, sans esprit, sans verve. Les insanités y fourmillent, et voici ce qu'on lit, à la lettre L.

> Lorenzino de Médicis
> Florence, tragédie.
> Le stratagème de l'hôpital des Tisserands.

Il est certain que ce gaillard, dont le froc un moment porté fut la seule ressemblance avec notre maître François, s'est cru fort drôle en fabriquant un titre de tragédie qui rappelait le meurtre, et un titre de comédie où l'on retrouvait la trace de l'anecdote publiée en 1550 par Vasari. Ou bien a-t-il recueilli, dans sa cervelle détraquée, un racontage de carrefour, sa matière préférée ?

Que pouvait-il dire de vrai, de sûr et de sérieux, lui qui écrivait au duc Cosme la plus plate lettre afin de pousser, en vue d'une pension, sa *Fortune de César* ? Le seul mérite de Doni, l'homme à la citrouille, est sa haine, homéopathique, pour l'Arétin.

La pièce de l'*Aridosia* se trouve (avec le titre au féminin) dans deux manuscrits du temps. L'un des deux est peut-être original ; il porte le titre suivant :

L'Aridosia
Commedia composta per L^{ro}
di Pierfranc^{o} de Medici Re-
citata nello Spedale
de Texitori al tem-
po del Sor Duca
Alex^{ro} de Medici
l'anno MD
XXX
VJ

Ceci, et le récit de Vasari, semble fixer assez bien la date. Comment donc a-t-on pu la placer en 1534 ?

Une édition, sans prologue, publiée le 22 février 1548, serait la première. Viendrait ensuite celle de Venise, citée par Gamba. Ces deux éditions ont pu être données, ou tout au moins préparées, par Lorenzino.

Celle, encore très rare, de Lucques, 1549, est entrée, sous mes yeux, à la Laurentienne de Florence, et j'ai pu l'y étudier. C'est là qu'est signalée, par une note manuscrite, l'introuvable de Bologne, 1548. Et elle contient le prologue. L'éditeur se vante d'avoir corrigé le texte, « afin que ce fût moins mauvais ». La traduction qu'on a lue plus haut est faite sur le manuscrit même.

Il y eut sans doute une partie musicale pour accompagner l'*Aridosia*. Et l'on peut espérer de la retrouver, parmi les monceaux de vieille musique inconnue, entassés en Italie, à Florence et ailleurs. C'est à Venise qu'on imprimait le plus souvent ces livrets.

Je ne disserterai point doctoralement sur la valeur littéraire de l'*Aridosia*. Médiocrement ami des exercices pédantesques, je puis supposer qu'on a lu cette pièce tout à l'heure et dès lors, à quoi bon les phrases ?

La « comédie intitulée *Aridosia*, composée par le noble et gentil esprit Laurent de Pierre-François de

Médicis » — c'est ainsi que l'intitula l'autre vieux manuscrit — montrait que l'auteur de vingt ans n'avait point pour la langue dite « vulgaire » le mépris commun, en son temps, à bien des Florentins, et aux Strozzi même. Il est triste pourtant de voir qu'il a traîné derrière lui Plaute et Térence. Au moins a-t-il subi de Plaute la maîtresse influence. Je ne sais pas s'il vaut mieux, comme Montaigne le disait, être Térence que Plaute, parce que « cettuy-ci sent bien plus au gentilhomme », mais je sais que Plaute est un comique, ce qui, pour un auteur de comédies, vaut mieux que d'être un gentilhomme, ou « de sentir au gentilhomme ». Et Lorenzino eut le goût, le gentil esprit d'apprécier Plaute pour sa verve copieuse, pour les joies de son parler dru, et de ne prendre qu'un léger crayon à l'élégant et froid Térence.

L'Arioste avait été bien plus servile; et certains auteurs, même chez les Florentins, ne s'émancipaient guère plus. Pourtant, la saveur florentine se sent partout chez ces gens-là. Ils avaient Machiavel, qui leur avait montré la voie, avec cynisme, avec génie. Même Cecchi, le meilleur peut-être avec Lasca, s'était encore empêtré dans les anciens. Mais il y avait, même sur Machiavel, un progrès certain. Si l'on veut mesurer la supériorité morale de l'*Aridosia* sur *la Mandragore*, on peut comparer les jolies scènes, sensuelles et tendres, où l'amoureux ne rêve que d'aider à naître l'enfant de sa maîtresse cloîtrée, et l'ignoble scène IV du III[e] acte, chez Machiavel.

Lorenzino a ce mérite, qu'il n'est pas traînant comme un Gelli. Ses marionnettes remuent. Amateur, il a fait la pièce que l'on aimait en son temps, « une comédie, qui n'est ni tout à fait antique, ni absolument mo-

derne, mais en partie moderne, et en partie antique ; et, bien qu'elle soit en langue florentine, elle est néanmoins tirée pour une bonne part du latin ; tirée, dis-je, et non pas traduite, sinon de cette même façon que les Latins traduisaient les Grecs ».

Heureusement, on ne comprenait les anciens que fort superficiellement, « jusqu'à l'écorce ». Et l'humeur florentine animait tout. Certes, un peuple qui avait Dante, Boccace, et Sacchetti, aurait pu se créer un théâtre plus original, bien à lui. « Mais, dit un historien du pur terroir, l'Italie paya, et paya cher les honneurs de primogéniture latine, au prix de deux siècles, qui eussent été les plus vigoureux, d'une littérature splendide, mais trop souvent artificielle. Et une des formes d'abord manquées, et avortées ensuite, fut justement la comédie. »

Des Trissin, des Rucellai, avaient empoisonné la race, déjà bien imprégnée par les disciplines surannées. Mais le génie individuel secoue les oripeaux ; et je sais des lecteurs qui ne sauraient achever une pièce écrite par les Latins, ces ramasseurs des miettes grecques, et que l'*Aridosia* n'ennuie point. C'est que malgré les réchauffages et les ravaudages, l'auteur a le droit de dire, comme Gelli, mieux que Gelli, « le lieu de la scène, c'est votre Florence » !

Dernier essor de l'esprit florentin, que la chape de plomb, avec le concile de Trente, et l'Inquisition chère à Cosme, opprime ensuite. Comme on comprend l'aveu d'un Italien :

Nous sommes privés d'un vrai théâtre original... ; dans la poésie dramatique, nous nous sommes persuadés qu'il fallait prendre pour modèles les comédies des anciens, plutôt que la nature, et la vie qui s'agitait autour de nous.

En 1589, l'auteur d'un « Catalogue des Ecrivains florentins », — en latin, naturellement, — certain Michel Poccianti, citait « Laurent de Médicis, fils de Pierre François, philosophe insigne, et comique hors de pair. Il a donné aux lettres, entre autres œuvres, une comédie, intitulée *Aridosio*, et quelques autres. Il mourut à Venise, et il y fut enterré. » Poccianti, qui fait des solécismes, a répété Doni. Remercions-le cependant ; grâce à lui seul, nous pouvons savoir, sinon le lieu, du moins la ville où reposa Lorenzino.

Allacci, qui confond les éditions, la Crusca, qui conserve l'*Aridosia* parmi la fleur de sa farine, les erreurs de Crescimbeni, les omissions de tel professeur, les approbations de tel autre, cet exercice, où ils triomphent, et qui consiste à relever les « imitations », les pages venues de Breslau et celles que donna Turin, l'écho de Leipzig ou de Naples, tout ce fatras nous est, je pense, assez indifférent. Et ni Negri, ni l'excellent Tiraboschi, ni Fontanini, ne seraient plus intéressants à étaler que M. Pierre-Louis Ginguené, ministre plénipotentiaire, membre de l'Institut. On ne réveille pas les morts, même quand ils ne sont morts qu'à demi.

Ce qui attache davantage notre intérêt, à nous Français, ce sont toutes les influences qu'une pareille comédie eut sur notre théâtre. Sans doute, au seizième siècle, il y eut, hélas ! les pures imitations de l'antique, telles que l'*Andrie* de Despériers. Mais les éléments originels de nos comédies, ce sont les farces du moyen âge, et c'est la comédie italienne. Cecchi prophétisait, quand il faisait dire au Prologue de *la Dot* :

Celui qui connaît Plaute et Térence, qu'il en témoigne et dise s'ils ont tiré les leurs des Grecs, et puis si les modernes ont pris

les leurs à Plaute et à Térence ; et il pourrait se faire encore qu'un autre vienne, lequel rendra la pareille à la comédie toscane.

Il vint, et c'était un Toscan acclimaté ; il avait traduit son nom de Giunto en Larivey, et il publiait, à Paris en 1579, à Lyon en 1597, ses « Comédies facécieuses de Pierre de Larivey, Champenois, à l'imitation des anciens Grecs, Latins et des modernes Italiens ». Champenois, c'est pour dire que ce rameau des « Juntes » comme on disait alors, provignait à Troyes en Champagne. Pierre avait accommodé pour la France une partie de Straparole, il arrangea Firenzuola, Piccolomini, Capelloni, et cette absurde *Humanité de Jésus-Christ*, par l'Arétin, quelques autres rapsodies encore. Mais il ne vit, un peu, que par les comédies. Il adaptait là le *Ragazzo* (laquais), de Dolce, *la Veuve*, de Nicolas Bonaparte, *les Esprits* (l'*Aridosia*) par Lorenzino de Médicis.

Puis vinrent *les Jaloux*, de Gabbiani, *la Pie*, de Razzi, et encore, du même, *la Constance*. Enfin, *le Fidèle*, d'après Pasqualigo, et *les Tromperies*, d'après Secchi.

Larivey adapta la pièce de Lorenzino, sans autre retouche que de remplacer le prologue par celui de la *Sporta* (le Cabas), du bon Gelli, de faire sauter Livia, trop florentine, avec quatre personnages accessoires, la tourière, sœur Mariette, Paulin et Briga. Le concile de Trente appesantissait les censures : le prêtre devint un sorcier, ce qui ravalait le personnage jusqu'à Guignol. Et naturellement, quand l'italien disait : « C'est une Ridolfi », Larivey mettait : « Elle est née rue Saint-Denys. »

Utile, pourtant, le bonhomme, utile et louable, car il innova la prose, dans la comédie ; il débarrassa notre scène, pour un temps, de vers exécrables. Molière suivit l'exemple, et Molière, avec et par Larivey, trouva son butin dans l'œuvre de Lorenzino.

Sainte-Beuve a déclaré les six premières comédies de Larivey bien supérieures aux autres. Celle des *Esprits* vient la troisième. Elle est du bon cru. Sainte-Beuve croit que les traits originaux qui passèrent à Molière et à Regnard, sont de Larivey. Heureux âge, ce romantisme, où l'on n'étudiait jamais rien à fond !

Dois-je dire que *le Fantosme amoureux*, de Quinault, fit descendre ces anecdotes jusqu'à la pire platitude? Il vaut mieux nommer nos vrais maîtres, en faire honneur à Lorenzino.

Quand Montaigne, grand amateur de comédies italiennes, achetait, certain vendredi, à Florence, un paquet de onze comédies chez les Giunti, peut-être avait-il eu déjà la curiosité de rechercher celle de Lorenzino. Mais pour Molière, le « maistre du chœur », on a vu que l'imitation est flagrante ; ce que *l'Avare* doit à l'*Aridosia*, il est possible que Molière l'ait reçu à travers Larivey, mais il est bien plus probable qu'il l'a pris à la source, directement.

Puisqu'il savait l'italien, qu'il amassait les pièces italiennes, il n'a pas pris qu'à la Commedia dell'Arte. On a pu retrouver dans les canevas des bouffons les esquisses pour *le Tartufe*, pour *le Malade imaginaire*, pour Trissotin, Georges Dandin, Scapin, Sganarelle. Et Giordano Bruno, l'Arétin, ont contribué eux aussi ; le nom de Covielle vient d'Italie, Marinette est la femme de Scaramouche. On reconnaît, de Larivey à Molière, ce nom de M. Josse qui baptise le sorcier des *Esprits* et l'orfèvre du *Bourgeois gentilhomme*. Mais, plus que les détails matériels et les noms propres, c'est l'esprit de l'*Aridosia*, et la scène de la cassette, et les types des amoureux, qui ont passé de l'humble *Aridosia*. comédie florentine brochée pour une fête, dans

le métal splendide où Molière martelait son *Avare*, dans le pastel où il estompait les charmantes femmes de son *Ecole des maris*.

Même les moins avertis des commentateurs, les plus faibles en ce qui regarde l'Italie, avouent que « Molière connut sans doute aussi l'auteur italien ». On le voit assez.

Quant au *Retour imprévu*, Regnard y remettait en scène ce qui convenait avant tout, dans l'*Aridosia*, pour sa large bouffonnerie. Ce sont les diables dans la maison qui l'ont tenté. Mais, par malheur, sa pièce n'est point des bonnes. La facétie s'esquisse à peine, elle est usée. Géronte est un type éculé. Est-ce que vraiment cela put faire rire ? Où est la farce débridée, où, les vers drus du *Légataire* ? où, la fantaisie ravissante des *Folies amoureuses* ? où, la saveur de cette pièce inachevée, *les Vendanges d'Asnières* ? Regnard était un pur Gaulois, la comédie italienne ne fut que placage chez lui. Molière reste le seul, assez animé de génie pour faire sien ce qu'il daigne prendre, et le reforger à tout jamais.

Avec l'*Aridosia*, et plus classique, l'Apologie partage la renommée. Leopardi la cite encore dans sa « Chrestomathie italienne, ou choix de passages remarquables, soit par le sentiment, soit par le style, recueillis dans les œuvres italiennes en prose d'excellents auteurs de tous les siècles, par le comte Jacques Leopardi. » Les meilleurs manuels classiques l'ont accueillie. Et, sauf quelques réfractaires, l'Italie moderne admire ces pages jusqu'à déclarer que, « par son style si plein, tout en faits, tout en nerfs, cette œuvre semble s'approcher du *Prince* de Nicolas Machiavel ».

L'Italie du siècle dernier, par cet art profond, et

enviable, qu'elle mit à user de tous les éléments où elle pouvait trouver la moindre bribe pour l'œuvre de sa résurrection, l'Italie du Risorgimento n'a pas oublié la personne et les écrits de Lorenzino.

La lice, malheureusement, fut ouverte par un bouffon. Je veux parler du comte Victor Alfieri, le barde piémontais. Un Français — et un Français qui proclame le culte de la Révolution dans toutes ses conséquences — est toujours suspect, je le sais, en parlant d'un écrivain qui a produit le *Misogallo*. Nul, cependant, n'admirerait le *Misogallo* plus que moi, si ce n'était une ineptie. Nous envahissions l'Italie ; les Italiens avaient le droit, le devoir de nous résister, par l'outrage même. On peut se demander, il est vrai, quel droit avait — alors — un Piémontais d'être solidaire avec Florence, par exemple. Mais enfin, les Français étaient encore bien plus étrangers, et pour rejeter l'étranger envahisseur, toutes les armes sont bonnes. Donc Alfieri aurait eu raison, si ses vers n'étaient détestables. Il est un tort dont rien ne saurait absoudre un poète, il est un vice pour lequel il n'est point d'excuse : c'est d'être emphatique et grotesque. Je laisse parler contre lui les meilleurs d'entre les Italiens :

Il n'avait point de goût, dit Vincent Monti, et il fit grand mal à la poésie et à la langue italienne. Son style, sa versification, sont d'une bizarrerie qui dépasse l'imagination... Sa force est celle d'un épileptique, et non pas d'un homme sain et robuste.

Cesarotti pensait de même.

Et dernièrement encore, un maître écrivait cette page :

Le *Misogallo*, qui, comme l'observe un critique récent, ne fut point écrit par élan de patriotisme, mais fut inspiré à V. Alfieri par la rage de voir que la liberté prônée par lui se propageait grâce

à cette nation et à cette classe de la société qu'il abhorrait le plus, n'est pas un livre digne de susciter la moindre sympathie posthume.

Ce forcené d'Alfieri, parmi ses déguisements de charlatan, avait des habits noirs, ou sombres. Comme on lui demandait la raison de ce triste équipage : « Je porte le deuil du bon sens ! » répondit-il. C'est donc lui qui l'avait tué !

Barbouilleur maniaque, vrai sujet d'hôpital, il fut rapidement au terme de la sénilité : « Le *Misogallo*, écrit un aliéniste de Turin, est un travail absolument de paranoïque. » Rayons-le, cet Alfieri, d'entre les glorieux précurseurs qui ont voulu leur pays libre et autonome, car il n'a pas compris que la Révolution, souffle sacré, venait éveiller la conscience en léthargie des autres peuples. Ce n'est rien, cet Alfieri, ni le héros de l'avenir, ni le pontife du passé. Ah ! rappelons-nous Manzoni, sa lettre si belle, et ces mots écrasants :

Le *Misogallo* a paru, et la voix d'Alfieri, sa voix sortant du tombeau, n'a point eu d'éclat en Italie, parce qu'une voix plus puissante s'élevait dans tous les cœurs contre un ressentiment qui aspirait à fonder le patriotisme sur la haine. La haine pour la France ! pour cette France illustrée par tant de génie et par tant de vertus ! d'où sont sortis tant de vérités et d'exemples ! pour cette France que l'on ne peut voir sans éprouver une affection qui ressemble à l'amour de la patrie, et que l'on ne peut quitter sans qu'au souvenir de l'avoir habitée il ne se mêle quelque chose de mélancolique et de profond qui tient des impressions de l'exil !

Voilà, voilà les vrais génies de l'Italie, ses vrais conseillers. Et ces sublimes paroles, nous en devons d'autant mieux être reconnaissants au grand Lombard, qu'elles expriment avec une parfaite éloquence nos sentiments envers l'Italie, à nous autres Français, qui sommes italiens à demi par la vie et par la pensée.

Arrivons donc, maintenant que le paillon du char-

latan ne nous fait plus illusion, à *l'Etrurie vengée*. Des tragédies gonflées par Alfieri, je n'ai point à parler, Dieu merci. Que les Italiens les prennent au sérieux, quand nous dédaignons Crébillon, Marie-Joseph Chénier ou Luce de Lancival, qu'ils feignent de se plaire à ce style, obscur pour eux-mêmes, à ces ficelles, à ces câbles, à ces rapsodies où l'inceste lui-même est prosaïque, à cette muse dont le masque n'est plus d'airain, mais de carton, de zinc ou de plomb, je n'ai point à disputer sur ce goût-là. Nous devons, au contraire, remercier Alfieri d'avoir prouvé que l'on saurait dépasser encore, dans l'emphase et le comique inconscient, nos tragédies françaises de troisième ou quatrième ordre. Quand on voulait, jadis, fortifier les gens débiles, on leur faisait avaler de l'eau qui contenait de la ferraille : c'est ce qu'a fait le comte Alfieri pour les lettres italiennes. Mais il ne suffit pas qu'un hobereau piémontais fumeux et plat comme le vin de son pays, mégalomane et délirant, s'en aille à la glandée au travers des œuvres antiques, ou copie, sans bien les comprendre, nos assommantes tragédies du dix-septième et du dix-huitième siècle : il faut garder le droit d'en rire !

Mais *l'Etrurie vengée* nous appartient, et ce livre tragique en connaîtra quelque intermède, une parade inattendue au terme du drame. C'est à propos d'une pareille œuvre, certes, qu'Alfieri pouvait le plus justement écrire : « Il y a peu de journées dans ma vie où j'aie été plus sot et plus ridicule que celle-ci. » Il a pris soin pourtant, le bon graphomane, de noter les phases de cette composition.

1778. Florence. En mai, commencé le poème d'Alexandre de Médicis, et, stance par stance, fini le premier chant cette année.

Et le pauvre fol inscrit ce beau renseignement sur un « Rendement de comptes au tribunal d'Apollon sur le bon ou mauvais emploi des années viriles ».

En 1786, il a la goutte très fort, et il achève son poème. Jamais le mot de « diarrhée » qu'il applique à ses sonnets, ne fut plus topique. En 1802, il énonce sa propre sentence sur l'œuvre :

Puisque vous me dites avoir lu *l'Etrurie vengée*, écrit-il en janvier à l'abbé de Caylus, je veux m'épancher là-dessus en ami et à cœur ouvert avec vous... Ce qui l'a fait naître, c'est l'élan de jeunesse, la haine de l'oppression, l'amour du vrai, ou de ce que je croyais tel. Le but, ce fut la gloire de dire la vérité, de la dire avec force, et avec nouveauté, de la dire parce que je croyais être utile... Quant au mérite littéraire, il me paraît qu'il y a là en somme du style, de la force et de la clarté.

Dans ses dernières volontés au sujet de ses œuvres imprimées, il bat sa coulpe de ses erreurs libérales, mais il affirme qu'il ne fut point « séditieux ». Le ramollissement était à son terme.

Ce poème en octaves, qui s'appela d'abord *le Tyrannicide*, mit six années à être achevé. Alfieri le commençait en été : « L'été est ma saison favorite, disait-il, et elle me convient d'autant plus qu'elle est plus excessive, surtout pour composer. Depuis mai de cette année 1778, j'avais commencé un petit poème en huitains, sur le meurtre du duc Alexandre, par Lorenzino de Médicis ; action qui m'avait plu extrêmement, mais qui ne me semblait point susceptible de donner matière à une tragédie, et se présenta plutôt à moi sous forme de poème. Je l'allais élaborant par fragments, sans aucun plan, pour m'exercer à rimer, exercice dont les vers libres de tant de tragédies déjà composées m'éloignaient. J'écrivais aussi quelques vers d'amour. » D'amour ! non plus sans doute pour

les moinillons du Carmel, mais à la louange de ces femmes qui lui donnaient, pour rivaux, des palefreniers, ou des rapins, ou quelques ivrognes royaux.

Mais pourquoi l'auteur de *Brutus II* a-t-il jugé Lorenzino peu dramatique, « point susceptible de donner matière à une tragédie » ? Mystère entre sa perruque et lui. Il a dû trouver que cela manquait de confidents, de mise en scène, de sénat et de toges.

Donc il a choisi le mètre ronflant de l'octave, et composé en style de proverbes rimés. Il y a des vers à la Scudéry. Commençons :

CHANT PREMIER

UNE NUIT D'ORAGE

Une nuit, une nuit étrangement horrible,
Déployait sur l'Arno son manteau ténébreux ;
Dans l'air épais s'entend la chanson lamentable
Des sinistres oiseaux aux notes inégales ;
Un effroyable éclat d'éclairs serrés s'épand
Terriblement, hors des nuages fracassés ;
Et le vacarme affreux de tonnerre et de foudre
Emplit d'horreur les airs, la colline et la plaine.
Dans sa maison, plongé dans un sommeil pesant,
Lorenzo cependant repose, âme intrépide...

Apparitions autour de son lit. Ce sont tous les assassins des tyrans, latins, grecs : Brutus, Cassius, Pélopidas, Thrasybule, Harmodius, Aristogiton et Caton (?!). Ils sont affreux à voir. La déesse qui les exhibe, après un discours formidable, laisse un poignard sur le lit de Lorenzino, un poignard sanglant. Ou plutôt, c'est l'ombre de Brutus qui l'a laissé. Lorenzino, réveillé, s'écrie :

Oui, je le reconnais, pas d'erreur, ô Brutus,
Le présent est digne de toi ; c'est ton poignard !
Vois, je le saisis à deux mains ! et puis je jure...

Il jure, en levant, sans doute, sa troisième main.

Après ce tour d'adresse, il fait son plan, là. tout de suite. Cependant Alexandre,

Le prince, cependant, en sa couche dorée
Ne dort pas. (Ah ! c'est qu'il dort mal, celui qui règne
Le cœur plein de bassesse, et de peur et soupçon !)
Il ne dort pas ; en vain, anxieux, il se tourne
Tantôt sur le flanc gauche et tantôt sur le droit.
... La haine couve en son cœur malade, tremblant,
Et la crainte d'autrui n'empêche point qu'il craigne.

Mais c'est assez de ce jeu ; nous ne saurions, comme le forcené d'Asti, soutenir ces fureurs lyriques. Ce poète, si j'ose le nommer ainsi, confesse que l'été fut sa saison favorite : à le lire, on croirait plutôt qu'il écrivait de préférence durant la saison des pluies. Résumons la suite.

Le tyran a un songe ; la crainte lui apparaît dans un attirail macabre et forain. Alexandre hurle ; ses serviteurs accourent. Description d'une salle dans le palais, où Michel-Ange — pourquoi, Seigneur ? — a peint les Médicis. Tirade sur les arts, avilis à peindre les tyrans. Scène des portraits. Fouillis et fatras.

Le chant II est encore plus beau, peut-être, si c'est possible :

Lorenzo « le fort » s'éveille avec une sombre et sinistre aurore :

Sacré soleil, peut-être aussi que tu dédaignes
D'éclairer cette terre où le juste gémit,
Et qui voit triompher le règne des impies !

Apostrophe à l'aurore sanglante, puis le héros descend son escalier quatre à quatre. Sa mère l'arrête au passage. Il nous est révélé que Lorenzino est frère jumeau d'une fille, Bianca. Marie Soderini n'a que ces deux enfants en vie. « Pourquoi, dit-elle à son fils, pourquoi si vite — Tourner le dos à l'appartement

de ta mère ? » Elle lui révèle qu'Alexandre a fait tenir des propositions infâmes à Bianca, la chère jumelle; Lorenzino l'écoute en silence, mais il n'en pense pas moins :

« Son grand silence est tout gonflé de sa vengeance. » Il tire le fer, et il crie, comme au théâtre : « Mort au tyran. » La douce Bianca l'arrête, et au nom de leurs plus anciens souvenirs, plus anciens que leur naissance même, elle le conjure de la tuer. Sa mère le pousse à tuer Alexandre. Tirade énorme. Laurent se sauve à toutes jambes, « plus vite qu'une flèche », effet miraculeux de l'éloquence maternelle. Les deux pauvres dames sont bien en peine. On arrête Lorenzino à l'entrée du palais ducal. Il voit que son plan gagnerait à être mieux médité. Celui du poète aussi.

L'ombre de Savonarole apparaît, hors de l'Arno. Elle discute avec Lorenzino, elle lui conseille la fraude, la pieuse fraude, qui lui livrera le tyran.

Alexandre inaugure le chant III en tenant son conseil. Caricatures des conseillers. Invocation à Calliope. Défilé de fantoches qui se nomment Anabatisso, Clidofilace, Maghizzo, Cheroïsso, Osséronte, Coriccio, Pitillo, Graffio, Diorizio, Pseudologo, Mormolicco, Bdella, Filaprobate. L'auteur en nomme moins que le nombre énoncé d'abord. Et nous regretterions, ici, Merlin Coccaïe, qui est sans prétentions !

Il y a encore les conseillers Arrigo et Dolcimel, le médecin Colo, le messager d'amour Lenoncino, Apirlo, qui règle les fêtes, Funal, Malto le maître de chapelle, Ferlo le prédicateur, Plénario le confesseur; l'inquisiteur est frère Strozzichia. Dans cette burlesque assemblée, le duc débute par s'évanouir. Le médecin les rassure, « priant le ciel avec de chauds miaulements ».

C'est sa cotte de mailles qui le gênait, comme leur corset les femmes. On lui coupe son lacet. Puis on laisse le confesseur avec lui. Alexandre revient à lui : il croit que c'est sa dernière victime qui lui pèse. Plénario le rassure. Le duc fond en larmes, et le confesseur, au nom d'indulgence, se met à fondre en pleurs, mais c'est par excès de joie ! Il parle de Bianca la jumelle, il conseille de faire tuer Lorenzino. Puis il absout son maître.

Si vous dites trois *Pater* avec trente *Ave*.

Le quatrième chant a sur les autres ce mérite, qu'il est le dernier ; « ainsi repenti, confessé, et absous », Alexandre se calme et rentre. Il refuse de remettre sa cotte de mailles. Il dîne, se soûle, et devient plus valeureux à chaque verre. Ses courtisans le flattent. Cheroïsso veut lui faire tuer un sanglier ; Anabatisso l'invite à essayer un cheval arabe ; Maghizzo fait signe à Lenoncino l'entremetteur. Dolcimel voudrait dire des vers :

Mais le sire, lui montrant que cela l'ennuie.
Dans la gorge lui a rechassé ses poëmes.

Les courtisans congédiés, Lenoncino fait espérer Bianca au duc. Elle voudra faire remettre en liberté son amant, qui est sous les verrous ; elle se présentera à son guichet.

Le duc s'anime à cette idée, et pense à faire occire Lorenzino. Ce beau projet est confié au prudent médecin Arrigo, qui conseille de prendre une dizaine d'estafiers. Le duc refuse. Il s'accommode pour l'amour. Le médecin l'engage à faire brûler, par le Saint-Office, Lorenzino, que sa science rend suspect d'hérésie.

Lorenzino rentre chez lui, et raconte à sa mère et à

sa jumelle qu'il a vu Savonarole. Bianca, d'accord avec Lorenzino, veut qu'on laisse venir le duc. Il vient, Lenoncino fait le signe convenu, qu'il a surpris. Bianca ouvre le guichet. Elle attire le duc à sa poursuite. Mais, sous les traits de cette jumelle, reconnaissons la déesse qui a réveillé Lorenzino. Elle va bientôt apparaître à Lorenzino et aux deux femmes, pour annoncer que le duc est pris, qu'il est dans la maison.

Cependant la crainte reprend Alexandre à la gorge. Lorenzino paraît. Il tient une torche, et un poignard. Il raille le duc, qui supplie. Lorenzino vide, avec plus de fougue que d'opportunité, sa poche à fiel. Réponse du duc, terrifié. Nouvelle tirade où Lorenzino s'épanche,

Pour lui bien faire voir sa rage raisonnée.

Les cheveux d'Alexandre se hérissent. Lorenzino reparle encore : il tend le poignard au duc, afin qu'il se suicide. Le duc renâcle. Poursuite autour de la chambre. Lorenzino plante le poignard dans le cœur d'Alexandre, et l'âme odieuse s'enfuit en pleurant.

Et voilà ce qu'écrivait, sous le nom de *Vers épiques*, M. le comte Alfieri, le doigt surchargé d'une bague où il y avait un camée de Dante. Voilà ce qu'il ose vanter, dans ces *Confessions* qui veulent imiter Rousseau par leur démence concertée : comme si, capable tout au plus de suivre Jean-Baptiste, l'auteur de *l'Etrurie* pouvait se hausser jusqu'à Jean-Jacques. Il est vrai que Rousseau, jadis, fut laquais à Turin : mais ce n'est pas une raison pour qu'un gentilhomme turinois sache écrire comme un Jean-Jacques!

Cet Alfieri, qui n'eut du génie que l'épilepsie, du talent que la boursouflure, ce gaillard qui écrivait atta-

ché à son fauteuil, qui annotait sévèrement Euripide et Sophocle en latin culinaire, a fait aussi des vers français, des vers comme on en lit dans les vieux pupitres des lycées et sur les ardoises de certains monuments utiles :

Cent soixante notables
Sont assemblés, dit-on,
Pour rassembler cent millions
Qu'ils donneront au diable.

Et ces vers sembleraient aussi peu vraisemblables qu'ils sont faux, si l'on ne venait de connaître *l'Etrurie vengée* !

Il est juste d'ajouter que le comte Alfieri prétendait savoir le français mieux que l'italien. Mais un critique compétent dans l'une et l'autre langue a dit :

Il s'en retourna en Toscane avec l'intention d'apprendre l'italien, qu'il savait fort mal, comme le français.

Dans un poème étrange, dont les allusions restent souvent obscures, et qui porte le titre de *Paralipomènes de la Batracomyomachie,* Jacques Leopardi, en vers héroï-comiques, a mêlé toutes sortes d'hommes et de choses. Huit chants en octaves, une action qui est placée entre 1815 et 1821, ce titre pédantesque, l'avenir, le présent, le passé, Murat et Doria, Ferdinand de Bourbon et le connétable de Bourbon, Metternich et Lorenzino, déroutent, embrouillent, fatiguent. Mais le génie de Leopardi, cette langue d'or et d'airain, consolent malgré tout en plus d'un passage. Au chant III, strophe XXVIIe, après des vers sonores sur le seizième siècle,

Ce siècle de malheur, où régna
La cruauté avec les secrètes menées,
Et la bassesse d'âme avec l'effronterie,
Ce siècle dont l'histoire est un désert, ou nul
Ne se révèle avec une haute et incorruptible vertu,

le poète ajoute :

C'est merveille d'y trouver
Un Maurice de Saxe
Egmont, Orange...
Et, meilleur, celui-là qui envoie de son bras valeureux
Le premier duc de Toscane à la mort.

Reconnaissons l'auteur de *Brutus le Jeune*. Admirons, à ces vers, la tradition constante et comme incorruptible qui a recréé l'Italie !

Un prosateur qui a voulu refaire le Plutarque italien, François Benedetti, plaçait Lorenzino parmi les seize héros dont il écrivit l'éloge plutôt que l'histoire. Cette *Vie*, la quinzième, n'a pas de valeur historique, elle est infidèle, incomplète, mais il en demeure une page où passe le souffle d'aurore qui animait les grands livres de cette époque, en Italie :

Lorsqu'on réfléchit aux misères, aux périls, aux soupçons qui naissent contre ceux qui commettent des actes aussi exceptionnels, on ne les saurait jamais assez louer, les anciens en étaient d'accord, eux qui mesuraient les choses, non point à leur bon ou mauvais succès, mais d'après l'âme qui les avait produites ; aussi avaient-ils cru Lorenzino très digne de toute louange ; il apparut tel, en son temps, à bien des gens, et il le serait au nôtre, si sa conjuration eût réussi, et si les Médicis n'avaient point régné. Pour être grand, il ne manque à Lorenzino que d'être né Grec ou Romain. Mais si l'imbécillité invétérée du commun vous a en horreur, l'estime du petit nombre, mais des grandes âmes, vous récompense largement. Moi (ô Lorenzino), narrateur débile de tes actions, que nulle prévention ne poussa, ni aucune passion politique, mais seulement le tranquille amour du vrai, j'ose revendiquer ton nom, et te dire grand, et vils ceux qui ne te croient point tel. Ce n'est point le soi-disant *Père de la Patrie*, ce préparateur de la tyrannie, ce n'est point le *Magnifique*, assassin de la République, ce n'est point *Léon X*, protecteur de génies abaissés, ni aucun autre, pas un seul de ta race souveraine, atroce, abominable, mais c'est toi seul que je choisis, et c'est toi qu'à l'imitation des contemporains et pour la honte des âmes serviles j'ai proposé, d'une âme intrépide, ferme, et exempte de toutes les souillures modernes.

Mais tout cela ne serait rien, ou pas grand'chose, pour nous autres Français. Voici venir celui qui a fait connaître Lorenzino sous un surnom, qui en a fait *Lorenzaccio*, mais qui l'a placé. sur le piédestal du théâtre, si haut et si ferme qu'il est, ce *Lorenzaccio*. le seul Médicis italien à peu près populaire en France. Tous les autres, et les plus grands, un voyageur retient leur nom, sans rien savoir d'eux, un savant les dissèque et les étiquète. un écolier les a vus ou entrevus dans un Précis ou dans une Encyclopédie. Mais cela, ce n'est pas survivre. Musset, lui seul, par le prestige du génie, a sauvé du néant le principicule assassin dont la figure l'a tenté. durant son passage à Florence.

« J'ai cru à la liberté, et j'ai fait le Brutus moderne », fait dire à Musset une femme qui l'a bien connu. C'était en 1833, Musset avait vingt-deux ans. La poudre de juillet 1830 flottait encore devant l'enfant du vieux Paris. Il aimait l'Italie ; la langue italienne lui avait été enseignée par cet excellent précepteur qui montait aux arbres avec lui et lisait Pétrarque à son élève :

Lorsque j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant.

Son premier volume, paru en janvier 1830, c'étaient les *Contes d'Espagne et d'Italie*. Une Espagne où il n'alla jamais, et cette Italie de romance

Que tout père à son fils paye à sa puberté,

mais l'Italie, enfin, rêve de son rêve, son désir d'adolescent. Jusqu'à la fin, et même après qu'il l'eut connue (ce qui est chez lui sans exemple), il demeura fidèle à l'Italie. Ses lectures des nuits parisiennes, c'est Boccace, qui lui donnera *Silvia* et *Simone*, ce sont les quatre poètes italiens, Dante, Pétrarque, l'Arioste et le Tasse, dans une édition compacte ; ce sont les neuf

volumes de Bandello, qui lui inspirent *la Quenouille de Barberine*, de même que la chanson de *Carmosine* sort du *Décaméron*. Ss livres italiens ont été épargnés, dans ce saccage qu'il fit de sa bibliothèque, en 1834. Il les nommait « ses vieux amis ».

Et voici qu'en ce mois de décembre 1833, à vingt-trois ans, ou presque, il part pour l'Italie. Un vieux dictionnaire de géographie lui servit à peindre le Tyrol dans *la Coupe et les Lèvres*. Il va, cette fois, connaître Florence avant de la mettre en scène. Il va, aussi, connaître les passions avant de les décrire. N'emmène-t-il pas avec lui une excellente institutrice ? ou plutôt n'est-il pas emmené par elle, qui a vingt-neuf ans, et qui est venue, dans une entrevue fabuleuse, l'enlever à sa mère, avec un fiacre qu'elle arrosait de ses larmes ?

Mme Sand a vu le joli page dessiné par Devéria. Ce jeune seigneur romantique, vrai personnage de *Lorenzaccio*, lui a plu. Ce n'est pas le brave et timide Jules Sandeau ; c'est un adolescent nerveux, dévorant, fou de la vie, avec des « accès de manie », une verve étincelante, une « impatience de jouir », et l'ardeur de « dévorer le temps ». Mme Sand ne craint pas cette jeunesse enflammée. Mère Gigogne littéraire, aïeule et modèle hautain de toutes les femmes-auteurs, pauvres épigones qui sortent à présent de terre comme les limaces après la pluie, Mme Sand est en fond pour l'amour comme pour la littérature. Rhéteur femelle, elle emporte sa provision d'utopies à la glace et de tirades sentimentales ; girouette à tout homme, elle s'est munie de Musset, et elle accueillera Pagello. Son Gotha, son Golgotha littéraire en est à ses premiers feuillets. Rendons-lui grâces cependant : elle eut la gloire d'inspirer la *Confession d'un enfant du siècle* avec les *Nuits*,

et elle souffla *Lorenzaccio*. Cela peut suffire à son nom. Elle a, dans ce voyage, parmi les paperasses d'où sortira *Consuelo*, *Leone Leoni*, *Teverino* ,et cet *Engelwald* qui se perdit en route, un cahier rouge, qui contient un plan. C'est l'ébauche d'une pièce intitulée : « *Une conspiration en 1537*. Scène historique. » Et une liste de personnages :

Alexandre de Médicis, *grand-duc* (?) de Florence.
Valori. commissaire apostolique.
Malatesta Baglione, commandant des forces militaires (?).
Le cavaliere de Marsilj, Le capitaine Cesena, } officiers de la maison du grand-duc.
Giomo le Hongrois, Fernando l'Andaloux, } écuyers du grand-duc.
Lorenzo de Médicis, cousin du grand-duc.
Madonna Maria Soderini, mère de Lorenzo.
Madonna Catterina (*sic !*), sœur de Lorenzo.
Bindo Altoviti, oncle de Lorenzo (?).
Michel del Tavolaccino, dit Scoronconcolo, spadassin.
Giulio Capponi, citoyen de Florence.
Ecuyers, pages du grand-duc, etc.

La pièce même fut écrite. Elle existe chez M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, à qui je dois tant de précieux renseignements. Il la publiera bientôt.

Ce *Lorenzaccio* de rencontre compte six scènes, à la façon de M. Auguste Vitet. Car George Sand a toujours imité quelqu'un. On pourrait dire même : à la façon de Mérimée. Mais je crois, autant que l'on peut mettre des dates sur ces choses-là, que ce serait devancer l'histoire galante de la dame. Ecrites avant le voyage et le nouvel amour, ces pages restèrent parmi les papiers de Jules Sandeau, quitté tout aux premiers jours de 1833. C'est une œuvre de 1831 ou 1832. Le nom de « Jules » se trouve écrit à plusieurs reprises

sur le revers de la dernière page. Et Jules avait conservé cette production de la période julienne.

Mais le petit cahier rouge était demeuré à George Sand; en bonne merlette lettrée, elle conservait ses brouillons. Et Mme Sand l'emportait en Italie.

Tandis que Musset, vrai poète, regardait, absorbait Florence dans les trois ou quatre journées qu'il passa

Dans cette ville aux palais noirs,

intacte ou presque, et respectée par les pioches qui la saccagent désormais, Mme Sand, qui savait l'italien, elle aussi, pouvait se convaincre qu'elle avait lu Benoît Varchi, sans tout comprendre, en faisant d'étranges amalgames, mais enfin assez congrûment pour une dame romantique. Seulement, elle avait à faire ses romans pour Buloz, et les scènes historiques ne la tentaient plus.

A Venise, il fallait occuper Musset, que ses fantaisies hautes ou basses emmenaient loin; il fallait le retenir devant la table de travail, commune, hélas! où s'entassaient les pondaisons illimitées de la merlette en mal de copie. « La pièce fut écrite en Italie », nous dit le frère. C'est donc dans le temps assez bref, dans le peu de semaines qui passèrent entre l'installation sur les lagunes et la maladie de Musset, si bien soignée par Pagello et par Mme Sand.

Bénissons le ciel! nous aurions pu gagner au petit cahier rouge un *Uscoque*, ou toute autre rêvasserie à phrases, avec apostrophes, tirades, sentences, et quelque Bénédict à la mode Renaissance de 1833. Et grâce à la bonté de Mme Sand, qui jamais n'eut rien à elle, nous avons *Lorenzaccio*.

Un seul homme, dans ce temps-là, — outre Musset, —

pouvait sans ridicule toucher à Lorenzaccio. C'était celui qui écrivit les sublimes pages des *Proscrits*: Honoré de Balzac ! Mais Mme Sand, justes dieux ! l'auteur de *Molière*, des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, — et qui était à ses débuts ! — quel salmigondis aurait-elle fait avec ses lectures ?

Ce n'est pas que son influence soit absente de ce grand drame. La petite table mêlait les feuillets, et il y a telle tirade qui rappellerait fâcheusement *les Sept Cordes de la Lyre* : « La liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre, c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes ! Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. » Et l'ombre d'Hamlet, un *Hamlet* traduit par Le Tourneur, dans la vieille et bonne édition qu'aimait Musset, se profile sur Lorenzino.

Mais rappelez-vous les conversations des Florentins, si vraiment du temps et du lieu, cette saveur d'histoire vraie et forte qui est dans cette œuvre comme dans les drames shakespeariens. Et comme ce poète errant a senti l'ancienne Florence. Il a sans doute rejeté, l'idée venue, le cahier rouge où les erreurs de sa compagne l'auraient dérouté ; il a lu le mortel Varchi, peut-être dans l'édition de Milan, peut-être dans cette vénérable édition de 1723, commune alors, et que l'on déniche encore à grand'peine ; ce fut assez : il vit se dresser devant lui le jeune assassin noir et pâle, comblé de bile et de génie ! Il lui plut, sur un simple mot dans Varchi, de le nommer *Lorenzaccio*. Mme Sand avait seulement usé de ce surnom dans quelques répliques, dont une est prononcée par Lorenzo de Médicis lui-même.

Depuis ce jour, Lorenzino de Médicis n'est plus que

Lorenzaccio. Moi-même, j'ai dû inscrire ce nom sur ma première page ; j'aurais dérouté les Français en mettant le nom historique.

Oui, Musset emporta Florence avec lui. Et la trace fut profonde. N'est-ce pas au musée des Offices, devant *la Naissance de Vénus* par Botticelli, que surgit et s'anime dans son esprit la vision qui ouvre *Rolla* :

> ... Quand Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
> Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
> Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Et si l'on veut mesurer combien fut grand cet homme qui écrivait, à vingt-trois ans, *Lorenzaccio*, il faut songer que d'autres drames « italiens » sont du même temps, et faits par ses aînés : en 1833, paraît *Lucrèce Borgia*, en 1835, *Angelo tyran de Padoue*. La fresque de Musset fut contemporaine de ce papier peint !

Musset, peu soucieux des dates, qui fait survivre André del Sarte à Michel-Ange, mort plus de trente ans après lui, est exact dans *Lorenzaccio*. L'histoire n'est pas moins respectée, en somme, que les mœurs du temps. On voit assez quelles libertés furent prises, et je n'ai pas à éplucher : mais le fond est grandiose et vrai, C'est que le voyage a passé sur cette œuvre-ci ; *André del Sarte*, qui parut en avril 1833, est antérieur, et plus faible.

Lorenzaccio fut publié dans le tome I du *Spectacle dans un fauteuil*, en 1834. Avant de publier, Musset avait écrit encore *On ne badine pas avec l'amour*. L'heureux insuccès de *la Nuit vénitienne*, sur les planches de l'Odéon, l'avait dégoûté du théâtre joué, ou jouable, de l'inexplicable cuisine qu'exige ce métier spécial et extralittéraire. Et nous y avons gagné d'avoir, non des rôles, écrits pour des pantins vivants, mais le

théâtre du caprice et du génie. Avec cela, Buloz le publiait comme il lui plaisait, essentielle condition pour un artiste aussi nerveux, et facile à décourager.

Cette impression de liberté civique, fièrement exprimée dans *Lorenzaccio*, Musset la retrouva toujours, et jusque dans *Carmosine*. Et ce jeune homme qui avait commencé par l'Italie de Casanova, dans ses premières œuvres, saisit le vrai de l'Italie, à la première rencontre. Il a pénétré l'histoire d'un seul coup d'œil, il l'a rendue avec la toute-puissance du génie vrai. Et cependant, ne donnerait-on pas vingt et cent *Lorenzaccio* pour une seule pièce de fantaisie pure, comme *On ne badine pas avec l'amour* ? De même qu'on sacrifierait volontiers même les drames historiques de Shakespeare à l'unique *Songe d'une nuit d'été*. Il faut, peut-être, que ces hommes, ces demi-dieux, aient porté le drame historique jusqu'à sa perfection, pour que l'on sente combien la poésie, seule et ingénue, est au delà et au-dessus de ces fragments truqués d'une réalité douteuse, mis en action sur la scène, Dieu sait par qui !

Le manuscrit de *Lorenzaccio*, fort net et fort beau, se conserve aux archives de la Comédie-Française, avec ce sous-titre : *Pièce de théâtre*. Il contient deux pages, suite à la scène IV du IVe acte, qui n'ont point paru dans les éditions données par l'auteur ou de son temps. La raison, c'est, suivant une légende, que ces pages furent passées à l'impression. Et l'examen du manuscrit prouve que, si Musset ne daignait revoir ses épreuves, il ne savait pas davantage, avant de commencer un drame, quels personnages il allait mettre dans la scène II, lorsqu'il se mettait à écrire la première.

Il fut question de jouer le drame, sous Napoléon III. Mais la censure fit des objections :

La discussion, dit-elle avec une insolence inconsciente autant qu'énorme, la discussion du droit d'assassiner un souverain dont les crimes et les iniquités crient vengeance, le meurtre même du prince par un de ses parents, type de dégradation et d'abrutissement, nous paraissent un spectacle dangereux à présenter au public.

Le bon de l'affaire, c'est que Fortoul, futur ministre, avait, en 1834, dans la *Revue des Deux Mondes* où il présageait Mme Arvède Barine, déniché une allusion politique en lisant *Lorenzaccio*, et il avait félicité l'auteur « d'avoir compris les desseins plébéiens qui nous enflamment ».

Enfin, le 3 décembre 1896, paraissait au théâtre de la Renaissance un *Lorenzaccio*, retaillé par M. Armand d'Artois pour celle qui ne meurt pas, Mme Sarah Bernhardt. Ce soir-là, Musset porta la peine d'avoir consenti jadis à retoucher *le Chandelier* pour messieurs les comédiens.

Mais je finis. Je crois entendre sa voix ironique me dire :

Vous ne travaillez que sur les froids monuments du passé. Qu'un homme de génie se présente, et il renversera vos échafaudages.

Les hommes de génie sont rares. Et Lorenzino n'en inspira plus. Après Musset, il y eut des gens de lettres pour l'illustrer. Des gens de lettres italiens, et des Français, et un Provençal ; Revere, Leoni, Piave, Léon Bertrand, le père Alexandre Dumas et M. Emile Ollivier. Commençons par les Italiens.

Lorenzino de Médicis, drame historique par Joseph Revere, avec notes et éclaircissements, parut en 1839, à Milan. C'est un barbouillage, où l'histoire est mise en lambeaux et replaquée. On connaît trop ce genre-là, qui consiste à tailler dans les imprimés, afin de ralentir

hongrois du duc Alexandre se bat avec le peuple. Le barigel arrive pendant la rixe. Quand le tumulte s'est calmé, Lorenzino, sous un déguisement, chante une ballade improvisée, sur une pucelle qui s'est perdue, — ou pas perdue peut-être, — c'est Florence qu'il veut désigner. Puis il parle au frère Léonard :

Demain, Corsini, Carnesecchi, seront libres. — Puissances de Dieu, s'écrie le moine, c'est Lorenzino !

La scène change. Dans une belle salle, au palais de la via Larga, Guichardin et le barigel causent avec le duc. Puis vient Lorenzino ; les prisonniers ont eu leur grâce, par politique. Le barigel s'en va. Lorenzino prend soin d'éveiller les soupçons de Guichardin, qui s'en va bientôt, lui aussi. Resté seul avec Alexandre, Lorenzino lui prépare l'entrevue pour la Ginori. Alexandre, demeuré tête à tête avec lui-même, s'épanche en un monologue où il s'explique sur ses origines. Puis il appelle ses gens, commande son costume, ses gants d'amour. Le frère Léonard vient le trouver, au nom des prisonniers, qui ont quitté la ville. Le moine est insolent, et se fait recommander au barigel par le duc.

Au dernier acte, on voit la chambre de Lorenzino. Manège des sbires, fausse entrée de la Ginori, cours d'histoire florentine, prophéties, apostrophes au buste de Brutus : « Tu me regardes, ô Brutus, tu as vaincu ! » Le duc vient, on le tue dans la coulisse. Lorenzino reparaît la main blessée, et part, laissant Freccia de planton.

Autre salle. C'est le palais Ginori, le moine sermonne Catherine sur ses honteuses amours. Lorenzino entre, personne n'a voulu l'écouter, il annonce son action. Le moine lui conseille l'appel au peuple. Il veut fuir,

au contraire. Catherine Ginori lui annonce qu'elle l'abandonne.

Ah ! s'écrie Lorenzino, les passions ne se tuent pas ! c'est nous qu'elles tuent !

Nella regarde le ciel.

Combien il est rouge, il a l'air teint de sang !

Le moine vaticine sur les destinées de Florence. Le vieux Lapo, le père de Nella, meurt ; est-ce d'ennui ? et frère Léonard termine, en disant :

Voyez cette aurore : ce n'est pas celle que Dieu promit ! L'aurore du Seigneur ne se lève point dans le sang !

Et ce drame a des notes, notant tout ce que l'on a pris à Varchi, Segni, Botta, Sismondi. On en a fait un opéra. C'est tout ce qu'il valait.

Du moins, ce méchant drame était en prose ; il y en eut un autre, en 1843, et il fut en vers. C'est dans les *Œuvres dramatiques* du docteur Louis Leoni, Florentin ; un vrai théâtre, de cinq pièces. La première, avec préface, c'est *Lorenzino de Médicis*, tragédie. En 1843, un drame en vers italiens s'appelle encore : tragédie. Il y a aussi des « variantes ».

. Je l'ai représenté, annonce l'auteur dans la préface, comme un héros... je me suis efforcé de vêtir mon Lorenzino des manières, des paroles et des sentiments du seizième siècle, au lieu d'emboucher la trompette épique d'Alfieri.

Trompette ou non, le résultat n'est qu'un carnaval. Il l'appelle Pierre-Laurent. Il le présente en vers rudes et lourds, qui sont d'un écolier médiocre. Les personnages sont en baudruche. La Ginori, nommée Ginevra, seul rôle de femme, est une « républicaine » emphatique. Alexandre, tyran forain, est tué par Lorenzino, après une coulée de terribles vers, dans le palais

jour en 1841, *Une année à Florence*. Il y avait là, dans certain chapitre sur le palais Riccardi, un premier et copieux dérangement du drame médicéen. Ce n'était pas assez pour le furieux mulâtre ; en 1842, le Théâtre-Français, à la date du 24 février, représentait *Lorenzino*, drame en cinq actes, en prose. Les collaborateurs étaient, naturellement, de Leuwen et Brunswick. Il y avait là dedans un bravo nommé *Birbante*, pour montrer comme l'auteur savait l'italien, et le grotesque se surpassait lui-même en cette rapsodie. Cela fut représenté sept fois. C'était beaucoup !

Les Guêpes citèrent un journal qui éreintait la pièce au recto de sa feuille et, au verso, la comblait d'éloges. Cette gazette impartiale aurait mieux fait de s'imprimer au recto seulement.

En 1845, deux volumes sur *les Médicis* aggravèrent le brouillamini. Un professeur florentin, fort puriste, et qui avait le droit de l'être, a noté, dans ses *Mémoires*, les passages de cette comète littéraire à travers le ciel de Florence :

Il y avait par aventure à Florence, dit Ranalli, le romancier français Alexandre Dumas : il s'était mis à écrire l'histoire, ou mieux un roman, de la famille des Médicis. Cet homme, qui pour gagner des sous aurait écrit même sur le dogme de l'Incarnation, sachant qu'on voulait faire sur les Musées de Florence un guide en français, tâcha de se le faire confier.

Enfin, en 1861, *Une nuit à Florence sous Alexandre de Médicis*, quatrième attentat contre l'histoire et le bon sens, paraissait, après un voyage où s'élaborèrent les *Mémoires de Garibaldi*, prestigieuse odyssée qui fit déserter un des secrétaires, Edouard Lockroy ; dans cette *Nuit*, on voyait combinés, comme dans *Lorenzino*, par le plus outrageux galimatias, les drames italiens

plagiés sans vergogne, et les balivernes déjà par trois fois éculées par les volumes publiés une vingtaine d'années auparavant. L'usine Alexandre Dumas et C[ie], Littérature en tous genres, fabriquait la *Nuit à Florence* avec les morceaux du *Lorenzino* mal venu. Le *four*, l'*ours*, pour parler la langue de ces dieux, devint un « roman ». Dumas l'inimitable se plagiait lui-même, en plagiant Revere et consorts. Il était tellement ravi de son *Lorenzino* qu'il le tirait du magasin aux friperies, et en dépeçait le dialogue afin de bourrer son nouveau volume. On connaît bien le procédé, qui est lucratif, et ne s'est point perdu : comme on est payé à la ligne, on fait des répliques très courtes, pour le journal ; comme on est repayé à la page, on met des lignes très espacées, dans le livre. Et cela rapporte des sommes copieuses, la renommée, une statue, et l'on s'appelle « homme de lettres », aussi bien qu'un Vigny, qu'un Musset, qu'un Flaubert. On se croit leur égal. Que dis-je? on se croit leur maître! car ces gens-là ne gagnent point d'argent, et sont bien peu joués. L'avenir vous méprisera? qu'importe, si l'on n'en sait rien?

Sur les Médicis, comme sur les musées florentins, comme sur n'importe quoi, le Cagliostro littéraire, l'Arioste des boutiquiers, Alexandre Dumas, écrivait, en un style déboutonné ainsi que sa personne, ce qui lui passait par la tête. Malheureusement, le public l'écoutait, alors, de même qu'il écoutait Mme Sand. Au lieu d'envoyer ces gaillards soigner, dans l'abandon et le silence, leur dysenterie littéraire, on les faisait prospérer.

C'est pourquoi le père Dumas, justement fier de son génie, écrivait cette page insigne :

Un des privilèges les plus magnifiques de l'historien, ce roi du

passé, c'est de n'avoir, lorsqu'il parcourt son empire, qu'à toucher de sa plume les ruines et les cadavres pour rebâtir les palais et ressusciter les hommes ; à sa voix, comme à celle de Dieu, les ossements épars se rejoignent, des chairs vivantes les recouvrent, des costumes brillants les revêtent, et, dans cette Josaphat immense, où trois mille siècles conduisent leurs enfants, il n'a qu'à choisir les élus de son caprice et qu'à les appeler par leur nom pour qu'à l'instant même ceux-là soulèvent avec leur front la pierre de la tombe, écartent de la main les plis de leur linceul, et répondent comme Lazare au Christ : « Me voilà, Seigneur, que voulez-vous de moi ? »

Enfin, je citerai, pour être complet, *Une visite à la chapelle des Médicis*, dialogue sur Michel-Ange et Raphaël, par M. Emile Ollivier. Et la corbeille est épuisée.

Adieu, prince douteux, qui durant six années,
De ton fantôme pâle encombrais mes chemins !
Une fleur à la bouche, et du sang sur les mains,
Tu m'as pris, Lorenzo, par tes grâces damnées :

J'ai vu Cafaggiolo, plein de roses fanées,
Rome et le pape infâme, aux traîtreux lendemains,
Florence, et tes plaisirs, tes rêves surhumains,
Caprices de poète, aux formes surannées ;

Après le meurtre, au clair de lune triomphal,
A travers l'Apennin j'ai suivi ton cheval,
Et senti la douleur qu'avait ta main mordue ;

J'ai compté tous tes pas, subi tous tes mépris,
Et serti tous tes mots avec la force due,
Toi, qui jadis errais dans la ville où j'écris.

Florence, octobre 1898. — Paris, avril 1904.

NOTES

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PAGE 9 : « **Au commencement de la comédie... ces paroles...** » *L'Aridosia*, sc. I. Traduction par Pierre de Larivey, dans *Les Comédies facécieuses*, de P. d. L., champenois. Lyon, 1597, in-12 (*Les Esprits*, sc. I, p. 211), et Paris, 1855, in-12 (Bibl. elzévirienne), t. I, p. 203. — Larivey, dans l'Epître à M. d'Amboise, croit que l'auteur est « Laurent de Médicis, *père du Pape Léon dixième* ».

PAGE 10 : « **Politien nous a dit...** » V. *Prose volgari inedite e poesie*, ecc. di A. A. Poliziano, racc. ed ill. da Is. del Lungo. Firenze, 1867, in-12, p. 254. Je nomme ce Laurent « l'Ancien » pour le distinguer de Lorenzino. Pour ses contemporains, vivant avec Laurent le Magnifique, il est au contraire « junior Laurentius » (*Ibid.*, p. 253).

PAGE 10 : « **Les historiens du temps...** » Corio (Bernardino), *L'historia di Milano volgarmente scritta dall'eccmo oratore* M. Bernardino Corio, ecc. Venise, 1554, in-4, VII[e] partie, p. 462. Même usage pour le duc d'Urbin, ap. Cicogna. (E. A.), *Delle iscrizioni veneziane*, ecc. Venise, 1830, in-4, t. III, p. 452.

PAGE 10 : « **Sémiramis d'Appiano.** » Passerini, notes au roman de Guerrazzi, *Marietta dei Ricci*, t. I, p. 82, et A. Cesaretti, *Storia del principato di Piombino*. Firenze, 1788.

PAGE 10 : « **beau, d'un charme grave...** » Politien (*ibid.*) a dit : « Gravitas..., amicæ gratia frontis », c'est par une erreur d'imprimerie que l'excellente édition porte amic*a* ; le vers serait faux. La médaille de Laurent, comme celle de Sémiramis, existe, mais faite après coup, postérieurement au seizième siècle, dans la série dite « de restitution ». (Bargello, à Florence, vitrines du deuxième étage ; et Armand, *les Médailleurs italiens des quinzième et seizième siècles*. 2[e] éd., Paris, 1883, in-8, t. II, p. 18 et 49.)

PAGE 10 : « **père de Jean des bandes noires.** » V. mon livre *Jean des bandes noires*, Paris, Ollendorff, 1901, in-8, p. 3 et 355, et P.-D. Pasolini, *Caterina Sforza*, Roma, 1893, t. II, chap. XXIII. Le portrait de ce Jean, par Vasari, peint au palais de la Signorie, et reproduit dans cet ouvrage de Pasolini, est une image de pratique,

sans vraie valeur pour l'iconographie ; gracieuse d'ailleurs, mais un peu fade.

Page 10 : « **Ambassadeur de Florence.** » Politien, *loc. cit.*—Litta (c[te] P.), *Famiglie illustri italiane*, in-fol. *famiglia Medici*, tavola xii. — *Négociations de la France avec la Toscane*. Paris, Impr. nat., 1859, in-4, t. I, p. 198, 200, 296, 298, 300, 303, 389, 390, 391, 420, 479, 490, 491, 601, n. 607, 609-611, 613 ; t. II, 15, 18, 51 et suiv., 57, 64, 65, 66 ; il faut se défier des renseignements donnés par la notice.

Page 10 : « **les premiers dans la cité.** » V. Nitti, *Machiavelli studiato nella vita e nelle dottrine*. Napoli, 1876, p. 54-55, note.

Page 10 : « **de sang-froid.** » V. pour ce qui suit, *Opuscoli del signor Scipione Ammirato*. Florence, 1642, in-4, t. III, *ritratti d'huomini* (*sic*) *illustri di Casa Medici*. Di Giovanni di Pierfrancesco, p. 170 et suiv., et *Storia fiorentina* par le même. Florence, 1644, in-fol., II[e] partie, p. 196.

Page 11 : « **Ludovic le More.** » Il est inexact de dire, comme Litta, que le duc de Milan « le fit connaître à Charles VII ». Nous savons qu'il le connaissait depuis 1483.

Page 11 : « **Toute la Toscane.** » Villari, *Storia di G. Savonarola*. Florence, 1898, in-8, t. I, liv. II, chap. i, p. 221.

Page 11 : « **Comment Laurent de Médicis le Populaire...** » Guichardin, *Storia d'Italia*, liv. I, p. 57. Milan, 1882, in-12. Je cite cette édition, de préférence à celles de Venise, 1574, in-4 ; 1590, in-4, et 1562, in-12, dont je me suis également servi, parce qu'elle est d'un usage plus courant. L'édition définitive sera celle que prépare, sur les manuscrits autographes, M. Alessandro Gherardi, directeur des Archives d'Etat, à Florence.

Page 12 : « **à Naples, auprès du jeune conquérant.** » Nardi, *Vita d'Antonio Giacomini*. Milano, 1821, p. 40. — Del Lungo, ap. Politien, *loc. cit.*, note aux vers 29-32.

Page 12 : « **scrutateur** », *accoppiatore*. V., sur ces magistrats, Gino Capponi, *Storia della Repubblica di Firenze*, 3[e] ed. Florence, 1888, in-12, t. II, p. 213, 225, 283 ; t. III, p. 24-25.

Page 12 : « **Chambellan.** » Corio, *op. cit.*, *ibid.*

Page 12 : « **à la solde.** » Je possède une quittance sur parchemin, datée du 26 mai 1502, par laquelle Julien de Médicis (duc de Nemours) reconnaît avoir reçu mille livres tournois de Louis XII, pour sa « pension et entretenement durant ceste presente année » ; pour le cardinal d'Amboise, v. Michelet, *Renaissance*. Paris, 1855, in-8, p. 103.

Page 12 : « **Pacificateur de Pistoïa.** » La date de Litta est fausse (1499) ; c'est 1495. V. lettre du 18 déc. 1495 de Lorenzo di Pierfr.

de Medici et Paolantonio Soderini, aux Dix. Biblioteca nazionale, à Florence. Mss. Lett. autogr., vol. II, cassa II[a], n° 37.

Page 12 : « **s'en engraisser.** » Processo di Lamberto dell'Antella, ap. Villari, *Savonarola,* t. II, p. xxi, doc. I, 41°. Ces comptes seront expliqués à propos du procès entre Lorenzino et Cosme, v. Fabroni (Ang.), *Laurentii Medicis Magnifici vita,* Pisa, 1784, et trad. de Sérionne, Berlin, 1791, in-8.

Page 12 : « **point brave.** » Litta, xii.

Page 12 : « **flatter la plèbe.** » Gino Capponi, *loc. cit.,* t. III, liv. VI, chap. ii, p. 39.

Page 12 : « **croix de gueules.** » *Négociations de la France avec la Toscane,* t. II, p. 346, et Arch. di Stato. Florence, *Priorista Ridolfi,* p. 557. Ce *stemma* montre la combinaison de l'écusson médicéen avec celui du peuple.

Page 13 : « **au principat... l'appui de Ludovic Sforza...** » V. Villari, *Savonarola,* t. II, doc. II, 4, p. xxx-xxxi, et p. ciii, clxix, lettres de l'ambassadeur Paul Somenzi au duc de Milan ; le faux procès de Savonarole imprimé par ordre de la Signorie ; et la lettre de Fr. Tranchedini, ambassadeur à Bologne, au duc de Milan.

Page 13 : « **intervenir en 1499.** » Parenti, *Storie fiorentine,* ms. magliabechiano, t. III, p. 208[ro], Bibl. naz. à Florence. — Pasolini, *Caterina Sforza,* t. II, chap. xxxi, p. 185.

Page 13 : « **Mai 1501.** » *Diario fiorentino di Agostino Lapini.* Firenze, 1900, in-12, p. 40. *Diario fiorentino* di *Luca Landucci,* ivi, 1883, in-12, p. 222.

Page 13 : « **les lettres de Machiavel.** » Dans P. Villari, *Machiavelli e i suoi tempi,* ed. cit., t. III, p. 583, doc. xvii, et Arch. di Stato. Florence, cl. x, dist. 3, n° 101, p. 51.

Page 14 : « **humanistes florentins.** » V. le chapitre iii, t. II, p. 81-92, de l'excellent ouvrage *le Quattrocento,* par Philippe Monnier, Paris, 1901, in-8, et Guido Mazzoni, *Il Poliziano e l'umanesimo,* dans *Vita italiana del Rinascimento,* Milan, 1893, in-12.

Page 14 : « **Ange Politien.** » Tout ce qui suit, dans *Prose volgari* ecc., *op. cit.,* ed. par del Lungo, p. 124-125, 253, 257, et I. del Lungo, *Florentia, uomini e cose del quattrocento,* Florence, 1897, in-12, p. 3-90. — Reumont (Alfred von), *Lorenzo de' Medici il Magnifico.* II[e] Auflage, Leipzig, in-8, 1883, t. II, p. 58, 73, 205-206.

Page 14 : « **Ambra** », c'est en réalité la jolie rivière qui arrose Poggio a Cajano, et se jette dans l'Ombrone. Sur Poggio a Cajano, v. Montaigne *Journal du Voyage en Italie,* ed. de Querlon, Rome et Paris, 1774, in-12, t. II, p. 144-145, et éd. Aless. d'Ancona, Città di Castello, 1895, in-12, p. 389-390, et *Poesie di Lorenzo dei Medici* (il Magnifico), Firenze, Barbera, 1859, in-32, p. 258-275. *Ambra.*

Page 14 : « **Bracci.** » Biblioteca riccardiana. Florence, cod. nº 2094. M. Ferrai, dans son livre sur *Lorenzino dei Medici* Milan, 1891, in-12, donne l'ancien numéro, pris dans G. Lami, *Catalogus codicum manuscr. qui in bibl. riccard. Florentiae* ecc., Livorno, 1756, in-fol., p. 52; dans l'épître dédicatoire, les noms sont grattés. A la deuxième ligne on entrevoit encore *Lorenzo*. Je ne sais où Lami prit ses renseignements. Ce livre, que le traducteur avoue n'être qu'un arrangement, une traduction libre, pour les loisirs des villas où l'on fuyait la peste, aurait, d'après une note postérieure, appartenu au duc Alexandre de Médicis : vendu, ou donné par Lorenzino ?

Page 14 : « **Ange Firenzuola.** » V. B. Bianchi, le *Opere di A. Firenzuola*, ecc., Florence, 1848, 2 vol., et d'Ancona et Bacci, *Manuale della lett. ital.*, Firenze, 1895, in-12, p. 418.

Page 15 : « **Americ Vespuce.** » Bandini, *Lettere di Amerigo Vespucci*. Firenze, 1745, p. xxvii. — *Storia antica e moderna del Mugello*. Firenze, 1876, t. III, p. 181-82. — Lastri (M.), *Elogio di Amerigo Vespucci*. Firenze, Moucke, 1787. in-8. — Varnhagen (de), *Amerigo Vespucci*. Lima, 1865 ; Vienne, 1869, in-fol.

Page 15 : « **Comme le Magnifique... l'antiquité rajeunie.** » Del Lungo, *Florentia*, p. 98. — *Poesie di Lorenzo dei Medici*, ed. Carducci, p. 331 et 442. — Philippe Monnier, *le Quattrocento*, p. 294 et suiv.

Page 15: « **L'Invention de la Croix.** » Inédite, dans le manuscrit de la magliabechiana, à Florence, nº II, VIII, 28, p. 244-264. — V. d'Ancona, *Origini del teatro italiano*. Torino, 1891, in-4, 2ᵉ éd., t. I, p. 267-268, p. 381-384, il y a cinquante-quatre vers cités.

Page 15: « **Jongleurs sacrés.** » D'Ancona e Bacci, *Manuale*, t. I, p. 77, et d'Ancona, *Studi sulla letteratura italiana dei primi secoli*. Ancona, 1884. *Jacopone da Todi* ecc.

Page 15 : « **Le dimanche, après vêpres...** » Monnier, *le Quattrocento*, p. 203-217, qui donne la bibliographie.

Page 15 : « **une église comme le Carmel.** » Vasari, *Vita del Cecca*, t. III, p. 197.

Page 16 : « **Brunelleschi.** » Vasari, *Vite*, ed. Milanesi. Florence, 1878, in-8, t. II, p. 375.

Page 17 : « **des laudes.** » Ap. *Rime sacre del Magnifico Lorenzo dei Medici, di Madonna Lucrezia sua madre e d'altri della stessa famiglia*, racc. p. Fr. Cionacci. Firenze, 1680, in-4, p. 29-30 et 77, et 2ᵉ ed. (donnée par Serassi) Bergame, 1760, in-8, p. 80, pour la Laude à la Vierge ; — celle à Jésus-Christ est dans le ms. *magliabech.*, II, VIII, 28 aux folios 103 retro et 104. — V. aussi Gamba, *Serie dei testi di lingua*, Venise, 1839, in-4, nºˢ 652, 653, p. 202-203, et Monnier, *le Quattrocento*, p. 182-183, à la note 3.

Page 19 : « **il aima Sandro Botticelli.** » V. J.-B. Supino, *Sandro Botticelli.* Florence, 1900, in-4, p. 5, 9, 128-144.

Page 19 : « **la** *Primavera...*, **allégorie médicéenne.** » V. E. Masi, *Lorenzo il Magnifico*, dans *La vita italiana nel rinascimento.* Milan, 1896, in-12, p. 22-23.

Page 19 : « **Vénus qui naît.** » Vasari, *Vite*, t. III, p. 312. Uffizi, n° 39. — La *Primavera* est à l'Académie des beaux-arts, n° 80. V. *Catal. of the Uffizi gallery*, Florence, 1897, p. 134, et *Guida della Gall. antica e moderna.* Florence-Rome, 1893, p. 80.

Page 19 : « **précieux... Dante.** » *Anonimo Gaddiano*, Bibl. nazionale à Florence, article de C. de Fabriczy, *Archivio storico italiano*, ser. V, t. III, anno 1893, p. 72 ; sur l'amour de Botticelli pour Dante, et ses relations avec le parti de Savonarole, v. Vasari, *Vite*, t. III, p. 317, 318, et la chronique de son frère Simon Filipepi, dans *Prediche e scritti di Fra G. Savonarola*, ed. Villari et Casanova. Florence, 1898, in-8, p. 509.

Page 19 : « **Michel-Ange...** » *Memorie orig. italiane risguardanti le belle arti.* Bologna, 1842, ser. IIe, p. 112.

Page 19 : « **le garçon de Botticelli** », nommé Bastiano, dans *Miscellanea medicea avanti Principato* (1403-1534), p. 201, Arch. d'Etat. Florence.

Page 19 : « **majoliques, à Cafaggiolo.** » *Medici av. principato.* Archives d'Etat. Florence, filza 124, n. 263. — Guasti (Gaetano), *Di Cafaggiolo e di altre fabbriche di ceramica in Toscana*, ecc. Firenze, 1902, in-8, p. 68-69.

Page 19 : « **Franc. Cybo.** » Reumont, *Lorenzo il Magn.*, t. II, p. 257, 268, 356.

Page 20 : « **les princes, ses beaux frères...** » Lettre de Jacques IV d'Appiano, dans *Miscell. medicea,* citée, n. 216.

Page 20 : « **les plus belles obsèques.** » Lettre de Léonard Strozzi à Fortunati, dans *Medici av. principato* (sciolta) LXIX, 24, 2e feuillet r°. Pour la correspondance de Laurent, voir *Miscellanea medicea* citée, n. 208 à 212 ; n. 214.

Page 20 : « **Catherine Sforza...** » Pasolini, *op. cit.* t. II, p. 303, 350, 376, 331 ; mon livre sur *Jean des bandes noires*, chap. I, p. 19-20.

Page 20 : « **Annalena.** » Ammirato. *Opuscoli*, t. III, p. 176. *Giovanni il valoroso.*

Page 20 : « **La rage au cœur.** » Dans la chronique de Simon Filipepi, frère de Sandro Botticelli : « Giovanni di Pierfrancesco di Medici, mori male, nè potè haver lo intento di dominare la patria ; Lorenzo, suo fratello, mori di dolore », p. 510 ; dans P. Villari, E. Casanova, *Scelta di prediche e scritti di Fra G. Savo-*

narola, con nuovi documenti, ecc. Firenze, 1898, in-8, appendice.

PAGE 20 : « **procès... des grains.** » Pièces dans *Carte strozziane,* filza X, p. 224-229. — *Medici av. princip.*, LXXX, p. 58 et 324 ; LXXXVI, p. 2-10, et pour les grains, LXXXV, p. 334-337.

PAGE 20 : « **crever la barbe.** » Lettre d'Octavien-Maria Sforza, frère de Catherine, dans mes *Documents*, publiés par l'Archivio storico, nuovi documenti int. a. G. dei Medici detto delle bande nere. *Arch. stor. it.*, 1903, doc. 4.

PAGE 21 : « **Pour ses vingt-quatre ans.** » 1487. V. Litta et Galluzzi (Riguccio), *Storia del granducato di Toscana.* Florence, 1822, in-4, t. XI. La date 1486 donnée par l'éd. Arbib. de Varchi, Florence, 1843, in-8, planche généalogique, est fausse comme bien d'autres dans la même pièce.

PAGE 21 : « **loi d'alternance.** » Dans les deux branches de cette famille ; soit :

Cosme, Père de la Patrie, illustre ; que suit Pierre le Goutteux, médiocre ; que suit Laurent le Magnifique, illustre ; que suit Pierre, tyran ridicule et chassé.

Et, dans celle qui nous occupe :
Pierrefrançois le Vieux, inconnu.
Laurent le Populaire, célèbre.
Pierrefrançois son fils, médiocre, inconnu.
Lorenzino.

V. ROSCOE, *Laurent le Magnifique*, tr. Thurot. Paris an VIII, in-8, t. II, chap. III, p. 166.

PAGE 21 : « **une médaille.** » V. Armand, *loc. cit.*

PAGE 22 : « **descendance mâle.** » Roscoe. tr. Thurot, *loc. cit.*, p. 368 et 166-168.

PAGE 22 : « **très riche en champs...** » Roscoe., *ibid.*, p. 244, note 1.

PAGE 22 : « **Rustico di Filippo.** »

« Quando Dio il fece, poco avea che fare,
Ma volle dimostrar lo suo potere. »

PAGE 22 : « **Philippe Strozzi.** » Tommasini (O.), *La vita e gli scritti di N. Machiavelli,* ecc. Torino, 1883, in-8, t. I, p. 528.

PAGE 23 : « **soixante-quinze mille écus.** » Alde Manuce. *Vita di Cosimo dei Medici.* Bologna, 1586, in-fol. p. 27, et Roscoe, *The Life of Lorenzo dei Medici.* Bâle, 1799, t. III, append. XII, p. 41.

PAGE 23 : « **orgueilleux de son nom.** » Ferrai, *op. cit.*, p. 19.

PAGE 23 : « **Pierre Soderini.** » V. Tommasini, *La vita di N. Machiavelli,* t. I, p. 591 et note 2 ; sur le « limbo dei bambini. » *Ibid.*, p. 38, note, — son portrait d'après les *Elogia* de Jove, aux Uffizi, n. 701, — et Berenson, *Lorenzo Lotto*, Londres, 1901, in-8 ; — Jove,

Elogia virorum bellica (?) *virtute illustrium*, Bâle, 1577, in-fol., p. 268, et 1596, in-fol., p. 175.

Page 23 : « **sa mémoire... condamnée.** » Gino Capponi, *Storia della Rep. di Firenze*, t. III, chap. vi, p. 6, 157.

Page 23 : « **Thomas.** » *Delle famiglie nobili fiorentine, di Scipione Ammirato*, p. Iᵉ. Florence, 1615, in-fol., p. 132-133. Busini, *Lettere a B. Varchi*. Firenze, 1861, in-12, p. 53, 76.

Page 24 : « **riche aïeul.** » Busini, *ibid.* et ses prêts à Catherine Sforza, dans *Medici av. princ.*, LXXXIII, p. 532. — Pasolini, *Caterina Sforza*, t. III, p. 530, doc. n. 1334, et p. 583, doc. n. 1423. — Machiavel, *Ist. fiorent.*, II, chap. vii et viii.

Page 24 : « **les Soderini... la France.** » *Processo di N. Martelli*, dans *Giornale stor. degli Archivi toscani*, 1859, n. 4, p. 240-247. — Varchi, ed. Milanesi, t. I, p. 68 et t. II, p. 76. — Segni, *Storie fiorentine*. Augusta, 1723, in-fol., p. 22 et p. 15-16. — Reumont, *Lorenzo il M.*, t. II, p. 496. — Tristan (J.-B.), *La Toscane françoise*. Paris, 1661, in-4, p. 313. — Luigi da Porto, *Lettere storiche*. Firenze, 1857, in-12, lett. 69, p. 323. — Pitti (Jac.), *Istorie fiorentine*, dans *Archivio storico italiano*, t. I. Florence, 1842, in-8, liv. II, p. 126. — Tommasini, *op. cit.*, t. I, p. 533, 599 et suiv.

Page 24 : « **peu de courage.** » Varchi (Benedetto), *Storia fiorentina*, ed. Arbib. Florence, 1843, in-8, t. II, liv. VI, p. 396, 400, 501, et t. III, liv. XIV, p. 229.

Page 24 : « **le blason de la famille.** » Bandello, *Novelle*, partie ix, nov. XXVIII, t. IX, p. 422 ; p. i, nov. XXXIV, t. II, p. 383 ; et *ibid.* nov. LIV, p. 386, dans *Novelle del Bandello*. Londra, 1791-1793, in-12.

Page 24 : « **bon libraire Vespasien.** » *Vite di uomini illustri del secolo XV, scritte da Vespasiano da Bisticci*, ecc. Florence, 1859, in-12. *Alessandra de' Bardi*, p. 525-558.

Page 25 : « **exemples merveilleux.** » Cf. I. del Lungo. *La donna fiorentina*, dans la *Vita italiana nel rinascimento*, p. 131, 137, 138, 139.

Page 25 : « **Macinghi-Strozzi.** » Ses admirables lettres à ses fils exilés, dans *Lettere di una gentildonna fiorentina*, ecc. pubbl. da Cesare Guasti. Florence, 1877, in-12.

Page 25 : « **Marie Salviati.** » V. Pietro Aretino, *Ragionamenti*, IIIᵉ parte. Venise, 1589, 2ᵉ partie, p. 58 retro. — Baschet, *les Princes de l'Europe au seizième siècle*. Paris, 1872, in-8, p. 135 et suiv. — Mon livre *Jean des bandes noires*, p. 332, 360, 443, etc.

Page 25 : « **Marie Soderini.** » Del Lungo, *loc. cit.* p. 110-111.

Page 26 : « **un plat de Cafaggiolo.** » Drury et Fortnum, *A descriptive catalogue of the maiolica wares in the South Kensington Museum*. London, 1873, n. 1717, 55, p. 119-120 (ancienne coll. Bornal). —

G. Guasti, *Cafaggiolo*, ecc., *op. cit.*, p. 98 (où le plat est reproduit) à p. 100.

Page 26 : « **sa correspondance clairsemée... Appiano... Sforza.** » V. *Medici av. princ.*, LXXXV, p. 281, 282, 283. — *Miscellanea medicea av. princ.* (1504-1534), n. 488. — *Medici av. princ.*, LXXXVII, p. 4-22, 448, 449, 608, 609, etc.

Page 27 : « **au curé François Fortunati.** » Dans *Medici av. princip.*, LXX, p. 430.

Page 28 : « **Jean-François Zeffi.** » 22 août 1512, Cafaggiolo, *Medici av. princ.*, IV, p. 468 *bis*.

Page 28 : « **après deux ans de mariage.** » Bibl. nazionale de Florence, *ms. Passerini*, p. 44. « Maria », p. 74 et p. 157 (n. 15).

Page 28 : « **extrait du baptême.** » Copié sur les registres originaux de l'Opera di Santa Maria del Fiore, le 11 nov. 1901 (n. 69), *fedi di nascita*, dans Archives de Sainte-Marie-de-la-Fleur, à Florence. *Maschi dal 1512 al 1522*, p. 36 retro.

Page 28 : « **deux sœurs et un frère.** » Pour leur naissance, lettres du 8 août 1518, du 20 mars 1520, dans *Medici av. princ.*, CXII, p. 163, CXXI, fin.

Page 28 : « **à Rome.** » Ferrai, *Lorenzino dei Medici*, p. 6.

Page 28-29 : « **le 11 mars... le 19.** » Panvinio ap. Platina (B.). *Delle vite del' pontefici* ecc. Venise, 1643, in-4, p. 620.

Page 29 : « **Léonard Strozzi.** » Lettre dans Arch. d'État, Florence, (prov. Guiducci), revue sur l'original ; impr. dans Ferrai, *op. cit.*, p. 441, app. II, i.

Page 29 : « **le fameux éléphant.** » *Med. av. princ.*, CV. — Ferrai, *op. cit.*, p. 10. — V. Ademollo (A.), *Il Carnevale di Roma*, ecc. Florence, 1891, in-12.

Page 29 : « **vieux conteur.** » Bandello, *Novelle*, ed. cit., p. iii, nov. LX, t. VIII, p. 280, dédié à Léonard Strozzi.

Page 29 : « **tache de misère.** » *Macchia di miseria*. Ferrai, p. 56.

Page 30 : « **inventaires.** » *Med. av. princ.*, CIV, p. 4.

Page 30 : « **lettre d'homme prudent.** » *Med. av. pr.*, CXII, p. 67.

Page 30 : « **les Rucellai.** » *Med. av. pr.*, CXII, p. 227 et CXX, p. 77.

Page 30 : « **sa fille, Laudomine.** » *Med. av. pr.*, CXII, 163.

Page 30 : « **tante paternelle** », l'unique sœur de Pierrefrançois, mariée en 1502 à Francesco di Giuliano Salviati.

Page 30 : « **aller au mieux.** » *Med. av. pr.*, CXX, p. 33.

Page 30 : « **lettre où Lorenzino.** » *Med. av. pr.*, CXX, p. 73, 77 et 203.

Page 30 : « **Zeffi.** » Confondu avec un autre, F. Zeffi, précepteur des Strozzi, dans l'édition de Varchi donnée par Milanesi. Florence, 1888, in-12, t. III, p. 4 et table, *ad nomen*. — V. Ferrai, p. 20,

note I. — Villari, *Machiavelli*, t. II, doc. XXII, p. 590; ce nom s'écrit aussi *Zefi*.

PAGE 30 : « **Saint Jérôme.** » *Epistole di San Girolamo dottore della Chiesa*, ecc. nuovam, trad. di latino in lingua toscana per Giovanfrancesco Zeffi fiorentino. Venise, Giunti, 1562, in-4 dédié à ce Domenico Bolani qui logea l'Arétin à Venise. — V. aussi, *S. Hieronymi presb. ep. II cum adn. J. Catalani*, accedit ital. versio. Bononiæ, 1875, in-8. « La traduzione dello Zeffi, ecc. »

PAGE 31 : « **à ses deux sœurs.** » V. sur ce point d'éducation ce que dit Machiavel, *Opere*. Londres et Paris, 1778, in-12, t. II, p. 298, *Istorie fiorentine*, liv. II, chap. VIII.

PAGE 31 : « **serait content.** » *Medici av. princ.*, CXXIV. Ferrai, *op. cit.*, p. 21, note I.

PAGE 31 : « **balles dorées.** » *Medici av. princ.*, I, *Avanzi*, 781.

PAGE 31: « **patron.** » *Med. av. pr.*, I, *Avanzi*, n. 830. La citation en est donnée peu correctement dans Baccini. *Le ville medicee di Cafaggiolo e Trebbio*, ecc. Florence, 1897, p. 95. V. Guasti, *op. cit.*, p. 101-102.

PAGE 31 : « **Adrien VI.** » Jove (Paul), *Le vite di Leon X e d'Adriano sesto ecc.*, trad. de L. Domenichi. Florence, 1549, in-12, p. 413, et 1551, p. 309.

PAGE 31 : « **chapeaux blancs.** » Toute cette correspondance est dans *Med. av. pr.*, CXX, p. 203. — I, *Avanzi*, n. 840. — CXXIV, n. 429, 431, 437, 476, 477, 485, 486, 439, 440, 442, 654, 660, 494, 497, 499, 506, 509, 511, 512, 517, 519, 522, 523.

PAGE 32 : « **Marie Soderini.** » *Med. av. pr.*, CXXV, p. 487, 27 mars 1523, et Ferrai, appendice I, doc. XI, p. 432.

PAGE 33 : « **Fiesole.** » Varchi, ed. Milanesi, t. II, chap. IX, p. 58. — Moreni (Dom.), *Contorni di Firenze*, t. III. Florence, 1791-1795, in-8. — Pippi (A.), *Fiesole nella storia e nell' arte*, Nozze Marsigli-Rossi. Firenze, 1896, in-12.

PAGE 34 : « **les gamins.** » V. Varchi, I, I, p. 58, « i fanciugli sparsi ».

PAGE 34 : « **des études où s'appliquait un enfant.** » Biagi, *Vita privata dei Fiorentini*, dans *Vita ital. nel rinascimento*, p. 90 et *The private Life of the Renaissance florentines*. Florence, 1896, in-8, p. 79.

PAGE 35: « **gueux... Jean des bandes noires.** » Lettre exposée aux Archives de Florence, vitrine, n. 186, 27 avril 1523, à F. Suasio.

PAGE 35 : « **Messire Pierre-François.** » Dans *Giorn. stor. degli Archivi toscani*, 1858, n. 13, *Arch. stor.*, nuova. ser., t. VII, I, p. 41, doc. K.

PAGE 35 : « **à Reggio.** » V. mon livre sur *Jean des bandes noires*, chap. III, p. 192 et suiv.

PAGE 36 : « **payer en vin.** » Tout ceci dans *Medici av. princ.*,

CXXIV, p. 526, 527, 528, 531, 535, 541, 546; — 599 *bis*, 603, 606, 608, 610, 615, 639 et 447-471.

PAGE 36 : « **à Marie Salviati.** » *Med. av. pr.*, LXXXV, p. 468.

PAGE 36 : « **Le 7 décembre 1524.** » *Miscellanea Medicea*, *Medici av. princ.* (1403-1534), n. 492. —Ferrai, *op. cit.*, app. I, doc. XII, p. 434, où la lettre offre des variantes provenant d'une lecture hâtive, ou encore de corrections. — La fièvre double tierce, au lieu de présenter un accès de deux jours l'un, donne un accès comme la quotidienne, mais à midi, au lieu de l'accès vespéral qui caractérise la quotidienne. Je trouve ce renseignement dans le livre du Dr H. Masson, *la Sorcellerie et la science des poisons*, etc. Paris, 1904, in-12, p. 265. Il s'y trouve aussi des renseignements moins sérieux. L'auteur nous révèle, p. 215, que Lorenzino fut le *grand-père* de Marie de Médicis ; et p. 218, que Lorenzino « fut assassiné à son tour par ordre de son *grand-oncle* Cosme Ier... »

PAGE 37 : « **son cousin Alexandre.** » Rastrelli (M.), *Storia d'Alessandro dei Medici*, ecc. Florence, 1781, t. I, p. 13-14.

PAGE 37 : « **suivant l'usage florentin.** » Biagi, *La vita privata*, *loc. cit.*, p. 58. — V., sur le contrat de mariage, F. Brandileone, dans *Studi giuridici*, dedic. a F. Schupfer. Turin, 1898, p. 265-311.

PAGE 37 : « **avait testé.** » lettre de Marie Salviati à François Albizzi, au Trebbio, citée dans Ferrai, *op. cit.*, app. II, doc. II, avec un faux renvoi à la filza CXXIV, *av. princ.*

PAGE 39 : « **au Trebbio.** » V. mon livre sur *Jean des bandes noires*, chap. IV, p. 274.

PAGE 38 : « **vu sa bâtardise.** » Vie manuscr. de Clément VII, en ma possession.

PAGE 39 : « **Passerini.** » Sa lettre dans l'*Archivio storico*, n. s. t. IX, année 1859, n. 18, p. 125, doc. 161 ; la réponse de Jean des bandes noires, citée par Ferrai, *op. cit.*, app. II, doc. III, p. 443, est dans la filza XCIV, et non, comme l'auteur utile dit par erreur, dans la filza XCV. Le post-scriptum que je cite est inédit. La lettre du cardinal Passerini est dans *Medici av. princ.*, f° XCVI, p. 281, celle de Jean des bandes noires, même page, au verso. Sur le cardinal S. Passerini, v. Guichardin, *Opere inedite*, Florence, 1863, in-8, t. V, p. 427 ; le renvoi de Ferrai, p. 43, est inexact. — Ademollo, *Marietta de' Ricci*, t. I, p. 187. — F. Vettori. *Viaggio in Alemagna*. Paris, 1837. — De Reumont *Geschichte Toscana's*, t. I, p. 17-21. — Baschet, *la Jeunesse de Catherine de Médicis*. Paris, 1856, in-8, chap. VII.

PAGE 39 : « **deux brefs.** » Arch. secr. du Vatican. Arm. 44, t. IX. *Brevia Clementis VII*, annis 1523-32, p. 204 et 205.

PAGE 42 : « **Raphaël de Médicis.** » Lettre de Marie Salviati, dans *Miscellanea Medicea av. il princ.* (1403-1534), n. 236.

NOTES DU CHAPITRE DEUXIÈME

Page 43 : « **Sa patrie, gouvernée.** » Pour ce qui suit, outre Varchi, Nardi, etc., je m'appuie sur : Falletti, *L'Assedio di Firenze*, t. I, p. 38. — Albèri *Relazioni degli imbasciatori veneti.* Relaz. di Marco Foscari, t. II, v. I. — Guichardin, *Opere ined.*, t. I, p. 92, 110, 135, 214, 323 (et note de Canestrini), t. II, p. 323. — Tommasini, *op. cit.*, t. I, p. 127. — Giornale storico degli arch. Toscani, 1859, t. II, p. 121 et suiv. et t. III, p. 194-199. — Reumont, *Gesch. Toscana's*, t. I, p. 19.

Page 45 : « **Cafaggiolo...** » V. Brocchi (G. M.), *Descrizione della Provincia del Mugello*. Florence, 1748, in-4, p. 49-51. — Anguillesi (Giov.), *Notizie stor. dei palazzi e ville appartenenti alla I. e. R. Corona di Toscana*. Pisa, 1815, in-8. — Baccini (O.), *Le ville medicee di Cafaggiolo e di Trebbio in Mugello*, ecc. Florence, 1897, in-12, p. 26-27. — *Inventario dei beni che Piero de' Medici poss. l'anno 1468*. Archives d'Etat. Florence. *Med. av. pr.*, f° CXVII. — Alberti (L.), *Descrizione di tutta Italia*. Venise, 1557, in-4, p. 45.

Page 46 : « **Jean des bandes noires... la rivière froide.** » V. les Documents publiés comme complément à mon livre, dans l'*Arch. stor. it.*, 1903, les lettres n°s 11-15.

Page 46 : « **du Bois aux-Frères.** » Bosco ai Frati. V. la *Cronaca scr. da Fra Giul. Ughi min. oss.*, dans *Arch. storico ital.*, 1849, append. VII, p. 97-274.

Page 46 : « **La maison, bâtie par Michelozzo.** » Ceci est tiré de l'inventaire fourni par Lorenzino lui-même pour la répartition d'impôt en 1534. Archives d'Etat. Quartiere San Giovanni. Gonfalon Lion d'Oro, t. IV, de 1534, n° 103, p. 124-126 ; un énorme registre relié de cuir fauve, et de la pièce intitulée : *Substantia et beni di Lorenzo e de li eredi de Joanni di Pierfrancesco dei Medici de l'anno 1498*, etc. *Medici av. princ.*, CXXIX, doc. XXXVI.

Page 46 : « **Barberino... Nencia.** » V. *Poesie di Lorenzo de' Medici*, édit. de 1859, p. 236-252.

Page 63 : « **Pendant que sa mère, vêtue de deuil...** » Giacosa, *La vita privata nei castelli*, dans la *Vita italiana nel rinascimento*, p. 42 et suiv.

Page 49 : « **Médiocrement imbu des belles-lettres.** » « Literis mediocriter imbutus », dit la Vie manuscrite de Cosme, par F. Cavriana, ms. magliabech, cl. XXV, cod. 49, chap. XIII, ap. Ferrai, *Cosimo dei Medici, duca di Firenze*. Florence, 1882, p. 44.

Page 49 : « **Incendièrent Alfieri.** » *Vita di Vitt. Alfieri.* scr. da esso. Firenze, 1893, in-12. Epoca prima, chap. III, p. 9, 10. « Certi

fratelli novizi del Carmine... e questo insomma... era amore. »

PAGE 49 : « **Boltraffio.** » *Catal. of the royal Uffizi gallery, op. cit* p. 180. Tableau peint sur bois, nº 3417.

PAGE 51 : « **était beau... Varchi... Ughi.** » *Arch. stor. ital.*. 1849, append. cité, p. 185-186.

PAGE 51 : « **diligent et sincère.** » V. Moreni (Domen.), ap. *Arch. stor., ibid.*, p. 105, note 10.

PAGE 51 : « **patenté.** » V. la fin du livre de Varchi, flagornant remerciant Cosme Ier.

PAGE 52 : « **un oratoire.** » Bâti en 1250 (Andreucci, Tosini, etc.). V. aussi Carte strozziane, CCCLXIX, p. 95.

PAGE 52 : « **rimeurs... Bernard Pulci...** » Bart. Corsini, *Il torracchione desolato.* — Pulci (Bern.) (1438-1488). Dedica del canzoniere a Lorenzo il Magnifico. —Verino, *De illustr. Urbis Florentiæ*. — Cafaggiolo passa aux Borghèse. La princesse Pauline s'y retirait, l'an XII, après la mort de son fils L. N. D. Leclerc. V. *Revue napoléonienne*, t. I, déc. 1902, p. 99. J'ai pu, grâce à l'amitié du prince Paul Borghese, y suivre tant de traces illustres.

PAGE 53 : « **malgré lui, Jean des bandes noires.** » « Ha durato fatica a disporcelo... » *Copialett.* di Goro Gheri, p. 29 (quaderno a parte) dans les Doc. publ. par l'*Arch. stor. ital.*, 1903, p. 20, doc. 30.

PAGE 54 : « **les anciennes images, les traductions**, etc. » V. P. Vergilii Maronis opera. Venetiis, 1536, in-4, fig. Les Eglogues et les Géorgiques. — *La villa di Palladio*, trad. da Fr. Sansovino. Venise, 1560, in-4. — *Trattato di Piero Vettori delle lodi et della coltivatione degl'ulivi.* Florence, 1574, in-4, livre délicieux.

NOTES DU CHAPITRE TROISIÈME

PAGE 55 : « **Les lansquenets.** » Outre mon livre sur *Jean des bandes noires*, on peut consulter *Historia herrn Georgen und herrn Casparn von Frundsberg*, etc. Francfort-s.-le-Mein, 1572, in-fol. portr. sur bois. J'ai pu me procurer ce livre, qui manquait à la Bibl. nationale, à Paris comme à Florence, etc. Cité par Reumont et Canestrini, *Arch. stor.*, 1846, append. III, p. 416 ; ces auteurs citent l'édition de 1560.

PAGE 55 : « **un samedi... on enleva.** » Lettre de Camerino dans *Med. av. pr.*, fº LXXXV. Ferrai, append. II, p. 446-448. — Ammirato (Scip.) le Jeune, *Opuscoli*, III, 210 et suiv. Florence, 1642, édit. in-4. — C. Guasti, *Alcuni fatti della prima giovinezza di Cosimo I de' Medici*, dans Giorn. stor. degli arch. Toscani, 1858, IIe année,

p. 13-19. *Carteggio di Venezia.* — Sur Riccio, v. *ibid.*, p. 15-22 et 32-40. — Ferrai, *Cosimo dei Medici*, p. 44-46.

Page 57 : « **aux Fornaci.** » V. Guichardin, *Op. ined.*, t. X, p. 337 : « Fornace nella foce di Po, etc. »

Page 57 : « **Le dimanche soir.** » Lettre de Zeffi dans *Arch. mediceo*, CXXIV, ap. Ferrai, p. 31, note 1.

Page 57 : « **A Venise.** » Pour ce séjour, v. outre les documents cités plus haut, Marin Sanuto, *I Diarii.* Venise, in-4, t. XLIII, p. 616 ; t. XLIV, p. 23, etc. — *Medici av. princ.*, LXXXV, p. 612, 415. — Ferrai, p. 32-38 et append. II, VIII. — *Med. av. pr.*, CXVIII.

Page 57 : « **Cappello.** » V. Saltini (G. E.), *Bianca Capello e Fr. I de' Medici*, Firenze, 1898, in-8, p. 45, et *Vita di Cosimo dei Medici*, scr. da Aldo Mannuci, Bologne, 1586, in-4, p. 36.

Page 58 : « **Chef des Dix.** » *Cai*, abréviation de *capo dei Dieci.* V. Contarini (Gaspare), *De Republica Venetorum libri*, V. Leyde, 1628, in-16, p. 273-274.

Page 58 : « **Foscari... à Florence.** » V. sur *Relazione*, dans Alberi, t. I, p. 11 et notes à son sujet, *ibid.*, p. 49 et suiv.

Page 58 : « **François de Médicis** », fils de Raphaël, v. Ammirato, *Ist. fior.*, liv. XXXI, p. 416, 420, du t. III. — Niccolini, *Fil. Strozzi*, note à la page 237. — Varchi, II, liv. XII, p. 406. — Litta, *Fam. Medici*, t. XVII.

Page 59 : « **Plutarque... en italien** », en 1525, in-4. Venise, Zoppino, avec des figures dont une, celle de la mort de César, p. 256, dut plaire à Lorenzino.

Page 59 : « **Monseigneur de' Rossi.** » V. Ireneo Affo (Padre), *Vita di Mgr G. G. de' Rossi* ecc. Parma, 1785, in-4, p. 9-13. — Flamini, *Studi di storia letteraria italiana.* Livorno, 1895, in-12, p. 333-4. — Angeli (B.), *Storia della città di Parma*, ivi. Viotto, 1591, p. 353-4. — *Rime di Mgr G. G. di Rossi.* Bologna, Pisani, 1711, p. 93.

Page 60 : « **Savonarole.** » V. *Arch. stor. ital.*, append. vol. VII, p. 59-95. — Villari, *St. di G. Savonarola*, t. I, 10, p. 202 et 470.

Page 60 : « **lâche saltimbanque.** » C. Cian (V.), *Musa medicea*, p. 24. — Reumont, *Geschichte Toscana's*, t. I, p. 20-23. — Buchanan, *Opera*, t. II, p. 22, epigr. XIII, ed. Edimbourg, in-fol., 1715. — Zandonati (Ant.), *La congiura contro il card. Giulio di Medici.* Rovereto, 1891, in-8 et la note à la p. 330 (p. 432) de *Jean des bandes noires.*

Page 60 : « **Guichardin.** » V. *Opere inedite*, t. I, p. 107.

Page 60 : « **Quiment.** » Del Lungo dans *Vita italiana nel' 500*, p. 103.

Page 60 : « **Vendredi 17.** » Varchi, t. I, chap. III, p. 139, et Rastrelli, t. I, p. 28-32.

PAGE 60 : « **Poggio à Cajano.** » V. une lettre d'Alexandre, 23 janvier 1527, adressée de là. *Med. av. pr.*, CXXVI, p. 95 ; et toute cette filza.

PAGE 60 : « **Marie Salviati.** » Je rappelle que les documents sur elle se trouvent (outre mon livre *Jean des bandes noires*) dans Del Lungo, *loc. cit.*, p. 47 et *Vita ital. nel rinascimento*, p. 138-140. — Giovanni (Francesco), *Vita della signora Maria Salviati* ecc. Roma, 1555, in-4. — Richa, *Chiese fiorentine*, t. I, chap. XXII, p. 258 ; t. VII, v, p. 45-53 ; t. VIII, XIII, p. 175-189. — Antonio da San Gallo, *Memorie antiche*, ms. magliabech, t. II, chap. II, p. 191, 255. — Bibl. Laurentienne, à Florence, ms. Ashburnham, 436, p. 94 retro. — Moreni, *Pompe funebri* ecc. Florence, 1827, in-8, p. 49-51. — Sur l'exil des Médicis à Venise, v. Buser, *Die Beziehungen der Mediceer zu Frankreich*, etc. Leipzig, 1879, app., p. 557-559, et Cian, *Musa medicea*, p. 7. — Varchi a a fait une sotte oraison funèbre de Marie Salviati. Florence, 1549, in-12, 57 pages.

PAGE 61 : « **Pistoia.** » V. Varchi, *loc. cit.*, p. 137.

PAGE 61 : « **beau jardin.** » *Medici av. princ.*, LXIX, p. 433. — V. *ibid.*, p. 432, 434, 435, 458, 497, 498, 499, 502, lettres de Marie Salviati à Fortunati, adr. de Venise, et que Riccio a écrites lorsqu'elles ne sont pas autographes.

PAGE 61 : « **sentences...** » 23 avril 1528. Arch. d'État. Florence, *Signori e collegi*. Deliberazioni e registri, n. 120 (ancien 119), p. 117. Ces pièces, et les précédentes, prouvent ce qu'avait seulement, faute de textes, pu supposer Ferrai, à savoir que le procès est intenté avant 1530. (V. Ferrai, p. 98, note.)

PAGE 61 : « **dégrèvement.** » Arch. d'État, *ibid.*, p. 77 et suiv.

PAGE 61 : « **criait misère.** » Niccolini, *F. Strozzi*, p. 179-180.

PAGE 61 : « **en septembre.** » Lettre du 18, dans *les autographes de princes*. Archives d'Etat. Milan.

PAGE 61 : « **Ces gens-là veulent.** » Archives d'État, Sienne, *Lettere alla Balia*, lettre de J.-C. Salimbeni, de Viterbe (où était le pape), 29 juin 1528.

PAGE 61 : « **dès le 22 septembre.** » Post-scriptum en chiffres, à la lettre de J.-C. Salimbeni, en date de ce jour, Arch. de Sienne, même recueil.

PAGE 61 : « **l'Université.** » Le *Studio*. V. Del Lungo, *Florentia*, p. 101, etc.

PAGE 62 : « **l'énorme chronique.** » De 600 pages. *Della venuta e dimora in Bologna del Sommo Pontefice Clemente VII* ecc. pubbl. da G. Giordani. Bologne, 1842, in-8.

PAGE 62 : « **riches habits.** » Chronique ci-dessus. Docum. XLVI, p. 67. Il existe une rapsodie bizarre et sans valeur, intitulée : Rus-

coni (Carlo), *L'Incoronazione di Carlo Quinto a Bologna*. Florence, 1841, 3 vol. in-12. C'est un de ces romans historiques, pires encore, s'il est possible, en Italie que chez nous. — V. aussi les chroniques, citées plus haut, de Ph. de Bergame. Venise, 1540, in-fol., p. 366 et suiv.

Page 62 : « **recommandé à l'Empereur.** » Rastrelli, t. I, p. 41.

Page 62 : « **mille ducats.** » Archives d'État, à Rome. *Mandati*, 1529-1530, folio 13. « Si ordina al tesoriere generale Francesco del Nero che si paghino per mano della società Bindi Altoviti : « Illmo duci Alessandro di Medicis S^mi D^ni N. nepoti, et ad obviandum « Ser^mo Principi Carolo in Imperatorem electo, ecc. ducatos 1.000 « auri de Camera ecc. » Le volume 1529-31bis contient un duplicata.

Page 62 : « **une lettre** », dans *Medici av. pr.*, CXXVI, p. 104. Tenue pour authentique par M. Martini (*Lorenzo dei Medici e il tirannicidio nel rinascimento*. Florence, 1882, in-8, p. 37), auquel l'a communiquée M. Is. del Lungo ; par M. Lisio, dans son excellente édition de l'Apologie, ap. *Orazioni scelte del secolo XVI*, Florence, 1897 ; par Ferrai (p. 71) qui la republie en appendice, t. II, chap. IX, p. 449 ; elle est jugée « fort suspecte » par M. Saltini, dans l'*Arch. stor. ital.*, V, VIII, 1891, disp. IV, p. 324, compte rendu du livre de Ferrai.

Page 62 : « **Aridosia...** » Acte III, sc. v.

Page 62 : « **Pape... plus probable.** » Certain même, pour Ranalli (Fern.), *Studio storico-politico sulla vita e sulle opere di Guicciardini*. *Arch. stor. ital.*, nuova serie, t. XV, parte 1ª, 1862, p. 54. — Reumont, *Gesch. Toscana's*, t. I, p. 17. — Baldini (Baccio), *Vita di Cosimo de' Medici*, ecc. Florence, 1577, in-4, p. 11. — Cellini, *Vita*, ed. Biagi, p. 244 : « *per certo* si teneva che il duca Lessandro fussi figliuolo di Papa Clemente ».

Page 63 : « **Esclaves africaines.** » V. Salvatore Bongi, *Le schiave orientali in Italia*, dans *Nuova Antologia*, t. II, 1868 ; et A. Zanelli, *Le schiave orientali a Firenze nei secoli XIV e XV*. Torino-Roma, in-8, 1885. — Cibrario, *Della schiavitù*, ecc. Milan, 1868. — Cecchi, *Sulla donna e la famiglia ital. dal sec. XIII al XVI*. *Nuova Antologia*, octobre 1878, etc.

Page 63 : « **Sixte IV.** » Machiavel, *Ist. fior.*, II, c. vi, p. 253-254, et liv. I, t. I, p. 57.

Page 63 : « **Varchi.** » T. I, p. 379. — T. II, p. 433. — T. III, p. 5, ed. Milanesi ; sur Alexandre et Hippolyte, v. Conti (Cosimo), *La prima Reggia di Cosimo I dei Medici ecc.* Florence, in-4, p. 86 et 192.

Page 64 : « **Il ne manque pas d'hommes.** » V. *Quattro lettere de*

secoli XV e XVI, pubbl. da A. Virgili per nozze Lenzi-Tortoli. Florence, 1898, in-8, p. 15. Le sens du mot : « più che la pecie » m'a été confirmé par M. Guido Mazzoni.

PAGE 64 : « **on couronne César...** » *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier*, 1515-1536. Paris, 1854, in-8, p. 394. — *Alcuni fatti che servono a illustrare il Pontificato di Clemente VII*, da P. Berti, dans Giorn. storico degli Archiv. toscani, 1858, t. II, p. 102 et suiv. — *Carte strozziane*, t. X, p. 131. Arch. d'Etat. Florence. — Foscari (M.), *Relazione* dans Albéri, t. II, I, p. 33. Florence, 1839, in-8. — Eugenio Casanova. *Lettere di Carlo V e di Clem.*, VII. *Arch. stor. ital.*, V, VIII, 1891.

PAGE 65 : « **le 4 mai 1530...** » Arch. d'Etat. Florence, *Signori e collegi. Deliberazioni e registri*, t. CXXIII (Ancien 122) p. 5, *retro*.

PAGE 65 : « **Raphaël.** » Au musée Pitti à Florence, n° 40. Salle d'Apollon. — Catal. de la Galerie et du Palais Pitti, par E. Chiavacci. Florence, 1894, in-12, p. 28.

PAGE 65 : « **de l'estomac** », erreur de date sur sa naissance, dans Panvinio, ap. Platina, *Vite de' Pontefici*. Venise, 1643, in-4, p. 643.

PAGE 65 : « **louche.** » Cf. Rossi (V.), le *Pasquinate di P. Aretino*. Palerme, 1891, in-8, p. LI, 9, 38.

PAGE 65 : « **se venge de Florence.** » *Giorn. stor. degli Arch. tosc.*, 1859, 3, XV, p. 194.

PAGE 65 : « **L'écume des intrigants...** » V. *Vita italiana del Cinquecento*, p. 24-25 et p. 98 ; et sur Clément VII, le manuscrit de la bibl. Ambrosienne, à Milan, n° C, 112. P. inf. — Cian, *Un decennio della vita di M. P. Bembo*. Turin, 1885, in-8, p. 22, 135, 136. — *Pasquillorum tomi duo*. Eleutheropoli (Bâle), 1544, in-12, p. 41, 51 ; du t. II et t. I, p. 10-11, 96-97, 330, 408 (sur Paul Jove et ses mœurs).

PAGE 65 : « **Saint Bernardin.** » Predica XXXIX. V. Dante, *Inferno*, chant XV et A. Bartoli, *Storia della litt. ital.*, IV, p. 162.

PAGE 66 : « **sodomie.** » V. Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, p. 157, éd. de La Haye, 1735, in-12, t. I, chap. XIII. — *Bezæ poemata*, préface, p. 11. Paris, Estienne, 1576, in-12. — Varchi, liv. XVI, t. III, p. 269. — Ms. magliab., II, IV, p. 41 r°. Sur ce sujet, outre les livres classiques, Tardieu, Kraft-Ebing, Tarnowsky, etc., v. M.-A. Raffalovich, *Uranisme et unisexualité*, Lyon et Paris, 1896, in-8 (Bibl. de criminologie, vol. XV, publ. sous la dir. du Dr Lacassagne) où le sujet est traité sérieusement, avec compétence et à fond.

PAGE 66 : « **abusait.** » Ms. magliabech., II, III, p. 103.

NOTES DU CHAPITRE QUATRIÈME

PAGE 67 : « **les honneurs... César.** » *Carte strozziane*, CCCLXXI, p. 1-20. — *Ibid.*, XIII, p. 215-220, 73-83, 230-231, 270-273 ; XV, p. 6-8-12-13. — Varchi, liv. XI. — Rastrelli, t. I, 75-83. — Milan, lettre d'Alexandre au duc François II Sforza, 13 juin 1531. Arch. d'Etat. — Bibl. nationale. Florence, ms. Capponiano, 102, p. 3-7.

PAGE 67 : « **inventaires.** » *Carte strozziane*, X, p. 182, 186. — Guasti, *Catal. delle carte strozziane*, I, 53, 41.

PAGE 67 : « **Arche de Noé...** » Settimanni, *Memorie fiorentine*, ecc., t. I, p. 44. Arch. d'Etat. Florence.

PAGE 68 : « **son petit-fils Henri III.** » *Mém. de Madame de la Guette*, ed. Jannet. Paris, 1856, in-12, p. 72, 73, note.

PAGE 68 : « **Lorenzino commençait.** » Varchi, III, 183.

PAGE 68 : « **Tullia d'Aragon.** » V. Biagi (Guido), *Un' etera romana, Tullia d'Aragona*. Florence, 1897, in-12, portrait. — *Rime della signora Tullia d'Aragona e di diversi a lei*. Venise, 1557, in-12, p. 3, 5, 14, 15, 36, 37. — Speroni (Sperone), *Dialoghi*. Venise, 1542, p. 2, et 1558, p. 3, in-12. *Della infinità d'Amore*, dialogo ecc. Milan, Daelli, 1864, in-12 (n° 29 de la biblioteca rara). — Aretino (Pietro), *Ragionamenti*, s. l., 1584, in-12, p. 330. — Le sonnet obscène est dans le ms. magliabech., II, IV, 252, p. 125.

PAGE 68 : « **François Vettori.** » Lettres dans Ferrai, p. 449 et Niccolini, *Fil. Strozzi*, p. 185. — Foscari, *Relazione cit.*, p. 81. — *Arch. storico*, append. 22, 1848. — Reumont, *Geschichte Toscana's*, t. I, p. 31.

PAGE 69 : « **François del Nero.** » V. Arch. d'Etat. Rome, pièce citée, du 26 juillet 1529. — *Cortigiane del secolo XVI*. Firenze, 1892, in-12 (bibliotechina grassoccia, n° 24-25. — *Lettere di Cortigiane del secolo XVI*. Florence, 1884, in-12.

PAGE 69 : « **Varchi... plein de son sujet.** » V. Ammirato, *Opuscoli*, t. II, p. 254 : « Inclinato *sempre* ad amori fanciulleschi...ecc. »

PAGE 95 : « **Un poète s'excusait.** » Lodovico Dolce, ap. *Il primo libro delle opere burlesche del Berni*, etc. Usecht (Roma), 1760, in-12, t. I, p. 404 et Londra (Napoli), 1723, t. I, p. 258.

PAGE 70 : « **ne prétendaient que dominer.** » V. E. Masi. *Lorenzo il Magnifico*, dans *Vita italiana nel rinascimento*, p. 29 et Niccolini, *Docum.*, p. 234 et suiv. — Rastrelli, t. I, chap. III, p. 91.

PAGE 70 : « **Le 28 janvier.** » Niccolini, p. 183, 185.

PAGE 70 : « **impiétés.** » V. Bibl. Laurentienne. Cod. Asburnham, n° 436, p. 171 et 180 retro. — Reumont, *Gesch. Toscana's*, t. I, p. 40 41.

Page 70 : « **Polybe.** » V. Niccolini, p. 343 et suiv.

Page 71 : « **François fils de Raphaël.** » Varchi, liv. XV, t. III, p. 183.

Page 71 : « **L'Arétin.** » V. l'analyse que j'ai donnée dans *l'Arétin*. Paris, Hachette, 1896, in-12, chap. vi.

Page 71 : « **Savonarole.** » Villari, *St. di G. S.*, t. I, 428.

Page 71 : « **Trissin.** » *La Italia liberata da' Gotti*, l. XVI, dans *Tutte le opere di G. G. Trissino*. Verona, Vallarsi, 1729, in-fol., t. I, p. 168. — V. D'Ancona. *Varietà storiche e letterarie*, Milan, 1885, t. II, p. 272-275, et *Nuova Antologia*, 1er nov. 1882. — V. aussi ce que disait Bramante, au xve siècle, dans Beltrami (Luca), *Bramante poeta*. Milan, 1884, in-16, t. XXI, p. 44.

Page 72 : « **Les calessons...** » Montaigne, liv. I, chap. xxv.

Page 72 : « **ce Bressan.** » Baldassare Sultanini. V. son ouvrage intitulé : *le Putanisme*, etc. Cologne, 1670, in-18. — Sur les courtisanes, v. Montaigne, *Voyage en Italie*, ed. d'Ancona, p. 251-252 ; Du Bellay, *Les regrets* ; et Bonaffé, *Voyageurs de la Renaissance*, Paris, 1895, in-12, p. 114. — Sur la société lettrée au seizième siècle à Rome, les *Opere di Giovanni Ruccellai*, per cura di Guido Mazzoni, Bologne, 1887, in-12, p. xii et suiv. ; et B. Morsolin, *G. G. Trissino*, Vicence, 1878, p. 81 et suiv.

Page 72 : « **du satirique.** » Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, I, xi, p. 128.

Page 73 : « **Fano.** » Amiani, *Memorie storiche della città di Fano*. t. II, p. 140-142. Fano, 1711, in-folio.

Page 73 : « **a Bologne.** » Ce qui suit dans *Arch. stor.* Giornale degli Arch. toscani, 1858, vol. II, p. 49 et suiv. et t. IV, p. 295 et suiv. *Alcuni fatti della prima giovinezza di Cosimo* I, ecc. Carteggio di Bologna.

Page 73 : « **toujours pauvre.** » Lettre de Marie Salviati à Ph. Strozzi, Niccolini, p. 179, — et Vincenzo Fedeli, *Relazione*, ap. Albèri, II, i, p. 334.

Page 73 : « **compagnon d'enfance.** » A Rome, il habitait le palais mitoyen. V. Bibl. Riccardienne, à Florence. *Codice moreniano*, 352, p. 156 verso.

Page 73 : « **ce vieil écheveau.** » V. Roscoe, *The Life of Lorenzo il Magnifico*, t. III, doc. XII, p. 41-42. — Pasolini, *Caterina Sforza*, t. III, p. 508. — *Medici av. princ.*, CXXII, p. 573. — Lettre de l'Arétin à F. degli Albizzi, dans *Lettere dell' Aretino*, ed. de Paris, 1608, in-12, p. 8-9 du t. Ier.

Page 74 : « **Varano.** » V. Bibl. Laurentienne, cod. Ashburnham, n. 436, p. 73-74, et Bibl. nationale, Paris, mss français, 19751, p. 129.— Virgili (A.), *Francesco Berni*. Florence, 1881, in-8,

p. 208, 450-451, 486. Ce livre excellent, malheureusement consacré à un poète infime, est une véritable encyclopédie du temps, pleine de science et d'esprit.

PAGE 74 : « **Les Farnèse.** » V. Bertolini (F.), *Manuale di Storia moderna e contemp. d'Italia*. Florence, 1897, in-12, p. 42 où le nom de Varano est imprimé par erreur *Marano*.

PAGE 74 : « **Lelio Torrelli.** » En 1536. V. plus bas, p. 117 et suiv.

PAGE 75 : « **Le père du Tasse.** » Bernardo Tasso, *Lettere* (*prima parte delle*). Venise, 1555, in-12, p. 92, à A.-F. Albizzi.

PAGE 75 : « **morceau de pain.** » Amiani, *loc. cit.*

PAGE 76 : « **pièce sur pièce.** » *Carte Strozziane*, f° X, p. 223-230.

PAGE 76 : « **le 29 avril 1534, un reçu.** » J'ai découvert cette pièce dans les Archives d'État, à Florence, *Lettere e carte diverse della famiglia Medici*, *Guardaroba*, appendice, n° 120, pièce 49 (documents provenant du palais Pitti). — Sur les commendes au seizième siècle, v. Bandello, *Novelle*, parte II, t. V, nov. XXIII, p. 5, et Montalembert, *les Moines d'Occident*, Paris, 1860, t. I, p. CLXIII-V.

PAGE 76 : « **Vertou.** » Bourg à 8 kil. S.-E. de Nantes. — V. *Collection archéologique du canton de Vertou* (Loire-Inférieure), par Ch. Marionneau. Nantes, 1877, in-8, p. 42-44.

PAGE 76 : « **Stendhal.** » Qui a la manie de le comparer sans relâche à l'arc du Carrousel ! V. *Mémoires d'un touriste*. Paris, 1854, in-12, première série, p. 231. — *Promenades dans Rome*. Paris, 1856, in-12, t. I, p. 327-328, 329-330.

PAGE 77 : « **en 1498.... en 1499...** » Nibby, *Roma nell'anno 1838*. Roma, 1838, in-8, part. I, t. I, p. 443. — Müntz (Eug.), *les Antiquités de la ville de Rome aux quatorzième, quinzième et seizième siècles*. Paris, 1886, in-8, p. 154. — *Grandezze della città di Roma*. Roma, 1627, in-12, p. 17-19 (figures). — *Lettre du Directeur de l'Acad. de France au marquis de Villacerf*, 9 août 1696, ap. Courajod, *les Origines de l'art moderne*, etc. Paris, 1903, in-8, p. 10. — *Nouveau voyage en Italie*. La Haye, 1702, in-12, t. II, p. 234. — Burckhardt (J.) *Der Cicerone*, 7te Aufl. Leipzig, 1898, t. I, p. 31, c. — Bellori (P.), *Vetere sarcus... insignes*, etc. Rome, 1690, in-fol.

PAGE 77 : « **De Brosses.** » *Lettres familières écr. d'Italie en 1739 et 1740*. Paris, 1858, in-12, t. II, p. 166, lettre LXV.

PAGE 78 : « **Francesco Doni. .** » Dans la *Fortuna di Cesare* ecc. Venise, 1550, in-12, « ai lettori ».

PAGE 78 : « **si fort un colère** » Varchi, t. III, chap. XV, p. 184.

PAGE 80 : « **on prétendit... Saint Paul...** » V. l'*Oraison* de Molza, et *Narrazione stor. dell' antica basilia di S. Paolo* ecc. s. l. n. d. (Bibl. nat. à Paris, 8° Z. 12485) où il n'en est pas parlé.

PAGE 80 : « **Montaigne.** » *Journal de voyage*, ed. d'Ancona, p. 475 ; et ed. de Querlon, t. II, p. 344, où la traduction fait un contresens : « ce Laurent, qui tua, *dit-on* ». — Roncioni, *Storia pisana*. Florence, 1844, t. I, p. 284, dit que Lorenzino cassa les têtes pour embellir son cabinet de travail. — Mais Morrona, *Pisa illustrata*, Livorno, 1813, t. I, p. 40, n'y croit pas.

PAGE 81 : « **Molza.** » *Orazione di M. F. M. Molza contro L. de' Medici*, rec. dal lat. in ital. da G.-B. Tomitano. Trévise, 1801, in-8. — *Delle poesie volgari e latine di F. M. Molza*, ecc. colla vita dell' aut. da P. A. Serassi. Bergame, 1747, 3 vol. in-8, p. XXXIX-XLIV. — *Le iscrittioni poste sotto le vere imagini delli huom. famosi* ecc. le quali a Como nel Museo del Giovio si veggono, tr. da Hipp. Orio ferrarese. Florence, 1552, in-4, p. 199 et Müntz (Eug.), *le Musée des portraits de P. Jove*. Mém. Acad. des Inscr., XXXVI, 2e partie. Paris, 1900, in-4. — *Lettere d'uomini illustri conservate in Parma nel r. Archivio di Stato*, pubbl. da A. Ronchini. Parme, 1853, in-8, t. I. — Mazzoni, *Lirica del' 500*, dans *Vita ital. nel cinquecento*, p. 285. — E. Percopo, *Di Anton Lelio Romano* ecc. Turin, 1896, in-8, p. 26.

PAGE 81 : « **chefs-de-quartier.** » *Caporioni*, v. Varchi, *ib.* et Litta, *Fam. ill. Medici*, tav. XII. Ces documents, malgré toutes les recherches faites, tant à l'*Archivio Urbano* de Rome, dans le *Registro delli decreti di Consegli e magistrati e Cittadini romani* del 1515-1557 (Cred. 1° t. XXXVI), que dans les *Diaristi del Campidoglio*, et aux Archives du Vatican (où se trouve une pièce sur les Strozzi), n'ont pu être retrouvés. Il faut en conclure avec quelque certitude qu'ils ont dû être détruits, comme toutes les pièces afférentes à Clément VII et Lorenzino, ou qu'on les a trop bien cachés.

PAGE 81 : « **le cardinal Hippolyte.** » V. *Giorn. stor. degli arch. tosc.*, 1859, t. III, p. 194-195, 199. — Adriani, *Ist. dei suoi tempi*. Florence, 1583, in-fol. p. 5. — Rastrelli, t. II, p. 221-241. — Aretino, *Ragionamenti*, 3e partie. Venise, 1589, in-12, p. 1 du *rag. delle corti*, p. 2 retro.

PAGE 82 : « **haine d'un auteur.** » Aless. Zilioli, *Ist. delle vite dei poeti*, ap. Serassi, éd. citée.

PAGE 82 : « **cardinal malgré lui.** » Reumont, *Gesch. Toscana's*, t. I, p. 24 ; c'était aussi la terreur d'Alexandre, d'être « prete ». V. plus bas, 2e partie, chap. I, p. 94.

NOTES DE LA DEUXIEME PARTIE

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

PAGE 85 : « **chétive... tuer le pape.** » Varchi, t. III, chap. XV, p. 183.

PAGE 85 : « **tenir en bride.** » Niccolo Martelli, dans *Giorn. stor. degli arch. tosc.*, 1859, t. III, p. 229.

PAGE 86 : « **désaimée.** » *Giorn. stor. degli arch. tosc., ibid.*, p. 187. — Mazzoni, *Vita ital. nel' 600*, p. 125. — Ferrai, *Vita ital. nel' 500*, p. 26.

PAGE 86 : « **suranné de la Commune.** » Del Lungo, *Vita it. nel' 500*, p. 70.

PAGE 86 : « **Vespasien.** » Vespasiano da Bisticci, *op. cit.*, p. 540-541. — Reumont, *Gesch. Toscana's.* — Taine, *Origines de la France contemp.* Régime moderne, t. I, chap. I, p. 6-7.

PAGE 86 : « **dit Guichardin.** » *Opere ined.* ap. De Leva, *Storia documentata di Carlo V*, t. III, p. 233.

PAGE 86 : « **Serristori.** » *Legazioni di Averardo Serristori.* (Barcelone, 13 fév. 1538), p. 72.

PAGE 87 : « **les théoriciens.** » *Propositioni ovvero considerationi*, ecc. di M. F. Guicciardini, di M. G. F. Lottini, ecc. Venise, 1588, in-4. — Avvedimenti civili di M. G. F. Lottini. Venise, 1582, in-12. — Giannotti, dans l'*Arch. storico*, etc.

PAGE 87 : « **racaille, domestique.** » Giov. Cavalcanti, ap. Del Lungo, *Dante nei tempi di Dante.* Bologne, 1888, in-12, p. 89, 99 et 19.

PAGE 87 : « **un duc au palais.** » *Ibid.*, p. 22 et *Vita ital. nel' 700*, p. 74.

PAGE 88 : « **comme Alamanni.** » Reumont, t. I, p. 19.

PAGE 88 : « **Dante.** » *Paradis*, chant V.

PAGE 88 : « **Varchi.** » T. II, p. 113, 128, 129 et *pianta topografica della città di Firenze*, nel 1584, pubbl. da J. del Badia. Florence, 1899, in-8 et plan.

PAGE 88 : « **Plût à Dieu...** » Masi, *Lorenzo il magnifico*, *op. cit.*, p. 27. — V. Foscari, *Relazione*, p. 79.

PAGE 89 : « **Machiavel.** » *Postilla ms. dei Framm. storici, 1495* (in margine).

PAGE 89 : « **Montluc.** » *Commentaires*, etc. Paris, 1661, in-12, t. I, chap. I, p. 16.

PAGE 89 : « **Ferraccio.** » V. *Arch. stor. ital.*, 1853, t. IV, p. IIᵃ, p. 423-683 et *Ferruccio* (F) *e la guerra di Firenze del 1529-30*, documenti racc. per cura del comitato. Florence, 1889, in-8.

PAGE 89 : « **disait un mauvais homme de lettres.** » Niccolo Martelli, dans *Giorn. stor. degli arch. toscani*, 1859, t. III, p. 217-218. — V. Flamini, *Studi di storia lett. it. e straniera*, p. 286-294.

PAGE 90 : « **Machiavel.** » *Disc. sulla riforma dello stato di Firenze*, t. VII, p. 292 et *Discorsi ecc.* liv. I, chap. XLVII.

PAGE 91 : « **Marché Vieux.** » Reumont, *Gesch. Toscana's*, t. I, p. 6.

PAGE 92 : « **si blême et si grêle.** » V. Lombroso, *L'uomo di genio*. 1888, in-8, chap. II, p. 6-8, 259, 287. — *Pazzi ed. anomali*. Citta di Castello, 1890, chap. IV, p. 26-27. — Maudsley, *Responsibility in mental disease*. Londres, 1874, in-12, p. 33, 56, 62, 64, 271, 272.

PAGE 92 : « **hait... le fou...** » Maudsley, *Le Crime et la folie*. Paris, 1901, in-8, Introd., p. 5. — Sur la névrose, si ordinaire en ce temps, v. Bandello, II, I, L, p. 231 et 327 : « Quei casi... *a la giornata* accadeno. »

PAGE 92 : « **tristezza.** » V. Montaigne, liv. I, chap. II.

PAGE 93 : « **le payer... Paul Jove.** » « Laurentius, dit Jove, menstrua stipendii obstrictus liberalitate. » Ranke a tenté de disculper cet historien, dans *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber*. Leipzig, 1884, chap. VI, p. 74-75. M. Luzio a, selon son ordinaire, tiré de documents inédits le contraire de ce qu'ils renferment, et prouvé ce qu'il niait, la vénalité de Jove. V. *Lett. ined. di Paolo Giovio*, ecc. Mantova, 1885, in-8 per nozze Asdrubali-Giraldi. On y voit ce que recevaient ces gens-là, maison, mules, chevaux, pour « graisser les bottes » au marquis. — V. sur les mœurs de Jove, outre ses lettres, *Apologia dei Cappucci*, p. 351, et prefazione di C. Teoli al *Ragionamento sulle imprese*. Milan, 1863, in-12. « Era un Aretino pauroso. » C'est pourquoi les amis de l'Arétin l'aiment ; — et Varchi, ed. Arbib, t. I, p. 13.

PAGE 93 : « **Schomberg.** » Reumont, t. I, p. 32.

PAGE 93 : « **Cybo.** » V. Staffetti, *Il cardinale In n. Cybo*, Florence, 1894, in-12 ; et *Carte strozziane*, fᵒ XCV, p. 34.

PAGE 93 : « **Guichardin... Judas.** » Reumont, *ibid.* -- Masi, *Lorenzo il Magnifico*, p. 7. — Montaigne, liv. II, chap. X. — Pour le contre-balancer, *l'Arch. stor. it.*, 1853, t. IV, p. 73-384 ; — l'étude de Ranalli, *Arch. stor.*, 1862, t. XV ; — de Pellegrini, *Giorn. stor.*, 1892, p. 247-253.

PAGE 93 : « **Jean des bandes noires.** » V. mon livre, chap. II, p. 97 et suiv.

Page 93 : « **Clément VII... l'historien médicéen.** » Varchi, t. III, p. 62. Le testament du pape est dans l'*Arch. storico*. Giorn. stor. dei arch. tosc., 1858, n° 2, p. 127, — et v. Guichardin, liv. XX : « mori odioso alla corte... ecc. », p. 112 dans *Gli ultimi quattro lilbri*. Venise, 1590, in-4 ; p. 239 du t. IV, dans l'éd. de Milan, 1882, in-12.

Page 94 : « **Paul III... ennemi.** » Varchi, t. III, p. 208-209.

Page 94 : « **L'Arétin.** » *Lettere scr. all' Aretino*. Venise, 1551, in-12, p. 156-7. Il est probable, au reste, que ces lettres sont fabriquées par l'Arétin. N'en est-il pas une datée de « Famagosta », 10 avril 1533 ? Un M. Luzio, que l'Arétin semble affoler, veut soutenir leur valeur et s'écrie sur leur authenticité. Vieille sympathie de *banditi*. L'histoire politique de Mantoue, au temps des dernières luttes politiques, expliquerait ces sentiments. M. Luzio devrait bien se borner à publier d'utiles documents ; c'est son commentaire qui les dépare. V. *Un pronostico satirico di* P. *Aretino*. Bergame, 1900, in-8, p. 148-149. Il est vrai qu'il existe (et j'ai vu à l'Ambrosienne de Milan) les feuilles volantes dont l'Arétin fit les premiers « Journaux ». Mais comment un Luzio même peut-il croire sérieusement que le duc Alexandre a écrit une lettre à l'Arétin, — ce duc qu'on nous peint subtil et perspicace ! — pour lui promettre... le *palais Strozzi* ? Comment une pareille bourde, forgée par l'Arétin luimême, peut-elle paraître confirmée par cette étrange raison, que Doni s'en est moqué dans son *Terremoto* ? (Op. di F. Berni. Milano, 1864, in-12, t. II, p. 218, et *il terremoto di M. Anton Francesco Doni ecc.* Lucques, 1861, in-8, p. 33.) L'Arétin serait fier de voir qu'il trouble encore les cervelles et inspire d'aussi folles amours.

Page 94 : « **Strozzi.** » Arch. d'Etat. Florence. *Carte Strozzi-Uguiccioni*, f° CVIII, p. 138. La lettre a été publiée peu correctement dans Ferrai, app. II, chap. XII, p. 455.

Page 94 : « **à Guichardin.** » *Opere ined.*, t. X, p. 271-272, et IX, p. 332-395.

Page 94 : « **Duc de Milan.** » Ferrai, app. II, XIII-XIV, p. 456 et Arch. de Milan, *Potenze estere*, *Firenze*, dal 1501 al 1600, lettres du 15 août, 20 septembre, 14 décembre 1534, 22 février 1535 (pour les hoirs Salviati).

Page 94 : « **il criait famine** », lettres publ. par Ferrai, append. II, IV, v. — *Carte strozziane*, f° CCCLXXXI.

Page 94 : « **son précepteur.** » Varchi, t. I, p. 65.

Page 94 : « **fait prêtre.** » Lettre de Marie Salviati à Fortunati, s. l. n. d., *Med. av. princ.*, f°, LXIX, p. 545.

Page 95 : « **fugitif.** » Varchi, t. II, p. 34.

PAGE 95 : « **conspirer.** » Varchi, t. II, p. 157.

PAGE 95 : « **duc de Milan.** » *Ibid.*, p. 175.

PAGE 95 : « **Flandre.** » *Ibid.*, p. 410.

PAGE 95 : « **seigneur à Florence.** » *Ibid.*, p. 410.

PAGE 95 : « **le 9 août.** » Del Lungo, *L'assedio di Firenze*, dans *Vita ital. nel' 500*, p. 109, 110. — Lünig, *Codex Italiæ diplomaticus*, t. I. — *Apol. dei Cappucci*, IV. 27. — *Carte strozziane*, f° XII, p. 209, 230. — Ms. Passerini, VI, 2098.

PAGE 95 : « **Sienne.** » Arch. d'Etat. Sienne. *Lettere alla Balia*. Juin-juillet 1531 et vol. 237 du *Copialettere della Balia*.

PAGE 96 : « **Muscettola.** » Jove, *Lettere*, ed. Domenichi, p. 13. — Reumont, t. I, p. 36-39. — Varchi, t. II, p. 441-446.

PAGE 96 : « **gendre de l'empereur.** » Del Lungo, *loc. cit.*, p. 74.

PAGE 96 : « **doge.** » Varchi, t. II, p. 453.

PAGE 96 : « **Que, de tous les humains.** » *Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècles*, par A. de Montaiglon, t. VI, p. 150. *L'arrest du roy des Rommains.*

PAGE 96 : « **représentait Florence.** » *Cod. riccard.*, 2972, p. 415-418. — Varchi, t. III, p. 17. — *Carte strozziane*, f° XII, p. 168. — Nerli, p. 261 et suiv.

PAGE 97 : « **un Pasquin.** » Recueil cité, t. I, p. 41 et t. II, p. 330.

PAGE 97 : « **désarmer le peuple...** » Nerli, *Comm.*, liv. XI, p. 270.

PAGE 97 : « **La Boëtie.** » *Traité de la servitude volontaire*, œuvres complètes publ. par L. Feugère. Paris, 1846, in-12, p. 30.

PAGE 97 : « **stature médiocre.** » *Jovii Historiar.*, ed. de Lyon, 1561, in-16, liv. XXXVIII, p. 172, t. III. — *Elog.*, p. 209.

PAGE 97 : « **le Narcisse.** » Vasari, *Vita di Alf. Lombardi ferrarese*. Op. t. V, p. 91 et 390. — *Archivio di Pitti*. Arch. d'Etat. Florence, nos 2927, 2926, etc. Nous reproduisons l'intaille de D. di Polo. V. sur cet artiste, Congrès international de numismatique, 1900. Paris, in-8, p. 382-399. *Domenico di Polo, médailleur et graveur de pierres fines du Duc Alexandre de Médicis*, par Henri de la Tour.

PAGE 98 : « **son père.** » *Zio*, oncle, dit le *Prontuario delle medaglie*. Lyon, 1587, in-4, t. II, p. 242.

PAGE 98 : « **perspicace, roué...** » Varchi, t. III, p. 1-2.

PAGE 98 : « **agent du pape.** » *Ibid.*, p. 18.

PAGE 98 : « **et ses conseillers.** » Landucci, *Diario fiorentino*, éd. da J. del Badia. Florence, 1883, in-12, p. 373.

PAGE 98 : « **Et même de Lorenzino.** » J. Nardi, *Istorie della città di Firenze*. Florence, 1888, in-12, t. II, p. 243.

PAGE 98 : « **rhinocéros.** » Jove, *Dial. dell' imprese*, p. 25. — Armand, *les Méd. italiens*, t. I, p. 141 et suiv., notes de Milanesi.

Page 98 : « **de ses chiens.** » Berni, ed. Daelli. Milan, 1864, t. I, p. 199 V. aussi p. 182, et *Op. burlesche*, 1723, in-12, t. III, p. xv.

Page 98 : « **que nul n'habitât.** » Adriani, liv. I, p. 4.

Page 98 : « **Alamanni.** » Ap. Busini, *Lettere*, chap. xxi, p. 217-218.

Page 99 : « **fictions légales.** » Reumont, t. I, chap. i, p. 4.

Page 99 : **Guichardin.** » *Opere inedite*, t. I, p. 213. *Ricordi polit. e civ.*, n. ccclxxvi.

Page 99 : « **les offices guelfes.** » *Arch. stor.*, 1849, app. XXIII, t. VII, liv. II, p. 98-274.

Page 99 : « **viveur, débauché.** » Varchi, t. III, p. 42-49.

Page 100 : « **allait aux monastères.** » Busini, lettre xxi, p. 218.

Page 100 : « **Les choses de Florence.** » Ughi, *Chron. citée*, liv. II, p. 180-181.

Page 100 : « **Boccace.** » *Iconi degli Uomini illustri*, trad. da G. Betussi. Venise, 1545, in-12, liv. II, p. 66.

Page 101 : « **le plus profond des historiens.** » Montesquieu, *Considération sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Paris, 1755, in-12, chap. i, p. 5.

Page 101 : « **monastères... à la fin du siècle.** » *Vita della madre Felice Rasponi*, scritta da una monaca nel MDLXX (pubbl. da Corrado Ricci. Bologna, 1883, in-12).

Page 101 : « **des adultères et des viols.** » Segni, liv. VIII, p. 210.

Page 101 : « **on y fourrait les filles rebelles.** » *La prima e seconda Cena*. Novelle di A. F. Grazzini, detto il Lasca. Londra, 1756, in-12, IIa Cena, nov. 3a, p. 184.

Page 101 : « **la comédie s'écriait.** » Varchi, *Commedie*. La Suocera. Firenze (Napoli), 1720, in-12, I, iii, p. 24.

Page 102 : « **l'abbesse de ce monastère.** » Bandello, partie IIIe, nov. XLVII, t. VIII, p. 141, et LVI, p. 233.

Page 102 : « **moines recéleurs.** » Gelli (G.-B.), *Opere*. Firenze, 1855, in-12. *La Sporta*, acte IV, sc. i, p. 364.

Page 102 : « **épées, garnies...** » Gelli, *ibid.*, II, ii, p. 338, et vi, p. 345.

Page 102 : « **Alamanno. Oh gué...** » Gelli, *ibid.*, III, iv, p. 354.

Page 102 : « **Durant le carnaval.** » Lasca, *Novelle* cit. La introduzione del novellare, p. xxix-xxx. — Bandello, partie IIe, nov. XLV, (t. VI), proemio, p. 275, et nov. XLVIII ; v. encore t. V, nov. XXXVI, p. 292-293.

Page 103 : « **un fils naturel.** » V. Saltini, *Bianca Cappello*, p. 89.

Page 103 : « **cachés par Cybo...** » Virgili, *Berni*, p. 483-484.

Page 104 : « **Sénèque.** » « Literarum intemperantia laboramus. » Ep. ad Lucil.

Page 104 : « **le Philosophe.** » Nerli, Varchi. « Lorenzaccio » n'est que dans Varchi, chap. III, p. 184.

Page 104 : « **Machiavel en litterature.** » V. Borgognoni (A.), *Studi di letter. storica*. Bologne, 1892, in-12, p. 52 ; et *Nuova Antologia*, anno 1876.

Page 104 : « **Le Prince, les Discours.** » V. le chap. XIX du *Prince*, et les *Discours* au liv. III, chap. VI. — V. ce que dit Ferrai, p. 95 : « lo esaltava ».

Page 104 : « **Philippe Strozzi.** » Lettre à F. Vettori. Rome, 23 oct. 1530, ap. Niccolini, p. 181.

Page 104 : « **les inventaires.** » *Inventario* Debitori e creditori della Guardaroba, ecc. 1553 (28). Arch. de Pitti, p. 101 retro : « Il Principe di Machiavello in penna » ; p. 105 retro : « La vita di Castruccio per Niccolo Machiavelli » ; p. 106 : « Libro primo delle historie del Machiavello, scritto di sua mano. » V. pour l'opinion moyenne sur Machiavel en ce temps, Bandello, p^e IIIe, nov. LV (t. VIII), p. 222 et suiv. — L'ouvrage de F. Nitti, *Machiavelli studiato nella vita e nelle dottrine*, Naples, 1876, in-12, 2 v. est sans valeur. V. encore Bürckhardt (J.), *Die Cultur der Renaissance*, ed. de Bâle, 1860, in-8, p. 78, et Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. II, ch. I, p. 257.

Page 105 : « **C'est Cosme Ier.** » Del Lungo, dans *Vita italiana nel' 700*, p. 53, sur les sous-Machiavels venus ensuite, v. *Arch. storico*, t. I, 1842, p. 413-468.

Page 105 : « **toutes les cruautés nécessaires.** » Paoli, *Machiavelli*, ap. *Vita italiana nel' 500*, p. 194-199.

Page 105 : « **puisque le Dieu de Savonarole.** » Masi, *La riforma in Italia*, ap. *Vita ital. nel' 500*, p. 44.

Page 105 : « **La plus directe influence.** » V. Lettere di N. Machiavelli, ed. Alvisi. Florence, 1873, in-16, p. 403. — Varchi, t. I, chap. IV, p. 213. — Busini, p. 84. — Nardi, t. II, chap. VII, p. 8.

Page 105 : « **Spinosa.** » *Opera posthuma*, s. l., 1677, in-4. Tractatus politici caput V. De monarchià, p. 290-291.

Page 105 : « **En 1534... la decima.** » V. Canestrini (Gius.), *La scienza e l'arte di stato desunta dagli atti officiali della Reppublica fiorentina e dei Medici*, p. I, l'*imposto sulla richezza*, ecc., Florence, 1862, chap. IV, p. 309-410, et Guichardin, *Op. ined.*, t. X, p. 353-378.

Page 106 : « **lion d'or sur champ d'azur.** » Passerini, notes à *Marietta de' Ricci*, t. I, p. 175.

Page 106 : « **le puissant volume manuscrit.** » Archives d'État.

Florence, n. 103, t. IV, de 1534, p. 124, n. 254. — La fortune de Cosme est dans le t. I, p., 53 retro-57, n. 347. — Copie dans *Carte strozziane*, chap. x, p. 182.

Page 106 : « **florins.** » *Di suggello*. V. Pagnini, *Della decima*. Lucques, 1765, t. I, p. 119. — Vasari, ed. Lemonnier, in-12, chap. xii, p. 160. — Roscoe, t. III, p. 150. — Ammirato, *Istorie*, t. III, p. 753 ; sur les monnaies du temps, outre les livres techniques cités par la Crusca, v. *Legge soprà le monete*. Florence, Giunti, 1561, in-8, 455, et (1534), *id.*, *ibid.*

Page 106 : « **trente-trois mille.** » Ammirato, *Opuscoli*, t. III, p. 215.

Page 106 : « **pour tromper les bannis.** » Nardi, t. II, chap. x, p. 242-243.

Page 107 : « **Campana.** » Nardi, *ibid.* Clément VII l'avait donné à son fils. Passerini, *Note à Mar. de' Ricci*, t. II, p. 465-466.

Page 107 : « **Louise Strozzi.** » Le 4 décembre. Varchi, t. III, p. 74-75.

Page 107 : « **Cellini.** » *Vita di B. Cellini*, scritta *da lui medesimo*. Florence, 1883, in-16, ed. par M. Guido Biagi sur le ms. original que j'ai consulté à la Laurentienne. L'édition des classiques, Milan, 1806, in-8, est incorrecte. — Le récit est p. 220, 222.

Page 108 : « **cérémonies de congé.** » *Di licenzia*. L'édition milanaise de 1806, p. 297, imprime ridiculement : « pazienza ». Je ne compte ni la traduction française de Farjasse, Paris, 1833, 2 vol. in-8, ni celle, pire encore, de Leclanché, Paris, s. d., in-12, qui s'intitule « traducteur de Vasari », et qui de fait a traduit Vasari comme Cellini, c'est tout dire.

Page 109 : « **de chevau-légers.** » Ammirato, *Opuscoli*, t. III, p. 217.

Page 109 : « **Cellini reçoit.** » Vita, p. 207.

Page 109 : « **une nouvelle requête.** » *Med. av. pr.*, LXXXVI, 23-28.

Page 109 : « **à Itri.** » V. *Un pronostico satirico di P. Aretino*, cité plus haut, p. 143-149. — Jove, *Elogia virorum bellica virt. illustrium*. Bâle, 1596, p. 208. — Reumont, t. I, p. 59. — Phil. de Bergame, chron. citée, p. 379 retro. — Bibl. Laurentienne, Cod. Ashburnham, n. 436, p. 118 r°, 121 r°. — Aretino (P.), *Il primo libro delle lettere*. Milan, 1875, in-12, et ed. de Paris, 1609, t. I, p. 27-28, 30-31.

Page 109 : « **assiègent l'empereur.** » Arch. d'État. Milan. *Potenze estere*, 1527-1535. Maggio, 1535. Summario di lettere del Gallarato del 21 et 26 et 30 del passato (Maggio) sur Jean Salviati. V. ses lettres dans Ferrai, *Cosimo I*, p. 230-232, et 225. — Litta,

Fam. cel., III — Passerini, notes à M. di Ricci, t. II, 1210. — *Lettere a Principi*, t. II, p. 112-114. — *Carte strozziane*, f° 334, 10-16.

Page 110 : « **palais Strozzi.** » V. plus haut, p. 429, la note sur le sieur Luzio et ses billevesées ; et *Lett. scr. all' Sr P. Aretino*. Venise, 1551, in-12, t. II, p. 156-157.

Page 110 : « **vingt-cinq, cinquante écus.** » Arétin, *Lettres*. Paris, 1600, t. I, p. 27-28, 30-31, 64.

Page 110 : « **lombard.** » Il était de Côme. V. *Pasquillorum tomi duo*, Bâle, 1544, in-12, p. 330, 408 ; — sa lettre à Varchi, Ferrai, app. II, p. 485 ; — sa lettre ignoble, dans l'ed. Domenichi, p. 12. — Braghirolli, *Lett. ined. d'ill. Italiani*. Milan, 1856. — Trajano Boccalini, *Ragguagli di Parnaso*, centuria seconda. Venise, ecc., 1617, in-4, p. 435.

Page 110 : « **Arétin peureux.** » C. Téoli, ap. *Ragion. sulle imprese*, ed. citée de Milan, 1863, in-12, p. 10. — V. l'opuscule de Varchi, sur ses erreurs, ap. ed. Arbib., t. I, p. 13 et *Opuscoli di Borgo Ognissanti*, t. III, chap. v, p. 2, fasc. 3. — Ferrai, *Cosimo dei Medici*, p. 107, note.

Page 110 : « **l'évêque de Faënza.** » *Lettere volgari di Mgr Paolo Giovio da Como, vesc. di Nocera*, racc. da M. Lod. Domenichi. Venise, 1560, in-8, p. 97 et 18, celle-ci datée faussement *1536*.

Page 110 : « **le 6 janvier 1536.** » (en style florentin, 1535), c.-à-d. : *1536* ; juste un an avant le meurtre. — Arch. d'Etat. Florence. *Guardaroba*, n° 5, p. 32-33.

Page 111 : « **Alexandre de Collevecchio.** » Varchi, t. III, p. 97.

Page 112 : « **Nardi.** » V. outre son histoire, *Orazioni scelte del sec. XVI*, ed. Gius. Lisio. Florence, 1897, in-12, p. 91-129. — Pieralli (Ant.), *La Vita e le opere di J. Nardi*. Florence, 1900, in-8.

Page 112 : « **un historien sage.** » Segni, t. VII, p. 191.

Page 113 : « **Soderini.** » V. *Lettres de Rabelais* à Geoffroi d'Estissac, dans les *Lettres de Rabelais escrites durant son voyage d'Italie*, Bruxelles, 1710, in-12, p. 5-6 ; et éd. Jannet, 1823, in-8, t. II, p. 523-4, éd. Rathery, 1873, in-8, t. II, p. 580. — Une excellente étude sur ces lettres, sans doute remaniées et arrangées, a été faite par J. Boulenger, dans la *Revue des Etudes rabelaisiennes*, 1re année, 2e fasc. Paris, 1903, in-8. — V. aussi *F. Rabelais*, par G. Colletet. Genève, 1867, in-12, p. 12 et 43. — Heulhard (A.), *Rabelais, son voyage en Italie*, etc. Paris, 1891, in-4.

Page 113 : « **peu gibelins.** » V. sur les bannis, del Lungo, *Vita ital. nel' 700*, p. 47.

Page 113 : « **Guichardin.** » *Opere inedite*, t. X, p. 330 fin. — Ranalli, dans *Arch. stor.*, 1862, t. XV, chap. I, p. 61.

Page 113 : « **du Piémont.** » Segni, *ibid.*

PAGE 113 : « **fameux discours.** » V. Lisio, *op. cit.*, p. VIII-XI.

PAGE 113 : « **superbe rhétorique.** » V. la période magistrale qui ouvre le discours, *ibid.*, p. 103.

PAGE 114 : « **Pierre Strozzi.** » Les anecdotes qui suivent, dans Varchi et dans Ughi, II, p. 179-180, III, p. 110.

PAGE 114 : « **des Pazzi.** » V. Masi, *Lor. il Magnif.*, p. 5.

PAGE 115 : « **Castel Capuano.** » Lettre citée de Rabelais.

PAGE 115 : « **une bien honteuse imprudence.** » Guichardin, *Ist. d'Italia*, XX, ad fin, p. 238, ed. de Milan, in-12, t. IV.

PAGE 116 : « **leur chef.** » Lettre de Strozzi à Vettori, dans Niccolini, p. 207. — V. enc. *Arch. mediceo*, f° 960, ap. Ferrai, p. 446, et surtout Busini, *Lettere*, p. 4, 237-8, 258-9, 264-5.

PAGE 116 : « **bien légère.** » V. le ton des lettres, citées plus haut, de Rabelais.

PAGE 116 : « **Guichardin.** » « Per patrocinio del Guicciardini », dit Alde Manuce, *Vita di Cosimo I*, p. 37, dans l'ed. de Pise. Capurro, 1823 (manque dans celle de Bologne, in-fol., 1586). — V. Martini, *Lor. de' Medici*, ecc., p. 98-104.

PAGE 116 : « **du fameux procès.** » V. Manuce, *op. cit.*, ed. 1586, p. 33. — Baldini (Baccio), *Vita di Cos. I.* Florence, 1578, in fol., p. 13.— Cini (G.-B.), *Vita del sermo Signor. Cosimo de' Medici*, ecc. Florence, 1611, in-4, p. 17. —Niccolini, *F. Strozzi*, p. 179. —Et ce que dit, assez étrangement, Vinc. Fedeli, *relazione di Firenze*, 1501, ap. Alberi. *Relazioni*, ser. II, I, p. 334. — Les débris du dossier, certainement expurgé par Cosme Ier, sont dans *Med. av. pr.*, f° LXXXVI, p. 23-28. — Le récit complet de la sentence, dans la *Miscellanea dell' Archivio mediceo*, filza III, ins. 13. —La pièce citée par Ferrai, p. 465, est donnée par erreur comme se trouvant dans *Carte strozziane*, f° 123. Elle est dans la liasse X, p. 223.

PAGE 117 : « **la récompense.** » « Per rimunerare il signor Cosimo », dit la pièce citée de la *Miscellanea*.

PAGE 117 : « **Lelio Torelli.** » V. Varchi, t. III, p. 222. — Adriani, 53 D. — Martini, p. 104.

PAGE 117 : « **cette rage.** » « Ve', che mi son cavato questa rabbia. » *Miscell.* cit. ; le sens implique « s'arracher, s'assouvir, etc. », tout ce qui soulage et débride.

PAGE 117 : « **6 février 1536, Jove.** » *Lett.*, p. 109 (mal datée, 1537).

PAGE 118 : « **chasser les mouches.** » Varchi, t. III, p. 93.

PAGE 118 : « **Messire Maurice... Cellini.** » *Vita di B. Cellini*, p. 208. V. *Carte strozz.*, f° 95, p. 29, son épitaphe satirique : « Mauritio Langobardo », etc.

PAGE 118 : « **le 11 mars.** » Lauducci, *Diario, continuazione*, p. 372.

Page 118 : **« sœur ainée... veuve... Salviati. »** Mariée à Alamanno di Averardo Salviati, en 1532 (elle était née en 1518). V. Varchi, t. III, p. 390 et ms. Passerini, VI, 2181-2186. Bibl. naz. à Florence. — Del Lungo, *Vita ital. nel rinascimento*, p. 138. Elle épousa en 1539 Pierre Strozzi. Arch. mediceo, f° 3262, lettre de Mario Bracci à U. Grifoni.

Page 119 : **« Le 28 avril... Lasca... »** *Giorn. stor. degli arch. Toscani*, n° 4, oct.-déc. 1859, p. 288-294, et Vasari, *Opere*, t. VIII, lettre XIV, p. 254-261, à P. Aretino.

Page 121 : **« jusqu'au 4 mai. »** Varchi, t. III, p. 177.

Page 121 : **« La Toscane en liesse. »** Lettre de Vasari à l'Arétin, 3 juin 1536. *Lettere scr. all' Aretino*, ed. de Venise, 1551, p. 263-8 et *Opere*, t. VIII, p. 261-266.

Page 121 : **« Octavien, oncle de Cosme. »** Reumont, t. I, p. 104, et Vasari, t. IV, 23, etc.

Page 121 : **« Paul Jove lui-même. »** *Hist.*, liv. XXXVIII, p. 173-174, éd. de Lyon, 1561, in-16.

Page 122 : **« Vasari. »** T. VI, p. 439-441. Vita di Bastiano detto Arist. di San Gallo. Sur le lieu où l'on joua, v. Bibl. Riccardienne, cod. 2970[1] « recitata nello spedale de' Texitori » et d'Ancona, *Orig. del teatro ital.*, t. II, chap. III, 3, p. 166.

Page 124 : **« Cesano. »** V. Rosini, *Luisa Strozzi*, p. 565. C'est une créature de *Jean des bandes noires*, qui l'envoyait le 20 octobre 1526, au duc de Milan (Arch. d'Etat, Milan, autogr. de princes). V. enc. ap. *Med. av. princ.*, CXXI, p. 229, Sa lettre à *Jean des bandes noires*, 1er janvier 1323. — Varchi, t. II, p. 433 et Tolomei (Claudio), *Il Cesano*, dialogo, Venise, 1554, in-4, II-97 p. ; il avait été secrétaire du cardinal Hippolyte. V. Virgili, *Fr. Berni*, p. 482.

Page 124 : **« Messer Maurice. »** Varchi, t. II, p. 439 ; t. III, p. 192.

Page 125 : **« le 13 juin. »** Varchi, t. III, p. 178.

Page 126 : **« non dans le palais. »** Le texte de Varchi est obscur. V. *Orig. del teatro*, de d'Ancona, t. III, p. 166. Mais ce qui est narré plus haut prouve ce que j'avance.

NOTES DU CHAPITRE TROISIÈME

Page 222 : **« dans la paix du Seigneur. »** Ce mot de Ferrari est appelé, par Renan, « l'heureuse expression de M. F. » V. E. Renan, *Essais de morale et de critique*. Paris, 1859, in-8, p. 163 : « Les révolutions d'Italie ».

PAGE 223 : « **Machiavel... Jean-Paul Baglioni.** » *Discorsi*, liv. I, chap. XXVII, p. 137, t. IV, éd. de Londres; Paris, 1768, in-12, 8 vol.

PAGE 223 : « **les princes odieux.** » *Ist. fior.*, t. I, liv. I, p. 84, *ibid.*

PAGE 223 : « **Je ne te veux dire autre chose** » *Ist. fior.*, t. IV, p. 364 ; t. I, *ibid.*

PAGE 223: « **J'estimerai toujours ..** » *Ist. fior.*, t. IV, p. 383 ; t. I, *ibid.* (Rin. dei Albizzi à Eugène IV).

PAGE 223 : « **en faveur des Médicis...** » *Ibid.*, p. 303, 293.

PAGE 223 : « **copieuse théorie.** » *Ibid.*, t. II, liv. VIII, p. 289. On a voulu voir l'influence de Machiavel jusque dans la révolution. C'est le confondre encore avec Plutarque. V. Mazères, *De Machiavel et de l'influence de sa doctrine sur les opinions, les mœurs et la politique de la France pendant la Révolution.* Paris, in-8, s. d. On me permettra de ne pas citer ni discuter feu M. Paul Janet.

PAGE 223 : « **Eternelle et impérissable.** » « Un amore (delle cose politiche) natomi e cresciutomi per lunghi anni nello studio dei classici », dit le professeur Ferd. Ranalli, dans ses Mémoires, p. 139.

PAGE 223 : « **rien de fixe.** » V. les maximes de Prosper Colonna, dans Bandello, *Nov.*, p[e] II[e], t. IV, n. XIV, p. 294.

PAGE 223 : « **Colas de Mantoue.** » Machiav., *Ist. fior.*, chap. VII, p. 279 et suiv. du t. II, *ibid.*

PAGE 223 : « **Les Pazzi.** » *Ibid.*, liv. VIII, p. 298.

PAGE 223 : « **Tacite.** » *Historiarum*, liv. I, chap. II.

PAGE 223 : « **Suétone.** » César, LXXVI ; et la raison est congruente aux idées de Lorenzino : « spreto patriæ more ».

PAGE 223 : « **Plutarque.** » V. Symonds, *Il Rinascimento in Italia.* Torino, 1900, in-18, trad. italienne, p. 134, n. 1. « Segnatamente di Plutarco », etc.

PAGE 224 : « **une canzone de Pétrarque.** » De Machiavel, *Ist. fior.*, t. II, liv. VI, p. 127-173, *ibid.*

PAGE 224 : « **très grave écrivain.** » *Ibid.*, *Discorsi*, t. II, liv. I, p. 189 ; t. IV, *ibid.*

PAGE 224 : « **saints des honnestes gens.** » Tallemant des Réaux, éd. Techener. Paris, in-8, t. VI, p. 253.

PAGE 224 : « **Montaigne croit.** » Liv. I, chap. XXV.

PAGE 225 : « **Burlamacchi.** » *Archivio storico ital.*, 1847, t. X, p. 146-161 ; et 1890, 5[e] ser., t. V, p. 279-290.

PAGE 225 : « **est honorable.** » *Renaissance in Italy., the age of the despots*, by John Add. Symonds, Londres, 1875, in-8, p. 100-101, chap. II, et trad. ital., p. 136-137.

PAGE 225 : « **ou parricide.** » V. à la Bibl. Laurentienne. Varchi, *Spogli per la storia*, p. 41.

Page 225 : « **La Boëtie.** » Ed. citée de Feugère, p. 39-40.

Page 225 : « **ceux de la Ligue.** » *Admirable et prodigieuse mort de Henri de Valois*. Tolose, 1589, in-16.

Page 225 : « **Buchanan.** » *Opera omnia*. Edimbourg, 1715, in-fol., t. II, p. 3.

Page 225 : « **une compilation.** » Elle a été faite, sous la forme de ces grotesques « thèses latines », désormais abolies, par un président à la cour d'Agen. V. Aristide Douarche, *De tyrannicidio apud scriptores Decimi sexti seculi* (dédiée à M. Marcou, sénateur !). Paris, 1888, in-8.

Page 225 : « **Pierre Soderini.** » Arch. d'État. Florence. *Papiers d'Urbin*, n. 236.

Page 225 : « **ambassadeurs ennemis.** » *Vita di M. Bandello*, scr. dal conte G. M. Mazzuchelli, dans Bandello, *Novelle*, éd. de Londres, 1791, in-8, t. I, p. vii.

Page 225 : « **un poète... à Savonarole.** » V. Gherardi (Alessandro), *Nuovi documenti e studi intorno a Girolamo Savonarola*. Florence, 1887, in-8, p. 295-296.

Page 226 : « **La Boëtie dira.** » *Ibid.*, p. 73, imité de Salluste, *Jugurtha*, 34, « inter malos factio est ». V. enc La Boëtie, p. 43.

Page 226 : « **Suétone.** » Cœsar, éd. de Leyde, 1751, in-4, p. 82-83 et éd. de Paris, 1644, in-12, p. 41.

Page 226 : « **deux frère et sœurs.** » Vers cités par Ferrai, t. III, p. 412.

Page 227 : « **Voyez Machiavel mêler.** » Dans *le Prince*.

Page 228 : « **l'apologiste.** » *Apologia dei Cappucci*, p. 273.

Page 228 : « **la folie.** » *Titi Livii, hist. l. 35*. Paris, 1775, in-12, t. I, p. 94.

Page 228 : « **on imite indistinctement.** » Bandello, t. IV, p. 383.

Page 228 : « **les réminiscences classiques.** » Falorsi, dans *Vita ital. nel seicento*, p. 15.

Page 228 : « **Vespasien de Bisticci.** » *Vita di Alexandra di Bardi*. Les modernes sont encore ainsi ; le musée d'Asti expose des vers écrits par Garibaldi, le 4 août 1867, datés de Vinci ; le nom de Brutus y est invoqué : « Dunque è falso che nacquero i Bruti... »

Page 229 : « **un penseur florentin.** » M. I. del Lungo, dans *Vita italiana nel' 700*, p. 43-44.

Page 229 : « **Dante.** » *Inferno*, XXXIV.

Page 229 : « **dans un lieu ouvert.** » *Inferno*, t. IV et V, p. 123. V. Scartazzini, *Enciclop. dantesca*, Milan, 1896, in-12, I, 168 ; et *Purgatorio*, XVIII, 101 ; *Paradiso*, VI, 57. — Brutus l'Ancien est auprès de César (IV, 127). V. *Convito*, IV, v, 261, dans *Opere minori*. Florence, 1893, in-12, t. III.

. Page 230 : « **un ancien médecin.** » Alibert, *Physiologie des passions*. Paris, 1825, in-8, t. I, p. 90.

Page 231 : « **Philippe de Nerli.** » *Commentarii de' fatti civili*, ecc. Augustæ, 1728, in-fol., liv. XII, p. 288.

Page 231 : « **au point de vue de l'anthropologie.** » V. pour ce qui suit : Laschi, *Du délit politique*. Rapport au Congrès de Rome, 1885, et Dr Emm. Régis, *les Régicides dans l'histoire et dans le présent*. Lyon-Paris, 1902, in-8 (Bibl. de criminologie).

Page 237 : « **un symptôme de la folie partielle.** » Maudsley, *le Crime et la folie*, Introd., p. 24 ; *Ibid.*, I, p. 47-48 et VI, p. 186.

Page 237 : « **un illustre penseur.** » V. Paolo Mantegazza, *Fisiologia dell' odio*. Milan, 1889, in-12, p. 42, 105, 127, 128, 130. — Sur la haine dans le règne animal, un exemple donné par A. Mosso, *La Paura*. Milan, 1884, chap. III, p. 69.

Page 238 : « **le doge André Gritti.** » Dans *Carte strozziane*, f° 97, n° 79-80.

Page 238 : « **François Ier.** » Lettre dans Carte Uguiccioni-Gherardi, citée par Niccolini, *Fil. Strozzi*, p. 210.

Page 239 : « **Ferretti.** » Lettre et note, dans Niccolini, *ibid.*, p. 210-211.

Page 239 : « **Julien Soderini.** » *Ibid.*, 211-212.

Page 240 : « **à Gênes.** » Varchi, t. III, p. 179-80 ; et *Archivio di Stato à Sienne*. Balìa, n° 156, lettre d'Amb. Nuti, Gênes, 9 nov. où la date du départ d'Alexandre paraît fixée au 9 nov. et non à la fin du même mois, comme dit Varchi. — Sur la campagne de Provence, Michelet, *Réforme*, chap. xx. Il faut remarquer que dans le chap. xix, p. 405, Michelet place « la chute de Florence en *1532* ». — V. aussi Paul Jove, *Lettere*. ed. Domenichi, p. 102 retro, et Ulloa, *Vita di Carlo V*, Venise, 1556, in-4, p. 146, sur Lorenzino, *ibid.*, p. 144-150.

Page 241 : « **écrivait un ambassadeur de France.** » Lettre de messire Charles de Hémard, cardinal-archevêque de Màcon, ambassadeur pour le roy à Rome, 10 nov. 1536, dans Biblioth. nationale, Paris, mss. français, n. 19751, p. 67 retro et 68 retro.

Page 241 : « **Il n'est autre homme dans Florence.** » Ms. magliabechiano, xxv, 377. Zibaldone sotto nome di priorista, p. 148 retro, 149.

Page 241 : « **lire Tacite.** » *Lettere di Principi*. Venise, Ziletti, 1531, in-4, p. 53, lettre de G. D. à Paolo del Tosso, reprise par G. Ruscelli, dans *Sopplimento nell' Istorie* di Mgr Paolo Giovio. Venise, 1572, in-4, p 32, et 1608, p. 32. Ruscelli dit avoir tenu de Denys Atanagi, riche amateur d'autographes, ami de l'Arétin, cette lettre qu'il a paraphrasée. Elle contient le plus curieux récit

du meurtre. Sur les Lettres aux Princes, v. Gamba, *Testi di lingua*, 1470; Haim, *Biblioteca italiana*. Venise-Milan, 1741, in-4, p. 154, n. 8. — Burckhardt, trad. Valbusa, t. I, p. 80. — La traduction française de Belleforest, *Epistres aux Princes*, Paris, 1572, in-4, ne contient point cette lettre.

PAGE 241 : « **de Pison.** » *Histor.*, liv. I, chap. XXX.

PAGE 242 : « **de Galba** » *Ibid.*, liv. I, chap. XLI.

PAGE 242 : « **Le vieux chroniqueur**. » Vesp. de Bisticci, *Vite*, p. 542.

PAGE 242 : « **L'Arioste.** » *Satire*, a B. Pistofilo, dans *le Satire autografe*, ecc. Bologne, 1875, in-4.

PAGE 242 : « **Les astrologues.** » *Magica de spectris et apparitionibus*, etc. Leyde, 1656, in-16, auctore Henningo Grosio, liv. II, p. 82, et 361, p. 439-440, pris à Jove et à Sabellico.

PAGE 242 : « **le 30 novembre.** » Segni, liv VII, p. 204, 209. Sur Vettori, qui finit déçu, désespéré, v. Molini, *Documenti di Storia italiana* Florence, 1837, in-8, t. II, p. 389. Ferrai, p. 248, met par erreur ce récit à la date du 24 déc . où Lorenzino se trouvait à la chasse dans le Mugello, et non à Florence. Segni est formel.

PAGE 244 : « **les maximes de Machiavel.** » *Le Prince*, p. 8, chap. III *Dei principaii misti*, *ibid.*, t. VII, p. 42.

PAGE 244 : « **maquignonnage.** » *Sensale*, lettre citée. On retrouvera ce mot.

PAGE 244 : « **Ginori.** » Varchi, t. III, p. 185.

PAGE 245 : « **Laudomine.** » Ceci est bien clair, dans la reine de Navarre, laquelle pouvait le tenir de Lorenzino lui-même. — V. l'Heptaméron des nouvelles de très haute et très illustre Princesse Marguerite d'Angoulême, royne de Navarre Paris, 1858, in-12, p. 127 et 133, 2e journée, XIIe nouvelle, — et dans Segni, liv. VII, p. 205 : « Che egli avesse promesso al Duca di condurgli in quella sera la sua sorella carnale, chiamata Laudomine, ecc. » — V. aussi, dans Ferrai, p. 257, note 2, la lettre prise aux archives de Milan, « dicono per honore delle sorelle ». Il existe, sur Laudomine, des renseignements dans *Medici av. princ.*, CXII, p. 163, où Pierre-François annonce sa naissance, 8 août 1518, à Jean des bandes noires, et Ferrai, *Cosimo dei Medici*, p. 24, 563, 560.

PAGE 245 : « **à Cafaggiolo.** » Ughi, chron. citée, p. 190-191.

PAGE 245 : « **San Frediano.** » Nardi se trompe en nommant (t. II, chap. X, p. 284) Sainte-Marie-des-Anges, qui n'appartint aux Carmélites ni peu ni prou. Englobé dans l'hôpital Sainte-Marie-la-Neuve, ce couvent-là, fondé en 1295, est si peu de femmes que Léon X y fut instruit, Varchi enterré, tous deux officiellement hommes, sinon par les mœurs. San Frediano in Cestello, qui est

sur la rive gauche de l'Arno, c'est le moutier où mourut sainte Marie-Madeleine de' Pazzi. En 1628 seulement, les religieuses l'échangèrent avec les Cisterciens pour le monastère de Santa Maria Maddalena, via della Colonna ; v. Marcotti (Dr J.), *Guide-souvenir de Florence*. Florence, in-12, p. 148, 239.

PAGE 245 : **« belle, si belle »** V. Brantôme, éd. Lalanne, t. VI, p. 163-164, et del Lungo, *Vita ital. nel rinasc.*, p. 138, et Varchi, « eccessiva bellezza », t. III, p. 189. — Ferrai a nommé par inadvertance Madeleine comme la veuve d'Al. Salviati, p. 256, note 1.

PAGE 245 : **« en prostituant... Paul Farnese. »** V. Masi, *La reazione cattolica*, dans *Vita ital. nel seicento*, p. 50 ; et *Theod. Bezae poemata*, s. l. n. d. (Paris, 1576, in-12), p. 12.

PAGE 246 : **« Scoronconcolo. »** Nardi, t. II, p. 282, et note. Varchi, t. III, p. 185.

PAGE 247 : **« à Naples... Gargantua. »** *Lett. di Princ.*, t. III, p. 54, Rabelais, *Gargantua*, I, chap. XXVII ; *Pantagruel*, II, chap. XXIX.

PAGE 247 : **« chez la petite duchesse. »** Codice magliabech., II, II, p. 191. — *Mem. antiche di A. di San Gallo*, p. 82-84. V. enc. p. 5-6, le ms. est mutilé, plein de lacunes.

PAGE 247 : **« des beaux jardins. »** Segni, t. VII, p. 199.

NOTES DU CHAPITRE QUATRIÈME

PAGE 249 : **« L'Epiphanie. »** Sur cette fête, v. ms. magliabech., II, IV, p. 252, 103 et 126.

PAGE 249 : **« Cellini. »** Ed. Biagi, p. 147, éd. de Milan, p. 315 du t. I et traduction (?) Leclanché, p. 179 et suiv.

PAGE 249 : **« de l'Annunziata. »** Passerini, dans *Marietta dei Ricci, ovvero Firenze al tempo dell' assedio*, racc. stor. da Ag. Ademollo. 2e ed., con correz. ed aggiunte dà Luigi Passerini. Florence, 1845, in-8, t. I, chap. I, p. 20-21. La célèbre tête de cire du Musée, à Lille, est un buste votif.

PAGE 250 : **« Chandeleur. »** On connaît le dicton : « Per la santa Candelora, se nevica o se plora », etc. V. Giusti (G.), *Proverbi toscani*. Florence, 1893, in-12, p. 289.

PAGE 250 : **« Le duc licencia ses gens. »** Ce récit est pris des auteurs cités, Varchi, Nardi, Segni, Jove, Ruscelli ; dans les *Lettere di Principi*, lettre citée ; dans les Diari cités ; dans mon ancien manuscrit, cité ; dans Guazzo, *Historie*, ecc. Venise, 1545, in-12, p. 262-263.

PAGE 250 : **« ces gants de maille. »** V. Bandello, Ie parte, t. I, nov. V, p. 265, ed. de 1791.

Page 258 : « **l'honneur et l'État.** » Dans Settimanni, lettre du duc à Giov. Oradini, 3 janv. 1553 ; ap. Cantu, *Spigolature negli archivi toscani*, in-8, p. 350-51. — V. ms. magliabech., XXV, ix, p. 49. — Riccard, n. 1826, p. 209-210 ; et Mellini, *Ricordi int. ai costumi* ecc. *del Ser. G. D. Cosimo I.* Florence, in-8, 1826. *Giorn. degli Arch. toscani*, 1862, p. 58-60.

Page 258 : « **Montluc.** » *Commentaires*, t. I, chap. iii, p. 484, éd. de Paris, 1661, in-12.

Page 258 : « **Rabelais.** » *Gargantua*, I, chap. xxxvii.

Page 258 : « **A tous les coins de rue.** » *Carte Strozz.*, f° 98, p. 175.

Page 259 : « **détruit jusqu'aux murs.** » La fameuse existence du « chiasso del traditore », affirmée dans la lettre de P. del Tosso, citée, *Lettere di Principi*, t. III, p. 56, paraît légendaire. V. *Miscellanea fiorentina di erudizione e storia*, anno I, num. 12, décembre 1886, p. 177-183, article de G. O. Corazzini.

Page 259 : « **pillé.** » V. Guasti, *Alcuni fatti ecc.*, p. 13. Vitelli était pourtant, par sa femme Angela de' Rossi, parent de Cosme. V. Reumont, t. I, p. 33, et *Ritratti di cap. illustri.* Rome, 1635, in-4, p. 231-232.

Page 259 : « **dans le sépulcre.** » Lapini, Diario. Florence, 1900, p. 101 : « quale è sudicio e nero per causa di suo corpo ». V. Moreni, *Pompe funebri*, cel. nell'imp. e real basilica di San Lorenzo. Florence, 1827, in-8, p. 47-49. Les obsèques solennelles, où parla L. Torelli, furent célébrées, dit Varchi, le 13 mars (t. III, p. 222). Le sépulcre fut rouvert le 24 février 1875 ; on vérifia qu'il contenait bien Alexandre avec Laurent d'Urbin.

Page 259 : « **Tacite.** » Hist. I, chap. xl.

Page 259 : « **surnommé le Tailleur.** » *Sarto*, et non *Santo*, comme dit M. Ferrai, p. 152 ; ses lettres, datées 9, 10 janvier 1537, etc. sont dans les Archives d'État de Milan, *Potenze estere*, *Firenze*, 1501-1600.

Page 260 : « **du cardinal Cybo.** » Fragment dans Ferrai, p. 469.

Page 260 : « **don Lope de Soria.** » 10 janvier. Milan, Arch. d'État, *Doc diplom. Dominaz. spagnuola*, *Signoria Carlo V*, Gennaio 1537.

Page 260 : « **on écrivait à Cybo.** » *Arch. mediceo*, f° 330, p. 2.

Page 260 : « **Cellini.** » Ed. Biagi, p. 248.

Page 261 : « **Marie Salviati.** » Ap. Guasti, *Alcuni fatti*, ecc. Doc. D, p. 30 ; v. sa lettre du 22 juillet, dans Ferrai, p. 470.

Page 261 : « **le 11, Cosme et Cybo.** » Milan, Arch. d'Etat, *Pot. est. Firenze*, *ibid.*

Page 261 : « **Feu de paille.** » Lettre d'Hipp. Archinto, 12 janvier. Rome. — Milan, Arch. d'État, *ibid.*

PAGE 261 : « **Colonna.** » *Ibid*, m. filza.

PAGE 261 : « **le duc d'Amalfi.** » *Id.*, *ibid.*

PAGE 261 : « **le cardinal Gaddi.** » *Arch. mediceo*, filza 3716, p 3.

PAGE 261 : « **Cyriaque Strozzi.** » Niccolini, p. 213.

PAGE 262 : « **nul mouvement.** » Al. Landriani au card. Caracciolo, 14 janvier, de Parme. Milan, Arch. d'État. *Dominio spagnolo* Signoria Carlo V, 1537, Gennaro ; et lettre de Cybo à Caracciolo, 14 janvier. *Pot. est. Firenze, ibid.*

PAGE 262 : « **le cardinal Gaddi.** » *Arch. mediceo*, f° 3716, p. 5, 6, 7, 8, et lettre des card. Salviati et Ridolfi à Strozzi, dans Niccolini, p. 214.

PAGE 262 : « **Vettori.** » Niccolini, p. 231.

PAGE 262 : « **passaient à Ferrare.** » Lettre de Landriani à Caracciolo. Milan, Arch. d'État, *ibid.*, 15 janv. de Parme ; sur Ferrare et les Strozzi, v. Bandello, p° III, nov. LX, t. VIII, p. 278, et t. V, p. 102. — Burckhardt, tr. Valbusa, t. I, p. 62-63.

PAGE 262 : « **au roi des Romains.** » 16 janvier, Arch. d'État. Milan, *S^ria di Carlo V*, 1537, Gennaio.

PAGE 262 : « **bien accueilli... la Mirandole.** » Lettre de Galéas-Pic., 20 janv. 1537. Arch. d'État. Florence, *Carte Strozzi-Uguiccioni*, XCV. — *Cron. di Fil. da Bergamo*, p. 365. — Monnaies au Museo Etrusco de Florence. — Bandello, t. IV, p. 333 ; t. IX, p. 368. — Reumont, t. I, p. 67. — Ferrai, *Cosimo dei Medici.* Documenti, p. 227 et suiv.

PAGE 262 : « **au nom du Très-Chrétien.** » Landriani au C. Caracciolo, *ibid.*, 17 janv. Parme.

PAGE 262 : « **Nardi.** » Arch. di Stato. Florence, *Riformagioni, cl. IX, n. 36 ant.* ap. *Arch. stor. ital.* 1855, t. I, 2, p. 215-216. « Venerando vecchio. »

PAGE 263 : « **des cantiques.** » Niccolini, p. 229.

PAGE 263 : « **notre Brutus... on détestait.** » *Ibid.*, p. 222, et Varchi, t. III, liv. XV, p. 211.

PAGE 263 : « **Marie Salviati.** » *Ibid.*, p. 222-223. Je ne sais par quelle aberration Ferrai (p. 264-265), malgré le texte de la lettre, malgré Varchi (t. III, p. 206), croit que les offres, faites à Laurent Salviati, le furent à Lorenzino, ce que tout contredit et rend impossible. De même, pourquoi Ferrai ne cite-t-il ni le livre de Niccolini, ni la *biblioteca rara* de Daëlli, pour les documents qu'il leur emprunte sans cesse dans ses appendices ?

PAGE 263 : « **le 18, il écrivait.** » Niccolini, p. 218. — Ferrai, p. 415.

PAGE 263 : « **acclamé... accepté.** » Lettre d'Alexandre Strozzi. Niccolini, p. 220.

Page 272 : « **dans les brochures.** » V. ms. magliab., II, iv, 252, p. 416 retro ; et G. Carduci, dans Pubbliccazioni del giornale la Gioventù. Disp. iv. Florence, 1864, in-8, p. 9-12. J'ai dû la communication de ce sonnet à M. Guido Mazzoni. M. Carducci l'attribue à Molza.

Page 272 : « **Marmitta.** » Même journal, *ibid.*, p. 10 et *Lirici italiani del secolo XVI.* Venise, 1836. — *Storia del sonetto italiano.* Prato, 1839. — *Rime di Giacomo Marmitta.* Parma, 1564, in-4.

Page 272 : « **Alamanni.** » V. *Carte strozziane,* f° 93, p. 130-134, et *Versi e prose di L. A.* a cura di P. Raffaëlli. Florence, 1859, 2 vol. in-12, t. II, p. 167 et suiv., date 8 juin 1537.

Page 272 : « **de ses épigrammes.** » *Ibid.*, p. 132 et suiv. pour les sonnets. — Sur Alamanni, cf. ms. Passerini, v 1855, et Trajano Boccalini, *Ragguagli del Parnaso.* Venise, 1612, in-4, partie II, p. 124-126. — Bandello, t. VIII, p. 67.

Page 272 : « **un gros volume.** » *Luigi Alamanni, sa vie et son œuvre,* par Henri Hauvette (Besnault), etc. Paris, 1903, in-8, p. 431.

Page 272 : « **qui traîne partout.** » V. Niccolini, p. 245. Ferrai, p. 429, etc. et Biblioteca rara, vol. cit., p. 102.

Page 273 : « **entre tous les maîtres.** » Je résume la lettre que M. Guido Mazzoni, membre et secrétaire de la Crusca, professeur à l'institut supérieur de Florence, m'a fait l'amitié de m'écrire le 16 novembre 1903, pour répondre à ma question.

Page 273 : « **Mario Mattesilani.** » Biblioth. nationale, Paris, ms. ital. n° 524. V. Mazzatinti, *Inventario dei mss. ital. delle bibl. di Francia,* Rome, 1886, in-8, t. I, p. 105 et Marsand, *I manoscr. ital. della R. Bibl. di Parigi,* ecc., Paris, 1834, in-4, p. 424. C'est un manuscrit in-4 de 70 p. V. surtout p. 3, 12, 14, 17, 18, 20, 22, 31, 34.

Page 273 : « **les épitaphes.** » *Carte strozziane,* f° 95, p. 30-31.

Page 274 : « **Un éloge d'Alexandre.** » *Delle azioni e sentenze del S. Alessandro de' Medici,* ecc. ragionamento di Alessandro Ceccheregli fiorentino, dédié à Jean-Victor Soderini. Florence, 1564, in-4.

Page 274 : « **tiré de racontages.** » d'un manuscrit *Targioni-Tozzetti,* n° 16 à la Bibl. nat. de Florence, varior. intitulé : *notizie istoriche diverse,* dernière pièce. — A ce sujet, une discussion confuse dans *Il Parini,* periodico di lettere ecc. Florence, 1er août 1875, n° 18, 1re année, in-4, p. 429-432. — Sur Ceccheregli, cf. Ammirato, *Opusc.*, t. III, p. 162.

Page 274 : « **dans les Marmi.** » V. les *Marmi del Doni.* Venise, 1552, in-4, p. 78 et éd. de Florence, in-12, 1863. — *Novelle di A. F.*

Doni, Bibl. rara, t. XIII. Milan, 1863, in-12, p. 3-6, 51-53, 80, et l'éd. donnée par Salv. Bongi, Lucques, 1852, et Florence, 1863, 2 vol. in-12.

Page 274 : « **François Sansovino**. » Il a démarqué, pour reprendre la même illustration, suivant une coutume éternelle des éditeurs, les histoires déjà racontées par Doni, Ceccheregli. V. *Cento novelle scelte da più nobili scrittori della lingua volgare* di F. Sansovino. Venise, 1566, in-4, *Giorn.* I, nov. vi, p. 16-17, etc. V. aussi le ms. magliabech., XXI, vi, 144 p. 1-47. — Sur Alexandre et les Novellieri du temps, v. Bandello, t. IV, p. 311-321 et 322-334, où se trouvent, sous d'autres noms, les anecdotes de Ceccheregli.

Page 274 : « **des complaintes**. » *Due Capitoli di M. Lorenzo Ghibellini, cioè il Lamento di Lorenzino de' Medici e il lamento del Duca Alessandro*. Prato, 1862, in-4. V. la bibliographie, p. 7. — La Bibliothèque nationale de Florence possède l'édition de 1581, représentant le diable et Lorenzino. 2 p. in-4 (Bibl. nat. E. 6, 5, 3). On connaît le proverbe : « Esser come Lorenzino dei Medici, che non lo volle nè Cristo nè'l diavolo ! » — Ces *lamenti* ont été republiés, in-12 avec la *Guerra di Serrezana* et la *Morte di Lorenzino*. Florence, 1862. — Le ms. magliabech., XXI, vi, 144, cité plus haut, contient, p. 50 et suiv., un « verso lamentabile della morte del signor Al. di Medici ecc., dal dev. Religioso D° Bernardo, monaco dell' ordine cistercience », rapsodie ridicule. — V. sur ces *Lamenti*, G. Mazzoni, ap. *Vita ital. nel' 600*, p. 132.

Page 274 : « **la reine de Navarre**. » V. sur elle, *Lettere scritte all' Aretino*, éd. de Venise, 1552, p. 61, lettre de Jean de Vauzelles à l'Arétin, 20 fév. 1539, de Lyon. — La 1re édition de l'*Heptaméron* est de 1558.

Page 274 : « **Rabelais**. » *Pantagruel*, liv. V, prologue.

Page 274 : « **Brantôme**. » Ed. Lalanne. Paris, 1866, in-8, t. II, p. 12-13, et t. VI, p. 216. — V. enc. Pasquins, éd. citée, p. 104, t. II.

Page 275 : « **Machiavel**. » Ed. citée, t. VII, p. 83.

Page 275 : « **l'histoire moderne**. » V. spécialement G. E. Saltini, dans *Arch. storico ital.*, 5e ser., t. VIII, 2e partie, 1891, p. 320-326, et *Storia documentata di Carlo V in correlazione all' Italia*, dal Prof. G. de Leva. Venise, 1867, in-8, t. III, p. 221-222.

Page 275 : « **les meilleurs... famille fatale**. » Del Lungo, ap. *Vita ital. nel' 500*, p. 67, 69 ; et *Vita ital. nel rinasc.*, p. 141. — Guido Falorsi, *Vita ital. nel' 600*, p. 36.

Page 275 : « **en plein Marché-Neuf**. » Varchi, t. III, p. 191.

Page 275 : « **la France**. » Ce que dit Michelet, *Renaissance*, 1855, in-8, p. 189, est sans fondement. La France ne fut jamais « adorée ».

Un Italien, qui savait la vérité, l'a dite. V. *Lettre de Bonaparte*, 29 sept. 1797, ap. Corresp. de l'empereur Napoléon, dans Taine, *Orig. de la France contemp.* Le régime moderne, t. I, p. 6, chap. I, éd. de Paris, 1890, in-8.

PAGE 276 : « **Molza.** » Ap. Varchi, t. III, p. 210.

PAGE 277 : « **d'Hippolyte.** » Adriani, I, p. 6.

PAGE 279 : « **Castracani.** » Sacchetti, *Novelle*. Florence, 1888, in-12, t. I, p. 18.

PAGE 279 : « **Comme si la terre et le ciel.** » Varchi, t. III, p. 222.

PAGE 279 : « **La Forest.** » V. A. Tausserat-Radel, *Corresp. polit. de Guillaume Pélicier*. Paris, 1899, in-4, p. XI-XIV, 3, 107.

PAGE 279 : « **les petits exilés... Sansovino.** » V. la lettre où est cité Léonard Bartholini, dans Ferrai, *Cosimo I*, p. 245 et la note à la p. 11. Surtout cf. *Lettere scritte all' Aretino*, Venise, 1551, t. I, p. 346-347 et *Lettere dell' Aretino*, Paris, 1609, in-12, p. 273 retro, 275, 282 retro, 283 et éd. Daelli, p. 399, 413. — Bottari, *Raccolta di Lettere sulla pittura*, etc. Milan, 1822, in-12, t. V, p. 220, où les deux notes sont fausses, puisque la lettre (p. 220) est datée du 23 décembre et non avril, et p. 221, le *Nardo* est Jac. Nardi.

PAGE 279 : « **une médaille.** » Le musée de Brera, à Milan, en possède une belle épreuve, dont j'ai dû le moulage à l'infatigable bonté de mon ami M. Lucas Beltrami, l'auteur et architecte si connu par ses travaux d'art et d'érudition. — V. Roscoe, t. II, p. 311, notes.

PAGE 280 : « **comptoirs florentins.** » V. *Lettres de Machiavel* dans *Opere complete di Nicc. Mach.*, 1843, in-8 et éd. Alvisi, 1883, in-16, adressées à G. di F. Vernaccia, à Pera (1513-1517).

PAGE 280 : « **Christ et César.** » Varchi, *Sonetti*, ed. cit., p. 169b et 171a.

PAGE 280 : « **l'alarme.** » *Négociations de la France dans le Levant sous François Ier*, publié par E. Charrière. Paris, 1848, in-4, t. I, p. 323 et suiv. — *Papiers d'Etat du card. Granvelle*, t. II, p. 515-528 ; et Brantôme, *les Couronnels*, ed. Lalanne, cit. — Ferrai, dans *Vita ital. nel' 500*, p. 27.

PAGE 280 : « **les auteurs à gages.** » *Comment. rerum in orbe gestarum*, etc., per F. Laur. Surium. Cologne, 1586, in-12, p. 297. — Nestor, *Hist. des hommes illustres de la maison de Medici*. Paris, 1564. in-4, p. 205. — Sur Barberousse, v. Jove, *El. vir. bell. virt. illustr*, p. 224, et sa lettre à l'Arétin, dans *Lett. scr. all' Aretino*, t. II, éd. de 1551 ; p. 167, le drôle qui est l'Arétin se fait nommer par le corsaire turc « premier des écrivains chrétiens » au moment où il écrit contre l'alliance turque.

PAGE 280 : « **Soliman II.** » Fr. Sansovino, *Hist. univ. dell' or. et*

imperio dei Turchi. Venise, 1573, in-4, p. 239. — Lamartine, *Hist. de la Turquie.* Paris, 1862, in-4, t. III, liv. XIX ; t. I, p. 313 et suiv. ; son portrait est dans Jove et aux Uffizzi.

PAGE 280 : « **L'Arétin.** » V. *Pietro Aretino e una sua lettera inedita a Francesco I,* ecc. par Ant. Cappelli. Modène, 1865, in-4, p. 8 et suiv.

PAGE 280 : « **Pierre Strozzi... Pera.** » V. lettre de Vinta, dans *Arch. mediceo,* 3101 et *Carte strozziane*, XXXII, p. 187-197.

NOTES DU CHAPITRE CINQUIÈME

PAGE 281 : « **le 4 avril.** » Niccolini, p. 240-245. — Bibl. rara, vol. cit., p, 102-107. — Ferrai, p. 424-429. — Sur les Strozzi nommés dans cette lettre, v. Emile Picot, *Bulletin italien,* t. I, p. 130 et suiv. — Catal. des actes de François Ier, t. VI, n° 22849. — Tristan, l'hermite de Soliers (J.-B.), *La Toscane française*. Paris, 1661, in-4, p. 525.

PAGE 282 : « **Porretta.** » Eaux minérales sulfureuses, à 60 kil. de Florence, dans l'Apennin. Très à la mode alors et citées dans les comédies de Machiavel, pour les maladies des femmes.

PAGE 283 : « **quoi qu'on en ait dit.** » Ferrai, p. 270. Dans un chapitre où il semble perdre pied, tant il est confus.

PAGE 284 : « **il rapporta au roi.** » Adriani, II, p. 44.

PAGE 284 : « **Aulone.** » Port d'Albanie, en face d'Otrante. V. *Négoc. de la France avec la Toscane*, t. I, p. 187 ; t. III, p. 58.

PAGE 284 : « **trois entrevues.** » Lettre de Silv. Aldobrandini. *Carte Strozzi-Uguiccioni*, f° 95, ap. Ferrai, p. 273, note 2.

PAGE 284 : « **sur le brigantin.** » *Lett. di Principi*, t. III, p. 55. — V. sur ces vaisseaux, Guglielmotti, *La guerra dei pirati.* Florence, 1895, in-12, t. I, 8, 18, 109, 368, 224, 276, et t. II, 23.

PAGE 284 : « **Tant plus je fends.** » Ces vers se trouvent dans le ms. magliabech., II, II, 109 ; publiés, *per nozze,* par M. Ferrai, réimprimés par M. Martini, ils sont de nouveau cités dans Ferrai, app. I, p. 411-414 ; le sonnet sur Charles-Quint se trouve dans le même cod. magliabech., p. 269 retro, avec celui de Caro, tiré des *Rime*, Venise, 1569, in-4, p. 73 ; le madrigal est, dans le cod. magliabech., II, IV, p. 16, 135 (nuov. 169).

PAGE 286 : « **une faible ballade.** » Publ. par G. Rigutini, *Nelle nozze auspicatissime di Ada Bemporad con Armando Padovano.* Florence, XVII nov. 1895, 9, pp. tirée du *mss. Laurenziano miscellaneo XXXII, pluteo XLI.*

PAGE 286 : « **ceux de Laurent... l'Ancien.** » V. Bellincioni (B.)

Le rime, etc., ed. Fanfani. Bologne, 1876, in-12, 2 vol., t. I, sonetto LXXXII, et réponse de Laurent, LXXXIII, p. 110-112. M. Fanfani omet de citer l'édition de Pise, 1757, in-8 (avec le faux nom : Londra) et croit qu'il existe seulement l' « arcirarissima », du quinzième siècle. Milano, Fil. di Mantegazi, 1493, in-4. V. aussi ms. magliabech., cité, p. 170, sonnet à la louange d'A. Squarcialupi, organiste fameux.

PAGE 286 : « **des rimailles.** » V. Mazzoni, *Lirica del cinquecento,* dans *Vita ital. nel' 500,* p. 27 et suiv. et *Lilii Gregorii Gyraldi ferrariensis opera,* Basileæ, 1580, in-4, t. II, *De poetis nostrorum temporum dialogi duo.*

PAGE 287 : « **à Philippe Strozzi.** » Arch. de Florence, *Carte Strozzi-Uguiccioni,* f° 95, p. 149 retro, 150.

PAGE 287 : « **palandres.** » « Navire de charge, médiocrement grand, dont les Turcs se servaient comme de bâtiment-écurie pour les transports des chevaux. » Jal. *Glossaire nautique.*

PAGE 287 : « **M. Pierre.** » Pierre Strozzi.

PAGE 287 : « **la sentence publique.** » Dans les *Arch. de Florence, Bandi del magistrato degli otto di Guardia e Balia dal 1533 al 30 agosto 1555,* n° 2694, pièce 77.

PAGE 289 : « **Barlacchia** », poète populaire en même temps que héraut.

PAGE 289 : « **l'Arétin... le 5 mai.** » *Carte strozziane,* XIII, 67 (médiocre copie, incorrecte).

PAGE 289 : « **de' Rossi.** » *Arch. mediceo,* f° 331, p. 89 et 110.

PAGE 290 : « **Marie Soderini.** » Ap. *Carte Strozzi-Uguiccioni,* f° 95, p. 220 (et non *420,* comme le dit Ferrai, p. 435).

PAGE 290 : « **l'édit impérial.** » *Diploma di Carlo V,* ecc. ap. Cantini, p. 507-513 ; v. encore Du Mont, *Suppl. au corps diplomatique,* t. II, partie I, p. 120, et *Legazioni di Averardo Serristori,* con note di G. Canestrini. Florence, 1853, p. 32.

PAGE 290 : « **les ambassadeurs de France.** » Ribier, *Lettres et Mém. d'Estat,* 1666, t. I, p. 51-53, 45-46, 47-49 et 37. — *Arch. Uguiccioni-Gherardi,* cod. 101. Niccolini, p. 204-206.

PAGE 290 : « **plans volumineux.** » Niccolini, p. 253-256, et les dépenses de Ph. Strozzi, p. 333 et suiv.

PAGE 290 : « **Va, fie-toi !** » *Apol. dei Cappuci,* p. 366.

PAGE 290 : « **un martyre.** » V. Niccolini, p. 257-332.

PAGE 290 : « **à Raguse.** » *Carte Strozzi-Uguiccioni,* f° 93, lettre d'Ancône, 25 août, Ant. Berardi à André Rinieri, et Lisio, p. 138.

PAGE 290 : « **cette pilule.** » Varchi. *Spogli per la storia,* ms. magliabech., vol. II, p. 161, ap. Ferrai, p. 275.

PAGE 290 : « **ou à Aulone.** » Lettre de Berardi, et Lisio, *ibid.*

Page 291 : « **le 6 octobre.** » Henri Martin, *Hist. de France*. Paris, 1857, in-8, t. VIII, p. 247. Sur le voyage de Fontainebleau à Lyon, v. Cellini, *Vita*, ed. Biagi, p. 277-278.

Page 291 : « **ses compatriotes.** » V. *Inventaire sommaire des Archives de Lyon*, t. III. Sur les voyages transalpins à cette époque, v. le Zibadone de Gyraldi Cinthio, ms. ital. n° 998, in-4. Bibl. nat. Paris. — Sur les Italiens en France, v. Em. Picot, *Bulletin italien*, 1901, t. I, p. 94, et t. II (1902). — Flamini (F.), *Studi di storia letteraria italiana e straniera*, Livorno, 1895, in-12, p. 197-337. — Arétin, *Lettres*, t. III, p. 112. — Varchi, t. II, 396.

Page 291 : « **d'Annibal Caro.** » Ap. Masi, *Vita ital. nel' 500*, p. 57.

Page 291 : « **Manzoni.** » *Pentita sempre, e non cangiata mai.*

Page 292 : « **la langue étrangère.** » V. Rucellai (B.), *Opere*, per cura di G. Mazzoni. Bologne, 1887, in-12, p. xiii, lettre de M. da Sylva.

Page 292 : « **leurs comédies.** » La *Calandria*. Outre Brantôme, v. *La magnifica et triumphale entrata del ch*^mo^ *Re di Francia Enrico secondo* ecc. Lyon, Roville, 1549, in-4 (catal. Dutuit, n° 668, p. 277).

Page 292 : « **par Mgr Saint Charlemagne.** » V. *Nég. de la Fr. av. la Tosc.*, t. I, p. 175.

Page 292 : « **la fraternité de langue.** » V. *Due lettere ined. di Vincenzo Borghini a Cosmo I.* Florence, 1874, in-8.

Page 292 : « **A Lyon, Lorenzino...** » V. *Discorso soprà lo stato della magnifica città di Lione*, à la suite des *Istorie* de Nardi. Lyon, 1582, in-4. — Flamini, *op. cit.*, p. 305. — Du Bellay (Guillaume), *Mémoires*. Paris, 1588, in-fol., p. 347. — Thibaut, *Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire des Belges*. Paris, 1888, in-8, p. 142. — *Plan, portraict et description de la ville de Lyon au seizième siècle*, par Antoine du Pinet, édition Gonon. Lyon, 1844, p. 6, 18.

Page 292 : « **Rabelais.** » V. mes *Études sur le seizième siècle*. Paris, 1893, in-12, p. 45-48.

Page 292 : « *Sedes studiorum meorum.* » Cf. *Documents sur le séjour de Rabelais à Lyon*, par de Valous. Lyon, 1873, in-8.

Page 293 : « **un voyageur italien.** » *Voyage d'A. Minucci en 1549* dans *Miscellanea storica italiana*, t. I, p. 85-86. Turin, 1862, in-8.

Page 293 : « **certaines écoles.** » Les nommerai-je ? mais qui les connait, ou, les connaissant, les estime ? « guarda, e passa ! »

Page 293 : « **M. François Flamini.** » *loc. cit.*, p. 336-337.

Page 294 : « **Ils ont par leur ruze.** » *Discours de la fuyte des impositeurs italiens*, etc. dans Bibl. elzévirienne, t. VII des *Variétés hist. et litt.*, p. 270. Cf. Henri Estienne, *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé*, 1579, in-8, et 1883, in-8, et *Apologie pour Hérodote*. La Haye, 1735, in-12.

PAGE 294 : « **Roi rimeur.** » *Poésies de François Ier et de Louise de Savoie, de Marguerite de Navarre*, etc., éd. Champollion-Figeac, Paris, 1847.

PAGE 294 : « **Machiavel et Comines.** » Ferrai, *Francesco I e Carlo V* dans *Vita ital. nel' 500*, p. 1-33.

PAGE 294 : « **François Ier lisait.** » V. A. Baschet, *les Princes de l'Europe au seizième siècle*. Paris, 1862, p. 424-425.

PAGE 295 : « **brocanteurs.** » V. dans Vasari, VI, p. 263, l'histoire de Baptiste della Palla et la belle rebuffade qu'il reçut ; et del Lungo, *Vita italiana nel rinascimento*, p. 139-140.

PAGE 295 : « **sans les dames.** » Ferrai, p. 285.

PAGE 295 : « **stérile.** » V. Baschet, *ibid*, p. 470-472.

PAGE 295 : « **les Strozzi, qu'elle aimait.** » Tallemant des Réaux, *les Historiettes*. Paris, 1865, in-12, t. I, p. 32, *Le marquis de Pisani*.

PAGE 295 : « **en usurpateur.** » Mellini, *Cosimo I*, p. 39-40 et 132, note 61.

PAGE 295 : « **subviendra sous main.** » Del Lungo, *Vita ital. nel' 700*, p. 52. — V. encore Albèri, *Vita di Caterina de' Medici*. Florence, 1838, in-4, avec 19 portraits.

PAGE 295 : « **funeste reine.** » Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Chéruel. Paris, 1856, in-8, t. VI, p. 208.

PAGE 295 : « **le Dauphin.** » Il partit de Lyon le 10 octobre. V. Guillaume du Bellay, *Mémoires*. Paris, 1598, in-fol., liv. VIII, p. 467, et éd. Buchon, Paris, 1836, in-4, p. 685.

PAGE 295 : **à la fin de novembre.** » Du Bellay, *ibid.*, p. 688-689. V. *Catal. des actes de François Ier*, t. III, p. 414-417.

PAGE 295 : « **Ricasoli.** » Ferrai, p. 472. *Arch. mediceo, Carteggio universale*, f° 332.

PAGE 296 : « **J'ai, disait-il, tué.** » Ms. magliabech, VII, 374, p. 103.

PAGE 296 : « **Marie Soderini.** » Lettres publiées d'après le *Carteggio* de Varchi. Bibl. palatina de Florence, par Gargiolli, *Tre Lettere di M. S. d. M.* Nozze d'Ancona-Nissim. Livourne, 1871, p. 11-13, citées sans indication de source, et complétées de deux autres par Ferrai, p. 435-440. — Se trouvent dans *Carte Strozziane*, f° 132, p. 69 retro, 70.

PAGE 297 : « **les cimeterres.** » *Arch. mediceo*, f° 332, p. 84.

PAGE 297 : « **son jeune frère Julien.** » *Carte strozz.*, f° 132, p. 68 retro, 69. — Ferrai, p. 439.

PAGE 298 : « **Moulins.** » V. voy. cité d'A. Minucci, p. 89-90.

PAGE 298 : « **le 8 février.** » *Capitula sanctissimi fœderis initi inter summum Pontificem Cæsareamque Majestatem et venetos contra*

turcas, une place y est réservée au très-chrétien..., s. l. n. d., plaq., in-4, 4 ff. triple écusson en tête, à la fin, le grand écusson de l'Empire, Bibl. nat. à Paris, Réserve, J. 3083.

PAGE 298 : « **Caracciolo.** » Son épitaphe se lit au Dôme de Milan, chapelle du chœur, à droite.

PAGE 299 : « **Cybo.** » *Arch. mediceo*, 3716, 15 et 22 avril, de Carrare.

PAGE 299 : « **Marie Soderini.** » V. doc. XIII du *Cosimo I* de Ferrai, p. 254, lettre du cardinal Ridolfi.

PAGE 299 : « **Giberti.** » Lettre dans *Giorn. stor. degli Arch. toscani*, 1858, I, p. 42, doc. L. — Sur ce personnage, v. sa vie par P. Ballerini, en tête de ses *Opere*, Hostiliœ, 1740 ; et Spotorno, *Storia della Liguria*, t. III, p. 112-133. — *Corrispondenza segreta di G. M. Giberti* ecc. publ. dal marchese F. Gualterio. Turin, 1845. — Virgili, *F. Berni, passim* (table, p. 614-615). — C'était le bâtard d'un marinier gênois. — Cf. aussi Mazzoni, Préface aux *Opere* citées de Ruccellai, p. LVIII-LIX. — Masi, *La reazione cattolica*, dans *Vita ital. nel' 500*, p. 43, 50. — Gregorovius, *Storia di Roma*, ecc., tr. da R. Manzato. Venise, 1872-76, t. VIII, p. 525. — J. M. Giberti, *Opera*. Vérone, 1733. — Et mon livre sur l'Arétin, chap. I, p. 26.

PAGE 299 : « **avant la fin de l'automne.** » *Arch. mediceo*, f° 3262, ap. Ferrai, *Cosimo I*, p. 128, note 1.

PAGE 299 : « **à Robert son frère.** » C'est Madeleine, qui mourut en 1583, à Rome. (Passerini, *Medicis*, tav. VI.) V. del Lungo, ap. *Vita ital. nel rinascim.*, p. 138. Robert fut naturalisé français en juin 1544, V. *catal. des Actes de Fr. I*er, t. VI, n. 22849.

PAGE 299 : « **Brantôme.** » Ed. Lalanne, *loc. cit.*, t. VI. *Les Couronnels*.

PAGE 300 : « **d'Epernay.** » *Journal du voyage de Montaigne*. Paris, 774, in-12, t. I, p. 8 et éd. d'Ancona, p. 8.

PAGE 300 : « **nos vieilles chansons.** » V. Leroux de Lincy. *Recueil de chants historiques français*, IIe série, seizième siècle. Paris, 1847, in-12, t. II, p. 191, 197. — Sur Pierre Strozzi, v. Fr. Trucchi, *Vita e gesta di P. Strozzi fiorentino, maresciallo di Francia*. Florence, 1847, in-16. — V. aussi sur la valeur de cet homme, Mazzoni, ap. *vita ital. nel' 600*, p. 133.

PAGE 301 : « **le père de Pierre.** » Adriani, I, p. 5.

PAGE 301 : « **comme du principe.** » *Delle lettere di M. Claudio Tolomei*, libri sette. Venise, 1576, in-12, liv. VII, p. 270 retro.

PAGE 301 : « **Tornabuoni.** » Lettre dans *Arch. mediceo, Carteggio di Cosimo* I, f° VII (universale, f° 336) publiée par Canestrini, et Desjardins, *Nég. de la Fr. av. la Toscane*, t. III, p. 15, réimprimée par Ferrai, p. 472, sans aucune autre indication et comme inédite.

— V. la Légation en France d'A. Tornabuoni, dans les *Négociations,* même volume, p. 406 et suiv.

PAGE 301 : « **un professeur italien.** » M. Ferrai, qui a publié, je l'ai dit, quelques documents nouveaux, et republié beaucoup de documents donnés par d'autres. V. p. 294-295 et notes. Déjà, dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, t. XX, 1892, p. 243, note 2, M. Pellegrini mettait en doute cette idée de M. Ferrai. L'autre idée, que M. Pellegrini émet (sur les motifs que Strozzi avait pu avoir pour envoyer Lorenzino à Constantinople), paraît moins probable.

PAGE 302 : « **Et Calvin.** » Quicherat, *Hist. de Sainte-Barbe*. Paris, 1860, in-8, t. I, p. 213.

PAGE 302 : « **un Allemand fugitif.** » V. *les Historiettes* de Tallemant des Réaux, éd. citée, t. VI, p. 247-248.

PAGE 302 : « **trente mille écoliers.** » V. *Description de la ville de Paris à l'époque de François Ier* d'après un ms. inéd. de la bibl. de Milan, publiée par Luca Beltrami, Milan, 1889, p. 11 ; et Bandello, *Novelle*, t. IX, nov. XXIII, p. 316 et suiv.

PAGE 302 : « **un Italien.** » Minucci de Serravalle, médecin, archevêque de Zara. *Voy.* cité, p. 98.

PAGE 302 : « **ce collège des Lombards.** » V. Sauval, *Antiquités de Paris*, 1733, in-fol., t. II, VIII, p. 376. — Du Breul, *Théâtre des antiquités de Paris*, 1612, in-4, p. 689-692. — Félibien, *Histoire de Paris*, t. III, p. 427-431.

PAGE 302 : « **Saint Hilaire.** » V. Sauval, *ibid.*, t. II, chap. IV, p. 411-412.

PAGE 302 : « **caméristе.** » Quicherat, *ibid.*, p. 74.

PAGE 302 : « **de Villon et de Rabelais.** » V. l'excellente *Etude biogr. sur F. Villon* par A. Longnon, Paris, 1892, avec plan du quartier, et l'édition donnée par le même. — Dans Rabelais, *Gargantua,* chap. XVII à XXV. *Pantagruel*, chap. VI-XXIV.

PAGE 303 : « **de la Saint-Louis.** » Quicherat, *ibid.*, p. 91.

PAGE 303 : « **Chartière.** » Sauval, *ibid.* Cette rue a été enserrée à la fin du dix-neuvième siècle entre les collèges Louis-le-Grand et Sainte-Barbe. Elle est réduite à une impasse.

PAGE 303 : « **Collège de France.** » Ce qui suit, dans Abel Lefranc, *Histoire du Collège de France*. Paris, 1893, in-8, p. 76, 93, 109, 113, 120, 129, 142, 145, 137 ; et Jules Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, in-8, t. I, p. 165-255. — Longnon, *Villon*, Glossaire, verbo *Cornete*, p. 296.

PAGE 303 : « **Prince excellent.** » Jean Marot, *Ballade* (*1514*), *au Duc de Valloys*.

PAGE 304 : « **Robert de' Bardi.** » Vesp. de Bisticci, *Vite*, p. 526.

PAGE 304 : « **Paul Paradis.** » Aug. Longnon, *Hist. d'une chaire au Collège de France*. Paris, 1893, in-8, p. 12. — V. Trajano Boccalini, éd. citée, I, p. 201.

PAGE 304 : « **Masques hors de sens.** » *Gargantua*, XVIII.

PAGE 304 : « **son Apologie.** » Je suis l'édition donnée par M. Lisio, p. 131-185, et je renvoie, pour la bibliographie, aux pages XI-XIV de son recueil. — Pour les opinions récentes sur cette œuvre, on peut voir, outre l'article cité de M. Saltini, p. 325, ce que dit Ranalli, *Arch. storico ital.*, t. XV, 1862, p. 60 ; le manuel d'Ancona et Bacci, t. III, p. 238-241, et l'édition donnée par d'Ancona, dans *Autobiografie*, Florence, 1857, in-32, p. 12-13. Enfin depuis l'édition Lisio a paru *L'Apologia di Lor. D. M.* da Aug. Serena, Trévise, 1901, in-8, 20 pages, introduction à la lecture de l'Apologie. — Cf. aussi Burckhardt, *Cultur.*, éd. de 1860, p. 60, et trad. Valbusa, t. I, p. 80.

PAGE 304 : « **Giordani.** » Lettre au comte Léonard Trissin, dans *Epistolario*, ed. Gussalli. Milan, 1854, in-12, t. IV, lettre 565, p. 237-238. — Sur Giordani, v. d'Ancona et Bacci, *Manuel*, t. V, p. 266-270.

PAGE 304 : « **Leopardi.** » *Pensieri*. Florence, 1898, in-12, t. I, p. 171-172 ; v. enc. p. 120-121.

PAGE 325 : « **Le sentiment de la vengeance.** » *Pensieri*, *ibid.*, p. 184.

PAGE 325 : « **Si je ne me venge.** » Francesco d'Ambra, *La Cofanaria*. Florence, 1593, in-8, IV, p. 15.

PAGE 325 : « **Leopardi revient.** » V. les citations données par Serena, opuscule cité.

PAGE 325 : « **Montesquieu.** » *Consid. sur les causes de la grandeur des Romains*, etc., éd. citée, chap. XI, p. 132-134; chap. XII, p. 135.

PAGE 326 : « **Chez Cellini.** » Cellini, *Vita*, liv. II, ed. Biagi, p. 418-513.

PAGE 326 : « **Un espion à Cosme.** » Ferrai, p. 305, note 2. — *Arch. mediceo*, f° 343.

PAGE 326 : « **Le vice-roi.** » *Ibid.*, note 3. — *Arch. mediceo*, f° 1161.

PAGE 326 : « **Cecchino de Bibbona.** » *Arch. mediceo*, f° 351, p. 533. Ferrai, p. 473, le publie incorrectement : « Farina, Nontiero, *e allora* », pour Farnia, Bouttières (maréchal de), et *Colonna* (Ascagne).

PAGE 327 : « **Une lettre de Lorenzino.** » *Ibid.*, p. 534.

PAGE 328 : « **Julien Soderini.** » *Italiæ sacræ*, t. I, in Episc. Volaterranis, et Cartularium Eccl. Santonensis, ap. Sainte-Marthe, Lettres de Rabelais citées, p. 150-51. — *Giorn. stor. d. arch. toscani*, t. II, p. 123 et suiv. 1859, et t. III, p. 189-204. — *Ibid.*, t. IV, p. 265-

burlesche di Messer Fr. Berni, di Mgr G. d. C. ecc. 1723, in-12, p. 3-4. — Cf. enc. Berni, *ibid.*, p. 37, et éd. Daelli, Milan, 1864, t. I, 114, et éd. Virgili, Florence, 1885, in-12, p. 38-40.

PAGE 334 : « **les vrais lettrés.** » Mazzoni, ap. *Vita ital. nel' 500*, p. 280, et 287-8.

PAGE 337 : « **Alfieri.** » Mazzoni, *Vita it. nel' 600*, p. 145, v. la IIIe partie du présent ouvrage ; et aussi Mazzoni, *Vita ital. nel' 500*, p. 280.

PAGE 334 : « **les Farnese.** » *Arch. stor. ital.*, nouvelle série, t. I, chap. II, p. 217, année 1855.

PAGE 334 : « **il les niait.** » V. *Mem. ist. della città di Fano*, citées plus haut, t. II, p. 149-150, il plaidait *pro domo*.

PAGE 334 : « **le prédestinait.** » Lettre de Machiavel à F. Vettori. 4 févr. 1513. Dans *Opere complete*. Florence 1843, in-4, p. 110 ; tronquée dans l'éd. Alvisi, lettre CXLII, p. 329.

PAGE 334 : « **est signalé.** » Lettre citée dans Martini, *L. d. m. e il tirannicidio*, etc., p. 13, note 1, tirée de la f^a 2966 des Archives médicéennes, et cf. toute la note qui suit.

PAGE 335 : « **à la solde... Cellini.** » *Depositeria generale; Salariati*, n° 393, 1553, p. 115, il a deux cents ducats par an. — *Vita.*, éd. Biagi, p. 513-514.

PAGE 336 : « **Gonnella.** » V. *Vita di Pietro Gonnella buffone*. Carpi, 1762, in-8.

PAGE 336 : « **réduire à néant.** » V. les pages définitives qu'a consacrées M. Alessandro Gherardi à ce gouvernement de Cosme I, *Arch. stor. ital.*, 1898, t. I, p. 12-13 du tirage à part.

PAGE 336 : « **par excellence... de sicaires.** » Del Lungo, *Vita ital. nel' 700*, p. 55, et G. Saltini, *Tragedie medicee domestiche*. Florence, in-12.

PAGE 336 : « **doge indifférent.** » François Donato (1545-1553).

PAGE 336 : « **taglia.** » Paruta, *Dell' ist. venez.*, liv. X. Venise, 1749, éd. des historiens vénitiens, t. V, p. 295.

PAGE 337 : « **en 1540.** » Paruta, *ibid.*, p. 295-6. M. Tausserat-Radet, *op. cit.*, introduction, p. XXIII-XXVI, place l'affaire en 1542-1543.

PAGE 337 : « **vers l'Empire.** » Paruta, *ibid.*, liv. XI, p. 392-394.

PAGE 338 : « **Estienne.** » *Deux dialogues du langage françois italianizé*. Paris, 1883, in-8, t. I, p. 81-85.

PAGE 338 : « **Brucioli.** » *Giorn. stor. d. arch tosc.*, 1859, t. II, p. 122, et dép. de N. Martelli, t. IV.

PAGE 338 : « **Pandolfini.** » V. Mellini, p. 18. — *Lett. dell' Aretino* t. VI, p. 262ro. — Passerini, notes citées, t. III, p. 1067. — *Carte strozziane*, LXVIII, 1 et 2 ; LXIX, p. 86 ; LXX et LXXVIII. — *Arch. stor. ital.*, t. XV, p. 350-376. — Sur l'Arétin à ce propos, v. Arch. d'Etat à

Florence. *Ruolo di stipendiati.* Depositeria. Salariati, n° 392ª. p. 134-135 *bis.* — *Inventario della Guardaroba di S. Ecc. ibid.*, 1553, p. 86. — Ms. magliabech., II, III, 102, p. 98, 141. — *Arch. mediceo*, fª 2966, p. 3.

PAGE 338 : « **monstrueux Arétin.** » Molmenti, *La corruzione*, ecc. *Arch. stor.*, 1903, t. II, p. 29, et Virgili, *F. Berni*, p. 525.

PAGE 338 : « **Bollani** » (ou Bolani). V. mon livre sur *l'Arétin*, et *Arch. mediceo*, fª 3101, p. 221ʳᵒ. Vinta au duc. — Doglioni, *op. cit.* — Les lettres de l'Arétin à Cosme et à ses agents sont encore dans le t. I de ses Lettres, éd. 1609, p. 78, 94-96, 125-126, 168-181 ; t. II, p. 3, 149-150, 159-160, 196-197, 198-199, 210-213, 252-253 ; t. III, p. I-II, 33, 93-94, 101-102, 154, 236, 238, 245, 265 ; t. IV, p. 1, 41. V. plus bas, fin du chapitre.

PAGE 339 : « **le 13 novembre 1545.** » *Archivio mediceo*, fª 2966. Pandolfini au duc, lettres du 15 nov. et de déc. 1545.

PAGE 339 : « **le 23 mars.** » *Arch. mediceo*, fª 2967, et lettre d'anonyme à Pierre-Louis Farnese, *Arch. stor. ital.*, 1855, II, 2, 214, note à la lettre XL.

PAGE 339 : « **Lottini.** » Lisio, p. 139. — Moreni, notes à Mellini, p. 107. — Varchi, *Sonetti*, parte Iª, p. 116. — *Avvedimenti civili di M. G. F. Lottini da Volterra.* Venise, 1582, in-12. — *Propositioni ovvero considerationi* ecc. di M. F. Guicciardini, G. F. Lottini, F. Sansovini (*sic*), Venise, 1588, in-4. — *Lettere scr. all' Aretino*, t. II, 314. — Ms. magliabech., XXV, V, 535, p. 59, et P. L. Brazzone dans *Domenica letteraria*, t. II, n° 28.

PAGE 339 : « **ayant entendu dire, écrit.** » V. *Arch. mediceo*, fª 37, p. 2, ap. Ferrai, p. 474.

PAGE 341 : « **le 17 novembre.** » *Arch. mediceo*, fª 2977. Lettres de Pandolfini au duc, 9 déc. 1546.

PAGE 341 : « **Lottini** », Ferrai, p. 477.

PAGE 341 : « **on trouvait faibles.** » *Arch. mediceo*, fª 2967. Pandolfini au duc, 9 déc. 1546.

PAGE 341 : « **Burlamacchi.** » Arch. di Stato. Sienne, fª 208, p. 18, 26. Sur la prison de Burlamacchi en février 1548.

PAGE 341 : « **de Fiesque.** » *La Congiura del Fiesco e la Corte di Toscana*, doc. ined. pubbl. da L. Staffetti. Gênes, 1891, in-4. — Bandello, t. VI, p. 8-9.

PAGE 341 : « **Un Italien.** » Bonaparte, *Journal de Sainte-Hélène*, t. I, p. 470, ap. Vandal, *Avènement de Bonaparte*. Paris, 1903, in-8. — V. Burckhardt, I, p. 56-60, et trad. t. I, p. 75.

PAGE 341 : « **Del Vezzo.** » *Arch. mediceo*, fª 384, p. 8-9.

PAGE 342 : « **sensale.** » V. Lasca, *Novelle*. Cena seconda, nov. 4ª, p. 211, éd. citée.

Page 364 : « **Lottini.** » *Arch. medıceo*, f° 2967, tout février-mars 1548. — *Arch. mediceo*, f° IX, p. 405.

Page 350 : « **C'est le temps du carnaval.** » Bandello, t. II, p. 306, et récit de Bibbona.

Page 350 : « **La multitude des masques.** » Del Vezzo au duc, f° 2967. Lettre du 16 février 1548, v. jusqu'au meurtre les lettres de Pandolfini, 22 février, Lottini, 24 février ; même liasse — et celle de Cosme Ier, f° IX, 445 retro et 447, à l'un et à l'autre.

Page 351 : « **Pistolesi.** » Cf. Edouard de Beaumont, *Armes inconnues* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1878, t. I, 1er juin, t. XVII, 2e partie, p. 501). — Bandello, t. IV, i. — Duez (N.), *Dictionnaire italien*, 1610, au mot *Pistolese*. — Oudin et Veneroni, *Dict. ital. et français*, 1681, in-4, p. 368. — *Vocabolario della Crusca*, 1733, t. III, p. 635. — Buonarroti, *La Fiera*, 1726, in-fol., II, 3, 11. — Saint-Didier, *op. cit.*, p. 285. — Il y a, dans la Pinacothèque de Pérouse, un tableau par Fiorenzo di Lorenzo, qui illustrerait cette scène. — V. pour ces armes et ces mœurs, Bandello, t. IX, p. 398-401, 406 et 415 ; vii, 71 et 299. — Saltini, *Bianca Cappello*, p. 141. — Litta, *Medici*, t. XII. — Ce nom de *pistolese* a fait croire au brave Lapini, *Diario*, p. 106, que Lorenzino fut tué « da uno pistolese, e uno volterrano », par un Pistoïen et un Volterran. Le badaud peuple commençait la légende.

Page 351 : « **sicae.** » Josèphe, liv. I, chap. x.

Page 351 : « **le vieux chroniqueur bolonais.** » *Diario bolognese*, cité plus haut, p. 126-127. — V. les erreurs qui commencent à se propager, dans Nestor, p. 205 et Bibl. nat. Paris, ms. ital., 282, p. 488-489. Il existe à la Ricardienne, *Cod. moren. 352*, un manuscrit où (p. 142 retro) il est dit que Lorenzino fut tué comme il était en train de pisser dans une ruelle, et que les assassins lui coupèrent la tête et l'apportèrent à Cosme Ier. Littérature de *Casi tragici*, c'est tout dire ! — V. enc. Jove, *Elog.*, p. 209.

Page 352 : « **Saint-Second.** » Ile vers Mestre, monastère de Dominicains. V. Cornèr, p. 274 et *Forastiero illuminato*, ecc. Venise, 1796, in-12, p. 286.

Page 354 : « **ni médecins.** » Sur les médecins du temps, v. Doglioni et Zittio, *op. cit.*, p. 319 : sur les funérailles, v. Sansovino, *op. cit.*, p. 403.

Page 354 : « **de savoir où on l'enterra.** » J'ai mille grâces à adresser à l'extrême obligeance de M. Malagola, directeur des Archives à Venise. Sur la recommandation de mon ami M. Alexandre Gherardi, directeur des Archives florentines, M. Malagola a bien voulu, non seulement s'assurer que les diverses séries où l'on aurait pu trouver un renseignement sont détruites, ou postérieures, ou ne contien-

nent rien ; mais il m'a signalé le passage de Tassini, *Curiosita veneziane*, Venise, 1887, p. 578, où ce savant assure que : « les chroniqueurs vénitiens... sont absolument muets, peut-être parce que la République, par égard pour le duc Cosme ou pour l'ambassadeur espagnol, voulait fermer les yeux et faire oublier l'aventure ».

NOTES DE LA TROISIÈME PARTIE

PAGE 359 : « **Le cardinal Hercule.** » V. Armand, *les Médailleurs italiens*, t. II, p. 201-202. — Ferrai, p. 480, cite une partie de la lettre à laquelle je fais allusion. La relation du meurtre est en espagnol : « Relacion de lo que passo en la muerte de Lorenço de Medicis a 26 de feb. 1548. » Elle confirme point par point la véracité des faits allégués, les détails du meurtre, la mort de Lorenzino en l'espace d'une demi-heure, « su madre presente confortandole a que perdonassio : ed dizine dole palabras de gronde animo ». Archives de Gonzague, à Mantoue. Papiers du cardinal Hercule.

PAGE 360 : « **Bebo Ricci... à Massa.** » Sa lettre, du 22 janvier 1556, autographe, est dans *Arch. mediceo. Carteggio universale*, f° 457, p. 363.

PAGE 360 : « **Mgr della Casa.** » Lettere d'uom. ill. citées, publ. par Ronchini. Parme, 1853, t. I, p. 239-240, et t. III. — *Opere di Mgr G. d. C.*, citées, éd. 1728, t. III, lettre LXXXIII, et ed. des *Classici ital.* Milan, in-8, t. IV, p. 291.

PAGE 361 : « **Lottini.** » *Arch. mediceo*, f° 2967, non signée, 26 févr. 1548.

PAGE 361 : « **Pandolfini... le 1er mars.** » *Arch. mediceo*, f° 2967, *ad diem*.

PAGE 361 : « **une querelle de préséance.** » V. Reumont, *Gesch. Toscana's*, t. I, p. 162. — *Négoc. de la Fr. av. la Toscane*, t. III.

PAGE 362 : « **jusqu'à la mort de Pierre Strozzi.** » Cantù, *Spigolature*, p. 345-358.

PAGE 362 : « **dans une lettre chiffrée.** » *Arch. mediceo*, f° IX, p. 472 retro, 473.

PAGE 362 : « **En cachetant ceci.** » *Ibid.*, f° IX, p. 462 retro, 463. — Cantù, p. 328. — *Carte strozziane*, f° LXIX, p. 37.

PAGE 363 : « **à Bernard de Médicis.** » *Arch. mediceo*, f° 4311, *ad diem*, 1er mars 1548. — Saltini met, par erreur, *3411*. V. art. cité, p. 324-325.

PAGE 363 : « **le 6 mars, les agents secrets.** » Del Vezzo, dans f° 2967, *ad diem* ; lettre mal attribuée par Cantù, p. 329, à Lottini, et non déchiffrée par lui.

PAGE 363 : « **aux quatre coins.** » *Arch. med.*, f° IX, p. 485 retro.

PAGE 363 : « **aucune intelligence.** » *Carte strozziane*, f° X, p. 39. Cantù, p. 328 en cite un fragment.

PAGE 364 : « **La Seigneurie n'a nul souci.** » *Arch. med.*, f° IX, p. 500 retro.

PAGE 368 : « **à Paris** » *Arch. Mediceo*, f° 4592, p. 535 retro-537, non cité dans *Nég. de la Fr. av. la Tosc.*, t. III, p. 231. — V. la lettre d'Al. Guglielmi au G[t] de Sienne, dans Arch. d'État. Sienne, f° 28, 10 mars 1548, de Pise.

PAGE 364 : « **Léon Strozzi.** » Milan, Bibl. Ambrosienne, *Mss. D 504, parte inferiore*, 44 pages, citée par Ferrai, p. 482-4. J'ai revu cette pièce sur l'original, à Milan.

PAGE 364 : « **Qu'i s'ensuive ce qui voudra.** » Ferrai, p. 480. — *Arch. Med*, f° 2972, *ad diem*, 14 mars 1547-48.

PAGE 364 : « **son honneur.** » *Carte strozz.*, f° X, p. 40 ; v. enc. *Arch. mediceo*, f° IX, p. 507.

PAGE 364 : « **les deux jeunes gens de Volterre.** » *Arch. med. 4311*, 27 mars, au revers : « li uccisori di L[so] traditore ».

PAGE 364 : « **L'Arétin.** » *Lettere*, t. IV, p. 150-151, 153, 159, 164. — Lettre de Luca Martini à Varchi, *Carte Strozz.*, f° 95, p. 194 ; sur ce Martini, v. *Lettere pittoriche*, t. I, p. 15, 94-97, *Lett. scr. all' Aretino*, t. II, p. 322-3. — Berni. ecc, *Op. burlesche*, 1723, p. 223-227. — *Cod. riccard.*, 2948, p. 6 retro. — *Carteggio universale mediceo*, f° 457, p. 529, 566. — Pour les derniers échos de l'affaire, cf. *Carte Strozzi-Uguiccioni*, f° 51, lettre de Cosme au duc d'Urbin, 27 janv. 1554, ap. *Lettere dell' Ill[mo] et Ecc[mo] S[r] Piero Strozzi ecc.* 1545-1555.

PAGE 365 : « **Doni.** » *La Fortuna di Cesare*, tratta dagl'autori latini. Venise, 1550, in-12. *Ai Lettori*, et p. 24 retro.

PAGE 365 : « **un procès-verbal.** » Archives de Venise, *Consiglio dei X[i] Segreto*, vol. 6, ap. Ferrai, p. 484.

PAGE 366 : « **la lettre que Catherine de Médicis.** » De Blois. Ap. *Lettres de C. d. M.* publ. par H. de la Ferrière. Paris, 1880, in-4, t. I, p. 38-39. Il ne faut pas croire, avec M. de la Ferrière, que Lorenzino était fils de Pierre-Lorenzo, ni le répéter par deux fois (*ibid.*, p. 3, note 5, et p. 39, note 1). Sur Julien, cf. Litta, *Fam. Medici*, tav. XII, et *Arch. med.*, f° 2532.

PAGE 366 : « **Doni** » *La Libraria, LIBRARIA del Doni fiorentino*, ecc. (et non *Libreria*, comme l'imprime cet ennemi de l'ancienne orthographe qu'est M. Hauvette (Besnault) dans *Alamanni*, *op. cit.*, p. 421, note) *nella quale sono scritti tutti gl' autori vulgari con corto discorso sopra quelli* ecc. Venise, 1550, in-16, p. 29, lettre L, et p. 54 retro. — *La seconda Libraria del Doni.* Venise, 1551 et 1555, in-16, lettre L, p. 120. La dédicace à F. Caraffa est du 17 juin 1550. — Sur Doni, v. *I Marmi*, con la vita dell' aut. da S. Bongi. Florence, 1863, in-12, p. IX-LXIII du t. I, et le catal. de ses œuvres, t. II, p. 276-308. Les *Medaglie*, p. 281-282 ne parlent pas de Loren-

zino. Et la *Vie* du même n'existe ni imprimée ni manuscrite.

PAGE 367 : « **au duc Cosme.** » V. Il *Terremoto*, di M. A. F. Doni, secondo la copia dell' anno MDLVI. Lucques, 1861, in-8, p. 67-71.

PAGE 367 : « **deux manuscrits.** » Bibl. Riccardienne à Florence, 2970 [1], in-4, et 2970 [2] — soixante et onze pages. — La scène est à Lucques. — Le titre de l'édition de Lucques, 1549, est : Aridosio, Comedia del sig. Lorenzino de Medici, novellamente posta in luce. Stampata in Lucca per Vincentio Busdrago, MDXLIX. — Outre les éditions citées par Gamba, p. 200-201, j'ai vu celle du recueil intitulé *Commedie toscane*. Riccard, MM, 14410. — Une réimpression, avec l'Apologie, a été donnée à Milan, 1887, in-12, dans la Bibl. universale à 25 centimes.

PAGE 368 : « **en 1534.** » M. Lisio, p. 134, entraîné à cette légère erreur, comme à quelques autres, par Ferrai.

PAGE 368 : « **une partie musicale.** » Cf. Apparato et feste nelle noze dello Illmo Sigr. Duca di Firenze, ecc., s. l., MDXXXIX, in-12, p. 170, lettre à G. Bandini, ambassadeur près de César ; ce qui se fit pour Cosme en 1539 dut se faire en 1536 pour Alexandre, et l'on a vu si la musique occupait Lorenzino.

PAGE 369 : « **aux Strozzi même.** » Varchi, t. III, p. 4.

PAGE 369 : « **comme Montaigne le disait.** » Liv. II, chap. x ; cette addition est dans 1588. La 1re éd. de 1585 ne l'a pas.

PAGE 369 : « **L'Arioste.** » T. Salvini, *Il teatro del' 500. Vita ital. nel' 500*, p. 376.

PAGE 369 : « **un Gelli.** » *Opere di G. B. Gelli*. Florence, 1855, in-12 ; p. 319-388 ; et *La Sporta*, 1re éd. de 1543, in-8. — Le « sans dot », de *l'Avare*, « senza dota », s'y trouve aussi, acte III, sc. I. — V. *Menagiana*, t. III, p. 152, éd. de Paris, 1729, in-12.

PAGE 369 : « **ni tout à fait antique.** » Varchi, Prologue de *la Belle-mère*. La *Suocera*. Florence, 1569, p. 8.

PAGE 370 : « **jusqu'à l'écorce.** » Bibl. rara de Daelli. Milan, 1863, vol. 8, p. 3. *L'Assiuolo di G. M. Cecchi*, préf. de E. Camerino.

PAGE 370 : « **un historien du pur terroir.** » M. Is. del Lungo, *Dante ne' tempi di Dante*. Bologne, 1888, in-12, p. 97-98.

PAGE 370 : « **Trissin, Rucellai.** » Mazzoni, préf. aux *Opere*, citées, de Rucellai, p. 20 et 62.

PAGE 370 : « **votre Florence.** » Scherillo, dans *Vita ital. nel' 600*, p. 302, 307.

PAGE 370 : « **le concile de Trente.** » Mazzoni, *ibid.*, p. 64, et mon livre sur *l'Arétin, Les hagiographies*.

PAGE 370 : « **d'un Italien.** » Scherillo, *ibid.*, p. 300.

PAGE 371 : « **Poccianti.** » *Catalogus scriptorum florentinorum*, auct. Michele Poccianti. Florence, 1589, in-8, p. 577.

PAGE 371 : « **des solécismes.** » Il écrit : « consignavit comediam, cui *titulum* fuit Aridosio ».

PAGE 371 : « **Allacci.** » *Drammaturgia di Lione Allacci*. Venise, 1755, in-4, p. 108.

PAGE 371 : « **La Crusca.** » Vocabolario, ed. 1738, t. VI. *Indice*, p. 51. — V. Gamba, p. 200, 201, 298.

PAGE 371 : « **Crescimbeni.** » *Della volgar poesia*, t. V, p. 141. « In versi volgari. »

PAGE 371 : « **tel professeur.** » F. Salfi, *Saggio storico-critico della commedia italiana*. Paris, 1829, in-12.

PAGE 371 : « **les approbations de tel autre.** » S. Caruso, *Aridosia di L. d. M.* Palmi, 1890, in-8, 31 pages.

PAGE 371 : « **les imitations.** » Vinc. de Amicis, *L'imitazione latina nella commedia italiana del XVI° secolo*. Florence, 1897, p. 71, 103.

PAGE 371 : « **de Breslau.** » Gaspary, *Storia della letteratura italiana*, tr. da V. Rossi. Turin, 1891, in-8, t. II, partie 2, chap. XXX, p. 233-236.

PAGE 371 : « **Turin.** » *Giorn. stor. della lett. it.*, 1892, t. XX, p. 246-247.

PAGE 371 : « **Leipzig, Naples.** » *Gesch. der italienischen Litteratur* von B. Wiese und C. Pèrcopo. Leipzig, 1899.

PAGE 371 : « l'*Andrie.* » *Première comédie de Térence*, appelée l'*Andrie*, nouvellement traduite en français et mise en rime française, 1555 ; dans *le Cymbalum mundi*, etc. Paris, 1841, in-12.

PAGE 371 : « **les farces du moyen âge.** » *Le XVI° Siècle en France*, par A. Darmesteter et A. Hatzfeld. Paris, 1878, in-12, t. I, p. 176, 180.

PAGE 372 : « **Larivey.** » *L'arrivé, il Giunto*. V. les *Comédies facécieuses de Pierre de Larivey*, etc. ; Paris, 1579, in-12 ; Lyon, 1597 ; Rouen, 1600, 1611 ; et *Les Comédies de P. d. L.* Champenois, Paris, 1855, in-12, 2 vol. d'où sont tirés, p. XXII du t. I, les renseignements qui suivent.

PAGE 372 : « *la Pie*, **de Razzi.** » La *Cecca*. Florence, 1563, in-8 et non la *Zecca* (la *monnaie*) comme le dit l'avant-propos cité, p. XXI.

PAGE 372 : « **il innova la prose.** » Sainte-Beuve, *Tableau hist. et crit. de la poésie française et du théâtre français au XVI° siècle*. 2° éd., Paris, 1838, in-8, p. 278 et suiv.

PAGE 373 : « **Le Fantosme amoureux.** » Paris, 1656, in-16.

PAGE 373 : « **Montaigne.** » *Voyage*, éd. de Querlon, t. II, p. 329 ; éd. d'Ancona, p. 469-470. *Essais*, liv. II, chap. X, éd. de 1588.

PAGE 373 : « **amassait les pièces italiennes.** » V. mon livre sur *l'Arétin*, p. 323-324.

PAGE 373 : « **on a pu retrouver.** » M. Pio Rajna, ap. Scherillo, *op. cit.*, p. 323.

PAGE 373 : « **Bruno.** » *Candelajo.* Paris 1582, in-16, et *Boniface et le pédant*, com. en prose im. de l'italien de Bruno Nolano (*sic*), Paris, 1633, in-8.

PAGE 373 : « **Covielle.** » *Vie de Scaramouche.* Paris, 1695, in-12, p. 101, 125, etc. On cherchera vainement des renseignements sur tout ceci dans *Molière et la comédie italienne*, par L. Moland. Paris, 1867, in-12, chap. XII. Lire de 209 à 224, pour *Tartufe* et *l'Avare* ; sur ce dernier, on jugera !

PAGE 374 : « **les plus faibles en ce qui regarde l'Italie.** » *Molière*, éd. Despois et P. Mesnard. Hachette, 1882, in-8, t. VI, p. 22-23.

PAGE 374 : « **Leopardi.** » *Crestomazia italiana*, ecc. Milan, 1827, in-8, p. 346-349.

PAGE 374 : « **les meilleurs manuels.** » D'Ancona et Bacci, *Manuale della lett. il.*, t. III, p. 238-241.

PAGE 374 : « **réfractaires.** » Pellegrini, art. cité du *Giorn. storico*, 1892.

PAGE 374 : « **jusqu'à déclarer.** » Lisio, p. 139. Pour compléter la liste des manuscrits cités par M. Lisio, je citerai, au British Museum de Londres ; Add. ms. 16493, f. 80 : « Particolari interno alla morte del Duca Alessandro dei Medici » (copié de Ruscelli, éd. de 1608) ; f. 84 : « Lettera di Lor. d. M. a F. di Raffaello » ; f. 87 : « Apologia », et « Lettera di L., etc. » ; f. 194 : « Apologia » ; f. 209 : « Morte di L. M. e quando fosse ucciso ». — Landsdowne ms. 262, f. 39 : « *Vita di L. d. M.* figlio di P. F. e della morte del Duca Alessandro edel medesimo L. » ; f. 48 : « Lettera scritta da L. ecc. » ; f. 52 : *Apologia.* — Egerton. Ms. 2018, f. 1. *Apologia.*

PAGE 375 : **Le Misogallo.** » *Il Misogallo, le satire e gli epigrammi*, editi e inediti, di. V. Alfieri, per cura di R. Renier. Florence, 1884, in-16.

PAGE 375 : « **Vincent Monti.** » App. G. Biagi, *Aneddoti letterari.* Milan, 1887, in-12, p. 20, 25.

PAGE 375 : « **un maître.** » Biagi, *ibid.*, p. 176. *Alfieriana* ; lire toute la suite, qui est un éreintement complet du sire.

PAGE 376 : « **un aliéniste.** » Lombroso, *Genio e degenerazione.* Palerme, 1897, in-12, p. 76-77. — Dr Antonini, *Studio su Alfieri.* Turin, 1898.

PAGE 376 : « **Manzoni, sa lettre si belle.** » Lettre à M. Chauvet. Cf. *Cronache della civilta elleno-latina.* Rome, 1er mars 1903, nº 23, p. 225 et Luca Beltrami, *Cenni biografici di Alessandro Manzoni.* Milan, 1897, in-4.

PAGE 377 : « **les tragédies.** » V. Mazzoni, dans *Vita italiana nel*

Settecento. Milan, 1895, in-12. *Dal Metastasio a V. Alfieri*, p. 194.

Page 377 : « **style obscur.** » Panzacchi, *Vitt. Alfieri*, *ibid.*, p. 319 ; v. enc. p. 313.

Page 377 : « **ficelles, câbles.** » Panzacchi, *ibid.*, p. 324, 325, 329.

Page 377 : « *L'Etrurie vengée.* » *Opere di V. A.* vol., XI, *Italia*, 1822, in-12, p. 1-76. — *L'Etruria vendicata*, poemetto. Italia, MDCCCV, in-4. — *Satire e poesie minori di V. A.* Florence, 1885, in-18, p. 173-271.

Page 377 : « **il y a peu de journées.** » *Giornali e annali*, ed. Em. Teza, Florence, 1861, p. 337, et tout ce qui suit, *ibid.*, p. 358, 360, 363, 445.

Page 378 : « **de Caylus.** » *Ibid.*, p. 458-459.

Page 378 : « **dans ses dernières volontés.** » *Ibid.*, p. 473 et 586.

Page 378 : « **L'été est ma saison.** » *Vita*, VII, p. 199.

Page 379 : « **moinillans du Carmel.** » *Vita di V. A. da Asti scritta da esso*. Florence, 1893, in-12, chap. III, p. 9-10. Il avait commencé par sa sœur ; cf. M. A. Raffalovich, *Uranisme et unisexualité*, p. 55 et suiv.

Page 384 : « **qui annotait... en latin culinaire.** » *Vita*, ed. Teza, 1861, p. VII.

Page 384 : « **des vers français.** » *Ibid.*, p. XVI-XVII. V. la trad. de sa vie sous le titre de *Mémoires écrits par lui-même*, trad. par Antoine Tenant de la Tour. Paris, 1831, in-12. — Et, à divers titres, cf. Porena (M.), *V. A. e la tragedia*. Milan, in-16. — Bertana (E.), *V. A. studiato nella vita*, ecc. Turin, 1902... — J. R. Michel, *Le Misogallisme d'Alfieri*. Chambéry, 1902. — Franco (L.), *Degli scritti su V. A.*, bibliografia e critica. Rome, 1903, in-8.

Page 384 : « **un critique compétent.** » D'Ancona, *Manuale*, t. IV, p. 222.

Page 384 : « **un poème étrange.** » *Le Poesie di G. Leopardi*, ed. Mestica. Florence, 1897, in-16, p. 179-311. — V. les vers cités, p. 221-222 ; et *Il Canto Terzo dei Paralipomeni*, ecc. comm. da T. Pagnotti. Spolète, 1901, in-8, chap. IX ; — pour la bibliographie, d'Ancona et Bacci, *Manuel*, t. V, p. 174.

Page 385 : « **Benedetti.** » *Vite d'illustri italiani*, descr. da Fr. Benedetti da Cortona. Lyon, 1843, in-8, p. 262-263. Cet ouvrage eut pour éditeur Audin de Rians, l'auteur d'une exécrable *Vie de Calvin*.

Page 386 : « **une femme qui l'a bien connu.** » Louise Colet, dans *Lui*, roman contemporain, Paris, 1880, p. 107, où Musset s'appelle *Albert de Lincel*, G. Flaubert *Léonce*, Villemain *Duchemin*, etc. Le livre, du reste, est stupide.

Page 387 : « **C'était en 1833.** » Outre la biographie donnée par

Paul de Musset, v. Arvède Barine, *Alfred de Musset*, Paris, 1893; — Lafoscade, *le Théâtre d'A. de Musset*, Paris, 1902.

Page 387 : « **ses livres italiens.** » V. *Catalogue des Livres composant la bibliothèque de MM. Alfred et Paul de Musset*. Paris, 1881, in-8, p. 13, n. 90; p. 26, n. 189; « tranches dorées »; p. 26, n. 192. V. Bandello, t. I, p. 59-98, pour *Barberine*, et, pour la chanson de *Carmosine* : « Va dire, Amour ! » cf. Mazzoni, *Mico da Siena e una ballata* del Decamerone, ecc. Castel-fiorentino, 1897, in-8.

Musset, on le sait, descendait des Salviati. — V. Notice biogr. sur Ronsard, par Ch. Marty-Laveaux, Paris, 1893, in-12, p. xxvij-xxviij., et A. Longnon, dans *Revue des questions historiques*, janvier 1902. — O. Teissier, *Alf. de Musset, documents généal.*, Draguignan, 1903, et Saint-Allais, *Nobiliaire universel*, t. III.

Page 387 : « **Devéria.** » Reproduit en tête du livre de Arv. Barine.

Page 388 : « **un cahier rouge.** » Tout ceci m'a été communiqué par M. Spœlberch de Lovenjoul, dans une suite de lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire en 1901-1904. C'est à lui aussi que je dois la liste des personnages. Bien que nos opinions littéraires sur Mme Sand diffèrent entièrement, il me permettra de lui offrir ici mes remerciements les plus sincères. — V. aussi W. Karénine, *G. Sand, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1899, in-8, t. II, p. 119. — Je n'ai garde de redire ce que tous, Barine, Karénine, Lafoscade, disent et analysent. Le texte de Musset est là.

Page 389 : « **qui savait l'italien** » V. l'*Histoire de ma vie*.

Page 390 : « **La liberté, la patrie.** » *Lorenzaccio*, dans *Comédies et Proverbes*, éd. Charpentier. Paris, 1840, in-12, acte III, sc. iii, p. 125.

Page 390 : « **Mme Sand avait usé de ce surnom.** » Lettre de M. de Lovenjoul, 14 janvier 1904.

Page 391 : « *Lucrèce Borgia... Angelo.* » *Théâtre de V. Hugo*, 2e série. Paris, 1841, p. 7 et 223.

Page 391 : « **peu soucieux des dates.** » U. Mengin, *l'Italie des romantiques*. Paris, 1902, in-8, chap. iv.

Page 392 : « **dans** *Carmosine*. » Pour la lugubre impression que lui laissa Florence, v. *Confession d'un enfant du siècle*, V, chap. i.

Page 392 : « **à la scène iv du IVe acte.** » Elles ont été, avec les autres variantes, publiées par M. Monval, dans l'édition Jouaust, in-8, t. II. Du reste, je préfère, au texte donné par cette belle édition, celui de l'édition Charpentier publiée en 1840, in-12, et citée plus haut.

Page 392 : « **La censure.** » *La Censure sous Napoléon III*. Paris, 1892, in-12, p. 247. — Ginisty, *la Vie d'un théâtre*, p. 119.

Page 393 : « **Fortoul.** » *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1834.

Page 393 : « **Vous ne travaillez.** » Cité par Barine, p. 21.

Page 393 : « **Revere.** » *Lorenzino dei Medici*, dramma storico di G. Revere. Milan, 1839, in-12.

Page 397 : « **Un opéra.** » *Lorenzino dei Medici*, traggedia lirica di F. M. Piave, posta in musica dal Cav. G. Pacini. Venise, 1844, et Rovigo, 1847, in-12 et in-18.

Page 397 : « **Leoni.** » *Opere drammatiche del Dottore Luigi Leoni* florentino. Capolago, canton Ticino (Svizzera), 1843, in-12. — Citerai-je encore, pour vider le tréfonds des notes italiennes, *Lorenzino dei Medici*, saggio critico, del d^r Benv. Corsini. Syracuse, typog. du Tambour, 1890, in-12 ? où le père de Lorenzino est « Pierrefrançois, seigneur de Piombino » ?

Page 398 : « **M. Léon Bertrand.** » *Magasin théâtral*, t. 26. Paris, 1839, gr. in-8.

Page 399 : « **Gautier... coupable.** » V. son *Théâtre*. Paris, 1872, in-12, et surtout *Pierrot posthume*.

Page 399 : « **Alexandre Dumas.** » Pour les dates des livres, v. G. Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres du dix-neuvième siècle*, Paris, 1897, in-8, t. III, p. 352, 370, 426 ; — pour *Lorenzino*, drame, *le Magasin théâtral*, cité, et *Théâtre complet* d'Alexandre Dumas, éd. Lévy, Paris, in-12, t. VII, p. 197-fin ; — pour la vie, l'ouvrage, d'ailleurs incomplet, de Charles Glinel, *Alexandre Dumas et son œuvre*. Reims, 1884, in-8, p. 371, 377, 455 ; — pour le plagiat, Ferrai, p. 400, note.

Page 400 : « **Ranalli.** » *Memorie inedite di F. Ranalli, l'ultimo dei puristi*, studio di E. Masi. Bologne, 1899, in-12.

Page 401 : « **cette page insigne.** » Dans *la Revue de Paris*, 15 juillet 1902, p. 402. L'auteur de l'article, M. Hippolyte Parigot, ajoute (p. 407) : « Alexandre Dumas n'a pas visé à la science, mais il a eu l'intuition du passé. » Il faut avouer que ce critique est indulgent.

Page 402 : « **M. Emile Ollivier.** » *Une visite à la chapelle des Médicis*, etc. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872, in-12.

TABLE DU TEXTE

Première partie : 1514-1534

Deuxième partie : 1534-1548

Troisième partie : de 1548 à nos jours

APRÈS LA MORT DE LORENZINO

NOTES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

TABLE DES GRAVURES

FIN

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5



G. DE MALHERBE
IMPRIMEUR
PARIS




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05841 1961

